ŒUVRES COMPLÈTES

de Théodore

Agrippa d'Aubigné

5225

OEUVRES COMPLÈTES

de Théodore

Agrippa d'Aubigné

publiées pour la première fois

D'APRÈS LES MANUSCRITS ORIGINAUX

Accompagnées
de Notices biographique, littéraire & bibliographique,
de Variantes, d'un Commentaire, d'une Table
des noms propres & d'un Glossaire

Par

MM. EUG. RÉAUME & DE CAUSSADE

Tome troisième

PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

27-29, PASSAGE CHOISEUL, 27-29

M DCCC. LXXIV

©

LE PRIMTEMS

DU

SIEUR D'AUBIGNÉ

POESIES INÉDITES

[Publiées d'après les mss. originaux de la collection Tronchin.]

PREFACE.

Prens ton vol, mon petit livre,
Mon filz qui fera revivre
En tes vers & en tes jeuz,
En tes amours, tes feintiſes,
Tes tourments, tes mignardiſes,
Ton pere comme je veulx.

Atan' je te veux aprendre
Quel chemin il te fault prendre,
Premier que de deſloger,
Je te veux compter tes peines,
Tes rencontres & tes haines,
Ta fortune & ton danger.

C'eſt ainſi qu'un pere ſage
Donne à ſon enfant courage,
Luy prediſant l'advenir,
Et le mal à l'improviſte
L'euſt rendu beaucoup plus triſte
Que quant il l'a veu venir.

Je ne te donne, mon livre,
Un nom pour te faire vivre,
Je t'envoie ſeulement
A ceulx là, mon cher ouvrage,
Qui, aux tretz de ton viſage,
Te congnoiſtront aiſement.

Je ne metz pour ta deffence
La vaine & brave aparence,
Ny le ſecours mandié
Du nom d'un Prince propice
Qui monſtre en ton frontiſpice
A qui tu es dedié.

Livre, celuy qui te donne
N'eſt eſclave de perſonne;
Tu ſeras donc libre ainſi
Et dedié de ton pere
A ceux à qui tu veux plaire
Et qui te plairont auſſi.

Si on trouve que ta face
N'ait les beaux traitz & la grace,
Ny l'air de tes compagnons
Qui ſentent le temps & l'aiſe,
La faveur, la ſeinte braize,
L'heur de leurs peres mignons,

Tu es du ſons des orages,
Des guerres & des voiages
Avorté, avant les jours,
D'une ame plaine d'angoiſſe,
Né deſoubz neuf ans de preſſe
Ny de la patte de l'ours.

Or je veux que tu endures
Les blaſmes & les injures
Du ſot & du bien apris,
Que bien ſouvent le paſſage
Qui ſera loué du ſage
Du vulgaire ſoit repris.

S'il t'eſt force de deſplaire
Au plus rude populaire
Pour n'eſtre d'eux entendu,
Di leur qu'ilz aillent aprendre
La raiſon à le reprendre
Aux ignorans deffendu.

Garde que les chambrieres
De tes rimes familieres
Ne chantent par les marchez;
Soubz couleur d'eſtre facile,
Ne fais pas riche ton ſtille
De proverbes emmanchez.

La nourrice qui deviſe,
Et la garce qui tamiſe,
Et l'yvrogne en ſon repas
Chantent bien des choſes belles,
Mais quant ilz les trouvent telles,
Elles ne me plaiſent pas.

Je ſuis aux mains en furie
Quant j'entre en l'outellerie
Et j'oy' chanter les valetz
De bons vers; une tempeſte
De fourches volle à la teſte
Et de manches de balais.

Une vieille maquerelle
Me dreſſa une querelle
Paſſant en poſte à Chalon,
Soutenant ſa chambriere
Qui parloit d'une courriere
Et de la ſeur d'Apollon. —

J'enrage que ma Diane
Paſſe en la bouche prophane
Du vulgaire ſans renom,
Car je n'eſcris autre choſe
Et le plus ſouvent je n'oſe
Par reſpect nommer ſon nom.

Pour facille ne te faire,
Mon filz, ne prens le contraire,
Car tu dois plus deſirer
De contenter que deſplaire,
Et vault beaucoup mieux ſe faire
Bien entendre qu'admirer.

Ces perifraſes obſcures
Sont ſubjectes aux injures,
Et on leur peut repliquer
En les reduiſant en cendre :
« Tu ne veux te faire entendre,
Je ne veux pas t'expliquer. »

Avecq' plus de patience
Repren' la rude ignorance
D'un mal apris artiſan
Qu'une morgue trop ponpeuſe
Et la dent anbitieuſe
D'un eſventé courtiſan

Qui en ſa main feneante
Traine une parolle lente,
Quant je prononce le vers
Qui vient d'une humeur gaillarde,
Il ſe ſourit, il ſe regarde
Et n'entend que de travers.

Tantoſt il branle la teſte
Et puis long-temps il s'arreſte
Sur le mot le plus aiſé,
Il coule le difficile,
Il remarque & fait l'abille,
Le dous, le bien aviſé.

Mon filz, je te feray preuve
De pere, ſi je te treuve
Captif d'un de ces vilains,
Et, fuſt il ſuivy de quatre,
A la charge de me battre,
Je t'hoſteray de leurs mains.

Que je ſouffre qu'on te liſe
Comme une proſe d'Egliſe,
Sans me jetter à travers!
Non, j'aime mieux qu'on m'aſſomme:
Puis je croy qu'un vaillant homme
Ne ſauroit mal lire un vers.

Ces ſotz bronchent à toute heure
Sur la rime la meilleure
Et le vers le mieux polly;
En fin toute leur ſentence
Ce ſera que Monſieur pence
Que cela eſt bien jolly.

Tandis le moqueur admire
Le vers qu'il ne ſauroit lire
Sans à part ſoy l'eſtimer,
Ce beau lizeur qui efface
Autant comme il peut la grace
Du vers qu'il ne peut aymer,

Prens ton renvoy, ton refuge
A Ronſard ou un tel juge;
Pour faire ton proces court,
Ta cauſe eſt aſſez obſcure,
Et pour juge elle n'endure
Tous les ſinges de la court.

Ceſte Epitette ne bleſſe
Ceux là deſquels la ſageſſe
Fait les autres ſingiſer,
Les courtiſans que le reſte
Seullement imite en geſte,
Et non point à meſpriſer.

Tu verras l'outrecuidance
Des ſoldatz de l'ignorance
Qui ſuperbes, bien veſtuz,
Qui ne ſervent que Princeſſes,
Parent leurs cors de richeſſes,
Non leur eſprit de vertuz.

Je voy' l'ignorant bravache
Qui refriſant ſa mouſtache
Et frongeant un hault sourcy
Dit aux Dames qui le fraiſent
Que les poetes luy deſplaiſent,
Mais il leur deſplaiſt auſſi.

On voit aujourduy qu'en France
Ceſte peſte d'ignorence
A l'air & le peuple eſpris ;
Elle eſt faite Epidemie,
Elle eſt des Princes l'amie,
Rarement de leurs eſpris.

Si plus heureux tu te monſtres
En ſentences, en rencontres,
Tu es boufon ou badin,
Et celui qui danſe agile
De grace, eſt par la vile
Recongneu pour baladin.

Celui qui en Italye
Uſa le tiers de ſa vie
Aux armes eſt eſcrimeur ;
L'hyſtorien venerable
N'eſt qu'un raconteur de fable,
Et le poete un rimeur.

Le vulgaire faſche & pique
Ceux qui aiment la muſique
Et pouſſent le lut divin ;
La philoſophique vie
N'eſt que souffler l'alquemie,
Et l'aſtronome eſt devin.

L'Eſcuyer n'eſt qu'une fable
A celuy qui n'eſt ſemblable,
Et a nom piqueur ſi bien
Que tous ceulx là que l'on nomme
Digne, honneſte ou gallant homme.
Sont ceux qui ne ſavent rien.

Si quelqu'un trop militaire
En fait plus que le vulgaire,
Ce n'eſt pour tout qu'un ſoldart,
Si hazardeux & habille
Il ſurprend chaſteau ou ville,
C'eſt un joueur de petard.

Le vice ha en ceſte ſorte
Ruiné la vertu morte,
La blaſmant de cent façons ;
Ce ſont loix de l'ignorance
Que les hommes de ſcience
Ne ſont pas mauvais garſons.

Ce point demeure à debatre,
On a veu aſſez combatre
En ceſte horrible ſaiſon ;
Là, l'ignorant a fait preuve
Quel cueur au docte ſe treuve
Par effect, non par raiſon.

A l'ignorant eſt ravie
Mourant l'une & l'autre vie,
Le docte prend ſur le port
D'Acheron l'ame ſeconde,
Et toute valleur ſe fonde
Sur le meſpris de la mort.

Les chefz de la vieille Egliſe,
David apres un Moiſe,
Furent poëtes & rimeurs
Et nous ont laiſſé leur gloire
Par les vers & par l'iſtoire
Et du grand Dieu les faveurs.

Nos braves & leurs bravades
Imitent leur Eſtacades.
Mais helas ! ilz n'ont pouvoir
D'acoſter leur renommee
De la main docte ou armee
De valeur ny de ſavoir.

J'amais n'a ſlory empire
Qui n'ait choiſi au bien dire
Les Peres & Senateurs :
De ceux là les Capitaines,
Ceux là en Romme, en Athenes
Ont eſté les Dictateurs.

Le Conquerant Alexandre
J'amais ne fut las d'aprendre,
Non plus que de conquerir ;
Son chevet fut d'un Homere :
Auſſi le temps n'a ſeu faire
Par la mort ſon nom mourir.

Les Grecques antiques vies
Qui nous cauſent tant d'envies
Et la pluſpart des Ceſars
Sont les ſubgetz de noz larmes :
Des ars ilz armoient leurs armes,
Paroient les armes des ars.

Nous meſpriſons la ſcience,
C'eſt pourquoy en ceſte France
Pourriſt notre nom preſſé.
On nous trouve gallans hommes,
Mais on ne ſait qui nous ſommes
Quant le Danube eſt paſſé.

Du lion l'outrecuidance
Eſt la valleur ſans ſcience;
L'ours & le tigre eſtranger
Sont bien plus vaillans que l'homme
Qui court là où on l'aſſomme,
Sans cognoiſtre le danger.

Mon filz, laiſſe en l'ignorence
L'ignorente outrecuidence,
Ces brutaux entendemens,
Pour faire abaiſſer leurs mynes,
Je les fais croire par ſignes,
Et non pas par arguments.

De là tu viens aux Zoilles,
Plus ruzés & plus habilles
A eſpier en tes vers
S'il ſera en leur puiſſance,
De ta droite intelligence
Tourner le ſens de travers.

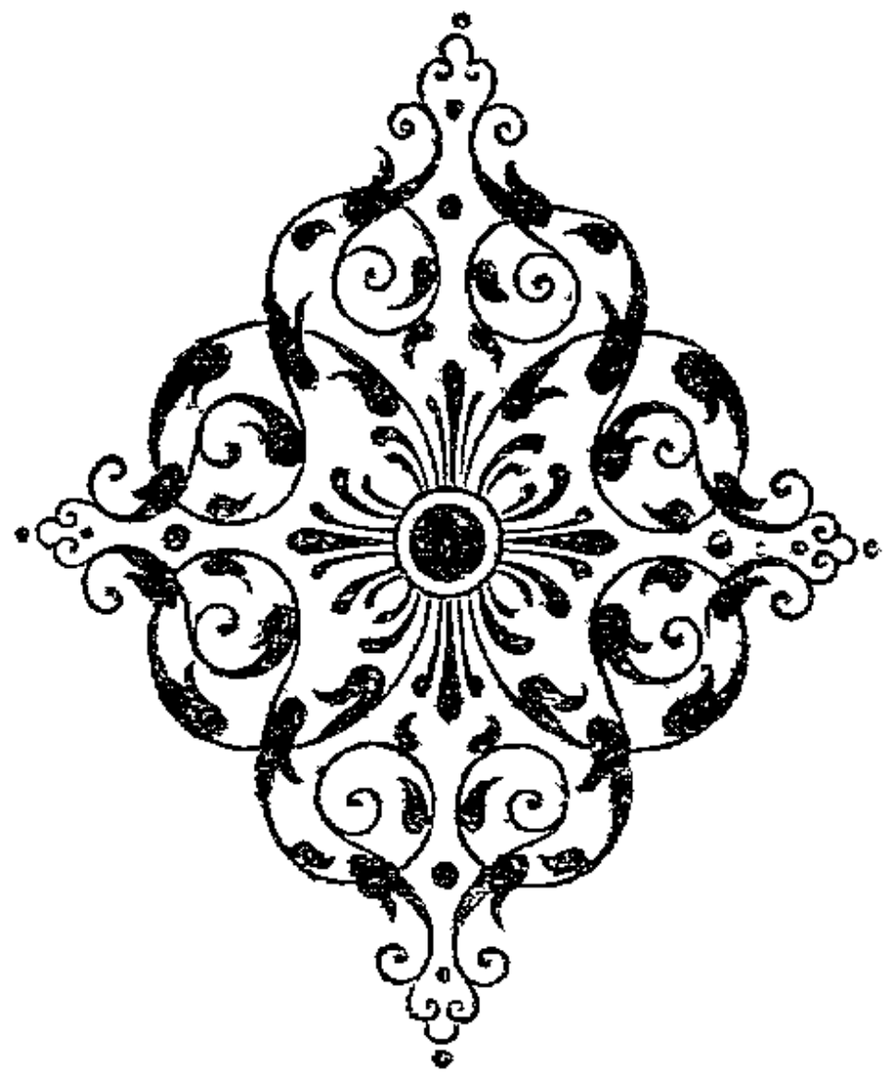
Je veux que tu tiennes teſte
Par chaſque reſponce preſte
A ceſt afamé troupeau,
Si bien que leur dent chemine
Ne pince, ronge & ne myne
Pour un double, de ta peau.

Les Dieux t'ont eſleu, mon livre,
Pour un aſtre qui fait vivre
Le nom de ton pere aux Cieux :
Ta force n'eſt pas ſubgecte
A ceſte envieuſe ſecte,
Car tu es eſlu des Dieux.

Ce n'eſt la troupe premiere
Des aſtres qui la lumiere
Ofuſque des ſurvenans,
Mais oui bien les vaines rages
Des inutilles nuages
Que les vens vont premenans.

Ce ſeront obſcurs poetaſtres,
Non pas les clairs feuz des aſtres
Qui voudront te faire ennuy ;
Ceux qui desja ont acquiſe
La gloire & louange exquiſe
N'en cherchent plus ſur autruy.

Donc plumes envenimees,
Nuages plains de fumees,
Le vent vous vient emporter ;
C'eſt grand honneur à mon livre
Que ceux que l'envie enivre
Peuvent ſes faultes compter.



LE PRIMTEMS

DU

SIEUR D'AUBIGNÉ

PREMIER LIVRE

HECATOMBE A DIANE.

I.

Accourez au ſecours à ma mort violente,
Amans, nocheis experts en la peine où je ſuis,
Vous qui avez ſuivi la route que je ſuis
Et d'amour eſprouvé les flots & la tourmente.
Le pilote qui voit une nef periſſante,
En l'amoureuſe mer remarquant les ennuis
Qu'autrefois il riſqua, tremble & luy eſt advis
Que d'une telle fin il ne pert que l'attente.
Ne venez point ici en eſpoir de pillage;
Vous ne pouvez tirer profit de mon naufrage:
Je n'ay que des ſouſpirs, de l'eſpoir, & des pleurs.
Pour avoir mes ſouſpirs les vents levent les armes,
Pour l'air ſont mes eſpoirs volagers & menteurs,
La mer me fait perir pour s'enfler de mes larmes.

II.

En un petit eſquif eſperdu, malheureux,
Expoſé à l'horreur de la mer enragee,
Je diſputoy' le ſort de ma vie engagee
Avecq' les tourbillons des biſes outrageux.
Tout accourt à ma mort : Orion pluvieux
Creve un deluge eſpais, & ma barque chargee
De flotz avecq' ma vie eſtoit my ſubmergee,
N'ayant autre ſecours que mon cry vers les Cieux.
Auſſitoſt mon vaiſſeau de peur & d'ondes vuide
Reçeut à mon ſecours le couple Tindaride,
Secours en deſeſpoir, oportun en deſtreſſe ;
En la Mer de mes pleurs porté d'un fraile corps,
Au vent de mes ſouſpirs preſſé de mille morts,
J'ay veu l'aſtre beçon des yeux de ma Deeſſe.

III.

Miſericorde, ô Cieux, ô Dieux impitoyables,
Eſpouvantables flots, ô vous palles frayeurs
Qui meſme avant la mort faites mourir les cœurs.
En horreur, en pitié voyez ces miſerables !
Ce navire ſe perd, deſgarny de ſes cables,
Ces cables ſes moyens, de ſes eſpoirs menteurs :
La voile eſt miſe à bas, les plus fermes rigueurs
D'une fiere beauté ſont les rocs imployables ;
Les mortels changements ſont les ſables mouvantz,
Les ſanglots ſont eſclairs, les ſouſpirs ſont les vents,
Les attentes ſans fruict ſont eſcumeuſes rives
Où aux bords de la mer les eſplorés Amours
Vogans de petits bras, las & foible ſecours,
Aſpirent en nageant à faces demivives.

IV.

Combattu des vents & des flots,
Voyant tous les jours ma mort preſte
Et abayé d'une tempeſte
D'ennemis, d'aguetz, de complotz,
Me reſveillant à tous propos,
Mes piſtolles deſſoubz ma teſte,
L'amour me fait faire le poete,
Et les vers cerchent le repos.
Pardonne moy, chere Maiſtreſſe,
Si mes vers ſentent la deſtreſſe,
Le ſoldat, la peine & l'eſmoy :
Car depuis qu'en aimant je ſouffre,
Il faut qu'ils ſentent comme moy
La poudre, la meſche, & le ſouffre.

V.

Ronſard, ſi tu as ſçeu par tout le monde eſpandre
L'amitié, la douceur, les graces, la fierté,
Les faveurs, les ennuys, l'aiſe & la cruauté,
Et les chaſtes amours de toy & ta Caſſandre :
Je ne veux à l'envy, pour ſa niepce entreprendre
D'en rechanter autant comme tu as chanté,
Mais je veux comparer à beauté la beauté,
Et mes ſeux à tes feux, & ma cendre à ta cendre.
Je ſçay que je ne puis dire ſi doctement,
Je quitte le ſçavoir, je brave l'argument
Qui de l'eſcript augmente ou affoiblit la grace.
Je ſers l'aube qui nait, toi le ſoir mutiné,
Lorſque de l'Ocean l'adultere obſtiné
Jamais ne veut tourner à l'Orient ſa face.

VI.

J'entreprens hardiment de te rendre eternelle,
Targuant de mes eſcripts ton nom contre la Mort,
Mais en t'eterniſant je ne travaille fort;
Ta perfection n'eſt en aucun poinct mortelle,
Rien n'eſt mortel en toy, ta chaſteté eſt telle
Que le temps envieux ne luy peut faire tort.
Tes dons, threſors du Ciel, ton nom exempt̃ du port
Et du fleuve d'oubly ont la vie immortelle.
Meſmes ce livre heureux vivra infiniment
Pour ce que l'infiny ſera ſon argument.
Or je rend grace aux Dieux de ce que j'ay ſervie
Toute perfection de grace & de beauté,
Mais je me plein' à eux que ta ſeverité,
Comme ſont tes vertus, auſſi eſt infinie.

VII.

D'un outrageux combat la Fortune & l'Amour
Me veulent ruiner & me veulent bien faire :
L'Amour me veut aider, & Fortune contraire
Le brouille en le trompant de quelque nouveau tour.
L'un fit dedans les yeux de Diane ſejour,
Luy embraſa le cœur & l'ame debonnaire,
L'autre lui oppoſa une troupe adverſaire
De malheurs pour ſa mort & pour mon dernier jour.
Diane aſſiſte moy, notre perte eſt commune,
Faiſons rompre le col à l'injuſte Fortune
Inconſtante, faſcheuſe, & qui nous a trahis.
Combattans pour l'Amour, c'eſt pour nous, ma Maiſtreſſe,
Loge le dans mon cœur & au tien, ma Deeſſe,
Qu'il ait paſſages forts, la langue & le pais.

VIII.

Ouy, mais ainſi qu'on voit en la guerre civile
Les debats les plus grands du foible & du vainqueur
De leur doubteux combat laiſſer tout le malheur
Au corps mort du pais, aux cendres d'une ville,
Je ſuis le champ ſanglant où la fureur hoſtile
Vomit le meurtre rouge, & la ſcytique horreur
Qui ſaccage le ſang, richeſſe de mon cœur,
Et en ſe debattant font leur terre ſterile.
Amour, Fortune, helas! appaiſez tant de traicts,
Et touchez dans la main d'une amiable paix :
Je ſuis celuy pour qui vous faictes tant la guerre.
Aſſiſte, Amour, tousjours à mon cruel tourment!
Fortune, appaiſe toy d'un heureux changement,
Ou vous n'aurez bientoſt ny diſpute, ny terre.

IX.

Ce qui a eſgalé aux cheveulx de la terre
Les tours & les chaſteaux qui tranſpercent les cieux,
Ce qui a renverſé les palais orgueilleux,
Les ſceptres indomptez eſlevez par la guerre,
Ce n'eſt pas l'ennemy qui un gros camp aſſerre,
Menace & vient de loin redouté, furieux :
Ce ſont les citoyens, eſmeuz, armés contr'eux,
Le bourgeois mutiné qui ſoy meſme s'enferre.
Tous mes autres haineux m'attaquans n'avoyent peu
Conſommer mon eſpoir, comme ſont peu à peu
Le debat de mes ſens, mon courage inutile,
Mes ſouſpirs eſchauffez, mes deſirs inſolents,
Mes regrets impuiſſants, mes ſanglots violents,
Qui font de ma raiſon une guerre civile.

X.

Bien que la guerre ſoit aſpre, fiere & cruelle
Et qu'un doubteux combat deſrobbe la douceur,
Que de deux camps meſlez l'une & l'autre fureur
Perde ſon eſperance, & puis la renouvelle,
En fin lorſque le champ par les plombs d'une grelle
Fume d'ames en haut, enſanglanté d'horreur,
Le ſoldat deſconfit s'humilie au vainqueur,
Forçant à joinctes mains une rage mortelle.
Je ſuis porté par terre, & ta douce beauté
Ne me peut faire croire en toy la cruauté
Que je ſen' au frapper de ta force ennemie :
Quand je te cri' mercy, je me metz à raiſon,
Tu ne veux [me] tuer, ne m'oſter de priſon,
Ny prendre ma rançon, ny me donner la vie.

XI.

L'Amour pour me combattre a de vous emprunte
Voſtre grace celeſte & voſtre teint d'yvoire,
Vos yeux ardentz & doux & leur prunelle noire,
Vainqueur par voſtre force & par voſtre beauté
Des traicts que vous avez à ce voleur preſté.
Non à vous, mais à luy il appreſte une gloire,
Si tres douce au vaincu qu'il aime la victoire
Et mourir par le fer dont il eſt ſurmonté :
Madame, j'ayme mieux qu'Amour vainqueur me tue,
Me raviſſant par vous, le ſens, l'ame & la veue
Que ſi vous luy oſtiez les armes & le cœur;
Mais ſi vous me donnez un jour par la poignee
La beauté ennemie, & la grace eſloignee,
Lors vous triompheriez par moy d'un Dieu vainqueur.

XII.

Souhaitte qui voudra la mort inopinee
D'un plomb meurtrier & prompt au hazard envoyé,
D'un coutelas bouchier, d'un boulet foudroyé,
Crever poudreux, ſanglant, au champ d'une journee;
Souhaitte qui voudra une mort entournee
De medecins, de pleurs, & un lict coutoyé
D'heritiers, de criards, puis eſtre convoyé
De cent torches en feu à la foſſe ordonnee;
Je ne veux pour la ſolde eſtre au champ terraſſé,
On eſt aujourd'huy trop mal recompenſé:
Je trouve l'autre mort longue, bigotte & ſolle;
Quoy donc? bruſlé d'amour que Diane en douleurs
Serre ma triſte cendre infuſe dans ſes pleurs,
Puis au ſein d'Artemiſe un tombeau de Mauſole.

XIII.

Diane, aucunes fois la raiſon me viſite
Et veut venir loger en ſa place, au cerveau,
Mais elle eſt eſtrangere, & un hoſte nouveau
Qui ne la cognoiſt point, la chaſſe & met en fuitte,
Il gaigne mes deſirs, les agace & deſpite,
Encontre ma raiſon, & bravant de plus beau
Mes penſers ſubornez, il arme d'un monceau
De ſleches & de feux qu'ilz portent à ſa ſuitte.
Ha deſirz eſgarez! ah eſclaves d'amour!
Ha! mes traiſtres penſers! vous maudirez le jour
Que l'amour vous arma pour combattre le droict.
La Royne naturelle eſt tousjours la plus forte:
« Point, ce dirent ces ſols, le plus fort nous emporte,
L'amour ſurmonte tout, qui luy reſiſteroit? »

XIV.

Je vis un jour un ſoldat terraſſé,
Bleſſé à mort de la main ennemie;
Avecq' le ſang l'ame rouge ravie
Se debattoit dans le ſein tranſpercé.
De mille mortz ce periſſant preſſé
Grinçoit les dents en l'extreme agonie,
Nous prioit tous de luy haſter la vie :
Mort & non mort, vif non vif fut laiſſé.
« Ha, di-je allors, pareille eſt ma bleſſeure,
Ainſi qu'à luy ma mort eſt toute ſeure,
Et la beauté quy me contraint mourir
Voit bien comment je languy' à ſa veue,
Ne voulant pas tuer ceux qu'elle tue,
Ny par la mort un mourant ſecourir. »

XV.

Lorſque nous aſſaillons un fort bien defendu
Muny de gentz de bien, d'aſſiette difficile,
Le coeur, l'envye en croiſt, tant plus inacceſſible
Et dur à ſurmonter eſt le bien pretendu.
Le butin n'eſt plaiſant qui eſt ſi toſt rendu,
L'amitié qui nous eſt trop prompte & trop facile
Rend l'or à bon marché & un grand threſor vile,
Et le fort bien toſt pris auſſi toſt eſt perdu.
Il faut gaigner, garder une place tenable :
La gentille malice en la dame eſt loüable,
Par l'opiniaſtreté l'amant eſt embraſé.
Douce victoire, à peine ay-je fait preuve en ſomme
Que c'eſt le naturel de l'amitié de l'homme
D'affecter l'impoſſible & meſpriſer l'aiſé.

XVI.

Quand je voy' ce chaſteau dedans lequel abonde
Le plaiſir, le repos, & le contentement,
Si ſuperbe, ſi fort, commandé fierement
D'un marbre cannelé, & de mainte tour ronde,
Je vironne à l'entour, & en faiſant la ronde
J'oppoſe à mon plaiſir, le dangier, le torment,
Et contre tout cela l'Amour fait vaillamment
Vaincre par les deſirs toutes les peurs du monde:
L'Amour commande là, qui d'un traict rigoureux
Perce les conquerans, meurtrit les amoureux.
Le fier me refuſa, quand de ſa garniſon
Je demandoy' un jour la paye vive ou morte,
Je veux à coup perdu me jetter dans la porte
Pour y avoir logis, pour le moins, en priſon.

XVII.

Somme c'eſt un chaſteau baſti de diamans,
Couvert de lames d'or richement azurees
Où les trois Graces ſont fierement emmurees,
Se ſervantz des hauts Cieux & des quatre elementz.
Nature y mit ſon tout, ſa richeſſe & ſon ſens,
Pour prouver ſes grandeurs eſtre demeſurees,
Elle enferma dehors les ames enſerrees,
L'ardeur & les deſirs des malheureux amantz.
Que me ſert donc ceſt or & ceſt azur tant riche,
Ceſte grandeur qui n'eſt plus royale que chiche
De donner à ſes coups le beaume de ma vie?
Threſor inacceſſible, helas, j'aimeroy' mieux
Que moins ſoible, moins beau, & moins proche des Cieux
Tu fuſſes beaucoup moindre, & moins mon ennemye!

XVIII.

Qui pourroit eſperer en ayant affronté
Ceſt oeil imperieux, ceſte celeſte face?
Mais qui n'eſpereroit voyant ſa douce grace,
Affriandé du miel d'une telle beauté?
Qui pourroit eſperer rien que ſeverité
De ce viſage armé d'une agreable audace,
Et qui n'eſperera de pouvoir trouver place
En un lieu que merite un labeur indompté?
Je ne puis eſperer ſachant mon impuiſſance.
J'eſpere & fay chemin d'une folle eſperance;
Si mon courage haut ne reuſſit à point,
Ny les fureurs du feu, ny les fers d'une fleche
Ne m'empeſcheront pas de voler à la brèche,
Car l'eſpoir des vaincus eſt de n'eſperer point.

XIX.

Je ſen` bannir ma peur & le mal que j'endure,
Couché au doux abry d'un mirthe & d'un cypres,
Qui de leurs verds rameaux s'accolans prés à prés
Encourtinent la fleur qui mon chevet azure,
Oyant virer au fil d'un muzifien murmure
Milles Nymphes d'argent, qui de leurs flotz ſecrets
Bebrouillent en riant les perles dans les prets,
Et font les diamans rouller à l'adventure
Ce boſquet de verbrun qui ceſt' onde obſcurciſt,
D'Eſchos armonieux, & de chantz retentiſt.
O ſejour amiable! ô repos pretieux!
O giron, doux ſupport au cheſ qui ſe tourmente!
O mes yeux bien heureux eſclairez de ſes yeux,
Heureux qui meurt icy & mourant ne lamente!

XX.

Nous ſerons, ma Diane, un jardin fructueux :
J'en ſeray laboureur, vous dame & gardienne.
Vous donnerez le champ, je ſourniray de peine,
Afin que ſon honneur ſoit commun à nous deux.
Les fleurs dont ce parterre esjouira nos yeux
Seront verds floriſſants, leurs ſubjects ſont la graine,
Mes yeux l'arroſeront & ſeront ſa fontaine,
Il aura pour zephirs mes ſouſpirs amoureux;
Vous y verrez mellés mille beautez eſcloſes,
Soucis, œillets & lys, ſans eſpines les roſes,
Encolie & penſee, & pourrez y choiſir
Fruicts ſuccrez de duree, aprés des fleurs d'attente,
Et puis nous partirons à voſtre choix la rente :
A moy toute la peine, & à vous le plaiſir.

XXI.

Vous qui avez eſcrit qu'il n'y a plus en terre
De Nymphe porte-fleche errante par les bois,
De Diane chaſſante ainſi comme autres fois
Elle avoit fait aux cerfs une ordinaire guerre,
Voyez qui tient l'eſpieu ou eſchauffe l'enferre,
Mon aveugle fureur, voyez qui ſont ces doigts
D'albaſtre enſanglantés, marquez bien le carquois,
L'arc & le dard meurtrier, & le coup qui m'aterre,
Ce maintien chaſte & brave un cheminer accord :
Vous diriez à ſon pas, à ſa ſuitte, à ſon port,
A la face, à l'habit, au croiſſant qu'elle porte,
A ſon œil qui domptant eſt toujours indompté,
A ſa beauté ſevere, à ſa douce beauté
Que Diane me tuë, & qu'elle n'eſt pas morte.

XXII.

Le peinctre qui voudroit animer un tablcau
D'un Printemps bien fleuri ou y feindre une glace
De criſtal reluiſant, ou l'azur & la face
Du Ciel, alors qu'il eſt plus ſerein & plus beau,
S'il vouloit faire naiſtre au bout de ſon pinceau
Le front de la Ciprine, ou retirer ſa grace,
Ou l'aſtre qui des Cieux tient la premiere place,
Alors que ſon plein rond il refait de nouveau,
Qu'il imite, s'il peut, le front de ma Deeſſe,
Mais qu'il ſe garde bien que ſon arc ne le bleſſe.
S'il fait, Pycmalion, la mere de Cynire,
Qu'il voye prendre vie à ce qu'il aura peint,
Il fera par les maulx qu'il en aura contraict
Le tableau parricide & le pinceau maudire.

XXIII.

Si je pouvoy' porter dedans le ſein, Madame,
Avec mon amitié celle que j'ayme auſſi,
Je ne me plongeroy' au curieux ſoucy
Qui devore mes ſens d'une amoureuſe flamme.
Doncques pour arreſter l'aiguillon qui m'entame,
Donnez moy ce pourtraict, où je puiſſe tranſy
Effacer voſtre teint d'un deſir endurci,
Devorant vos beautez de la faim de mon ame,
Mourir comme mourut Laodamie, allors
Que de ſon ami mort elle embraſſa le corps,
De ſes ardentz regretz rechauffant cette glace,
Mourir, vous contemplant, de joye & de langueur.
J'ay bien deſſus mon cœur portraicte voſtre face
De la main de l'amour, mais vous avez mon cœur.

XXIV.

Poure peinctre aveuglé, qu'eſt-ce que tu tracaſſe
A ce petit pourtraict où tu perds ton latin,
Eſſayant d'eſgaler de ton blanc argentin
Ou du vermeil, le lys & l'œillet de ſa face?
Ce fat eſt amoureux, & veut gaigner ma place :
Il ny peint pour le front, la bouche & le tetin;
Sors de là, mon amy, je ſuis un peu mutin :
Madame, excuſez moy, car j'y ay bonne grace,
Ces coquins n'ont crayon à vos couleurs pareil,
Ny blanc ſi blanc que vous, ny vermeil ſi vermeil.
Tout ce qui eſt mortel s'imite, mais au reſte
Les peinctres n'ont de quoy repreſenter les Dieux,
Mais j'ay desja choiſi dans le threſor des Cieux
Un celeſte crayon pour peindre le celeſte.

XXV.

Que je ſoy' donc le peinctre, il m'a quitté la place,
Rengainé ſon pinceau : je veux bien faire mieux
Qu'en un tableau mortel, qui bien toſt ſera vieux
Et qui en peu de temps ſe pourrit & s'efface ;
Je pein' ce brave front, Empereur de ta face,
Tes levres de rubis, l'or de tes blonds cheveux,
L'incarnat de ta jouë & le feu de tes yeux,
Puis le ſuccre du tout, le luſtre de ta grace,
Je peins l'orgueil mignard qui pouſſe de ton ſein
Les ſouſpirs enfermez, l'yvoire de ta main.
Un peinctre ne peut plus : j'en ſçay bien plus que luy,
Je fay' ouir ta voix, & ſentir ton haleine
Et ta douceur, & ſi on ſçaura par ma peine
Que la lame, ou bien l'ame, eſt digne de l'eſtuy.

XXVI.

Autant de fois que voſtre eſprit de grace
Fera mouvoir un eſclat de vos yeux
Sur ce pourtraict, en cela plus heureux
Que n'eſt l'abſent duquel il peint la face,
Autant de fois il faudra que j'efface
Par ce tableau vos meſpris oublieux.
Vous me verrez & ne verrez mes feux
Qui n'ont laiſſé exempte aucune place:
Autant de fois vous reverrez celuy
Qui ſe hayant, vous aime & ſon ennuy,
Mais on ne peut en ce tableau voir comme
De toutes parts je bruſle peu à peu,
Ou autrement ce ne ſeroit qu'un feu
Qui n'auroit rien que la forme d'un homme.

XXVII.

Qui void le Dieu aux blonds cheveux
En quittant la mer ſon hoſteſſe
Friſer en l'air l'or de ſa treſſe,
Voilé de ſon chef pretieux,
Qui void l'æther proche des Cieux
Ou bien la forme mentercſſe,
La pluie d'or & la fineſſe
Du plus adultere des Dieux,
Ceſtuy là verra la peinture
De l'or & de la cheveleure
Qui efface, paſſe & ſurmonte
Le ſoleil & abbaiſſe encor
En meſpriſant la pluie d'or,
L'æther qui ſe cache de honte.

XXVIII.

Non, ce ne ſont point deux couraux,
OEillets cramoiſis, ny encore
Une bouche : ce que j'adore
Merite bien des noms plus hautz.
C'eſt Iris treve de mes maux.
L'arc que le Ciel nous recolore
Fait la paix, celuy que j'honore
Fend l'orage de mes travaux.
Sois propice à mes vœuz ; ma veue
Ne ſois de ton arc deſpourveuë,
Des Dieux la meſſagere & fille
Par qui le nuage eſt chaſſé,
Quand l'humeur de mes yeux diſtille
Du ciel de ſon front courroucé.

XXIX.

Vertomne eſtant bruſlé d'un tel feu que le mien,
Pipé qu'il fuſt des yeux de la nymphe Pomone,
Pour amolir le ſein de ſa dame felonne
Changea comme il voulut de forme & de maintien.
Mais helas mon pouvoir n'eſt tel que fuſt le ſien!
Il s'habilla en vieille à la teſte griſonne,
Et puis en Adonis, & lors jouit Vertomne
De ce qu'il adoroit pour ſon ſouverain bien.
Je ſuis bien ſeur du poinct, vous n'aimez pas, Deeſſe.
Le front enſillonné d'une froide vieilleſſe,
Un marcher tremblottant, deux yeux paſles, ternis ;
Si j'etois en ma forme inconſtant & muable,
Je formeroy mon corps pour le faire amiable.
Comme mon ame eſt belle, il ſeroit Adonis.

XXX.

Si toſt que voſtre coche a peu enſemble avoir
Un amour ſi tres ferme, & ſi tres precieuſe.
Indigne de porter charge ſi gratieuſe,
Un deſplaiſir eſgal il nous fit recevoir.
Il eſt verſé par terre, en cela je puis voir
Que fortune ne veut m'eſtre ſi rigoureuſe
Que ſi elle n'eſtoit que pour vous malheureuſe;
Si j'interprete mal, je me veux decepvoir:
Doux bien, douce douleur qui nous ſera commune,
Je me deſdi' du mal que j'ay dit de fortune
Si mon mal & mon bien ſont unis avecq'vous;
Je ne vous cerche pas compagne en ma triſteſſe,
Mais j'aimeroy fortune, & ſes coups ſeront doux
Si la playe d'amour nous uniſt, & nous bleſſe.

XXXI.

Dans le parc de Thaly j'ay dreſſé deux planſons
Sur qui le temps faucheur ny l'ennuyeuſe eſtorſe
Des filles de la Nuict jamais n'aura de force,
Et non plus que mes vers n'eſteindra leurs renoms.
J'ay engravé deſſus deux chiffres nourriſſons
D'une ferme union qui avec leur ecorce
Prend croiſſance & vigueur, & avecqu'eux s'efforce
D'acroiſtre l'amitié comme croiſſent les noms;
Croiſſez, arbres heureux, arbres en qui j'ay mis
Ces noms & mon ſerment, & mon amour promis.
Aupres de mon ſerment je metz ceſte priere:
« *Vous Nymphes qui mouillez leurs pieds ſi doucement,*
Accroiſſez ſes rameaux comme croiſt ma miſere,
Faites croiſtre ſes noms ainſi que mon tourment. »

XXXII.

Je diſpute pour vous contre ceſte lignee,
Tige de tant de Ducs, de Princes & Seigneurs,
Puis je debas l'honneur de vos predeceſſeurs
Contre vous qu'un tel ſang a la terre donnee.
Je ſuis en tel combat que mon ame eſtonnee
Balance inconſtamment à vos divins honneurs,
Ores pour vos vertus, ores pour vos grandeurs,
Pour l'honneur & pour l'heur auquel vous eſtes nee.
Ce nom Salviati s'eſleve juſqu'aux cieux,
Voſtre perfection n'imite que les Dieux.
J'eſtime la grandeur une celeſte grace,
Ce don n'eſt rien, s'il n'eſt d'autres dons decoré :
C'eſt beaucoup d'eſtre ainſi de ſa race honoré,
Mais c'eſt encores plus d'eſtre honneur de ſa race.

XXXIII.

Je veux te louer, te chanter,
Dire ta beauté nonpareille,
Benigne & gratieuze oreille
Qui prens plaiſir à m'eſcouter ;
Mes cris ne t'ont peu deſgoutter :
Si je ſuis preſt, tu t'appareille,
Ta douceur à mon mal pareille
Lamente en m'oyant lamenter,
Honneſte, douce & debonnaire
Tu eſcoutes bien ma priere :
C'eſt pourquoy ainſi je t'appelle,
Mais ſi tu fais contre raiſon
De la ſourde à mon oraiſon,
Tu ſeras mal faite & moins belle.

XXXIV.

Guerre ouverte, & non point tant de ſubtilitez :
C'eſt aux foibles de cœur qu'il faut un advantage.
Pourquoy me caches-tu le Ciel de ton viſage
De ce traiſtre ſatin, larron de tes beautez?
Tu caches tout horſmis les deux vives clartez
Qui m'ont percé le cœur, eſblouy le courage,
Tu caches tout horſmis ce qui me fait dommage,
Ces deux brigands, tyrans de tant de libertez;
Belle, cache les rais de ta divine veuë.
Du reſte ſi tu veux, chemine toute nuë,
Que je voye ton front, & ta bouche & ta main.
Amour! que de beautez, que de lys, que de rozes.
Mais pourquoy retiens-tu tes pommettes encloſes!
Je t'ay monſtré mon cœur, au moins monſtre ton ſein.

XXXV.

Je ne ſçay s'il ie ſouviendroit
Qu'en ta main blanche & graſſelette
Meſloit de liaiſon bien faicte
Ton doigt meſcogneu de mon doigt,
En ce las d'amour ſe perdoit
Comme au cep mon ame ſubjecte,
Nous chantions d'une main muette
Le feu qui au ſein ſe fondoit;
Si tu es fine aſſez, devine
Ce que ſur nos doigts j'imagine
Qui ſont entrelaſſez ainſi,
Si tu devines nos penſees
Qui s'accorderont en ceci
Comme nos doigts ſont enlaſſez.

XXXVI.

Tu m'avois demandé, mignonne,
De Paris quelque nouveauté :
Le nouveau plaiſt à la beauté,
C'eſt la nouveauté qui m'eſtonne.
Je n'ay veu depuis ta perſonne
Rien qui doive eſtre ſouhaité,
Ainſi je n'ay rien apporté
Que ce criſtal que je te donne.
Que di-je, je ne pouvoy' mieux
Pour monſtrer enſemble à tes yeux,
Mon feu, ta beauté merveilleuſe.
C'eſt nouveauté! tu n'en crois rien,
J'eſpere que par ce moyen
De toy tu ſeras amoureuſe.

XXXVII.

Yeux enchanteurs, les pipeurs de ma veue,
Veuë engeolleuze, haineuze de mes yeux,
Face riante à ma mort, à mon mieux,
Ceſte beauté cache l'ame incogneuè;
Tu as ſurpris ma vie à l'impourveuè,
Mais ſurpren' moy, comme du haut des Cieux
Diane fit qui ſurprit otieux
Endymion, couverte d'une nuè,
Car je ſuis tien auſſi bien comme luy.
Son heur me ſuit, j'empoigne ſon ennuy,
A luy & moy ta puiſſance eſt commune,
Mais las! je veille & il fuſt endormy,
Il fuſt aimé, & je ne ſuis qu'amy
Qui ſans baiſer me morfonds à la lune!

XXXVIII.

N'a doncques peu l'amour d'une mignarde rage,
D'un malheur bien heureux, d'un malheureux bonheur
Combatre voſtre ennuy, & meſler la couleur
D'un oeillet ſur le lys de voſtre blanc viſage.
C'eſt à ceſte blancheur que l'amour fait hommage,
C'eſt l'honneur de vos yeux, c'eſt encor l'autre honneur
Qui rid en voſtre front, mais c'eſt plus toſt malheur
Qu'un bon heur, car un bien ne peut faire dommage;
Diane, je ſçay bien : vous eſtes de bon or,
Mais il eſt blemiſſant, pour ce qu'il n'a encor
Prins couleur aux chaleurs d'une ardente fournaize;
Ayez pitié de vous, & comme peu à peu
La flamme rouſſiſt l'or, l'amour ſoit voſtre feu
Et que je ſoy' l'orphevre, & l'hymen ſoit la braize.

XXXIX.

Va-t-'en dans le ſein de ma mye,
Sonnet plus mignon, plus heureux
Que ton maiſtre, & que l'amoureux
Qui aimant, bruſlant, ne s'ennuye.
Tu vas, je ne t'en porte envie,
Eſtre devoré de ſes yeux,
Avoir un accueil gracieux
Et je ne la voy' qu'ennemie :
Elle t'ayme & elle eſt ſi belle!
Ne devien' pas amoureux d'elle,
Ce papier ne peut faire ennuy,
Mais pour le lieu où on le porte,
Je voudroy' faire en quelque ſorte
Un change de moy & de luy.

XL.

Vos yeux ont honoré d'une celeſte veuë
Mon labeur guerdonné des peines de vos yeux,
Vous avez coloré d'un clin d'oeil gracieux
Mon papier blemiſſant du jour de voſtre nuë.
Le laboureux trainant le ſoc de la charrue,
Importuné des ventz & d'un temps pluvieux
Est ainſi ſoulagé, quand le ſoleil des cieux
Luy rayonne le chef, ſaillant à l'impourveuë.
J'ay plus voſtre renom que mes peines chanté,
Et quoyque repouſſé, affligé, maltraicté,
Si eſt-ce que pourtant mon ſtile ne ſe change.
Ne meſpriſez les vers qui vous ont en tel prix,
Et liſez de bon coeur mes cris & mes eſcripts,
Et vous lirez mes maux avec voſtre louange.

XLI.

L'Hyver à la teſte griſonne
Gágea que le ciel luy donnoit
Une blancheur qu'il oſeroit
Monſtrer pour braver ma mignonne :
Le ciel force neige luy donne;
Le vieillard qui par là penſoit
Avoir gaigné, me demandoit
Le prix que ſa victoire ordonne :
« *Nous allons guetter au matin*
Ma belle qui, au blanc ſatin,
Faiſoit honte aux lys, & aux fleurs. »
Le vieillard ſe dedit & tremble
Voyant le luſtre, & les couleurs
De ma mie & la neige enſemble.

XLII.

Auprés de ce beau teinct le lys en noir ſe change,
Le laict eſt bazané auprés de ce beau teinct,
Du cygne la blancheur auprés de vous s'eſteinct,
Et celle du papier où eſt voſtre louange.
Le ſuccre eſt blanc, & lorſqu'en la bouche on le range
Le gouſt plaiſt, comme faict le luſtre qui le peinct,
Plus blanc eſt l'arcenic, mais c'eſt un luſtre feinct,
Car c'eſt mort, c'eſt poiſon à celuy qui le mange.
Voſtre blanc en plaiſir taint ma rouge douleur.
Soyez douce du gouſt, comme belle en couleur,
Que mon eſpoir ne ſoit deſmenty par l'eſpreuve,
Voſtre blanc ne ſoit point d'aconite noircy,
Car ce ſera ma mort, belle, ſi je vous trouve
Auſſi blanche que neige & froide tout ainſi.

XLIII.

Il te doit ſouvenir, Diane, en mon abſence
Des marques que ta gorge, & ton bras, & ta main
Portent pour teſmoigner que le ſort inhumain
A grand tort me priva du jour de ta preſence,
Car Nature avoit mis ſort peu de difference
En ce que nous avons d'apparent & d'humain,
En cinq marques encor que tu ſçais, mais en vain
Euſt elle de nous deux ſi chere ſouvenance;
Mon bras gauche eſt marqué de meſme que le tien,
Ma main eſt differente à la tiene de rien,
Si que, hors la blancheur, quand elles ſont enſemble
Nous les meſcognoiſſons: nous avons, toy & moy,
Encor trois ſeings pareilz: Mais quel malheur pourquoy
A mon vouloir bruſlant ton vouloir ne reſſemble!

XLIV.

Que voy-je? une blancheur à qui la neige eſt noire,
Des yeux ravis en ſoy, de ſoy meſme eſblouis,
Des oilletz à l'envy des lys eſpanouis,
Des doigts qui prennent luſtre à ces marches d'hyvoire,
Mais qu'eſt-ce qu'en oyant encor ne puis-je croire,
Un cæleſte concert, les orbes esjouis,
Qui me vole à moy meſme & pille eſvanouïs
L'ame, le coeur, l'eſprit, les ſens, & la memoire.
Qui pourroit vous ouïr, ſi belle vous voyant?
Et qui vous pourroit voir ſi douce vous oyant?
O difficile choix de ſi hautes merveilles!
Mon coeur s'envole à vous, tout flame & tout deſir,
Certain de me quitter, incertain de choiſir,
Le paſſage des yeux, ou celuy des oreilles!

XLV.

Veux-tu plaider, Amour? ou s'il faut que j'endure
Les maux que tu me fais? non, j'ayme mieux plaider.
Je t'adjourne, j'informe, & veux te demander
La ſomme & l'intereſt de tout ce que j'endure,
Tu me repareras l'injuſtice & l'injure
Dont tu uſe envers moy; la Raiſon veut m'aider,
Comptons, Amour, tous deux, commence à regarder
Mes ſervices paſſez, & m'en paye l'uſure;
Ma Maiſtreſſe ſera pour moy à ce beſoin:
Je la veux pour arbitre, ou juge, ou pour teſmoin,
Ouy, je veux qu'elle ſoit arbitre de ma vie,
Et ne puis recuſer, combien que je cognoys
Qu'elle n'a droict eſcript, ne couſtume, ne loix,
Et que, pour m'achever, elle eſt juge & partie.

XLVI.

Tremblant d'une fiebvre bourrelle
Je paſſoy' la glace en froideur,
Puis une fournaiſe d'ardeur
Bruſloit mon ſang & ma moëlle.
L'amour premierement me gelle,
M'oſte l'eſperance de peur,
Puis ſa violente chaleur
D'eſpoir m'eſchauffe la cervelle.
Je me pleignoy' amerement
Des longueurs qui ſi longuement
Faiſoyent me deſplaire ma vie :
L'amour & mon mal'heur fatal
De ma fiebvre quarte guerie
Me firent entrer en chaud mal.

XLVII.

En fendant l'eſtomac de la Saulne argentine
Des avirons trenchantz, qui en mille morceaux
Faiſoyent jaillir en l'air mille bluettes d'eaux,
Je tuoy' dedans l'eau une flamme divine,
Mais j'eſtoy' bien deçeu : je ſen' en ma poictrine
Doubler mes feux eſmeus, mes playes & mes maulx,
Vivre, parmi les flots, les eternels flambeaux
Qui du ciel en mon ſein eſprirent leur racine.
Mille Nymphes des bois ſortent leur chef d'argent
Sur les ſaulles feuilliez & ſuivent en nageant
De l'oeil & de la voix, & mes cris, & mes rames.
Où ſuis-tu, malheureux, où cerches-tu repos?
Penſes-tu bien que l'eau noye amour & les flammes?
Venus fuſt nee en mer, & vit parmy les flotz.

XLVIII.

J'avoy' juré ma mort & de mes triſtes jours
La deſirable fin, lorſque de ta preſence
Je me verroy' banny. Sus donc, Aubigné, penſe
A te priver du jour, banny de tes amours!
Mais mourir c'eſt trop peu, je veux languir tousjours,
Boire & ſuccer le fiel, vivre d'impatience,
M'endormir ſur les pleurs de ta meurtriere abſence,
M'eſtranger du remede & fuïr mon ſecours.
N'eſt-ce pas bien mourir, me priver de ma vie?
Je ne vy' que de toy, je n'ay donc pas envie
De vivre en te laiſſant, encores je me voüe
A la plus rude mort qui ſe puiſſe eſprouver;
C'eſt ainſi qu'on refuze un coup pour achever
Au condamné qui doibt languir ſur une rouë.

XLIX.

Si toſt que l'amour euſt empriſſonné mon ame
Soubz les eſtroittes loix d'une grande beauté,
Le malheur qui jamais ne peut eſtre dompté
Acheva de tout point mon torment, & ſa flamme:
L'un retint mon eſprit à jamais prés ma dame,
L'autre arrache le corps, çà & là tormenté.
Iniquité cruelle, inique cruauté
Qui deux poinctz tant unis en deux moitiez entame!
Voila comment je fay' d'un exil envieux
Mes ſens nuds de vigueur, ſans leur regard mes yeux,
Et chaſque part de moy eſt à part inutile.
Si le ſang & le coeur ne vivent plus dehors,
Si l'eſprit ſeparé ne ſert de rien au corps,
Qui dira que l'exil n'eſt une mort civile?

L.

Quand du ſort inhumain les tenailles flambantes
Du milieu de mon corps tirent cruellement
Mon coeur qui bat encor & pouſſe obſtinement.
Abandonnant le corps, ſes pleintes impuiſſantes.
Que je ſen' de douleurs, de peines violentes!
Mon corps demeure ſec, abbatu de torment
Et le coeur qu'on m'arrache eſt de mon ſentiment.
Ces partz meurent en moy, l'une de l'autre abſentes,
Tous mes ſens eſperduz ſouffrent de ſes rigueurs,
Et tous eſgalement portent de ſes malheurs
L'infiny qu'on ne peut pour departir eſteindre,
Car l'amour eſt un feu & le feu diviſé
En mille & mille corps ne peut eſtre eſpuiſé,
Et pour eſtre party, chaſque part n'en eſt moindre.

LI.

Pourquoy, ſi vous vouliez à jamais me chaſſer
Du ſoleil de ma vie & hors de voſtre grace,
N'avez-vous fait mon coeur changer auſſi de place,
Puis quand il vous euſt pleu fuir & deſplacer,
Au moins avecq' l'eſpoir vous deviez effacer
Le ſouvenir de vous : ſi je perdoy' la trace
De mes regretz trenchantz, comme de voſtre face,
Je feroy' par un mal un autre mal ceſſer.
Vous n'eſtes pitoyable & avez peur de l'eſtre,
Vous fuyez ma raiſon de peur de la cognoiſtre.
Le juge eſt impiteux qui bien loin de ſa veue
Fait mourir le captif, pour n'en avoir pitié,
Et la playe que m'a faicte voſtre amitié
Eſt plus forte que l'oeil de celle qui me tuë.

LII.

Le ſot qui eſpiant mal à propos un aſtre
D'une fauce aſtralabe & d'un faux inſtrument
Dit que je vous perdray dedans ſix mois, il ment.
Fortune ne m'eſt pas ſi cruelle maraſtre :
Je veux ſçavoir qui eſt ce mignon, ce folaſtre,
Eſtropié des yeux & de l'entendement,
Luy arracher la barbe, & demander comment
Il eſt ſi liberal de preſcher mon deſaſtre.
Ouy, mais, ce dira il, je le voy par le ſort.
Regarde donc plus prés, tu y verras ma mort.
Voila un coup de pied, aſtrologue parjure,
Par ton ſort, maiſtre ſot, voyois-tu ce malheur?
Deſdy' toy, ou je veux, monſieur le devineur,
Voir ſi tu as preveu ta derniere adventure.

LIII.

Si ceſt oeil foudroyant qui m'a tant deſdaigné
N'a peu voir en mon front la poltronne inconſtance,
N'ay-je point merité en juſte recompenſe
D'eſtre auſſi prés admis que je ſuis eſloigné?
Penſe, injuſte beauté, ſi tu m'avois donné
Seulement par eſſay un traict de bienveillance,
A quel effort d'amour croiſtroit ma patience!
De quel braſier mon coeur ſeroit environné,
Voyant luire aux beaux jours d'une face nouvelle
Un favorable ris pour un deſpit rebelle;
Juge quelles ſeroyent mes ardentes fureurs,
Si la main qui me pouſſe apprenoit à m'attraire,
Si tes amers refus eſtoyent douces faveurs,
Comme on juge le bien à l'eſgard du contraire!

LIV.

Ceux qui n'ont à compter que leurs feinctes douleurs,
L'emmielle, le venin du quel ilz empoizonnent,
Que le mal contrefaict qu'eux meſmes ilz ſe donnent,
Pour chatoüiller leurs ſens de mignardes rigueurs,
Si ces adeloizis euſſent fondé leurs pleurs
Sur les juſtes courroux qui mon ame environnent,
Les ſouſpirs inconſtans qui de leur ſein friſſonnent
Ne ſeroyent feinctz, non plus que feinctes leurs douleurs.
Mais quoy! de meſmes pleurs leur triſte face eſt teincte
Et meſmes ſignes ont l'amour vray, & la ſeincte.
Que ne puis-je arracher, monſtrer mon coeur au jour?
Que ne fit Jupiter au ſein une ouverture?
Las! faut-il que le temps prouve ce que j'endure,
Et que le pis d'aimer ſoit la preuve d'amour?

LV.

J'eſtoy' au grand chemin qui meine les amantz
Au jardin de Cipris cueillir la jouiſſance
Des fruictz à demi meurs, d'aigreur, d'impatience,
Et uſoy' en ce trac mon eſpoir & mes ans.
Ce chemin eſt faſcheux, plein de ſables mouvantz,
D'eſpines, de rochers, & la tendrette enfance,
D'un million de fleurs qu'un pré mignard ageance
Montre à gauche un ſentier qui pippe les paſſantz.
Je laiſſe pour l'aiſé, le faſcheux & l'utile,
Je pren' le mal trompeur pour le bien difficile,
Mais plus je vay' avant, je m'engage tousjours
Empriſonné des eaux, des foſſez & des hayes,
Là j'apprins pour l'eſpoir à devorer les playes
Et qu'en beuvant l'amer on merite le doux.

LVI.

Celuy qui voit comment je me pais de regretz,
De deſſeins mal aſſis, d'une eſperance vaine,
D'un trop tard repentir, d'une peur trop ſoudaine,
Les ſanglotz eſtouffez qui ſe ſuivent de prés,
Celuy qui voit comment j'eſſaye tout expres
A me noyer de pleurs au gré d'une inhumaine,
Des ſouſpirs de mon flanc revomiſſant ma peine,
N'ayant tant de cheveux deſſus moy que de trebz,
Celuy là qui me voit, ennemy de mon aiſe,
Bruſler opiniaſtre en cette meſme braiſe
Qu'un amour trop conſtant a voulu atizer,
Me dit qu'il n'y a point de maiſtreſſe ſi belle
Qui puiſſe meriter qu'on pleure tant pour elle,
Ou bien qu'il n'y a point de vers pour la priſer.

LVII.

Chacun ſouffre ſon mal : tu ne ſens pas ma peine,
Mon cœur ſecond, helas! tu ne ſens pas mes maux,
Je me veux mal d'autant que j'ayme mes travaux,
Ainſi de mon amour je conçoy une haine.
Tu touches bien mon poulx haſté de mon haleine,
Tu ſens bien ma chaleur, ma fiebvre, mes travaux,
Tu vois mon oeil tourné, tu vois bien les aſſaulx
Qui ſont plus que ma vie eſtre ma mort certaine;
Mais las! ſi tu pouvois ſouffrir, comme je fays,
Ce de quoy je me plein', je te lairrois le fais
De porter ſeulement le friſon d'une oeillade :
Encor t'eſt-il advis que pour rien je me deus?
Mon mal eſt aſſez grand pour en empeſcher deux,
Mais le ſain oublieux eſt inique au malade.

LVIII.

Mille baiſers perdus, mille & mille faveurs,
Sont autant de bourreaux de ma triſte penſee.
Rien ne la rend malade & ne l'a offenſee
Que le ſuccre, le rys, le miel, & les douceurs :
Mon coeur eſt donc contraire à tous les autres coeurs,
Mon penſer eſt bizarre, & mon ame inſenſee
Qui ſait preſente encor' une choze paſſee,
Crevant de deſeſpoir le fiel de mes douleurs.
Rien n'eſt le deſtructeur de ma pauvre eſperance
Que le paſſé preſent : ó dure ſouvenance
Qui me fait de moy meſme ennemy devenir!
Vivez, amans heureux, d'une douce memoire,
Faites ma douce mort, que toſt je puiſſe boire
En l'oubly dont j'ay ſoif, & non du ſouvenir.

LIX.

Pour faire les teſmoins de ma perte les bois
Et les lieux eſgarez, pour contraindre les pleines
Et les rocz endurcis & les claires fontaines
A donner les accentz d'une ſeconde voix,
Pour faire les eſchos reſpondre par ſept fois
A ſes cris eſclatans qui ſortent de mes gennes,
En redoublant mes cris je redouble mes peines,
Je ralume le mal qu'amorty je penſoys.
Mon malheur n'eſt pas tel que je le puiſſe feindre,
Il ſe monſtre ſoy meſme, & il ſçait bien ſe pleindre
Quand je le veux cacher ſoubz la clef d'un bon caur.
J'appelle laſcheté trop longue patience :
Vrayment taire ſon mal eſt ſigne de conſtance,
Mais c'eſt la marque auſſi d'une foible douleur.

LX.

Je deſpite à ce coup ton inique puiſſance,
O nature cruelle à tes propres enfantz,
Terre yvre de mon ſang, ô aſtres rougiſſantz,
Bourreaux du ciel injuſte, avecq' leur influence
Je n'ay peur d'eſchauffer ſur mon outrecuidance
Voſtre aveugle fureur, vos courroux impuiſſantz.
Ils ſont ſourds, je le ſçay, car mes ſouſpirs cuiſantz
N'ont peu impetrer d'eux une povre audience;
Si en les diffamant je les puis faire ouyr,
J'auray en les faſchant de quoy me resjouir:
Ils entendront de moy tant d'eſtranges deſaſtres
Contraires au deſtin, contraires à leurs cours,
Qu'au lieu d'eſtre ennemis, j'auray à mon ſecours
La nature, la terre, & le ciel & les aſtres.

LXI.

Si ceux là ſont damnez qui, privez d'eſperance,
Sur leur acier ſanglant vaincus ſe laiſſent choir,
Si c'eſt damnation tomber en deſeſpoir,
Si s'enferrer ſoy meſme eſt une impatience,
N'eſt-ce pas ſe damner contre ſa conſcience,
Avoir ſoif de poiſon, fonder tout ſon eſpoir
Sur un ſable mouvant? hé! où peut il avoir
Pire damnation, ny plus aigre ſentence?
Un meſpriſé peut il craindre ſon dernier jour?
Qui craint Minos pour juge aprés l'injuſte amour?
Deſdaigné que je ſuis, comment pourroy-je craindre
Une roche, un Caucaſe, un autour outrageux,
Au prix de mes tormentz? Je meurs pour avoir mieux,
Puiſque de deux malheurs il faut choiſir le moindre.

LXII.

Eſt-il donc vray qu'il faut que ma veuë enchantee
Allume dans mon ſein l'homicide deſir
Qui fait hair ma vie, & pour elle choiſir
L'aiſé ſaccagement de ma force dompiee?
Puis-je voir ſans pleurer ma raiſon ſurmontee
Laiſſer mon ſens captif par la flamme perir?
Puis-je voir la beauté qui me conſtraint mourir
Se rire en ſa blancheur de moy enſanglantee?
Je maudy' les fiertez, les beautez & les cieux,
Je maudy' mon vouloir, mon deſir, & mes yeux.
Je loueroy' les beautez, cieux & perſeverance,
Si la beauté vouloit animer ſa pitié,
Si les cieux inclinoyent ſur moy ſon amitié.
La dure fermeté, ſi elle eſtoit conſtance.

LXIII.

Comment veux-je que l'ame, & foible & deſolee,
Commande à mon deſir & corrige mes yeux
Eſchauffez du divin & des forces des cieux
Contre qui toute force en vain eſt eſbranlee?
Comment peut l'ame humaine eſchapper afolee
De la meſme rigueur qui fait cent fois les Dieux
Perdre leurs dignitez & mourir amoureux?
O ame pour jamais deſtruicte, enſorcelee!
Je veux benir les cieux, ma dame, & ſa beauté,
Je beny' mon deſir, mes yeux, ma volonté,
Car ma perte me plaiſt, je me plais à ma flamme.
Les Cieux m'ont fait heureux d'aimer en ſi haut lieu:
Ma dame & ſa beauté, d'homme me ſont un Dieu,
Bruſlent le corps pour mettre au ciel d'amour ſon ame.

LXIV.

Je ne ſçay' ſi je doy' eſtimer par raiſon
Le jour ou la ſaiſon ou contraire, ou heureux
Que je vy' de ſes yeux la flamme gracieuſe
Empoiſonner mes ſens d'une douce poiſon.
Ses deux Souleilz me ſont heureux en la priſon
Où loge la douceur & la peine engoiſſeuſe,
Mais telle qu'elle ſoit, ou douce, ou ennuyeuſe,
De la ſource du mal j'eſpere gueriſon.
Je n'en veux qu'à ces yeux, non aux ſiens, mais aux miens,
Et quand tout eſt bien dict, & aux miens & aux ſiens,
Car les traiſtres ont eu entr'eux intelligence :
Les ſiens plus cauteleux me prindrent endormy
Et les miens ne veilloyent que veillantz à demy,
Ou bien ils veilloyent trop, volantz ma patience.

LXV.

Fortune n'euſt jamais tant d'inconſtance,
Tant de malheur, de prompt evenement
Que j'ay de peur, de peine, de tourment,
En apprenant que c'eſt qu'obeiſſance ;
Je ſuis faſcheux aimant voſtre preſence,
Trop grand Seigneur la ſuyant ſagement,
Je ne ſçeus oncq'une fois ſeulement
En vous ſervant me donner patience,
Eſtant hardy, je ſuis fol, hazardeux,
Si je ſuis ſage, on m'appelle paoureux,
Voyez comment il ſeroit difficile
De donner loy à la fureur des ventz :
J'ay fait naufrage aux rages d'une Scylle,
Fuyant Caribde & les ſcyrthes mouvantz.

LXVI.

O combien le repos devroit eſtre plaiſant
Aprés un long chemin, faſcheux & difficile !
O combien la ſanté qui tire le debile
Hors du lict par la main, le va favoriſant,
Combien, aprés la nuict, le ſoleil reluiſant
Fait paroiſtre au matin ſon jour doux & utile,
Combien aprés l'hyver vault un printemps fertile,
Et le zephir douillet aprés le froid cuiſant !
Combien aprés la peur eſt douce l'aſſeurance,
Aprés le deſeſpoir eſt chere l'eſperance,
Aprés le ſens perdu recouvrer la raiſon !
O combien à ſouhait, combien delicieuſe
Seroit ma liberté aprés ceſte priſon,
Combien au condamné ſeroit la vie heureuſe !

LXVII.

Docteurs, qui annoncez que nos Eſpritz ont eu
Entrant dedans leur corps, de la main de leur pere,
Le choix du bon, pour voir & fuir le contraire,
Et que l'arbitre franc du Ciel ilz ont reçeu,
Si vous aviez, cagotz, fait preuve de ce feu
Qui ſçait de mon plaiſir ma volonté diſtraire,
Qui fait haïr mon bien & mon malheur me plaire,
Et ne pouvoir vouloir, vouloir ce que je ſuis,
Vous ſçauriez que l'eſprit ſe ſent de ſon organe.
J'en fis la preuve allors que les yeux de Diane
Changerent mon vouloir à ne vouloir qu'amour ;
Ma volonté n'eſt plus volonté qu'à faux tiltre,
Je voudroy' n'aimer point, & j'ayme de ce jour
Ce qui m'oſte le choix, l'ame & le franc arbitre.

LXVIII.

Ceſt eſthomac de marbre eſt-il pas ſuffiʒant
Pour monſtrer que le cœur qui là dedans s'emmure
Comme luy eſt de marbre & d'eſtoffe plus dure
Qu'un roc invariable, endurcy & peſant!
J'ayme bien la beauté du marbre reluiſant,
Mais je n'y puis graver ny terme, ny peincture;
Tableau ſainct où mon nom ſervira de figure,
Sois dur à l'effacer ainſi qu'en l'inciſant,
Car ſi les diamantʒ ſe gravent par les eaux,
Et ſi l'on voit les rochʒ fenduʒ par les ruiſſeaux,
Si du borgne Affricain le ſoin, les feux auſſi
Parmy les rochʒ briſés firent chemin aux armes,
Je graveray mon nom ſur ce cœur endurcy,
Le bruſlant de mes feux, le mynant de mes larmes.

LXIX.

Un povre ſerf bruſlant d'un tel feu que le mien,
Longtemps humilié, diſcourant à ſa dame
Son amour, ſa conſtance & ſa volante flamme
Eut pour reſponſe enfin qu'elle n'en croyoit rien.
Un' autrefois louant ſa grace, ſon maintien,
Ses vertus, ſa beauté qui le tue & l'enflamme,
Son corps digne des Cieux, la priſon de ſon ame,
Elle dit: « Taiſeʒ-vous, car je le cognoy bien. »
Ha! dame, qui n'es moins ſtupide qu'orgueilleuʒe,
Deceuë que trompant, fiere que deſdaigneuʒe,
Il faloit, pour reſpondre au vray & ſagement,
Mettre au premier diſcours ta reſponſe derniere,
Garder à tes bauteʒ l'ignorance premiere,
Et tu euſſes cogneu ta faute & mon torment.

LXX.

Diane, des le jour que l'eſclair de ta face
Affrianda mes yeux d'un appas enchanteur,
Je n'ay peu adviſer ſi je doy' plus d'honneur
A ta douce beauté, ta ſageſſe, ou ta grace :
L'une me bruſle, & l'autre a fait tranſir de glace
Mon eſpoir, la troiſieme a mis dedans mon cœur
Un vif pourtraict non feinct d'une feinte douceur,
Fondement ſablonneux où j'aſſieds mon audace;
Ta beauté fit voler mon ardeur juſqu'aux Cieux,
Ta ſageſſe l'aſſeure & fait eſperer mieux,
Tes gracieux accueils eſlevent mon envie;
Ta beauté me fera ſupporter ta rigueur,
Ta ſageſſe pourra excuſer mon erreur,
Ta grace interinant la grace de ma vie.

LXXI.

Les lys me ſemblent noirs, le miel aigre à outrance,
Les rozes ſentir mal, les œillets ſans couleur,
Les mirthes, les lauriers ont perdu leur verdeur,
Le dormir m'eſt faſcheux & long en votre abſence.
Mais les lys fuſſent blancs, le miel doux, & je penſe
Que la roze & l'œillet ne fuſſent ſans honneur,
Les mirthes, les lauriers fuſſent verds du labeur,
J'euſſe aymé le dormir avecq' voſtre preſence,
Que ſi loin de vos yeux à regret m'abſentant,
Le corps enduroit ſeul, eſtant l'eſprit content :
Laiſſons le lys, le miel, rozes, œilletz deſplaire,
Les myrthes, les lauriers des le printemps fletrir,
Me nuire le repos, me nuire le dormir,
Et que tout, horſmis vous, me puiſſe eſtre contraire.

LXXII.

Aprés avoir loué vos beautez raviſſantes,
Et ce que vos beaux yeux, & ce que le miroir
Pour vous enorgueillir vous ont peu faire voir,
De nos afflictions les cauſes ſi puiſſantes,
N'abatardiſſez pas ſes immortelles plantes :
Tant de belles couleurs ne ſoyent pour decevoir,
Ne trompez pas les yeux, prenez plaiſir d'avoir
Et le ſucre & le miel ſoubz les fleurs jauniſſantes.
L'aigreur & l'amertumẽ & ſuc empoiſonneur
Sont aux herbes des champs, aux plantes ſans honeur
Qui parent des deſerts les ſolitaires plaines ;
Les arts, la nourriture, & l'origine en vous
Ne vous permettent pas autre fruict que le doux,
Ny de franches couleurs cacher de ſauces graines.

LXXIII.

Nos deſirs ſont d'Amour la devorante braiſe,
Sa boutique nos corps, ſes flammes nos douleurs,
Ses tenailles nos yeux, & la trempe nos pleurs,
Noz ſouſpirs ſes ſoufflets, & nos ſeins ſa fournaize ;
De courroux, ſes marteaux, il tourmente noſtre aize
Et ſur la dureté il rabbat nos malheurs,
Elle luy ſert d'enclume & d'eſtoffe nos cœurs
Qu'au feu trop violent de nos cœurs il appaiſe,
Afin que l'appaiſant & moüillant peu à peu
Il bruſle d'avantage & rengrege ſon feu.
Mais l'abondance d'eau peut amortir la flamme :
Je tromperay l'enfant, car penſant m'embraſer,
Tant de pleurs ſortiront ſur le feu qui m'enflame
Qu'il noyera ſa fournaiſe au lieu de l'arroſer.

LXXIV.

Ceux qui font à leur dos un innocent outrage,
Enhardis à leur perte & ſur ſoy courageux,
Bourrelez des pechez & des tours vicieux,
Qui reviennent au rouge en leur aſpre courage,
Ont un' humeur pareille à l'amoureuſe rage.
Je ſuis cruel ſur moy, ils ſont cruelz ſur eux,
Ilz penſent meriter, & je me ſen' heureux,
Comme ilz font de leurs coups, de mon propre dommage;
D'un zele hypocritique ils perdent la pitié,
Je ſuis impitoyable en ma folle amitié,
Ils pleignent fort leurs maux, moy je ne puis me taire,
Mais ils ſont repentans d'un enorme forfait,
En ce poinct ſeulement noſtre mal eſt contraire,
Car ſi je ſuis martyr, c'eſt pour n'avoir rien fait.

LXXV.

Que peut une galere ayant perdu la rame,
Le poiſſon hors de l'eau, la terre ſans humeur,
Un Roy ſans ſon conſeil, un peuple ſans Seigneur,
La ſalamandre froide ayant perdu la flamme?
Que pourra faire un corps deſtitué de l'ame,
Et le fan orphelin par le coup d'un chaſſeur?
Beaucoup moins peut encor le triſte ſerviteur
Eſgaré de ſon cœur, & des yeux de ſa dame.
Helas! que puis-je donc? je ne puis que ſouffrir
Et ma force me nuit m'empeſchant de mourir.
Je n'imagine rien qu'un deſeſpoir d'abſence,
Je puis cercher le fonds de ma fiere douleur,
L'eſſence de tout mal, je puis tout pour malheur.
Mais c'eſt à me guerir qu'on voit mon impuiſſance.

LXXVI.

Le jardinier curieux de ſes fleurs,
De jour en jour beant leur accroiſſance,
Ardent les voit, & les eſpie, & penſe
Qu'elles ont trop encoffré leurs couleurs;
Mais lorſqu'au lict il endort ſes labeurs,
Son jardin fait, ce ſemble, en ſon abſence
Plus de profit que quand par ſa preſence
Il amuſoit des herbes les rigueurs;
J'en ſuis ainſi m'eſloignant de mon feu:
Je l'ai trouvé en mon repos accreu.
Comme il eſt né s'accroiſſant de pareſſe
Sans moy, ſur moy il monſtre ſes effortz,
Il me pourſuit lors que je le delaiſſe,
C'eſt un malheur qui veille quand je dors.

LXXVII.

Je deploroy' le ſort d'une branche orpheline
D'un ſaulle my-mangé que la ruſtique main
Faiſoit ſervir d'appuy à un ſep inhumain
Ingrat de cé qui l'ha preſervé de ruyne.
La mort proche l'aſſeche, & du ſep la racine
Luy oſte la ſubſtance encor, il pouſſe en vain
Les cyons malheureux qu'un trop chaud lendemain
Ou un bize trenchant en un coup extermine.
Las! je t'immortalize, & te deffends du port
De l'oubly tenebreux, tu me donnes la mort,
Faiſant fener, mourir ma tendrette eſperance:
Quand ſans eſpoir j'eſpere une fin à mes pleurs,
Tu me meurtris, ingratte, au jour de ma naiſſance,
Des ventz de mes ſouſpirs, des feux de mes douleurs.

LXXVIII.

Soubz un oeil languiſſant & pleurant à demy,
Soubz un humble maintien, ſoubz une douce face,
Tu cache un faux regard, un eſclair de menace,
Un port enorgueilly, un viſage ennemi;
Tu as de la douceur, mais il y a parmy,
Les ſix parts de poiſon, deſſoubz ta bonne grace
Un deſdain outrageux à tous coups trouve place;
Tu aymes l'adverſaire & tu hais ton amy,
Tu fais de l'aſſeuree & tu vis d'inconſtance;
Ton ris ſent le deſpit : ſomme ta contenance
Eſt ſemblable à la mer qui cache tout ainſi
Soubz un marbre riant les eſcueils, le deſaſtre,
Les ventz, les flotz, les mortz : ainſi fait la maraſtre
Qui deſguiſe de miel l'aconite noircy.

LXXIX.

Je ne m'eſtonne pas ſi du ciel adultere
L'impudique Venus conçeut furtivement
Le bourreau, des humains l'ingenieux tourment,
Et des eſpritz bien nez le venimeux cautere.
Amour, je croys qu'allors que ton malheureux pere
Fuſt au lict de Vulcan, c'eſtoit ſignallement
Au jour que du deluge il fit cruellement
Eſtrangler par Thetis Cybelle noſtre mere;
Le Saturne ennemy qui dominoit le jour
De ton enfantement tel aſcendant amour
Fuſt le ſigne des pleurs, dont la terre regorge;
Mais pourquoy juſtement ne permit le deſtin
Que le deluge ait peu, de ce filz de putain
Coupper les coups, les jours, la naiſſance & la gorge?

LXXX.

On dit que la vapeur des mynes ſulphurees
Repouſſe contre mont une ſecrette humeur
Des veines de la terre, & de ceſte liqueur
Sont comme en l'alembicq' les ſources engendrees.
Qui voudra voir en moy ces choſes comparees,
Qu'il regarde comment la ſecrette chaleur
Qui m'eſchauffe le ſang ſait monter de mon cœur
Aux ſources de mes yeux les larmes deſſerees.
Ceſte ſource fumante eſt de ſouffre & d'alun
Par qui mes pleurs ne ſont d'un uſage commun ;
Les Bains de Bar-le-Duc nous portent medecine
Par ces deux mineraulx dont ils ſont eſtoffez,
Mes pleurs ſont medecins des maux de ma poictrine,
Plus amers que l'alun, plus que ſouffre eſchauffez.

LXXXI.

Beau ſoleil qui exhale & chaſſe les vapeurs,
Qui metz la terre en poudre, & l'enyvres de l'onde,
Cauſe des changements & bel ame du monde,
A quoy les changements & maux, deſquels je meurs,
Ciette belle inconſtance eſt mere des faveurs,
Du ciel ce beau changer pare la terre ronde :
Qu'il change auſſi ma dame, en ſorte qu'elle fonde
En amours, en plaiſirs, en peines & en pleurs.
Cieſt aſtre qui me luit des rayons de ſon oeil
Fait en moy ce que ſait au monde le ſoleil,
Exhale mes humeurs, & puis les fait diſſoudre,
Tousjours reduict en cendre, ou noyé de ruiſſeaux,
Aujourd'huy aſſeché, par le chault mis en poudre,
Le lendemain ma vie eſt un deluge d'eaux.

LXXXII.

Je voyoy' que le ciel aprés tant de chaleurs
Prodigeoit mille fleurs ſur la terre endurcye :
Puis je voyoy' comment ſa rigueur amollie
Faiſoit naiſtre de là le printemps & les fleurs.
J'arroſe bien ainſi & trempe de mes pleurs
Le ſein de ma Deeſſe, & ma force affoiblie,
Mes yeux fonduz en eau, ces breches de ma vie,
N'ont attendry ma dame & noyé mes ardeurs.
Des neiges, des frimatz, & meſmes des orages
La terre eſcloſt ſon fruict, & ſes riches ouvrages
Qu'un doux air puis apprés flatte de ſes ſouſpirs :
Helas! je ſouffre bien les ennuieuſes guerres
Des cieux, des ventz, les froids, les pluyes & les tonnerres,
Mais je ne voy' ni fleurs, ni printemps, ny zephirs!

LXXXIII.

Ce doux hyver qui eſgale ſes jours
A un printemps, tant il eſt amiable,
Bien qu'il ſoit beau, ne m'eſt pas agréable,
J'en crain' la queuë, & le ſuccez tousjours;
J'ay bien apprins que les chaudes amours
Qui au premier vous ſervent une table
Pleine de ſuccre & de metz delectable
Gardent au fruict leur amer & leurs tours :
Je voy' desja les arbres qui boutonnent
En mille neuz, & ces beautez m'eſtonnent :
Eſt une nuict ce printemps eſt glacé;
Ainſi l'amour qui trop ſerein s'advance
Nous rit, nous ouvre une belle apparence,
Eſt né bien toſt & bien toſt effacé.

LXXXIV.

Ores qu'on voit le ciel en cent milles bouchons
Cracheter ſur la terre une blanche dragee,
Et que du gris hyver la perruque chargee
Enfarine les champs de neige & de glaçons,
Je veux garder la chambre, & en mille façons
Meurtrir de coups plombez ma poictrine outragee,
Rendre de moy ſans tort ma Diane vengee,
Crier mercy ſans faute en ſes triſtes chanſons.
La nuë face effort de ſe crever, ſi ay-je
Beaucoup plus de tormentz qu'elle de brins de neige,
Combien que quelquefois ma peine continuë
Des yeux de ma beauté ſente l'embraſſement,
La neige aux chauds rayons du ſoleil diminuë,
Aux feux de mes ſoleils j'empire mon torment.

LXXXV.

Desja la terre avoit avorté la verdure
Par les ſillons courbez, lorſqu'un faſcheux hyver
Diſſipe les beautez, & à ſon arriver
S'accorde en s'oppoſant au vouloir de nature,
Car le froid envieux que le bled verd endure,
Et la neige qui veut en ſon ſein le couver
S'oppoſe à ſon plaiſir afin de le ſauver,
Et pour, en le ſauvant, luy donner nourriture.
Les eſpoirs de l'amour ſont les bleds verdiſſantz,
Le deſdain, les courroux ſont frimatz blanchiſſantz :
Comme du temps faſcheux s'eſclot un plus beau jour,
Soubz l'ombre du refus la grace ſe reſerve,
La beauté du printemps ſoubz le froid ſe conſerve,
L'ire des amoureux eſt repriſe d'amour.

LXXXVI.

Par ſes yeux conquerans fuſt triſtement ravie
Ma ſerve liberté, en la propre ſaiſon
Que le ſoleil plus chault reprend ſur l'oriſon
Sa courſe d'autre part qu'il ne l'a pourſuivie,
Et au poinct proprement du ſoltice, ma vie
S'engageant par les yeux, enchaina ſa raiſon,
Et garda des ce jour la chaine, la priſon,
Les martyrs, les feux, les geenes & l'envie.
Je me ſen' en tout temps que c'eſtoit au plus haut
Des flambeaux de l'eſté, puis que ce jour ſi chaud
Mille feux inhumains dans le ſein m'a planté,
Sur qui l'hyver glacé n'a point eu de puiſſance :
Ma vie n'eſt ainſi qu'un eternel eſté,
Mais je ne cueille fruictz, eſpics, ne recompenſe.

LXXXVII.

On ne voit rien au ciel, en la terre pezante,
Au feu, en l'eau, à l'air, qu'en le conſiderant
Mon eſprit affligé n'aille ſe martirant,
Et mon ame ſur ſoy cruellyze inſolente,
Quand une ame celeſte, une pareſſe lente
A me donner la vie, un brandon devorant,
Une mer d'inconſtance, & un eſprit courant
Poſſedent la beauté qui ſeule me tourmente.
Elle a reçeu des cieux ſa celeſte grandeur,
Sa durté de la terre, & du feu la chaleur,
L'inconſtance de l'eau, & de l'air la colerre,
Si que, belle endurcye, elle peut s'eſgaller
D'ardeur, ſans ſe bruſler, d'inconſtance legere
Au ciel & à la terre, à l'onde, à l'eau, à l'air.

LXXXVIII.

Diane, en adorant tant de divinitez
Dont le rond monſtre en toy la parfaicte figure,
Je recherche la cauſe au malheur que j'endure
Deſſus ton naturel, & tes proprietez :
Tu es l'aſtre du froid & des humiditez
Et les eaux de la mer te ſuivent de nature,
De là ſort ton deſdain, ta glace, ta froidure,
Et les flotz de mes pleurs ſuivent tes volontez
Dont je ſuis eſbahi, qui fait que ceſte flamme
Qui n'a autre vigueur que des feux de mon ame
N'a peu eſtre amortie au milieu de tant d'eaux :
Noye, greſle, Deeſſe, une braiſe mortelle,
Ou je blaphameray frenetiq' de mes maux,
T'appellant en courroux trop foible, trop cruelle.

LXXXIX.

Diane, ta couſtume eſt de tout deſchirer,
Enflammer, deſbriſer, ruiner, mettre en pieces,
Entreprinſes, deſſeins, eſperances, fineſſes,
Changeant en deſeſpoir ce qui fait eſperer.
Tu vois ſur mon heur, mon ardeur empirer,
Tu m'aſſeure du laict, du miel de tes careſſes,
Tu reſondes les coups dont le cœur tu me bleſſes
Et n'as autre plaiſir qu'à me faire endurer,
Tu fais bruſler mes vers lorſque je t'idolaſtre,
Tu leur fais avoir part à mon plus grand deſaſtre :
« Va au feu, mon mignon, & non pas à la mort,
Tu es eſgal à moy, & ſeras tel par elle. »
Diane repen' toy, penſe que tu as tort
Donner la mort à ceux qui te font immortelle.

XC.

Un clair voyant faucon en volant pour riviere
Planoit dedans le ciel, à ſe fondre appreſté
Sur ſon gibier bloty, mais voyant à coſté
Une corneille, il quitte une poincte premiere.
Ainſi de ſes attraicts une maitreſſe fiere
S'eſlevant juſqu'au ciel m'abbat ſoubz ſa beauté,
Mais ſon vouloir volage eſt ſoudain tranſporté
En l'amour d'un corbeau pour me laiſſer arriere.
Ha! beaux yeux obſcurcis qui avez pris le pire,
Plus propres à bleſſer que diſcrets à eſlire,
Je vous crain', abbatu ainſi què fait l'oiſeau
Qui n'attend que la mort de la ſerre ennemie,
Fors que le changement lui redonne la vie,
Et c'eſt le changement qui me traine au tombeau.

XCI.

Celle là qui abecha
De froid venin ſon enfance,
Et longtemps d'autre ſubſtance
Ne cogneut & ne machal
Mourut lors qu'elle taſcha
De prendre la cognoiſſance
Du doux, & par l'inconſtance
Doucement la mort cercha.
Ainſi moy qui juſqu'icy
N'ay gouſte que le ſoucy,
L'amer, les pleurs & la braiſe,
Si je n'empruntoy' un cœur
Qui euſt eſté nourri d'aiſe,
Je mourroy' de la douçeur.

XCII.

Si mes vers innocentz ont fait à leur deçeu
Couroucer voſtre front d'une faute imprudente,
C'eſt l'amour qui par eux voſtre louange chante,
Amour a fait le mal, ſi du mal y a eu :
Lichas l'infortuné porta ainſi deçeu
Au filz d'Amphitrion la chemiſe ſanglante.
Telle fut la priere, & folle & ignorante,
De la mere du Dieu par le fouldre conçeu :
Vous avez à l'amour bandé l'ame & la veuë,
L'amour ha de raiſon la mienne deſpourveuë,
Si nous avons failly, d'où viendra le deffaut?
Excuſez les effectz de l'amour aveuglee,
Excuſez la fureur ardente & deſreglee,
Puiſque ce n'eſt point crime, où l'innocence faut.

XCIII.

Je confeſſe, j'eu tort, quand d'un accent amer,
Sans feindre, j'eſclatay mes paſſions ſans feinte :
Je devoys retenir ceſte douleur eſteinte
Sans prodiguer ainſi les nymphes dans la mer.
Mais quoy! ma paſſion eſt trop forte à charmer
Pour deffendre à mes vers de l'avoir tant depeinte,
Si non que pour nourrir l'eſperance ſans crainte
Vous me donnez de quoy bien rire, & bien aymer,
Vous verriez mignarder une Venus pudique,
Mille Cupidonneaux, & ma fureur tragique,
Et mon luct & ma muſe auront un autre but :
Diane, eſſayez donc ſi je ſçauroy' eſcrire,
Folaſtre fredonner de la muſe & du lut
Un plaiſir de l'amour auſſi bien qu'un martire.

XCIV.

Si vous voyiez mon coeur ainſi que mon viſage,
Vous le verriez ſanglant, tranſpercé mille fois.
Tout bruſlé, crevaſſé, vous ſeriez ſans ma voix
Forcee à me pleurer, & briſer voſtre rage.
Si ces maux n'appaiſoyent encor' voſtre courage,
Vous ſeriez, ma Diane, ainſi comme nos Rois.
Voyant voſtre pourtraict ſouffrir les-meſmes loix
Que fait voſtre ſubject qui porte voſtre image :
Vous ne jettez brandon, ne dard, ne coup, ne traict,
Qui n'ait avant mon cœur percé voſtre pourtraict.
C'eſt ainſi qu'on a veu en la guerre civile
Le Prince foudroyant d'un outrageux canon
La place qui portoit ſes armes & ſon nom,
Deſtruire ſon honneur pour ruiner ſa ville.

XCV.

Sort inique & cruel! le triſte laboureur
Qui s'eſt arcué le dos à ſuivre ſa charruë,
Qui ſans regret ſemant la ſemence menuë,
Prodigua de ſon temps l'inutile ſueur,
Car un hyver trop long eſtouffa ſon labeur,
Luy deſrobbant le ciel par l'eſpais d'une nuë,
Mille corbeaux pillarts ſaccagent à ſa veuë
L'eſpic demy pourri, demy ſec, demy meur :
Un eſté pluvieux, un automne de glace
Font les fleurs, & les fruicts, joncher l'humide place.
A ſervices perdus! A vous, promeſſes vaines!
A eſpoir avorté, inutiles ſueurs!
A mon temps conſommé en glaces & en pleurs,
Salaire de mon ſang, & loyer de mes peines!

XCVI.

Je bruſle avecq' mon ame & mon ſang rougiſſant
Cent amoureux ſonnetz donnez pour mon martire,
Si peu de mes langueurs qu'il m'eſt permis d'eſcrire,
Souſpirant un hecate, & mon mal gemiſſant,
Pour ces juſtes raiſons j'ai obſerré les cent :
A moins de cent taureaux on ne fait ceſſer l'ire
De Diane en courroux, & Diane retire
Cent ans hors de l'enfer les corps ſans monument.
Mais quoy? puis-je cognoiſtre au creux de mes hoſties,
A leurs boyaux fumans, à leurs rouges parties
Ou l'ire, ou la pitié de ma divinité?
Ma vie eſt à ſa vie, & mon ame à la ſiene,
Mon coeur ſouffre en ſon coeur : la Tauroſcytiene
Euſt ſon deſir de ſang de mon ſang contenté.

XCVII.

Ouy, je ſuis proprement à ton nom immortel
Le temple conſacré, tel qu'en Tauroſcytie
Fuſt celuy où le ſang appaiſoit ton envie,
Mon eſthomac pourpré eſt un pareil autel :
On t'aſſommoit l'humain, mon ſacrifice eſt tel,
L'holocoſte eſt mon coeur, l'amour le ſacrifie,
Les encens mes ſouſpirs, mes pleurs ſont pour l'hoſtie
L'eau luſtralle, & mon feu n'eſt borné ny mortel.
Conſerve, Deité, ton eſclave & ton temple,
Ton temple & ton honneur, & ne ſuy' pas l'exemple
D'un pendart boute-feu qui, bruſlant de renom,
Bruſla le marbre cher, & l'ivoyre d'Epheze.
Si tu m'embraſſes plus, n'atten' de moy ſinon
Un monceau d'os, de ſang, & de cendre, & de braize.

XCVIII.

Ce n'eſt pas un deſſein formé à mon plaiſir,
Je n'ay pris pour mon blanc de tirer à l'utile,
Le viſage riant du doux & du facile
N'a incliné mon coeur ni mon ame à choiſir,
Je n'ay point marchandé au gage du plaiſir;
Nature de ſa main, de ſon art, de ſon ſtile
A eſcript ſur mon front l'amour du difficile.
Tire au ciel mes penſers contents du ſeul deſir,
Clair aſtre qui ſi haut m'eſleves & m'incline,
Que je meure aux rayons de ta beauté divine,
Pareil au beau Clitye amoureux du ſoleil,
Qui ſeche en le ſuivant, & ne pouvant plus vivre,
Ne regrette en mourant & en fermant ſon oeil
Que de ne plus languir, l'adorer & le ſuivre.

XCIX.

Soupirs eſpars, ſanglotz en l'air perdus,
Teſmoins piteux des douleurs de ma genne,
Regretz trenchantz avortez de ma peine,
Et vous, mes yeux, en mes larmes fondus,
Deſirs tremblantz, mes penſers eſperdus,
Plaiſirs trompez d'une eſperance vaine,
Tous les treſſaulz qu'à ma mort inhumaine
Mes ſens laſſez à la fin ont renduz,
Cieux qui ſonnez apprés moy mes compleintes,
Mille langueurs de mille mortz eſteinctes,
Faites ſentir à Diane le tort
Qu'elle me tient, de ſon heur ennemie,
Quand elle cerche en ma perte ſa vie
Et que je trouve en ſa beauté la mort!

C.

Au tribunal d'amour, appres mon dernier jour,
Mon cœur ſera porté diffamé de bruſlures,
Il ſera expoſé, on verra ſes bleſſures,
Pour congnoiſtre qui fit un ſi eſtrange tour,
A la face & aux yeux de la celeſte Cour
Où ſe prennent les mains innocentes ou pures ;
Il ſeignera ſur toy, & compleignant d'injures
Il demandra juſtice au juge aveugle Amour :
Tu diras : C'eſt Venus qui l'a fait par ſes ruſes,
Ou bien Amour, ſon filz : en vain telles excuſes !
N'accuſe point Venus de ſes mortels brandons,
Car tu les as fournis de meſches & flammeſches,
Et pour les coups de traict qu'on donne aux Cupidons
Tes yeux en ſont les arcs, & tes regards les fleſches.

DEUXIEME LIVRE[1]

STANCES.

I.

Tous ceulx qui ont gouſté combien de mortz on treuve
Couvertes ſoubz les fleurs d'une longue amitié,
Ceulx qui en bien aimant ont bien ſeu faire preuve
De leurs cueurs & non pas d'un regard de pitié,
Ceux qui affriandoient comme moy leurs penſees
D'un poiſon enſucré, loyer de leur printemps,
Qu'ils liſent mes regretz & mes larmes vercees,
Et mes ſanglotz perdus aux pertes de mon temps.
Mais ceulx là qui auront d'une rude ſageſſe
Reſiſté à l'amour, les ſauvages eſpritz
Qui n'ont ploié le col au joug d'une maitreſſe,
Je leur deffends mes vers, mes rages & mes cris.

---

1. Le manuſcrit portant le titre de *Primtems* renferme : 1° l'*Hécatombe à Diane* préparée par d'Aubigné pour l'impreſſion; 2° des *ſtances* & des *odes* qui, d'après une table de la main de d'Aubigné, ſemblaient devoir compoſer un deuxième & un troiſième livre; 3° un grand nombre de pièces de tous gœnres que nous avons placees à la ſuite. Quelques-unes, plus particulièrement ſatiriques, ont ćte reportées au tome IV, à la ſuite des *Tragiques* & des *Épigrammes*.

Les uns gouteront bien l'ame de mes complaintes
Par les effetz ſanglans d'une avare beauté,
Les autres penſeroient mes larmes eſtre feintes,
De l'aigreur de mes maulx doubtans la verité.
Ha! bien heureux eſpritz, ceſſez, je me contente,
N'eſpiés plus avant le ſens de mes propos,
Fuiez au loin de moy, & que je me tormente
Sans troubler importun de pleurs voſtre repos!
Sus! triſtes amoureux, recourons à nos armes
Pour n'en bleſſer aucun que nos ſeins malheureux,
Faiſons un dur combat & noions en nos larmes
Le reſte de nos jours en ces ſauvages lieux.
Uſons icy le fiel de nos faſcheuſes vies,
Horriblant de nos cris les umbres de ces bois:
Ces rochés egarés, ces fontaines ſuivies
Par l'echo des foreſtz reſpondront à nos voix.
Les vens continuelz, l'eſpais de ces nuages,
Ces eſtans noirs remplis d'aſpiz, non de poiſſons,
Les cerfz craintifz, les ours & lezardes ſauvages
Trancheront leur repos pour ourr mes chanſons.
Comme le feu cruel qui a mis en ruine
Un palais, forcenant leger de lieu en lieu,
Le malheur me devore, & ainſi m'extermine
Le brandon de l'Amour, l'impitoyable Dieu.
Helas! Pans foreſtiers & vous Faunes ſauvages,
Ne gueriſſez vous point la plaie qui me nuit,
Ne ſavez vous remede aux amoureuſes rages,
De tant de belles fleurs que la terre produit.
Au ſecours de ma vie ou à ma mort prochaine
Acourez, Deités qui habités ces lieux,
Ou ſoiez medecins de ma ſanglante peine,
Ou faites les teſmoins de ma perte vos yeux.
Relegué parmy vous, je veux qu'en ma demeure
Ne ſoit marqué le pied d'un delicat plaiſir,

Sinon lors qu'il faudra que conſommé je meure,
Satisfait du plus beau de mon triſte deſir.
Le lieu de mon repos eſt une chambre peinte
De mil os blanchiſſans & de teſtes de mortz
Où ma joie eſt plus toſt de ſon object eſteinte :
Un oubly gratieux ne la poulce dehors.
Sortent de là tous ceulx qui ont encore envie
De ſemer & chercher quelque contentement :
Viennent ceux qui vouldront me reſſembler de vie,
Pourveu que l'amour ſoit cauſe de leur torment.
Je mire en adorant dans une anathomye
Le portrait de Diane entre les os, afin
Que voiant ſa beauté ma fortune ennemie
L'environne partout de ma cruelle fin :
Dans le cors de la mort j'ay enfermé ma vie
Et ma beauté paroiſt horrible dans les os.
Voila commant ma joye eſt de regret ſuivie,
Commant de mon travail la mort ſeulle a repos.
Je veulx punir les yeux qui premier ont congneuë
Celle qui confina mes regretz en ces lieux :
Jamais voſtre beauté n'approchera ma veuë
Que ces champs ennemis du plaiſir de mes yeux.
Jamais le pied qui fit les premieres aproches
Dans le piege d'amour ne marchera auſſi
De carreau plus poly que ces hideuſes roches
Où à mon gré trop toſt il s'eſt reendurcy.
Tu n'auras plus de gans, o malheureuſe dextre
Qui promis mon depart & le tins conſtemment
Ung eſpieu raboteux te ſera meſcongnoiſtre
Si ma dame vouloit faire un autre ſerment.
L'eſtommac aveuglé en qui furent trahies
Mes vaines, & par qui j'engageay ma raiſon,
Ira neü & ouvert aux chaleurs & aux pluies,
Ne changeant de l'abit comme de la ſaiſon :

Mais un gris envieux, un tané de triſteſſe
Couvriront ſans façon mon cors plain de ſueurs :
Mon front batu. lavé des orages ne laiſſe
Les traſſes & les pas du ruiſſeau de mes pleurs.
Croiſſez comme mes maulx, hideuſe chevelure,
Mes larmes, arozés leur racines, je veulx,
Puis que l'acier du temps fuit le mal que j'endure.
L'acier me laiſſe horrible & laiſſe mes cheveulx.
Tout cela qui ſent l'homme à mourir me convie,
En ce qui eſt hideux je cherche mon conſort :
Fuiez de moy, plaiſirs, heurs, eſperence & vie,
Venez, maulz & malheurs & deſeſpoir & mort!
Je cherche les deſertz, les roches egairees,
Les foreſtz ſans chemin, les cheſnes periſſans,
Mais je hay les foreſtz de leurs feuilles parees,
Les ſejours frequentez, les chemins blanchiſſans.
Quel plaiſir c'eſt de voir les vieilles haridelles
De qui les os mourans percent les vieilles peaux :
Je meurs des oiſeaux gais volans à tire d'ailes,
Des courses des poulains & des ſaulx de chevreaux!
Heureux quant je rencontre une teſte ſechee,
Un maſſacre de cerf, quant j'oy' les cris des ſans:
Mais mon ame ſe meurt de deſpit aſſechee,
Voians la biche folle aux ſaulx de ſes enfans.
J'ayme à voir de beautez la branche deſchargee,
A ſoulller le feuillage eſtendu par l'effort
D'Autonne, ſans eſpoir leur couleur orangee
Me donne pour plaiſir l'ymage de la mort.
Un eternel horreur, une nuit eternelle
M'empeſche de fuir & de ſortir dehors :
Que de l'air courroucé une guerre cruelle,
Ainſi comme l'eſprit, m'empriſonne le cors!
Jamais le cler ſoleil ne raionne ma teſte,
Que le ciel impiteux me refuſe ſon œil,

S'il pleut, qu'avec la pluie il creve de tempeſte,
Avare du beau temps & jaloux du ſoleil.
Mon eſtre ſoit hyver & les ſaiſons troublees,
De mes afflctions ſe ſente l'univers,
Et l'oubly oſte encor à mes pennes doublees
L'uſage de mon lict & celuy de mes vers.
Ainſi comme le temps friſſonnera ſans ceſſe
Un printemps de glaçons & tout l'an orageux,
Ainſi hors de ſaiſon une froide vieilleſſe
Dés l'eſté de mes ans neige ſur mes cheveux.
Si quelque fois pouſſé d'une ame impatiente
Je vais precipitant mes fureurs dans les bois,
M'eſchauffant ſur la mort d'une beſte inocente,
Ou effraiant les eaux & les montz de ma voix,
Milles oiſeaux de nuit, mille chanſons mortelles
M'environnent, vollans par ordre ſur mon front :
Que l'air en contrepoix faſché de mes querelles
Soit noircy de hiboux & de corbeaux en ront.
Les herbes ſecheront ſoubz mes pas, à la veuè
Des miſerables yeux dont les triſtes regars
Feront tomber les fleurs & cacher dans la nuè
La lune & le ſoleil & les aſtres eſpars.
Ma preſence fera deſecher les fontaines
Et les oiſeaux paſſans tomber mortz à mes pieds,
Eſtouffez de l'odeur & du vent de mes peines :
Ma peine eſtouffe moy, comme ilz ſont eſtouffez !
Quant vaincu de travail je finiray par crainte,
Au repos eſtendu au pied des arbres verts,
La terre autour de moy crevera de ſang teinte,
Et les arbres feuillus ſeront toſt deſcouvertz.
Desjà mon col laſſé de ſuporter ma teſte
Se rend ſoubz un tel faix & ſoubz tant de malheurs,
Chaque membre de moy ſe deſeche & s'apreſte
De chaſſer mon eſprit, hoſte de mes douleurs.

Je chancelle incertain & mon ame inhumaine
Pour ne vouloir faillir trompe mes voluntez :
Ainſi que vous voiez en la foreſt un cheſne
Eſtant demy couppé branſler des deux coſtez.
Il reſte qu'un demon congnoiſſant ma miſere
Me vienne un jour trouver aux plus ſombres ſcreſtz,
M'eſſayant, me tantant pour que je deſeſpere.
Que je ſuive ſes ars, que je l'adore aprés :
Moy, je reſiſteray, ſuiant la ſolitude
Et des bois & des rochs, mais le cruel ſuivant
Mes pas aſſiegera mon lit & mon eſtude,
Comme un air, comme un feu, & leger comme un vent.
Il m'offrira de l'or, je n'ayme la richeſſe,
Des eſtatz, des faveurs, je meſpriſe les courtz,
Puis me prometera le cors de ma maitreſſe :
A ce point Dieu viendra ſoudain à mon ſecours.
Le menteur empruntant la meſme face belle,
L'ydee de mon ame & de mon doux tourment,
Viendra entre mes bras aporter ma cruelle,
Mais je n'embraſſeray pour elle que du vent.
Tantoſt une fumee eſpaiſe, noire ou bleuë
Paſſant devant mes yeux me ſera treſſaillir ;
En bouc & en barbet, en facynant ma veuë,
Au lit de mon repos il viendra m'aſſaillir.
Neuf goutes de pur ſang naiſtront ſur ma ſerviette,
Ma coupe briſera ſans coup entre nos mains,
J'oyrai des coups en l'aer, on verra des bluettes
De feux que pouſſeront les Demons inhumains.
Puis il viendra tantoſt un courrier à la porte
En courtiſan, mais lors il n'y entrera pas ;
En fin me tourmentant, ſuivant en toute ſorte.
Mes os s'aſecheront juſques à mon treſpas.
Et lors que mes rigeurs auront finy ma vie
Et que pour ſe mourir finira mon ſouffrir,

Quant de me tormenter la fortune aſſouvie
Vouldra mes maulx, ma vie & ſon ire finir,
Nymphes qui avez veu la rage qui m'affole,
Satires que je fis contriſter à ma voix,
Baptiſſez en pleurant quelque pauvre mauſolle
Aux fondz plus eſgairez & plus ſombre des bois;
Plus heureux mort que vif, ſi mon ame eveillee
Des enfers, pour revoir mon ſepulchre une fois,
Trouvoit autour de moy la bande eſchevelee
Des Driades compter mes pennes de leurs voix,
Que pour eterniſer la ſanguynere force
De mes amours ardentz & de mes maulx divers,
Le cheſne plus prochain portaſt en ſon eſcorce
Le ſuccez de ma mort & ma vie en ces verz.
Quant, cerf bruſlant, gehenné, trop fidelle, je penſe
Vaincre un cueur ſans pitié, ſourd, ſans yeux & ſans loy,
Il a d'ire, de mort, de rage & d'inconſtance
Paié mon ſang, mes ſeux, mes peines & ma foy.

II.

A longs filetz de ſang, ce lamentable cors
Tire du lieu qu'il fuit le lien de ſon ame,
Et ſeparé du cueur qu'il a laiſſé dehors
Dedans les fors liens & aux mains de ſa dame,
Il s'enfuit de ſa veuë & cherche mille mortz.
Plus les rouges deſtins arrachent loin du cueur
Mon eſtommac pillé, j'eſpanche mes entrailles
Par le chemin qui eſt marqué de ma douleur:
La beauté de Diane, ainſy que des tenailles,
Tire l'un d'un coſté, l'autre ſuit le malheur.
Qui me voudra trouver deſtourne par mes pas,
Par les buiſſons rougis, mon cors de place en place:

Comme un vaneur baiſſant la teſte contre bas
Suit le ſangler bleſſé aiſement à la traſſe
Et le pourſuit à l'œil juſqu'au lieu du treſpas.
Diane, qui vouldra me pourſuivre en mourant,
Qu'on eſcoute les rochs reſonner mes querelles,
Qu'on ſuive pour mes pas de larmes un torrent,
Tant qu'on trouve ſeché de mes peines cruelles
Un coffre, ton portrait, & rien au demeurant.
Les chams ſont abreuvés aprés moy de douleurs,
Le ſoucy, l'encholie & les triſtes penſees
Renaiſſent de mon ſang & vivent de mes pleurs,
Et des Cieux les rigeurs contre moy courroucees
Font ſervir mes ſoupirs à eſventer ſes fleurs.
Un bandeau de fureur eſpais preſſe mes yeux
Qui ne diſſernent plus le dangier ny la voie,
Mais ilz vont effraiant de leur regard les lieux
Où ſe trame ma mort, & ma preſence effroye
Ce qu'embraſſent la terre & la voulte des Cieux.
Les piteuſes foretz pleurent de mes ennuys,
Les vignes, des ormeaux les cheres eſpouſees,
Gemiſſent avecq' moy & ſont pleurer leurs fruitz
Milles larmes, au lieu des tendrettes roſees
Qui naiſſoient de l'aurore à la fuitte des nuitz.
Les grands arbres hautains au milieu des foretz
Oyans les arbriſſeaux qui mes malheurs degoutent,
Mettent chef contre chef, & branches prés aprés,
Murmurent par entre eux & mes peines s'acoutent,
Et parmy eux fremit le ſon de mes regretz.
Les rochers endurcis où jamais n'avoient beu
Les troupeaux alterés, avortez de mes pennes
Sont fonduz en ruiſſeaux auſſitoſt qu'ilz m'ont veu.
Les plus ſterilles mons en ont ouvert leurs vaines
Et ont les durs rochers montré leur ſang eſmeu.
Les cheſnes endurcis ont hors de leur ſaiſon

Sué, me reſſentant aprocher, de cholere,
Et de couleur de miel pleurerent à foiſon,
Mais ceſt humeur eſtoit pareil à ma miſere,
Eſſence de mon mal aigre plus que poiſon.
Les taureaux indomptez mugirent à ma voix
Et les ſerpens eſmeuz de leurs grottes ſifflerent,
Leurs tortillons groullans là ſentirent les loiz
De l'amour; les lions, tigres & ours pouſſerent,
Meuz de pitié de moy, leurs cris dedans les bois.
Alors des cleres eaux l'eſtoumac heriſſé
Sentit juſques au fons l'horreur de ma preſence,
Eſloignant contre bas flot contre flot preſſé;
Je fuis contre la ſource & veulx par mon abſence
De moy meſme fuyr, de moy meſme laiſſé.
Mon feu meſme embraſſa le ſein moite des eaux,
Les poiſſons en ſautoient, les Nymphes argentines
Tiroient du fons de l'eau des violans flambeaux,
Et enflant d'un doux chant contre l'air leurs poitrines,
Par pitié gaſouilloient le diſcours de mes maux.
O Saine! di'je alors, mais je n'y puis aller,
Tu vas, & ſi pourtant je ne t'en porte envie,
Pouſſer tes flotz ſacrés, abbreuver & mouiller
Les mains, la bouche & l'œil de ma belle ennemie,
Et juſques à ſon cœur tes ondes devaler.
Prens pitié d'un mourant & pour le ſecourir
Porte de mes ardeurs en tes ondes cachees,
Fais ſes feux avecq' toy ſubtilement courir,
De ſon cueur alumer toutes les pars touchees,
Luy donnant à gouter ce qui me fait mourir.
Mais quoy! desja les Cieux s'acordent à pleurer,
Le ſoleil s'obſcurciſt, une amere roſee
Vient de gouttes de fiel la terre ennamourer,
D'un creſpe noir la Loire en gemiſt deſguiſee,
Et tout pour mon amour veult ma mort honorer.

Au plus hault du midi, des eſtoilles les feuz
Voiant que le ſoleil a perdu ſa lumiere
Jectent ſur mon treſpas leurs pitoiables jeuz
Et de triſtes aſpectz ſoulagent ma miſere :
L'hymne de mon treſpas eſt chanté par les cieux.
Les anges ont ſenty mes chaudes paſſions,
Quictent des cieux aymés leur plaiſir indiſſible,
Ils ſouffrent, affligez de mes afflictions,
Je les vois de mes yeux bien qu'il ſoient inviſibles,
Je ne ſuis faciné de douces fictions.
Tout gemiſt, tout ſe plaint, & mon mal eſt ſi fort
Qu'il eſmeut fleurs, coſteaux, bois & roches eſtrangcs,
Tigres, lions & ours & les eaux & leur port,
Nymphes, les vens, les cieux, les aſtres & les anges.
Tu es loin de pitié & plus loin de ma mort,
Plus dure que les rocs, les coſtes & la mer,
Plus altiere que l'aer, que les cieux & les anges,
Plus cruelle que tout ce que je puis nommer,
Tigres, ours & lions, ſerpens, monſtres eſtranges :
Tu vis en me tuant & je meurs pour aimer.

III.

Ceſſez noires fureurs, OErynes inhumaines,
Eſprits jamais laſſez de nuire & de troubler,
Ingenieux ſerveaux, inventeurs de mes peines :
Si vous n'entreprenez rien que de m'acabler,
Nous avons bien toſt fait, car ce que je machine
S'acorde à voz deſſeins & cherche ma ruine.
Les ordinaires fruitz d'un regne tirannique
Sont le meurtre, le ſac & le banniſſement,
La ruine des bons, le ſupport de l'inique,
L'injuſtice, la force & le raviſſement :

On juge ſans m'ouir, je pleure, on me deſnie
Et l'oreille & les yeux, eſt ce pas tirannye?
Fiere qui as dreſſé un orgueilleux empire
Sur un ſerf abatu, le courroux de ta main
Te ruine par moy & ce meſme martire
Au Roy comme au ſubject eſt dur & inhumain,
Car pour me ruiner, ta main aveugle & tainte
En mon ſang meſt commune & la penne & la plainte.
Je voy' qu'il n'eſt plus temps d'enfumer de querelles
Le ciel noircy, faſché de l'aigreur de mes pleurs,
Et moins fault il chercher des complaintes nouvelles,
Ny remedes nouveaux à mes nouveaux malheurs.
Quoy donc? ceder au ſort & librement ſe rendre,
Et ne prolonger pas ſon mal pour ſe deffendre!
On voit le cerf, fuiant une meutte obſtinee
A ſa pennible mort, eſlancé pour courir,
S'eſtre une fin plus longue & plus dure donnee
Que ſi dedans ſon lit il euſt voulu mourir.
Non, je ne fuirai plus la mort, je la deſire,
Et de deux grans malheurs je veux le moindre eſlire.
Ores que la pitié de la Parque amiable
D'un eternel ſommeil me vient ſiller les yeux,
Quand la mort en pleurant de mon malheur m'acable,
L'eſprit ſe plaint de toy, vollant dedans les Cieux,
Et dit : vis en regret, vis coupable ennemye,
Autre puniſſion tu n'auras que ta vie.
Tu diras aux vivans que ta folle inconſtance
Te fit perdre celuy qui de l'or de ſa foy
Paſſa tous les humains, que tu pers l'eſperance
En perdant ſerviteur ſi fidelle que moy,
Di' à ceulx qui vivront que mon amitié ſainte
De rien que de la mort jamais ne fut eſteinte,
Di' encores à ceulx qu'une chaleur nouvelle
Embraze d'amitié, que ſages en mes frais

Ils facent leur proffit des plumes de mon eſle,
Dï aux dames auſſi qu'elles ſongent de prés
Au malheur qui les ſuit & que leur oeïl contemple
Ma fin & mes tormens pour leur ſervir d'exemple.
Quant mon eſprit jadis ſubjet à ta colhere
Aux Champs Eliziens achevera mes pleurs,
Je verrai les amans qui de telle miſere
Gouſterent telz repos aprés de telz malheurs,
Tes ſemblables auſſi que leur ſentence meſme
Punit inceſſemment en Enfer creux & bleſme.
A quiconques aura telle dame ſervie
Avecq' tant de rigeur & de fidelité
J'eſgalleray ma mort, comme je fis ma vie,
Maudiſſant à l'envy toute legereté,
Fuiant l'eau de l'oubly, pour faire experiance
Combien des maux paſſez douce eſt la ſouvenance.
O amans, eſchappez des miſeres du monde,
Je feuz le ſerf d'un œil plus beau que nul autre œil,
Serf d'une tyrannie à nulle autre ſeconde.
Et mon amour conſtant jamais n'eut ſon parcil :
Il n'eſt amant conſtant qui en ſoy me devance,
Diane n'eut jamais pareille en inconſtance.
Je verray aux Enfers les peines preparees
A celles là qui ont aymé legerement,
Qui ont foullé au pied les promeſſes jurees,
Et pour chaſque forfait, chaſque propre torment :
Dieux frappez l'homicide, ou bien la juſtice erre
Hors des haultz Cieux bannye ainſi que de la terre!
Aultre punition ne fault à l'inconſtante
Que de vivre cent ans à goutter les remortz
De ſa legereté inhumaine, ſanglante.
Les meſmes actions luy ſeront mille mortz,
Ses traitz la fraperont & la plaie mortelle
Qu'elle fit en mon ſein reſaignera ſur elle.

Je briſeray, la nuit, les rideaux de ſa couche,
Aſſiegeant des trois Seurs infernales ſon lit,
Portant le feu, la plainte & le ſang en ma bouche :
Le reſveil ordinaire eſt l'effroy de la nuit,
Mon cry contre le Ciel frapera la vengeance
Du meurtre enſanglanté fait par ſon inconſtance.
Non, l'air n'a pas perdu ces ſouſpirs miſerables,
Mocqués, meurtris, payez par des traiſtres ſouris :
Ces ſouſpirs renaiſtront, viendront eſpouvantables
T'effrayer à miſnuict de leurs funeſtes cris ;
L'air a ſerré mes pleurs en noirs & gros nuages
Pour crever à miſnuict de greſles & d'orages.
Lors ſon taint periſſant & ſes beautez perdues
Seront l'horreur de ceux qui tranſis l'adoroient,
Ses yeux deshonorés des prunelles fondues
Seront telz que les miens, alors qu'ilz ſe mouroient,
Et de ſes blanches mains ſa poitrine offencee
Souffrira les aſſaulx de ſa juſte pencee.
Aux plus ſubtils demons des regions hautaynes
Je preſterai mon cors pour leur faire veſtir,
Paſle, deffiguré, vray miroir de mes peines :
En ſonge, en viſions ilz lui feront ſentir
Proche ſon ennemy, dont la face meurtrie
Demande ſang pour ſang, & vie pour ſa vie.
Ha! miſerable amant, miſerable maitreſſe,
L'un ſouffre innocemment, l'autre aveuglant ſon mal,
Baſtit en ſe jouant de tous deux la triſteſſe,
Le couteau, le tumbeau & le ſort inegal :
L'une laiſſe volage à ſes fureurs la bride,
L'autre meurant à tort pleure ſon homicide.
O Dieux! n'arrachez point la pitié de mon ame,
D'une oublieuſe mort n'oſtez mon amitié :
Que je bruſle plus toſt à jamais en ma flamme,
Sans eſpoir de ſecours, ſans aide, ſans pitié

Que ſa perte me ſoit tant ſoit peu gratieuſe :
Faictes moy malheureux & la laiſſez heureuſe!
Pardonnez l'inconſtance & donnez à fortune
La cauſe de mon mal, ou laiſſez à ma foy
La coulpe de la rage aux amoureux commune ;
Vengez tout le forfait de Diane ſur moy !
J'aime mieux habiter un enfer & me taire,
Bruſler, ſouffrir, changer, ou vivre pour luy plaire.

IV.

O mes yeux abuſez, eſperance perdue,
Et vous, regars tranchans qui eſpiés ces lieux,
Comme je pers mes pleurs, vous perdez voſtre veuë,
Les pennes de mon cueur & celles de mes yeux.
C'eſt remarquer en vain l'aſſiette & la contree
Et juger le pais où j'ay laiſſé mon cueur :
Mon deſir s'y en volle & mon ame alteree
Y court ainſi qu'à l'eau le cerf en ſa chaleur.
Ha! cors voillé du cueur, tu bruſle ſans ta flamme,
Sans eſprit je reſpire & mon pis & mon mieux,
J'affecte ſans vouloir, je m'anyme ſans ame,
Je vis ſans avoir ſang, je regarde ſans yeux.
Le vent emporte en l'aer ceſte plainte pouſſee,
Mes deſirs, les regretz & les pennes de l'œil,
Les paſſions du cueur, les maulx de la penſee,
Et le cors delaiſſé ne veult que le ſercueil.
J'ouvre mon eſtommac, une tumbe ſanglante
De maux enſevelis : pour Dieu, tourne tes yeux,
Diane, & voy' au fons mon cueur party en deux
Et mes poumons gravez d'une ardeur viollente,
Voy' mon ſang eſcumeux tout noircy par la flamme,
Mes os ſecz de langueur en pitoiable point

Mais conſidere auſſi ce que tu ne vois point,
Les reſtes des malheurs qui ſacagent mon ame.
Tu me bruſle & au four de ma flame meurtriere
Tu chauffes ta froideur : tes delicates mains
Atizent mon brazier & tes yeux inhumains
Pleurent, non de pitié, mais flambantz de cholere.
A ce feu devorant de ton yre alumee
Ton oeil enflé gemiſt, tu pleures à ma mort,
Mais ce n'eſt pas mon mal qui te deplaiſt ſi fort :
Rien n'attendrit tes yeux que mon aigre fumee.
Au moins aprés ma fin que ton ame apaiſee
Bruſlant le cueur, le cors, hoſtie à ton courroux.
Prenne ſur mon eſprit un ſuplice plus doux,
Eſtant d'yre en ma vie en un coup eſpuiſee.

V.

Puiſque le cors bleſſé, mollement eſtendu
Sur un lit qui ſe courbe aux malheurs qu'il ſuporte
Me fait venir au ronge & gouſter mes douleurs,
Mes membres, joiſſez du repos pretendu,
Tandis l'eſprit laſſé d'une douleur plus forte
Eſgalle au cors bruſlant ſes ardentes chaleurs.
Le cors vaincu ſe rend, & laſſé de ſouffrir
Ouvre au dart de la mort ſa tremblante poitrine,
Eſtallant ſur un lit ſes miſerables os,
Et l'eſprit qui ne peult pour endurer mourir,
Dont le feu viollant jamais ne ſe termine,
N'a moien de trouver un lit pour ſon repos.
Les medecins faſcheux jugent diverſement
De la fin de ma vie & de l'ardante flamme
Qui meſme fait le cors pour mon ame ſouffrir,
Mais qui pourroit juger de l'eternel torment

Qui me preſſe? d'ailleurs je ſay bien que mon ami
N'a point de medecins qui la peuſſent guerir.
Mes yeux enflez de pleurs regardent mes rideaux
Cramoiſyr, eſclatans du jour d'une feneſtre
Qui m'offuſque la veuë, & fait cliner les yeux,
Et je me reſouviens des celeſtes flambeaux,
Comme le lis vermeil de ma dame fait naiſtre
Un vermeillon pareil à l'aurore des Cieulx.
Je voy mon lict qui tremble ainſi comme je fais,
Je foy trembler mon ciel, le chaſlit & la frange
Et les ſoupirs des vens paſſer en tremblottant;
Mon eſprit tremble ainſi & gemiſt ſoubz le fais
D'un amour plain de vent qui muable ſe change
Aux vouloirs d'un cerveau plus que l'aer inconſtant.
Puis quant je ne voy' rien que mes yeux peuſſent voir,
Sans baſtir là deſſus les loix de mon martire,
Je coulle dans le lict ma pencee & mes yeux;
Ainſi puiſque mon ame eſſaie à concevoir
Ma fin par tous moiens, j'atten' & je deſire
Mon cors en un tumbeau, & mon eſprit es Cieux.

VI.

Preſſé de deſeſpoir, mes yeux flambans, je dreſſe
A ma beauté cruelle & baiſant par trois fois
Mon pougnard nud, je l'offre aux mains de ma deeſſe.
Et laſchant mes ſoupirs en ma tremblante voix,
Ces mots coupez je preſſe :
Belle, pour eſtancher les flambeaux de ton yre,
Prens ce fer en tes mains pour m'en ouvrir le ſein.
Puis mon cueur haletant hors de ſon lieu retire,
Et le preſſant tout chault, eſtouffe en l'autre main
Sa vie & ſon martire.

Ha Dieu! ſi pour la fin de ton yre ennemye
Ta main l'enſeveliſt, un ſepulchre ſi beau
Sera le paradis de ſon ame ravie,
Le ſera vivre heureux au milieu du tumbeau
D'une plus belle vie!
Mais elle fait ſecher de fievre continuë
Ma vie en languiſſant & ne veult toutefois,
De peur d'avoir pitié de celuy qu'elle tuë,
Rougir de mon ſang chault l'yvoire de ſes doiʒ
Et en troubler ſa veuë.
Aveugle! quelle mort eſt plus doulce que celle
De ſes regards mortelʒ & durement gratieux
Qui derobent mon ame en une aiſe immortelle;
J'ayme donc mieux la mort ſortant de ſes beaux yeux
Et plus longue & plus belle!

VII.

Liberté douce & gratieuſe,
Des petis animaux le plus riche treſor,
Ha liberté, combien es tu plus precieuſe
Ni que les perles ni que l'or!
Suivant par les bois à la chaſſe
Les eſcureux ſautans, moy qui eſtois captif,
Envieux de leur bien, leur malheur je prochaſſe,
Et en pris un entier & vif.
J'en fis preſent à ma mignonne
Qui luy treſſa de ſoie un cordon pour priſon;
Mais les frians apas du ſucre qu'on luy donne
Luy ſont plus mortelʒ que poiſon.
Les mains de neige qui le lient,
Les attraians regars qui le vont decepvant
Pluſtot obſtinement à la mort le convient
Qu'eſtre priſonnier & vivant.

Las! commant ne ſuis je ſemblable
Au petit eſcurieu qui eſtant arreſté
Meurt de regretz ſans fin & n'a ſi agreable
Sa vie que ſa liberté.
O douce fin de triſte vie
De ce cueur qui choiſiſt ſa mort pour les malheurs,
Qui pour les ſurmonter ſacrifie ſa vie
Au regret des champs & des fleurs!
Ainſi aprés mille batailles,
Vengeans leur liberté on a veu les Romains
Planter leurs chauds poignards en leurs vives entrailles,
Se guerir pour eſtre inhumains.
Mais tant s'en fault que je ruine
Ma vie & ma priſon qu'elle me plaiſt ſi fort,
Qu'en riant je gazouille, ainſi que fait le cigne,
Les douces chanſons de ma mort.

VIII.

Le miel ſucré de voſtre grace,
Le bel aſtre de voſtre face
Meurtriere de tant de cueurs
Ne ſorte de ma ſouvenance;
Mais où prendray je l'eſperance
De gueriſon pour mes douleurs?
Je ſens bien mon ame inſenſee
Se tranſir ſur voſtre pancee
Et ſur le ſouvenir de vous,
Mais je ne puis trouver les charmes
Qui me font friand de mes larmes
Et trouver mon malheur ſi doux.
Deux yeux portent ilz telle amorce?
O Dieux! il y a tant de force

Dedans les rais d'une beauté!
Je l'eſpreuve & ne le puis croire,
Et le fiel que j'ay ſoiſ de boire
Desjà m'eſt experimenté.
O Deeſſe pour qui j'endure,
Comme voz beautés je meſure,
Meſurez ainſi mon torment,
Car la ſoufrance qui me tuë,
Pourveu qu'elle vous ſoit congneuë,
Ne me deplaiſt aucunement.
Non pas que je veille entreprendre
De meſurer ny de comprendre
Ny vos beautez ny mon ſoucy;
Ces choſes ſont ainſi unies:
Si vos graces ſont infinies,
Mon affliction l'eſt auſſi.
Mon martire & voſtre puiſſance,
Comme ayant pareille naiſſance,
Ont auſſi un effet pareil,
Hors mis que c'eſt par voſtre veuë
Que ma puiſſance dyminuë,
Et la voſtre croiſt par voſtre oeil.
Si voſtre oeil m'eſt inſurportable,
Si d'un ſeul regard il m'accable
D'ardeur, de pennes & d'ennuy,
Pour Dieu, empeſchez le de luyre,
Mais non, laiſſez le plus toſt nuire,
Car je ne puis vivre ſans luy!
Voſtre preſence me devore,
Et voſtre abſence m'eſt encore
Cent ſois plus faſcheuſe à ſoufrir:
Un ſeul de vos regards me tuë,
Je ne vis point ſans voſtre veuë,
Je ne vis doncq' point ſans mourir.

Ha Deeſſe, que de martire
Je ſouffre en deſchargeant mon yre
Deſſus moy pour l'amour de vous!
Mais je ne puis trouver de penne,
D'exquiſe torture, de geenne,
Ny torment qui ne ſoit trop doux.
Ce peché fait que triſte & bleſme,
De regrez j'afflige moy meſme,
Je me deſplais avec eſmoy
De ma trop douce penitence,
Et je ne trouve en mon offence
Juge plus ſevere que moy.
J'ay voullu tranſonner de rage
La langue qui me fit dommage,
Penſant ſeulement me joüer,
Je ne l'oſay faire de crainte
Que la force ne feuſt eſteinte,
Ne l'ayant que pour vous loüer.
Je m'eſbahis à part moy comme
Celuy qui du ventre de l'homme
Reprenoit le plus grand des Dieux,
Ne trouvoit une choſe eſtrange
Mettre l'injure & la louange
En un membre ſi precieux.
Car comme l'eſpee ou la lance,
On a la langue pour deffence
Et pour l'ennemy offencer,
Mais celuy la eſt plein de folie (ſic)
Qui forcenant en ſon envie,
De ſon couteau ſe vient bleſſer.
D'Adonis la face divine
Ne fit tant pleurer la Ciprine
Comme a pleuré mon cueur marry,
Ny Enee pour ſon Anchiſe,

Ny Niobé, ny Artemiſe
Sur les cendres de ſon mary.
Helas ! je congnois bien ma faute
Et la ferois encor' plus haulte
Qu'elle n'eſt, ſi je le pouvois :
Mon ame en parlant en eſt ſolle
Et je ſoubſonne ma parolle
De pecher encor' une fois.
Non, je ne puis couvrir ma honte,
Et quant mon forfait je raconte,
L'excuſe, l'eſprit me default,
Combien que le vulgaire eſtime
Qu'il ne peult y avoir de crime
Ou l'imprudence ſeule fault.
Mais quand je voy' que voſtre grace
Et les ſoleils de voſtre face
Pourtant ne m'ont abandonné,
Lors, mon ame plus criminelle
Son affliction renouvelle
Pour eſtre ſitoſt pardonné.
Ainſi voſtre pitié m'accable,
Et voſtre douceur agreable
Me condemne indigne de vous,
Car ſi ma faute eſtoit petite,
Elle s'accroit quant elle irrite
Un eſprit ſi calme & ſi doux.
Le pardon ſuit la repentance,
Le repentir la congnoiſſance
Et la honte de ſon peché ;
Vous pardonnez donc bien, maitreſſe,
Car je doubleray ma viteſſe
Aprés avoir un coup brunché.
Pour une ſimple penitence,
Pardonner celuy qui offence,

C'eſt le vray naturel des Dieux.
Comme voſtre grace eſt celeſte
Il falloit auſſi que le reſte
Et la pitié feuſt nee aux Cieux.
Bienheureux eſt celuy qui donne,
Qui pardonne eſt deux fois vaincueur
Et le pardon eſt dure peine,
Encor plus heureux qui pardonne.
La grace eſt marque ſouverayne
Quant elle atache un brave cueur.

IX.

Pleurez avec moy, tendres fleurs,
Aportez, ormeaux, les roſees
De vos mignardes eſpouſees,
Meſlez vos pleurs avec les pleurs
De moy deſolé qui ne puis
Pleurer autant que j'ay d'ennuis!
Pleurez auſſi, aube du jour:
Belle Aurore, je vous convie
A meſler une doulce pluye
Parmi les pleurs de mon amour,
D'un amour pour qui je ne puis
Trouver tant de pleurs que d'ennuis!
Cignes mourans, à ceſte foys
Quittez la Touvre Engoumoiſine
Et meſlez la plainte divine
Et l'aer de vos divines voys,
Avec moy chetif qui ne puis
Pleurer autant que j'ay d'ennuis!
Oiſeaux qui languiſſez marris,
Et vous, tourterelles fachees,
Ne comptez aux branches ſechees

Le veuvage de vos maris
Et pleurez pour moy qui ne puis
Pleurer autant que j'ay d'ennuis!
Pleurez, o rochers, mes douleurs
De vos argentines fonteines
Pour moy qui ſouffre plus de peines
Que je ne puis trouver de pleurs,
Pour moy douloureux qui ne puis
Plorer aultant que j'ay d'ennuis!

X.

Que je ſorte du creux
Du labirinte noir par le fil qui a priſe
Ma chere liberté de l'or de ſes cheveux,
Ou, ſi je pers la vie ainſi que la franchiſe,
Je perde tout par eux.
De ma douce priſon,
Des ameres douleurs de mes preſſantes gennes,
Des doux liens de ma ſerve raiſon,
Je couppe de ſanglotz, parcelles de mes peines,
Ma funebre oraiſon.
Je ne meurs pas à tort,
Bien coupable du fait, coupable du martire,
Du feu d'amour & d'un torment plus fort,
Mais las! donne, Deeſſe, à l'amant qui ſouſpire
Ou la grace ou la mort.
Si j'ay grace de toy,
Je recoy' ma raiſon de qui me l'a ravye,
Si ton courroux vient foudroier ſur moy,
Tu me feras injuſte en m'arrachant la vye,
Martire de ma foy.
O bienheureux ſouſpirs,
Si de ſes yeux ſi doux vous tirez recompence,

Si ma vie eſt la fin de mes deſirs,
Je triumphe en mourant & gaigne par conſtance
Le laurier des martirs.
Soit que ce ſoit, je veux
De la doubteuſe mort, du cruel labirinthe
Sortir guidé du fil de ſes cheveux,
S'il fault que pour aymer mon ame ſoit eſteinte,
Que je ſorte par eux.
Pour Dieu, mort ou ſecours!
Bien heureux ſi je meurs, bien heureux ſi j'ay grace,
Heureuſe fin des malheurs & des jours!
Vivant, je ſoye aymé, ou en mourant j'efface
Ma vie & mes amours.
Si j'acheve par ſeux
Mes ans & mes douleurs, que ton bel œil m'enflame,
Ou ſy mon jour eſt randu bienheureux
Par quelque beau ſoleil, que ce ſoit par la flame
Et les retz de tes yeux.
Si d'un coup inhumain
Ma poitrine ſe fend, ta main me ſoit mortelle;
Si du tombeau quelque ſecours humain
Me vient tirer, je n'ay ayde qui me ſoit belle
Que de ta belle main.
Encore ay je ſoucy
Que ta bouche à ma mort prononce ma ſentence,
Ou ſi je vis, qu'elle me die auſſy,
Comme le deſeſpoir, ma nouvelle eſperance,
La mort ou la mercy.
Pour te ſuyvre obſtiné je t'anime à la fuitte,
Par mon humilité j'eſleve ton orgueil,
Je glace ton dedaing du feu de ma pourſuytte,
Tu te lave en mes pleurs,
Et le feu de ton œil
S'accroiſt de mes chaleurs.

De ma triſte deſpoüille & d'une ame ravie
Mon eſprit triumphant couronne ta beauté
Vermeille de mon ſang, ma mort te donne vie,
Et les plus doux zephirs
Qui charment ton Æſté
Sont mes tiedes ſouſpirs.
Ainſi quand Daphné fut en laurier convertie,
Le ſoleil l'eſchauffa de rayons & d'amours
Et arrouſa ſes pieds de larmes & de pluye.
O miſerables pleurs
Qui croiſſez tous les jours
L'amour & les douleurs!

XI.

A l'eſcler viollant de ta face divine,
N'eſtant qu'homme mortel, ta celeſte beaulté
Me fiſt goutter la mort, la mort & la ruyne
Pour de nouveau venir à l'immortalité.
Ton feu divin bruſla mon eſſence mortelle,
Ton celleſte m'eſprit & me ravit aux Cieulx,
Ton ame eſtoit divine & la mienne fut telle:
Deeſſe, tu me mis au ranc des aultres Dieux.
Ma bouche oſa toucher la bouche cramoyſie
Pour cæiller ſans la mort l'immortelle beaulté,
J'ay veſcu de nectar, j'ay ſucſé l'ambroyſie,
Savourant le plus doux de la divinité.
Aux yeux des Dieux jalloux, remplis de frenaiſie,
J'ay des autels fumants conu les aultres Dieux,
Et pour moy, Dieu ſegret, rougit la Jalouſye
Quant un aſtre incognu ha deguizé les Cieux.
Meſme un Dieu contrefait, refuzé de la bouche,
Venge à coups de marteaux ſon impuiſſant courroux,

Tandis que j'ay cueilli le baiſer & la couche
Et le ſinquieſme fruict du nectar le plus doux.
Ces humains aveuglez envieux me font guerre,
Dreſſant contre le ciel l'eſchelle, ils ont monté,
Mais de mon Paradis je meſpriſe leur terre
Et le ciel ne m'eſt rien au pris de ta beaulté.

XII.

J'implore contre toy la vengeance des Dieux,
Inconſtante parjure & ingratte adverſaire,
Las de noyer ton fiel aux pertes de mes yeux
Et à ta cruauté rendre tout le contraire,
D'enorgueillir ton front de mon humilité,
De n'adorer en toy rien plus que la beauté.
D'où as-tu, ſanguynaire, extrait ce naturel?
Eſt-ce des creux rochers de l'ardante Libie
Où tu fouillois aux reins de quelq'aſpid mortel
Le roux venin, le ſuc de ta ſanglante vie,
Pour donner la curee aux chaleurs de ton flanc
De te paiſtre de mortz & t'abreuver de ſang?
D'un courroux ſans raiſon tu as greſlé les fleurs,
Les fruictz de ma jeuneſſe, & ta rouge arrogance
Trepigne ſoubz les pieds l'eſpoir de mes labeurs,
Les ſueurs de mon front & ma tendre eſperance.
En languiſſant, je voi' que les oiſeaux paſſans
Sacagent impunis mes travaux floriſſans.
Celluy qui a pillé en proie ta beauté
N'a lenguy comme moy, les yeux deſſus ta face,
Mais en tirannisant ta folle volupté :
Il regne pour braver & pour uſer d'audace,
N'immolant comme moy en victoire ſon cueur,
Sur toy qui vomiçois il s'eſt rendu vainqueur.

Il aime inconſtemment, c'eſt ta perfection :
Jamais rien de conſtant ne te fuſt agreable
Et je lis en cela ta ſolle affection.
Quant chaſcun veult tousjours rechercher ſon ſemblable,
J'aprens à te fuir comme contraire à moy,
Qui crains plus que la mort la perte de ma ſoy :
Or vis de l'inconſtance, enivre tes eſprits
De la douce poiſon dont t'a enſorcelee
Celluy qui en t'aimant n'aime que ton meſpris ;
Je n'aimeray jamais d'une amour aveuglee
Un eſprit impuiſſant, un cueur degenereux,
Superbe à ſes amis & humble à ſes haineux.

XIII.

Citadines des mons de Phocide, aportez
L'eſpaule audacieuſe à ma fiere entrepriſe,
Et ſi voſtre fureur un coup me favoriſe,
Je bruſleray ma plume à voz divinitez.
J'enflamme ce labeur d'un œuvre ſi ſuperbe
Que dés le commancer je me trouve au milieu.
Fortune aide aux rameaux qui grimpent en hault lieu
Et trepigne à ſes piedz l'humidité de l'herbe.
Non, je n'eſcriray point, il ſuffiſt que mes yeulx,
Mes ſens, mes voluntez & mon ame ravie
Oſent vous admirant, ma bienheureuſe vie,
Il vault mieux dire un peu & pencer beaucoup mieux.
C'eſt le riche ſubjet qui me donne courage,
Sur qui je n'entreprens rien temerairement,
Mais mon ſtile ne peut orner ſon argument,
Il ſault que le ſubjet ſoit honneur du langage.
O que ſi tant de vers tous les jours avortez
Qui portent peinte au front la mort de leur naiſſance.

Si ces petits eſcrits, baſtardeaux de la France,
Euſſent donné telle ame aux vers qu'ilz ont chantz,
L'honneur de ceux qu'on loue euſt rendu par eſchange
A ces poetes menteurs ce qu'il euſt reçeu d'eux :
Quant à moy voſtre gloire eſt commune à nous deux,
Car en vous adorant je me donne louange.
Mais ceux qui, eſchauffans ſur un rien leurs eſcris,
Barbouillent par acquit les beautés d'une face
D'une grandeur obſcure & d'une fade grace,
D'un creſpe de louange habillent leur meſpris,
Outre plus d'entamer ce qu'on ne peut parfaire,
Cacher ce qui doibt eſtre eſlevé au plus hault,
Ne loüer la vertu de la ſorte qu'il fault,
Il vaudroit beaucoup mieux l'admirer & ſe taire.
Je me tais, je l'admire, & en penſant beaucoup,
Je ne puis commencer, car tant de graces ſortent,
Se preſſant ſans ſortir, qu'en pouſſant elle emportent
Mon eſprit qui ne peult tout porter en un coup.
Vous avez ainſi veu un vaze de richeſſe
Ne pouvoir regorger alors qu'il eſt trop plain,
Et par un huis eſtroit s'entrepouſſer en vain
Un peuple qui ne peult reſſortir pour la preſſe.
Parainſi en craignant que voſtre œil n'excuſant
Ce qui menque à mes vers, veille nommer offence
L'erreur & appeller un crime l'impuiſſance,
Je vous metz juſqu'aux Cieux, je loue en me taiſant,
Je tairay pour briſer les coups de la mort bleſme,
Pour targuer voſtre nom à l'injure des Cieux,
Pour ſurmonter l'oubly & le temps envieux,
Voſtre vertu qui eſt ſa louange elle meſme.

XIV.

L'aer ne peut plus avoir de vens,
De nuages s'entresuivans,
Il a versé tous les orages,
Comme j'espuise mes douleurs :
Mes yeux sont assechez de pleurs,
Mon sein de souspirs & de rages.
Helas! mes soupirs & mes pleurs
Trempoient mes cuisantes chaleurs
Et faisoient ma mort plus tardive,
Ores destitué d'humeur,
Je brusle entier en ma chaleur
Et en ma flamme tousjours vive.
Je ne brusle plus peu à peu,
Mais en voiant tuer mon feu
Je pers la vie aprés la veuë,
Comme un criminel malheureux
A qui l'on a bandé les yeux
Afin qu'il meure à l'impourveue.
Mes yeux, où voulez vous courir ?
Me laissez vous avant mourir
Pour voir ma fin trop avancee ?
Pour Dieu! attendez mon trepas,
Ou bien ne vous ensuiez pas
Que vous n'emmeniez ma pensee !
Mes soleils en ceste saison
Ne luisent plus en ma prison
Comme ils faisoient en la premiere.
Le feu qui me va consommant
Me luist un peu & seulement
Je me brusle de ma lumiere.

XV.

Ores es tu contente, o Nature meurtriere,
De ſes plus chers enfans impitoyable mere,
Tigreſſe ſans pitié,
As tu ſaoullé de ſang ta ſoif aſpre & ſanglante,
Faiſant finir ma vie en ma mort violente,
Mais non mon amitié?
Pourquoy prens tu plaiſir à orner tes merveilles
De ſes riches treſors & beautés non pareilles
Que puis aprés tu veux
Garnir de plus de maux & de pennes cruelles
Qu'Ethna ne fait ſortir, du creux de ſes moëlles,
De ſouffres & de feuz?
Si ceſt œil raviſſant qui me mit en ſervage
N'euſt fait naiſtre l'eſpoir au rais de ſon viſage,
Raviſſant mes eſprits,
Ou qu'un ſang plus eſpais, de maſſe plus groſſiere
A preuve de l'amour n'euſt de ceſte guerriere
Si toſt eſté ſurpris:
Helas! mon œil fut ſec & mon ame contente,
Mon eſprit ne fut mort par la crainte & l'atente,
Ma main pas ne ſeroit
Ny ce fer apreſté preſts à finir la vie
Qu'amour hait, qu'il avoit à aymer aſſervie
En ſi mortel endroit.
Je ne me plaindrois pas, ſi ma mort pouvoit faire
Au pris d'un ſacrifice eſteindre ſa cholere
Et un peu l'apaiſer;
Tant qu'en voiant la fin d'une amour non pareille
Par un funebre adieu de ſa bouche vermeille
Je ſentiſſe un baiſer.
Mon eſprit ſatisfait errant par les briſees

Des Enfers esgarez & des Champs Elysees
Rien ne regretteroit,
Que le mesme regret qu'auroit son ennemie
De la sainte amitié qu'encor aprés la vie
L'esprit emporteroit,
Mais en ne trouvant lieu pour mes larmes non feintes
Dans son cueur endurcy aux viollantes plaintes
D'un miserable amant :
Non plus que l'on verroit engraver quelque trasse
De l'inutille fer pressé dessus la face
D'un ferme diamant.
C'est fait, je veux mourir & qu'un tel sacrifice
Preste ma triste main pour un dernier office
A son cors malheureux,
Dehors duquel l'esprit ira, comme je cuide,
Sur les bors ombrageux du fleuve Acherontide
Soupirer amoureux,
Racontant aux Espritz la severe sentence
Qui fut l'amere fin d'une longue esperance,
D'une dure prison,
De mes maux abregez & l'issue & l'entree,
Qui forca le despit & la main forcenee
Surmonter ma raison.
Frape doncq', il est temps, ma dextre, que tu face
Flotter mon sang fumeux, bouillonnant par la place
Soubz le cors roidissant.
Haste toy, douce mort, fin d'un' amere vie,
Fay' ce meurtre, l'esprit, ma rage te convie
Aux umbres fremissant.

XVI.

Meſurent des haultz Cieux tant de bizarres courſes
Ceux qui ont eſpié leur ſubtils mouvements;
L'autre cherche la cauſe aux divers excremens
Des pluies, des metaux, des plantes & des ſources;
Vante un brave ſoldat, à la face de tous,
Son adreſſe, ſon heur, ſa force & ſon courage,
Et ſon eſprit vanteur repeu de ſon dommage
Eſtalle un eſtomac gravé de mille coups.
Je veulx parler d'amour, docte en telle ſcience,
Si le ſavoir eſt ſeur né par l'experience.
Le chef d'euvre de Dieu fut l'homme miſerable
Fait des quatre elemens, un monde compoſé
Du froid comme du ſec, humide & embraſé,
Et fut par le divin à Dieu meſme ſemblable,
Car ſon ame n'eſt moins que divine des Cieux,
Le plus beau que le Ciel peut donner en partage:
Si bien qu'eſtant unis d'un ſi beau mariage,
On a fait pour jaloux les Demons & les Dieux,
On a forgé de là l'audacieuſe guerre
Des Titans animez & des filz de la Terre.
Ceſte perfection fut la meſme Androgeine
Qui ſurpaſſa l'humain par ſes divins effortz,
Quant le cors avecq' l'ame & l'ame avecq' ſon cors
Vit l'eſſence divine unie avecq' l'humaine.
Le terreſtre peſant n'engageoit de ſon pois
Le feu de ſon eſprit à ſa rude nature,
Mais ces deux unions en meſme creature
Souffroient de l'un' à l'autre & l'amour & les loix.
Le divin ſe faiſoit du naturel du reſte

Et le terreſtre eſpais n'eſtoit rien que celeſte.
Jaloux & prevoiant le grand Dieu du tonnerre
Ne voullut plus ſouffrir l'homme eſtre un demi dieu,
Ny ſuſpendre en haſard ſon eſtat & ſon lieu,
Que la terre fuſt ciel & que le ciel fuſt terre.
Il fit des naturelz deux diverſes moitiés,
Couppa l'homme pour l'homme & la femme pour femme,
Le peſant du leger & le cors de ſon ame,
Separa d'unions, de cors & d'amitiés,
Tranchant par le milieu, ceſte jumelle eſſence
A qui le ſeparer apporta l'impuiſſance.
L'ame eſt l'eſprit uni avecq' le cors femelle
Dont l'homme le premier eſprouvant l'union
Eſtoit homme plus qu'homme & ſa perfection
Par l'accord de ces deux fut ſupernaturelle.
Perdant ceſt heur premier la celeſte raiſon
Eut en horreur le cors & terreſtre & prophane,
L'eſprit fut gourmandé par le cors, ſon organe,
Et le cors de l'eſprit ne fut que la priſon,
Inſtrument ſeullement d'une contrainte vie,
Miſerable moitié d'Androgeine partie.
Quant par deſunion la force fut eſteinte,
Quant ces pauvres moitiés perdirent le pouvoir,
Les Dieux furent emeuz par pitié d'y pourvoir,
Quant par leur impuiſſance ils perdirent la crainte,
Affin que ces moitiés peuſſent perpetuer
L'eſpece en rejoignant ceſte choſe egaree.
L'une & l'autre nature en ſon cors ſeparee
Apprindrent par l'amour à ſe r'habituer,
Qui naſquit à ce point & de qui la naiſſance
Refit ceſte union avecq' moins de puiſſance.
Un jour que des grans Dieux la bande eſtant ſaiſie
D'heur, de contentement, d'aiſe & de volupté,
Rempliſſoient pour Venus & ſa nativité

Leurs cerveaux de nectar & de douce ambroiſie,
Sur la fin d'un banquet, Pore conſeil des Dieux,
Yvre de ſes douceurs ſe deſrobe en cachette,
En fuiant au jardin de Jupiter ſe jette
Sur les fleurs, recreant d'un doux ſommeil ſes yeux.
Livrant, di je, au ſommeil ſon cors & l'ambroiſie
Qui des liqueurs du ciel troubloit ſa fantaſie.
Sur ce point arriva la pauvrette Penie,
Qui durant le banquet prés de l'huis mandioit
Des miettes du Ciel, & pour neant avoit
Pour un chiche ſecours tant mandié ſa vie.
Elle voit ſur les fleurs le beau Pore endormy,
Elle change ſa faim en deſir de ſa race,
Elle approche, ſe couche & le ſerre & l'embraſſe
Tant qu'il l'eut pour amie & elle pour ami.
De là naquit l'Amour, & la nature humaine
Du conſeil des grands Dieux conceut l'autre Androgeine
Auſſitoſt qu'à nos yeux un raion de beauté
Nous a fait ſavourer le miel de l'agreable,
L'eſprit concoit la joie, emeu du delectable
Dont il recoit le gouſt par noſtre œil preſenté.
Au naiſtre de Venus, au naiſtre des beautez,
Nos eſprits qui n'ont moins que l'eſſence divine
S'ejouiſſent du beau & l'ame l'imagine;
Les pencers ſont feſtins pour les divinitez.
Noſtre pauvre nature eſt la meſme Penie
Qui n'eſtant du feſtin y va queſter ſa vie.
Elle ne peut gouſter ny les os, ny les reſtes
Du nectar de l'eſprit : ſon eſtomac n'a pas
De feu pour digerer ce precieux repas,
Mais au lieu de jour des viandes celeſtes,
L'eſprit fait tout divin eſt emeu à pitié,
Se couple avec le cors, & en ce mariage
Donne prevoir, juger, & ſouvenir pour gage

De l'union du cors & de ſon amitié;
Le cors loge les trois : au front la congnoiſſance,
Le jugement plus hault, plus bas la ſouvenance.
L'eſprit apprend au cors les ars & les ſciences
De nature & d'acquis, & fidelle amoureux
Preſerve ſa femelle & du fer & des feux,
Par l'aigu jugement & les experiences.
Comment pourroit ainſi ce mari ſans ſon cors
Exercer ſa vertu, car ſans ſa bien aimee,
Les effets ne ſeroient qu'une ombre, une ſumee,
Sans execution, ſans œuvres, ſans efforts?
L'eſprit, paintre parfait, emprunte la painture,
Les tableaux, les pinceaux des cinq sens de nature.
Comme Platon a peint l'amitié mutuelle
Des eſpritz & des cors l'un de l'autre cheris,
Moy je veux par l'amour des ars & des eſprits
Repeindre une autrefois noſtre amour naturelle,
Et du grand au petit, je nombre par raiſon
Que nous devons chercher les loix de la Nature
Au ſecret des eſpritz; l'amour des cors endure
Meſme cauſe que l'autre & meſme liaiſon :
Il bruſle l'un & l'autre & de pareilles flammes
Unit l'amour des cors & celuy de noz ames.
Mais autant de ſubjetz ſur leſquelz il eſpreuve
Le miel de ſes douceurs ou ſes mortelz courroux,
Autant de fois il eſt ou vigoureux ou doux,
Et tel que le ſubjet ſon accident ſe treuve.
Comme le ſoleil chaud rengrege les odeurs
D'une charogne infecte & en forme la peſte,
Et de meſmes raions le meſme nous apreſte
En ſa bonté le muſch & le baume & les fleurs:
L'amour allume ainſi en nos eſpritz les flammes,
Certains eſchantillons & mirouers de nos ames.
Tout ainſi que l'amour uniſt la difference

Du cors & de l'eſprit, c'eſt lui tout ſeul qui peult
Unir deux autres cors en un ſeul, quant il veult,
Lorſque des deux eſpritz il tire ſa naiſſance.
Par l'homme & ſon eſprit Pore eſt repreſenté
Où l'amour a premier ſa naiſſance & ſa vie,
Puis l'ame de la femme eſt la pauvre Penie
Qui ſurprend noſtre eſprit yvre d'une beauté :
C'eſt le troiſieme ſens, & l'amour corporelle
En cela ſuit les loix de la ſpirituelle.
Noſtre ame ne ſauroit au cors donner la vie
Quant il eſt colleric, & ſon ſang eſcumeux
Bouillonne, ſe diſſipe & deſtourbe ſumeux
L'eſprit doux & qui n'eſt d'une telle armonie;
L'eſprit audacieux, entreprenant & vif,
Travaillant ſans repos, bouillant en toute ſorte,
Rend bien toſt l'union, le cors, l'amitié morte,
Poſſedant un organe inutille & chetif.
Par la diverſe humeur l'ame eſt donc departie,
Et les amours humains naiſſent de ſimpatye.
C'eſt pourquoy chacun peut aymer pour ſe complaire,
Mais c'eſt diverſement, car les cors compoſez
Par les quatre elemens ſont auſſi diſpoſez
A les recepvoir tous en leur forme ordinaire :
Mais ſi les qualitez ne ſont pareillement
Parties dans les cors, auſſi ne peuvent elles
Prendre en eux leurs vertus eſgallement pareilles.
Car l'un reçoit le feu ou l'air plus aiſement,
Et chaſque cors meſlé, expoſé au pillage,
Recoit le mieux celuy dont il a daventage.
Comme aux troubles confus d'une guerre civille,
Un fort qui ſera plain de quatre factions,
Si deux tiers complotans ont meſmes paſſions
Ils livrent aiſement à l'eſtranger la ville :
Ainſi la pierre où moins le feu a de vigueur

Eſt plus tard à bruſler, & le bois qui recelle
Plus du ſimple en ſon cors plus aiſement appelle
A deceler ſon feu un autre feu vaincueur,
Et des quatre elemens la ligue la plus forte
Aux pareils conquerans ouvre aiſement la porte.
L'eſprit eſt plus parfait, l'origine celeſte
Ne le reduit aux loix d'humeur ni d'elemens;
Hors le bon & mauvais tous autres ſentimens
Sentans l'organe aymé s'acommodent au reſte.
Pore avoit refuſé les viandes des Cieux
A ceſte mandiante & chetive perſonne:
Il ſe derobbe aprés & luy meſme ſe donne.
Quant le ſommeil peſant lui eut fermé les yeux,
Il falut qu'il dormiſt pour recebvoir Pœnie:
L'ame dedaygne ung cors quant elle eſt endormie.
La femme de qui naiſt le propre d'entreprendre
Le regime du monde & d'entrer au conſeil,
Endort l'eſprit de l'homme aux raions de ſon œil.
Sa beauté ſont les fleurs qui le viennent ſurprendre;
L'homme eſt fait amoureux & par l'oyſiveté
Il s'acommode aux meurs de la femelle aymee.
Comme l'ame ſe voit par le cors transformee
Eſpouſer ſon humeur, vouloir ſa volonté,
Les eſprits ſont heureux qui ont cors debonnaire,
Les amans malheureux qui ont l'ame contraire.
L'eſprit qui a un cors vif, ſubtil & ignee,
Qui ſent le moins la terre & qui eſt moins peſant,
Sent ceſt organe beau, agreable & plaiſant,
Et jamais de ces deux l'amour n'eſt terminee.
Mais l'eſprit qui ſe loge en un cors froid & lent
N'aime qu'avec longtemps ſa nature perverſe.
Il le preſſe au premier, puis l'aime en la vieilleſſe,
Et l'amour d'entr'eux deux n'eſt jamais viollent
Que lorſqu'avec le temps ceſte maſſe enterree

Se depouillant de ſoy eſt au ciel preparee.
L'amour bruſle aiſement & aiſement poſſede
Celle qui a le ſang & le naturel chaud,
Pour ce qu'elle eſt de feu & que le feu d'en hault
Cherche tousjours le cors où la chaleur excede;
Mais le froid naturel eſt mal propre à aimer :
S'il ayme, ceſt amour eſt artificielle,
Car il fault corriger la glace naturelle
Et l'eſſet naturel eſt plus à eſtimer :
L'unde n'eſt pas ſi toſt par la flamme alumee
Comme la flamme vive eſt par l'eau conſommee.
Les vigoureux eſpritz en fumelles aymees
Et de pareil humeur monſtrent bien leurs vigeurs.
Quand la couple impareille aporte des langeurs.
Leur vie eſt lors ſtupide en priſon enfermee;
Comme un feu au bois vert, pourtant né pour bruſler,
Quant le millieu s'embraſe & l'eſcorſe s'alume.
L'umidité s'en ſuit par les bourz en eſcume,
Renvoiant l'eau en l'eau & pouſſant l'air en l'air :
Il faut ainſi ſouvent que l'eſprit du feu face
Avant bien poſſeder ſon cors ſortir la glace.
Ainſi l'homme amoureux, vrai eſprit de la femme,
Uſe ſouvent ſon temps ſur l'eſpoir, & ſes jours
A corriger ſon cors premier que les amours
Aient changé l'humeur & la fumee en flamme.
Il ſemble l'intellect qui vif & viollant
Habite un cors ſans feu; l'eſprit bruſle de rage
Et uſe pour bruſler ſon ardeur & ſon age,
Se conſomme en dreſſant ſon organe trop grand,
Miſerables amours qui par l'antipatye
Premier que vivre bien ont conſommé leur vie.
J'eſgalle ainſi l'amour & celeſte & terreſtre
Que le cors ſans eſprit, la dame ſans amy
N'ont ne plaiſir ne vie ou vivent à demy.

Pas un d'eux ſeparé n'a ne forme, ne eſtre.
Comme ſouvent les cors meſpriſent les eſpritz,
Les hommes ſont ainſi reffuſés par les dames:
L'amour plus neceſſaire aux cors qu'il n'eſt aux ames
Les doit faire plus doux & les avoir apris
Que l'ame vit encor quant le cors s'en delogne,
Et que le cors n'eſt rien ſans ame que charogne.
Sans la conjonction leur amour eſt donc vaine,
Leurs effects ſeparés ſont ſonges impuiſſans,
Mais eux unis, de l'un & l'autre joiſſans,
Font germer en s'aymant leur amour & leur peine.
Separez moy le chaud d'avecq' l'humidité,
A une autre liaiſon autre amour naturelle;
Le chaut ſterille en ſoy, l'humide eſt toute telle,
Et d'eux unis ſe fait toute nativité;
Celluy doncq' qui desjoint les moitiez de nature
Sacrilege la tuë & lui fait une injure.
Si nos eſpritz qui ont prins au Ciel leur naiſſance
Sont rien ſans leur moitié, faitz mortz & impuiſſans,
Que ſera il des cors mortelz & periſſans
Sans amour, qui ont prins de l'autre amour ſubſtance,
Et quel eſt ceſt amour qui en l'affection
Naiſt & s'evanouiſt, ſe loge & s'imagine,
Si ſuivant ſon autheur, comme l'amour divine,
Il fleuriſt ſans le fruit de la conjonction?
C'eſt l'avorton liant la mort avecq' la vie,
D'un parricide cors la vipere ravie.
Belle à qui j'ay ſacré & mes vers & ma peine,
Voy' comme en apaiſant ta curioſité,
L'inutille regard d'une vaine beauté
N'eſt qu'une pure mort, ſans unir l'androgeine.
Imitons les ſecretz de Nature & ſes loix,
Fuions l'ingratitude & l'ame degenere,
Tout aſſeurez commant d'une ſi ſainte mere

Les exemples, le cours & les editz ſont droitz,
Car la deſunion eſt la mort de Penie,
L'acord la reſſucite & lui donne la vie.

XVII.

O bien heureux eſpritz qui printes voſtre vie
Des freſnes endurcis & des rochs de Libye,
Avortez du Caucaze & de quelque autre mont
A qui l'amour ne bruſle & tormente les ames,
A qui la cruauté des cipriennes flammes
Ne martiriſe l'æil, l'eſtoumac & le front!
Bien heureux ſont ceulx là qu'une tendrette enfance
Empeſche heureuſement d'avoir la congnoiſſance
Des forces du malheur & de celles d'amour,
Mais ilz ſeroient heureux, ſi dés l'age premiere
D'un ſommeil eternel ilz fermoient leur paupiere :
Leur vie & leur bonheur n'auroient qu'un dernier jour!
J'ay tort, hors de l'amour eſt toute joye eſteinte.
Tout plaiſir eſt demi, toute volupté feinte,
Et nul ne vit content s'il ne ſouffre amoureux.
Sans aimer & ſouffrir l'aiſe demeure vaine,
Et celuy qui ſon heur ne compare à la peine
De quel contentement ſera il bien heureux?
Le contraire eſt congneu tousjours par ſon contraire :
Ainſi qu'aprés l'hyver le printemps on eſpere,
Et comme aprés la nuit nous atendons le jour,
Ainſi le beau temps vient à la fin de l'orage,
Ainſi aprés le fiel d'un courroucé viſage
Nous gouſtons la douceur de l'æil & de l'amour.
C'eſt l'amour tout puiſſant qui gueriſt la triſteſſe,
Qui fit le deuil amer de ma chere maitreſſe
Finir en mon bonheur, naiſtre en meſme ſaiſon.

On dit que le temps eſt medecin de nature
Et de nos paſſions, mais c'eſt coup d'aventure,
Car le meſme nous ſert plus ſouvent de poiſon.
Olimpe, tu ſais bien quelles furent les armes
Qui vainquirent ton deuil, tu ſais comment tes larmes
Et mon deſaſtre fier finirent en un jour :
Tu ſais combien de temps dura ta maladie,
Tu ſais que ton deuil fuſt plus dure que ta vie
Et par là tu congnois la vertu de l'amour.
Que diriez vous de voir un fiebvreux en la couche
Qui clorroit obſtiné les levres & la bouche
Contre l'eau qui l'auroit autrefois fait guerir,
Sinon qu'il eſt ſaiſi d'une aſpre frenaiſie,
Ou qu'un rouge malheur boult en ſa fantaiſie
Qui le fait n'aiant ſoif avoir ſoif de mourir.
Si les ſermons faſcheux des autres te travaillent,
Si les peurs des craintifs honteuſement t'aſſaillent,
S'un autre te menace & te donne conſeil,
Eh! ne ſais tu pas bien que la fiebvre amoureuſe
Ne ſe congnoiſt pour voir une face hideuſe,
Ou le poux inegal, ou le trouble de l'œil?
Nous verrons quelquefois jargonner une vieille
Qui lorſqu'elle bruſloit en une age pareille
D'un feu pareil au tien ne print en ſon ennuy
Autre conſeil que ſoy & ſa flamme nouvelle;
Veux tu ſavoir commant ce conſeil là s'appelle?
Faire large courroie à la perte d'autruy.
Ne te laiſſe tromper à l'affeté langage
De plus jeune que toy, mais excuſe par l'age
Le peu d'experience & le peu de raiſon.
Ceux là n'ont eſſaié la geenne qui nous ſerre:
C'eſt comme qui oiroit deviſer de la guerre
Tel qui n'auroit jamais parti de la maiſon.
Cælles qui en ſouffrant la meſme maladie

Et au meſme ſubjet deſguiſent leur envie
D'un propos contrefait tout autre que le cueur,
Cachent pour t'affiner la cauſe qui les meine
En la meſme façon que la fine Climenne
Qui du beau Francion diſoit mal à ſa ſœur.
Ton Parfait ne vit plus : ſi un' aiſe parfaite
Doibt durer à jamais, tout ce que je ſouhaite
Eſt de faire revivre un ami trepaſſé.
Si le ſecret tranchant de Parfait ſe preſente,
Penſe quel plaiſir c'eſt par la choſe preſente
Te pouvoir faire encor' revoir le bien paſſé.
Si ung frere fendant ou ung parent menace,
Laiſſe les menacer & leur quittant la place,
Sans changer de vouloir change d'un autre lieu.
Mille autre empeſchemens eſſaient de combattre
Les cueurs nez à l'amour, mais qui pourroit abattre
L'entrepriſe & l'ouvrage & la force d'un Dieu?
Or le dernier objet qui le plus eſpouvente
Les cueurs nez à l'amour, c'eſt quant le ſein augmente
Et que les fruitz d'amour ſont trop gros devenuz.
Jamais un heur parfait n'eſt ſans quelque aventure,
Et telle fut la loy de la ſage Nature,
Que par les grands dangers les grans biens ſont cogneuz.
Tu as vaincu ſes peurs & ſes craintes frivolles,
Et n'ont peu les rigueurs ny les douces parolles
Combatre ton courage & forger ton ennuy;
Mais pourquoy, ſi jadis pour me donner la vie
Tu as peu ſurmonter le malheur & l'envie,
Ne te puis tu encor ſurmonter aujourd'huy?
O jour plain de malheur, ſi le gouſt de mon aiſe
Mouilla tant ſeulement les fureurs de ma braiſe
Pour faire rengreger mes flammes peu à peu :
Jour pour jamais heureux, ſi d'une tendre nuë
La premiere rozee à jamais continue

De noier en pitié les rages de mon feu!
Je ſuis l'Ethna bruſlant en ma flamme profonde,
Tu es le Nil heureux qui eſpanche ton onde
Sur la terre qui meurt de la ſoif de tes eaux;
Noie les feuz, mignonne, embrazeurs de mon ame,
Ou me laiſſe bruſler ton Nil dedans ma flamme,
Que je noye en tes pleurs, ou ſeche en mes flambeaux.

XVIII.

A qui ne fut point ravie
L'amitié qu'avec la vie,
De qui les chaſtes amours
N'ont finy qu'avec les jours.

Que de douceurs d'une douleur,
Que de vers rameaux d'une graine,
Que de ſallaires d'une peine,
Que de fleurs naiſſent d'une fleur!
Qu'un oeil ha de raions ardents,
Que de mortz ſortent d'une vie,
Que de beaux printemps d'une pluie,
Que d'eſtés chaults d'un doux printemps!
Amours qui par l'aer voletez,
Portez ſur vos aiſles dorees
Le miel que vos langues ſucrees
Ont ſuccé de tant de beautez.
Que tous ceux qui liront ces vers
Et les amours qui y floriſſent,
Du miel qu'ilz gouſteront beniſſent
Ces belles fleurs, ces rameaux vers.
Heureux de ta douleur, Monteil,
Qui triomphes de ton martire,
Et autant de fleurs en retire

Comme de larmes de ton oeil!
Le ſoleil chaud de tes ardeurs
N'a point moiſſonné l'eſperance
Et la delectable aparance
De ton printemps & de tes fleurs.
Teſmoins ces doux & riches vers
A qui la mort la mort ne donne,
De qui l'yver, de qui l'autonne
Ne ſecheront les rameaux vers.
Pour ſalaire de tes ennuis,
Pour la fin de tes douces rages,
Pour couronne de tes ouvrages
Dieu te donne encor' d'autres fruitz.
Ces fruitz feront qu'en bien aymant
Ton doux chant fleſchira ta dame;
Tes pleurs feront noier ta flamme
Et les douleurs de ton tourment.
Tu cuilleras de ta beauté
Les eſpitz aprés l'eſperance :
Ta Chloris en Ceres s'advance,
Ton printemps ſe fait un eſté.
Ces fruiz là feront que l'amour
De ceſte fleur eſpanouie
Ne verra la mort & la vie
Paroiſtre & finir en un jour.

XIX.

Quiconque ſur les os des tombeaux effroiables
Verra le triſte amant, les reſtes miſerables
D'un cueur ſeché d'amour & l'immobile corps
Qui par ſon ame morte eſt mis entre les morts,
Qu'il deplore le ſort d'un ame à ſoy contraire,

Qui pour ung autre corps à ſon cors adverſaire
Me laiſſe exanimé ſans vye & ſans mourir,
Me faict aux noirs tombeaux aprés elle courir.
Demons qui frequentez des ſepulchres la lame,
Aidez moy, dites moy nouvelles de mon ame,
Ou montrez moy les os qu'elle ſuit adorant
De la morte amytié qui n'eſt morte en mourant.
Diane, où ſont les traitz de ceſte belle face?
Pourquoy mon oeil ne voit comme il voyoit ta grace,
Ou pourquoi l'oeil de l'ame, & plus vif & plus fort,
Te voit & n'a voulu ſe mourir en ta mort?
Elle n'eſt plus icy, o mon ame aveuglee,
Le corps vola au ciel quant l'ame y eſt allee :
Mon cueur, mon ſang, mes yeux verroient entre les mors,
Son cueur, ſon ſang, ſes yeux, ſi c'eſtoit là ſon cors.
Si tu brule à jamais d'une eternelle flamme,
A jamais je ſeray un corps ſans toy, mon ame,
Les tombeaux me verront effrayés de mes cris,
Compagnon amoureux des amoureux eſprits.

XX.

Vous qui pillez l'email de ces couleurs,
Friandes mains qui amaſſés les fraizes,
Que de tormans ſe quachent ſoubz vos aizes,
Que de ſerpans ſe coullent ſur les fleurs!
J'eſtois plongee en l'ocean d'aimer,
Je me neiois au fleuve Acherontide,
J'eſpans aux bors ma robe toutte umide
Et ſacrifie au grand Dieu de la mer.
Fermés l'oreille aux mortelles douceurs,
Amans, nochers, n'eſcoutés les Serenes;
Ma paine fut d'avoir ouy leur paines

Et ma doulleur d'entandre leurs doulleurs.
C'eſt ſe hayr, leur porter amitié,
C'eſt s'obeir que leur eſtre rebelles,
C'eſt la douceur que leur eſtre cruelles
Et cruaulté que d'en avoir pitié.
Comme l'euil prent, trahi par ſon object,
L'impreſſion de l'euil où il ſe mire,
Ainſi le mien fut trahi par un pire,
Un mal trompeur d'un vray fut le ſubget.
Leur faux ſoupirs meurent à ſoupirer
Preſſans de veus ma poitrine entamee,
Leur feint ardeur qui n'étoit que fumee,
Mieux un feu clair, m'aprindront à pleurer.

CONSOLATION

A MADEMOISELLE DE SAINT-GERMAIN

POUR LA MORT DE MADAME DE SAINT-ANGEL

Ces eſclairs obſcurcis d'un nuage de larmes
Qui coule de tes yeux,
Ces pleurs verſez en vain qui cachent tant de flammes
Qui couvent tant de feux :

Ces feux, ces deux ſoleils nous deſrobent leur face
Pour voiler tes ennuis,
Et au lieu du beau jour, le Ciel en ſa diſgrace
Nous donne mille nuis.

Ce ſerain obſcurci ſa clarté nous refuſe,
Ceſt' aer ſi gracieux

Qui meſlé de nos ſons, de nos chanſons amuſe
L'oreille des Dieux.

Ta perte, ta pitié pour quelque temps excuſe
Ta douleur & tes pleurs,
Mais craignons que quelcun ſe vengeant ne t'accuſe
De feindre ces douleurs.

Ils diront : Et à quoy ſervent ces vaines plaintes
Qu'enfin il faut finir?
Belle, ceſſant tes pleurs, de ces cendres eſteintes
Eſteins le ſouvenir.

Ainſi rends de tes yeux la clarté deſiree,
Deſcouvre tes beaux feux,
Et de ce doux ſerain la faveur eſperee
Fais ſentir à nos yeux,

Heureux de voyr encor aprés un long orage
Ce ſoleil deſiré,
Plus heureux de trouver aprez un long naufrage
Un rivage aſſeuré!

Tu te plains, mais ce cœur que ta paſſion meine
Ne reçoit changement :
Changeons donc cett' humeur qui pour ſembler humaine
Pleure inhumainement.

Car c'eſt pleurer ainſi, puiſque l'amour extreme
Que tu ſens de plus fort
Te faict plaindre le bien d'une joye ſupreme
Acquiſe par ſa mort :

Ou tu es trop humain, amour qui veux qu'on cede
A ce qu'on ne doibt pas,

Et qui force tes ſens de chercher un remede
Où il n'y en a pas.

Ces larmes & ces cris ne la font point revivre
Eſtant morte icy bas,
Ny par eux tu ne puis rendre ton cœur delivre
De ſi cruels debats.

Tu les nommes cruels, renouvelant la playe
Sans la pouvoir guerir,
Te laiſſant à tousjours le ſeul plaiſir pour paye
De deſirer perir;

Et perir tu ne puis, car ta peine plus forte
Eſt changee en plaiſir :
Ton plaiſir eſt pleurer & ton ame mi-morte
N'a que ce ſeul deſir.

Tu dis que nul ne penſe amoindriſſant l'offence
Amoindrir mon malheur,
Car finiſſant tes cris, de plaindre ſon abſence
Je n'aurois le bonheur :

Plainte qui chaſque fois à tes yeux la renvoye
Eſblouis de leur deuil,
Plainte qui te fait voyr ton aimee & ta joye
Enfermee au cercueil.

Mais ſon ame eſt au ciel qui n'eſtant point humaine
Triumphe pour tousjours,
Triumphante au bonheur d'une vie certaine
D'avoyr parfaict ſon cours.

Donq' que ton corps deſcende en la mort tenebreuſe
Pour y voyr ſa moitié,

Monte ton ame au Ciel plus bell' & plus heureuſe
Parfaire l'amitié.

Ainſi, Belle, reçois ta vie avec ſa vie,
Ta mort avec ſa mort,
Et non plus en vivant ſoubz la mortell' envie
Ne plains ſon heureux ſort.

Ne prefere le bien d'une vie mortelle
A l'eternel ſejour,
Ne meſpriſe le bien d'une vie eternelle
Pour ne l'avoyr qu'un jour.

Elle vivoit là bas en une terre eſtrange
Soubz le ſort envieux,
Elle changea ſon nom & ſon ame en St. Ange,
Changeant la terre aux Cieux.

Fuyez, tiedes ſouſpirs, & reprenez ces flammes
Qui decoroient ſes yeux;
Vos deux corps ſont ça bas, & vos plus belles ames
Sont au Ciel glorieux.

A MADAME DE B.

QUADRAINS.

Je voy' tant de beautez, je ſens tant de douceurs
Dont la clarté m'embraz' & le doux m'empoiſonne,
Que tantoſt à mes cris la liberté je donne,
Tantoſt je les retrains preſſé dans mes douleurs.

Ce qui eſt de plus rare en toute la Nature,
Ce qui eſt de plus beau & plus delicieux,
Ce qui eſt de plus pur ſoubz la voute des Cieux
N'eſt qu'un foible miroir d'une beauté ſi pure.
Ce qui eſt ſoubz le Ciel de plus rare & plus beau
Rende ſoy & hommage aux beautez que j'adore:
Aſtres luiſans & clairs, ſoleil plus clair encore,
Cachez voſtre lueur, approchez mon flambeau!
Vous n'eſtes qu'inſtrumens de ma belle lumiere,
Pour eſclairer au monde & en ces plus bas lieux;
Empruntans voſtre feu du feu pur de ſes yeux,
Prenans voſtre vigueur de ſa force premiere.
Mais ces rayons divins de ma belle clarté
Sçavent trop bien bleſſer, meſſagers de ſon ire;
Ces yeux doux & cruels, cauſes de mon martyre,
Cachent ſoubz leur douceur trop de ſeverité.
C'eſt doncque vous, douceurs, qui faictes que j'endure,
Serenes qui pipez par vos douces chanſons
Le nocher haraſſé ravi des moites ſons,
Luy vendans ſon plaiſir d'une peine ſi dure.
Maraſtres qui couvrez l'aconite de miel,
Monſtres qui la douceur changez en voſtre rage,
Inſatiables mains ſouillees du carnage
De vos enfans ſuccans ſoubz le baume le fiel!
Douce, claire & friand' eſt l'eau que le malade
Tire à traits regrettez, douce la mortell' eau
Qui met le ſang en fange & le corps au tumbeau
Par l'enflammé venain d'un boutefeu dipſade.
Plus doux eſt le ſommeil qui nous meine à la mort:
Blanc eſt le lis, le laict, & doux ce qui deſguiſe
Le poiſon reſpiré qui dedans nous eſpuiſe
L'humeur le plus ſuptil par ſon ſuptil effort.
Beautez à ma beauté en rien accomparables,
Fuyez, vaines douceurs, d'auprez de ma douceur,

Ne fuyez, cruaultez, cauſes de mon malheur,
Approchez, vrays teſmoins de cruaultez ſemblables.
Le laict n'a plus de luſtre en voyant voſtre teint,
Auprez de voſtre taint le lis en noir ſe change,
Prez de voſtre douceur l'ambre perd ſa louange,
Du ſommeil la douceur par la voſtre s'eſtaint.
Et combien de fois plus eſt doucé voſtre grace
Que la Serene douc' & habile à charmer,
Que le miel ni que l'eau; combien peut animer
Cett' argentine voix cette celeſte face!
Helas! que de beautez qui ont pipé mes yeux,
Helas! que de douceurs, que de douces merveilles
Ont ſurpris mes eſpritz eſpris par les oreilles,
Saiſiſſans tous mes ſens par ſi divers milieux!
Mais mon eſpoir trompé deſmenti par l'eſpreuve
A veu voſtre beau ſein d'aconite noirci,
Ce ſein plus blanc que neige eſtre froid tout ainſi,
Et en ſes chants divins rien que ma mort ne treuve.
Ces yeux; ces deux flambeaux, ſe ſont faicts cruels feux,
Cette voix n'eſt qu'un ris de ma ſanglante paine,
Mais ces feux, inſtrumens de ma perte certaine,
S'alentiſſent un peu par l'effort de mes pleurs (ſic).
Ce poiſon enſucré de vos douces paroles
Qui m'a faict avaler doucement mon malheur,
Ce miel qui rend friand & ſoueſve ma douleur
Ne me peut plus trómper d'eſperances frivoles:
Je vois & ſi je ſens s'eſcouler mon humeur,
Ores ſuis demi mort, ores demi de vie,
Et mon ame en ſouffiant eſt de plaiſir ravie
Et ce ſouffrir luy eſt ſon ſouverain bonheur;
Doux luy ſont les eſaicts d'une cauſe ſi belle:
Souſriant je me plains, n'appelant point torment
La peine que j'endure & mon vouloyr dement
La douleur qui me point pour t'aimer, ma rebelle.

Je meſpriſe celuy qui n'eſt point amoureux :
La joye ſans aimer eſt une choſe fainte,
Toute felicité, ſi on n'aime, eſt eſtainte,
Et ainſi pour ſouffrir je ſouffre bienheureux.
Amour oſte tout ſoin & un ſeul qui nous bleſſe
Nous ravit à nous meme & nous rend tout à luy,
Il faict, comme il luy plaiſt, le plaiſir & l'ennuy
Qui me cauſe cent mors abſent de ma maiſtreſſe.
Il faut donq' obeir à ſes eſtroictes loix,
Se laiſſer ſurmonter au mal qui me ſurmonte :
Puis je ſçay que ma dame altiere ne fait conte
Des grands plus eſlevez, des Princes ni des Roix.
Mes veux iront mourir ou meurent les celeſtes :
L'or y a pleu, cett' or n'[y] a point eu de pris.
Le fouldre à menacer n'a receu que meſpris,
Le cigne y a perdu ſes chants doux & funeſtes.
Voyez mon cœur en feu tout noyé de ſes pleurs,
Voyez vos cruaultez paintes en mon viſage,
Voyez d'un qui n'eſt plus la pitoyable image,
L'image de mes maux, celle de vos rigueurs.
Enfin dans un Ætna mon Amour conſummee
Me donne le tombeau du Grec ambitieux,
Mont qui ſeiche la mer, mont qui rend de ſes feux
En braize les Enfers & les Cieux en fumee.

TROISIEME LIVRE.

ODES.

I.

L'horreur froide qui m'eſpouvente,
L'effroy qui mon ſang a chaſſé
Du lieu où il fut amaſſé,
En ma rage plus viollente
Prive de leur force mes yeux,
Et en tariſſant ma parole
Eſpend la glace qui m'affole
Aux pointes de tous mes cheveux.
Ma raiſon à mon heur contraire
Courbe le col ſoubz le fardeau
Et ne me cherche qu'un tumbeau
Et un couteau pour me deffaire.
Il eſt temps de ceder au ſort :
Puiſque le ſort veult que je meure,
Je veux eſtancher à ceſte heure
L'aſpre ſoif qu'il a de ma mort.
J'ay trop eſſuié mon deſaſtre,
J'ay trop le malheur eſprouvé
Puiſque je n'ay jamais trouvé

La Fortune autre que maraſtre,
J'ay trop languy en mon malheur,
Et ceſte main trop peu hardie
A trop nourry ma malladie
Pour la pauvreté de mon cueur.
Autant que d'abeilles-bourdonnent
En Hybla, autant de flambeaux,
De ſons, de ſpectacles nouveaux
Mon oreille & mon oeil eſtonnent,
Autant de forces du deſtin,
Autant d'horreurs apareillees,
Et d'Erynnes dechevelees
Accourent pour eſtre à ma fin.
Ceſte plainte mal aſſuree
Et les mal aſſeurez propos
Me font ilz craindre mon repos
Et l'heure & la fin deſiree?
Ha! chetif où as-tu les yeux?
Pourquoy tardes-tu la vengeance
De toy contre toy qui t'offence,
Aimant le pis, fuiant le mieux?
Ma fin eſt promptement ſuivie
D'une longue felicité.
N'eſt-ce pas une laſcheté
D'aimer mieux une amere vie
Pour crainte d'une douce mort,
Et pour la faute de courage,
Faire un perpetuel naufrage
Plus toſt que d'aborder le port?
Arriere de moy, vaine crainte,
Ne m'empeſche plus mon repos,
Laiſſe moy rendre ce propos :
Ma vie & mon envie eſteinte,
Promptement il fault ſecourir

La vie longue & languiſſante
Que le malheur fait ſi doleute
Par faute de ſavoir mourir.
Celuy qui dit que ceſte rage
Qui arme les ſanglantes mains
Encontre ſes membres germains
Eſt une faute de courage,
Voulant meſpriſer [en] autruy
Ce qu'il ne ſait, n'auſeroit faire,
Il deſcouvre par le contraire
Ce qui n'a garde d'eſtre en luy.
Or eſt-il [pas] temps que je face
Ma vie & mon mal conſommer,
Qu'enſemble je face fumer
Ma peine & mon ſang par la place?
Un coup fera ternir mes yeux
Tarira ma ſueur & parole,
Car c'eſt ainſi, ainſi que vole
L'eſprit de Diane aux bas-lieux.

II.

Autant de fois comme j'eſſaie
D'apaiſer le ſang de ma plaie,
Mon ſang bouillant de mille endroitz
Boult & s'eſchauffe autant de fois,
Mais auſſi lors que j'ay envie,
Sans languir d'eſteindre ma vie,
La ſauver des feuz des amours,
Mon ſang ſe rapaiſe tousjours.
Volunté dure & impuiſſante
Soubz le pouvoir qui me tormente,
Trahiſſant, mutinant mon cueur,

Luy faiſant jurer ſon malheur
Qui me tuë & conſerve l'ame,
Qui eſteint & nourriſt ma flamme,
Fais mon malheur, ce que je veux,
Et change mes eſpritz en feuz!
Mon ame n'eſt plus raiſonnable,
La folle & aveugle m'accable
Et je me meurs ſans eſtre eſpriz
D'autres feuz que de mes eſpritz :
Les fiers à ma miſere jurent,
Les folz ma ruine conjurent,
J'ay perdu la vie & la voix
Par ceux là par qui je vivois.
Ma conception s'eſt bandee
A ma mort qu'elle a demandee
Et avecq' elle a fait venir
Le jugement, le ſouvenir.
O vous, parties diviſees,
Las! vous coureż malaviſees,
Serves ou vous ſervans d'un cueur
Soudoié de voſtre vaincueur!
Divine beauté que j'adore,
Vous aveż plus ſervy encore
A rendre l'amour mon vaincueur
Que mes eſpritz ny que mon cueur.
Ils n'ont eu plus rien que des larmes
En voïant flamboier pour armes
Es mains de l'Amour indompté
Vos graces & voſtre beauté.
Comme d'une tranchante lame,
De vos regards il m'oſta l'ame
Et en ſa place il a remis
Mille & mille feux ennemis;
Mon ame n'eſt plus que de braiſe

Qui proche de la mort s'apaiſe
Et vivant recroiſt peu à peu,
Car je n'ay vie que de feu.
L'Amour ne doit donques pas craindre
Que ſon ardeur ſe puiſſe eſteindre,
Seullement il n'a pas permis
Que le voulloir en moy fuſt mis.
Ma rage & ma force m'entraine,
Je n'ay ſouvenir que ma peine,
Mon mal agreable & cuiſant,
Et rien autre ne m'eſt plaiſant.
Commant penſiez vous donc, Maitreſſe,
Que le miſerable qui laiſſe
Son cueur, ſes eſpritz enchantez
Tousjours aux pieds de vos beautez,
Puiſque la memoire eſt partie
De l'ame & l'ame de la vie,
Sans de l'ame ſe deſunir,
Perdiſt de vous le ſouvenir?
Mon martire & voſtre puiſſance
Ne ſortent de ma ſouvenance :
Je ne ſuis ſans ſentir & voir
A mes deſpens voſtre pouvoir.
Pour Dieu, aiez pitié de l'ame
Qui pour vous eſt changee en flame,
Pleignez & ſecourez le cueur
Qui pour vous n'eſt plus que rigueur!
Voilà comment en voſtre abſence,
De l'immortelle ſouvenance
De mes maux & de vos beautez
Mes ſens ſont bruſlez, enchantez,
Et contraintz, privez de la veuë,
D'eſcrire cela qui me tuë
Et donner vie à mes eſpris

Par quelques eſſors de mes cris.
Car hors de vous quand j'ay envie
Sans languir d'eſteindre ma vie,
La ſauver des ſeux des amours,
Mon ſang ſe rapaiſe tousjours.
Mais autant de fois que j'eſſaie
D'apaiſer le ſang de ma plaie,
Mon ſang verſe de mille endroits,
Verſe ma vie autant de fois.

III.

L'aſtre qui reçoit ſa lumiere
Et n'a tousjours la force entiere,
Qui prend des javelotz ſerrez
Et de la chaſſe ſes delices,
Et qui reçoit pour ſacrifices
Cent & cent taureaux maſſacrez.
Ceſte grand' lumiere ſeconde
S'apelle l'autre ame du monde,
Teſmoigne au front ſa pureté:
Sa face delicate & franche
Ne reçoit couleur que la blanche
Pour teſmoing de ſa chaſteté.
Je voy' ſa blancheur qui efface
Les lis cuillés en voſtre face
Et le paſle teint argentin
Qui ſe peult comparer encore
Au ciel blanc, premier que l'Aurore
Ait fait incarnat le matin.
Ceſte blancheur là eſt la preuve
De la pureté qui ſe treuve
En voſtre ſein, en voſtre ſang,

Et que le deſir de voſtre ame
A ſenty ſans toucher la flamme,
Sans tache, l'amour pur & blanc.
La Lune en ſa blancheur eſt belle,
La face du Ciel qui eſt telle
L'eſt auſſi, mais huiſſez voſtre oeil
A choiſir le plus delectable,
Car l'Aurore eſt plus agreable,
Et plus que l'aube, le Soleil.
L'Aurore a voullu eſtre amie,
Le Soleil cent fois en ſa vie
A ſenty les tretz amoureux,
Sa clarté n'eſt cauſe premiere,
D'Amour il reçoit ſa lumiere,
Comme il la donne aux autres deux.
Le Soleil à la lune ronde,
L'Amour au Soleil & au monde
Donnent la vie & la clarté :
Il eſt beau qu'aiez, ce me ſemble,
Et le ſoleil & vous enſemble
Meſme cauſe à voſtre beauté.
Vous aimez mieux, comme je penſe,
La pure que l'impure eſſence
Et l'acomply que l'imparfait :
La couleur blanche n'eſt pareille
A la doree, à la vermeille,
Ny en luſtre, ny en l'effet.
Je ne dis pas que la Nature
Vous creant ſi belle & ſi pure
N'eſtoffa d'or voſtre beauté,
Mais ell' eſt en lingot encore,
Et ſi le feu ne la redore,
Son vray luſtre luy eſt oſté.
Il n'y a point d'autre fournaize,

D'autre orphevre, ny d'autre braize
Que la flamme de l'amitié
Pour mettre en luſtre la nature
Et la faire ſi chere & pure
Que ſon pris croiſtra de moitié.
Laiſſez travailler en vous meſme
Ceſt ouvrier qui de paſle & bleſme
Paindra voſtre lis de couleurs
Qui feront de honte l'Aurore
Se cacher & cacher encore
Le Soleil, les aſtres, les fleurs.
Non, vous verrez fener la roze
Quant voſtre autre beauté decloze
Bravera le ſein de Cloris :
Les fleurs vermeilles periſſantes,
Mortes jalouſes, languiſſantes,
De deſpit perdront les eſpritz.
Le ſerf qui ſoubz voſtre victoire
Eſt enchainé pour voſtre gloire,
Vous voiant ſurmonter ainſi
Tant de captifz de meſmes armes,
En plaiſir changera ſes larmes,
En miel le fiel de ſoucy.
Je voy' voſtre premier eſclave
Qui de ſa perte ſe fait brave
Aiant pour compagnon les Cieux;
Ainſi au vaincu miſerable
La victoire eſt faite agreable
Par le nom du victorieux.
Alors ſon amoureuſe braiſe
Ne ſera que plaiſir & qu'aiſe,
Quant aiant pouſſé tant de vents
Pour mettre le feu en voſtre ame,
Il en verra voller la flamme

Au gré de ſes ſoupirs mouvantz.
Il n'avoit dreſſé ſon attente
Que ſur l'amour aſpre & conſtante
Dont ſon ſens eſtoit anymé,
Jugeant que ſon ardeur divine
Sacageroit voſtre poitrine
Quant ſon cueur ſeroit conſomé,
Et qu'alors vos ames pareilles
Vous feront ſentir les merveilles
De deux cueurs unis en deſir,
Mais vous ſeulement pourez rendre,
Quand vous voudrez, vos feuz en cendre
Et vos attentes en plaiſir.

IV.

La preuve d'un' amour non feinte
Eſt lors qu'on cheriſt ſon ennuy,
Et quant pour trop aimer autruy
L'amour de ſoy meſme eſt eſteinte.
Comment veux-tu, fiere Maiſtreſſe,
Pour le comble de mes travaux
Faiſant deux contraires eſgaux,
Qu'en l'amour j'uſe de ſageſſe?
Comment puis-je eſtre amant & ſage,
Me plaiſant à me faire tort,
Baiſant le glaive de ma mort,
Fuiant le bien pour le dommage,
Trouvant le miel amer & rude,
Changeant en rage ma raiſon,
Ma liberté en la priſon
D'une cruelle ingratitude?
Ainſi tu ſemble la maraſtre

D'Alcide le brave & le fort,
Ne voullant, en le voulant mort,
Rougir ſes mains de ſon deſaſtre,
Mais à chaſque monſtre terrible
Qui mille hommes faiſoit mourir,
Elle l'envoioit conquerir
La mort & l'honneur impoſſible.
Tu me veulx contraindre, inhumaine,
Mettre la glace avecq' l'ardeur,
T'aimer ſans folie & fureur
Pour m'acabler de ceſte peine.
Fay' ſi tu veux de la marrie
Que j'ayme furieuſement :
Je ne puis, Diane, en t'aimant
Guerir de rage & de furie.

V.

Heureux qui meurt par voſtre veuë,
Bien heureux qui ce bel oeil tuë :
O douce mort, o doux ennuy!
Mais bien heureux celui qui tire
Sa vie d'un ſi doux martire,
Qui aimant ceſt oeil vit par luy!
Car vous portez l'ire & la joye
Quand un de vos regars foudroye
Celuy qui s'afronte à voz yeux :
Ainſi que luy voſtre œil m'acable
Et bien que je ſois agreable,
Je n'en emporte rien de mieux.
Mais voulez vous, beauté divine,
Que l'œil qui gueriſt & ruine
Me luyſe ſans m'exterminer

Et que vous puiſſiez au contraire,
Sans resjouir voſtre adverſaire,
Le choiſir pour le ruiner?
Departez ceſt effect contraire
De voz yeux, de bien & mal faire,
En deux preſens de voz couleurs:
Donnez à un amant volage
Celles qui porteront dommage,
Et à moy les autres faveurs.
Ce preſent portera voſtre ire:
Vous ferez comme Desjanire,
Au lieu de chemiſe en couleurs
Et ces faveurs ſeront encore
Tels que la boiſte de Pandore
Qui regorgea tant de malheurs.
Alors vous aurez la puiſſance
Du ſallaire de la vengeance.
Celle qui de meſme tourment
Paie le fidelle & le traiſtre
Fait que l'on ayme autant à eſtre
Deſloial que fidelle amant:
Car ces mignons font que j'enrage
Quant, indignes d'avoir un gage,
Sinon celuy là que j'ay dit,
Ils parent leur lance legiere,
Comme leurs cueurs ſur la carriere,
D'un preſent qui n'eſt pas maudit.
Trempe la, ma Deeſſe humaïne,
Dedans la rive Stigienne
Et dedans le ſang d'un corbeau,
Afin qu'il ruine & qu'il tuë
Celui qui portera en veuë
Pour une faveur un cordeau.
Madame, que voſtre œil delivre

L'autre vertu qui me fait vivre
Aux gages de voſtre amitié,
Et que ma main en eſtant ceinte
Ne tremble plus deſſoubz la crainte
De voſtre imploiable pitié.
Ainſi quant la terre enyvree
De pleurs remarque ſa livree
Au bras du ciel plus gratieux,
A trois couleurs a ſouvenance
Que c'eſt l'eſcharpe d'alliance
Et de la promeſſe des Dieux.
Appaiſez les pleurs & la pluie
Et les deluges de ma vie,
Et nouez à trois neuz ſur moy
Une marque ſi bien pliee
Que jamais ne ſoit deſnouee
Q'avecques le neud de ma foy.
Alors ſans varier, ma lance
Puiſſante de voſtre puiſſance
Sur tous emportera l'honneur;
Sa mire ſera voſtre veuë,
Ses chiffres le nom qui me tuë,
Et ſon arreſt voſtre faveur.

VI.

Ainſi l'Amour & la Fortune,
Tous deux cauſes de mes douleurs,
Donnent à mes nouveaux malheurs
Leur force contraire & commune,
Ainſi la Fortune & l'Amour
D'une force unie & contraire
Veullent advancer & diſtraire

Mes rages & mon dernier jour.
Tous deux pour voller ont des aelles,
Aveugles des yeux, des deſirs,
De tous deux les jeux, les plaiſirs
Sont paines & rages cruelles :
Ilz ne s'abreuvent que de pleurs,
N'aiment que les fers & les flammes,
N'affligent que les belles ames,
Ne bleſſent que les braves cueurs.
La Fortune eſt femme ploiable,
L'Amour un deſpiteux enfant,
L'une s'abaiſſe en triumphant,
L'autre eſt vaincueur inſupportable,
L'une de ſa legereté
Change au plaiſir le grand deſaſtre,
Et l'autre m'a opiniaſtre
Plus grand mal que la fermeté.

VII.

Soubs la tremblante courtine
De ces beſſons arbriſſeaux,
Au murmure qui chemine
Dans ces gazouillans ruiſſeaux,
Sur un chevet touffu eſmaillé des couleurs
D'un million de fleurs,
A ces babillars ramages
D'oſillons d'amour eſpris,
Au flair des roſes ſauvages
Et des aubepins floris,
Portez, Zephirs pillars ſur mille fleurs trottans,
L'haleine du Printemps.
O doux repos de mes paines,

Bras d'yvoire pottelez,
O beaux yeulx, claires fontaines
Qui de plaiſir ruiſſelez,
O giron, doux ſuport, beau chevet eſmaillé
A mon chef travaillé!
Vos doulceurs au ciel choiſies,
Belle bouche qui parlez,
Sous vos levres cramoyſies
Ouvrent deux ris emperlez;
Quel beaulme precieux flotte par les zephirs
De vos tiedes ſouſpirs!
Si je vis, jamais ravie
Ne ſoit ceſte vie icy,
Mais ſi c'eſt mort, que la vie
Jamais n'ait de moy ſoucy:
Si je vis, ſi je meurs, ô bien heureux ce jour
En paradis d'amour!
Eh bien! je ſuis content de vivre
Et ma peine eſt lors plus cruelle
Quand plus d'elle je ſuis delivre,
Pourtant je vis de tout mon heur,
C'eſt que ma joye eſt lors plus belle
Plus je fais vivre ma douleur,
Plus ma peine accroiſt ma penſee,
Me flatte, me plaiſt & m'atire;
Mais lors mon ame eſt courroucee
Quand mon cœur s'eſtonne pour eux,
Et quand je ſens plus de martire
Que je n'ay le cueur amoureux.
Voſtre œil, voſtre beaulté, Madame,
A vaincu mes forces, de ſorte
Qu'au feu de l'amoureuſe flamme
Ma perte s'allume & s'eſtaint:
En moy la mort ſe trouve morte

Et mon ame plus ne la craint.
Ainſi d'une cauſe ſi bonne
Ma peine n'eſt plus inhumaine,
Si non quand moins votre œil m'en donne,
Et pour la fin de mes ennuys
L'ame eſt friande de ma peine,
Le corps laſſé dict : Je ne puis[1].

VIII.

En voyant voſtre beau pourquoy n'ay je pas veu,
Pourquoy en vous craignant mon ame ſi craintive
N'a cogneu que l'eſclair d'une blancheur ſi vive
N'eſtoit rien que neige, que feu?
Que mon cueur perdit bien par les yeux la raiſon,
Prenant la vie eſclave & delaiſſant la franche,
Car il vit voſtre gorge & ſi belle & ſi blanche
Qu'il en fit ſa belle priſon!
La neige vous ſiet bien, & non pas la froideur :
Neige qui as couvert le ſein de ma divine,
Poſſede le deſſus de ſa blanche poitrine,
Mais ne touche point juſqu'au cœur!
N'abandonne ce cœur, belle & vive clairté
Qui rend de ce beau feu la blancheur vive & claire,
Enclos ce qui me bruſle & non ce qui m'eſclaire,
La flamme & non pas la beaulté.
Gorge de laict, mon œil de ta neige eſt friant,

---

1. Ces quatre dernieres ſtrophes ſont marquées à la marge du manuſcrit d'un ſigne, d'une ſorte d'accolade. L'auteur vœut-il dire : à ſupprimer? On voudrait le croire, mais ce n'eſt là qu'une conjecture. Ce ſigne ſe retrouve encore devant quelques pages ou quelques ſtrophes.

Beau feu, dans ce beau ſein tiens les flammes encloſes.
Malitieux Amour qui de lis & de roſes
M'apreſte la mort en riant.

IX.

Bergers qui pour un peu d'abſence
Avez le cueur ſi toſt changé,
A qui aura plus d'inconſtance
Vous avez, ce croï je, gagé,
L'un leger & l'autre legere,
A qui plus volage ſera :
Le berger comme la bergere
De changer ſe repentira.
L'un dit qu'en pleurs il ſe conſume,
L'autre pence tout autrement,
Tous deux n'aiment que par coutume,
N'aimant que leur contentement,
Tous deux, comme la girouette,
Tournent pouſſez au gré du vent;
Et leur amour rien ne ſouhaitte
Qu'à jouir & changer ſouvent.
De tous deux les careſſes feintes
Deſcouvrent leur cueur inconſtant,
Ilz verſent un millier de plaintes
Et le vent en emporte autant;
Le menteur & la menſongere
Gagent à qui mieux trompera!
Le berger comme la bergere
De changer ſe repentira.
Ils ſe ſuivent comme à la trace
A changer ſans ſavoir pourquoy;
Pas un des deux l'autre ne paſſe

D'amour, de conſtance & de foy.
Tous les jours une amitié neufve
Ces volages contentera,
Auſſi vous verrez à l'eſpreuve
Que chacun s'en repentira.
De tous deus les promeſſes vaines
Et les pleurs verſez en partant
N'ont plus duré que les haleines
Qui de la bouche vont ſortant :
Chaquun garde ſon avantage
A fauſſer tout ce qu'il dira,
Et chaquun de ce faux langage
A ſon tour ſe repentira.

X.

Triſtes amans, venez ouyr
Un cueur priſonnier ſe jouyr
Livré en ſa cheſne cruelle
Par les yeux trop promptz & hardis,
Mais ſa priſon n'eſt criminelle,
[Car] il en faict ſon paradis.
Bien que ſoubz les loix d'un vainqueur
Il ſouffre aux pieds d'un autre cueur,
Qu'eſclave & que ſerf on l'apelle,
Il eſt ſi doucement traité
Et ſa ſervitude eſt ſi belle
Qu'il mepriſe la liberté.
Bien qu'il endure là dedans
Mille & mille flambeaux ardans
Qu'on voit à l'enfleure jumelle
Qui s'enfle de ſes doux ſoupirs,
Sa flamme & ſa mort eſt ſi belle

Qu'il ſe met au rang des martirs.
D'un ſein d'albaſtre ſi polly
Il voulut eſtre enſevelly,
Et en ſa priſon eternelle
Heureux il confine ſes jours,
Chantant que ſa priſon eſt belle
Puiſqu'il a de belles amours.

A. D.

XI.

Voilà une heure qui ſonne!
Debout, laquais, qu'on me donne
Mon papier pour y vomir
Une odelette lirique
Qui me chatouille & me pique
Et m'empeſche de dormir.
Chenu hault, Chenu en place,
Debout, marault, qu'on me face
Merveilles de ceſt outil :
Deſrobe une flamme claire
Et un vulcan qui m'eſclaire
Du ventre de ce fuzil.
Voi' tu la trongne de l'homme
Voluſſien, voi' tu comme
Il a un des ieux petit?
L'amour chault qui me conſomme
N'empeſche à ce gentil homme
Le dormir ny l'apetit.
Metz là deſſoubz ce gros livre :
Ce filz de putain eſt yvre!
Hai! au pied recouche toy.
Qu'il ſe donne de malaiſe!

Va, que tu puiſſe à ton aiſe
Dormir pour toy & pour moy.
Cependant que tu mignarde
Une corde babillarde
Du pouce & d'un autre doit,
Je veus ſavoir de ma Muſe
Que jamais je ne refuſe
Que c'eſt qu'elle demandoit.
Fay' que mes eſpritz fretillent
Autant de coups que babillent
Les tremblemens amoureux
Qui folaſtrent ſur ta chorde :
Mon ſecond, ainſi mon ode
Sera fille de nous deux.
Nicollas endort ſa paine
Et pouſſe avecq' ſon halaine
Ses affaires & l'ennuy
De ſa teſte enſommeillee,
Tandis ma Muſe eveillee
Se reſouvenoit de luy.
Nicollas, j'aime & j'adore
Quiconque ayme & qui honore
Et les vers & les eſcritz
Et les ſciences aymees
Qui feront leurs renommees
Vivre autant que les eſpritz.
Je ne ſuis pas de la troupe
Qui peult faire à plaine coupe
Carroux du Nectar des cieux,
Mais je contrefais leurs geſtes
Et pour ivrogner leurs reſtes
Je porte un livre aprés eux.
Je congnois ma petiteſſe,
Ce qui fait que je m'abaiſſe

Sans trop avoir entrepris
Si trés penault de mes fautes
Que jamais les choſes hautes
Ne tranſporterent mes eſcritz.
Pendant que Ronſard le pere
Renouvelle noſtre mere
Et que maint cher nourriſſon
Des filles de la Memoire
Sur le temps dreſſe ſa gloire,
Je barbouille à ma façon,
Et n'ayant rien que te dire,
Je m'eſveille pour eſcrire
Sans autre diſpoſition
Que les premieres penſees
Que la nuit m'a tracaſſees
En l'imagination.
Il eſt vrai, comme je pence,
Si j'avois la patience
D'eſtudier une heure au jour,
Une heure ſeulement lire,
J'acorderois bien ma lire
A la guerre & à l'amour.
Jà dix ans & davantage,
Dont je ne ſuis pas plus ſage,
Ne m'ont proffité de rien,
Se ſont eſcoulez à rire,
C'eſt pourquoy l'on me peut dire
Qu'il y paroiſt aſſez bien.
Encores ſi ma folie
Entroit en melancholie
Et, pour ſe faire priſer,
Vouloit devenir plus grave :
Je ſais bien faire le brave
Pour m'en immortaliſer.

Pour faire bruire une guerre
Qu'eurent les filz de la Terre
Contre les fouldres des Dieux,
En mes termes de folie
Je dirois qu'en Theſſalie
Ils eſcaladoient les Cieux.
[D]'un alexandrin plein d'erres,
De guerres & de tonnerres,
Et d'un diſcours enragé
Je peindrois bien une noiſe,
Car je ſay qu'en vault la toiſe,
Je n'en ay que trop mangé!
J'ay aidé, quoy que je die,
A jouer la tragedie
Des François par eux deffaitz;
Page, ſoldat, homme d'armes
J'ay tousjours porté les armes
Juſqu'à la ſeptieſme paix.
A Dreux, bataille rangee,
En Orleans aſſiegee,
Laiſſant le dangier à part,
Dans le camp & dans la ville
J'apprins du ſoldat le ſtille
Et les vocables de l'art.
Mais depuis avecq' mon aage
M'eſtant acreu le courage,
Venu plus grand & plus fol,
Jeune d'aage & de ſens jeune,
J'ay bruſqué cinq ans fortune,
L'arquebuze ſur le col.
Puis j'en paſſay mon envie
Et quictay l'infanterie
Pour eſtre homme de cheval,
Et, jamais las d'entreprendre,

Encor' me falut aprendre
Que c'eſt du combat naval.
Ma nature y fut mal faite,
Ma gorge y fut tousjours nette,
Encores vis je la mer
Bruſler trois fois en ma vie,
Branſler de coups eſtourdie
Et les canons l'entamer.
L'ame ſervit la pratique
Et l'art & la theorique,
Et des fixes & du Nord
J'enquerois mon aſtralabe
Et le baſton de l'Arabe
De l'un & de l'autre bord.
Cela me donne courage
De prendre un plus hault ouvrage
Et d'eſſorer mes eſpris:
Comme de trop entreprendre,
On me peult auſſi reprendre
D'avoir trop peu entrepris.
J'ay encores eu umbrage,
Tout ainſi qu'un vain nuage,
Et des langues & des artz,
Sans que je me veille rendre
Ou impoſſible à reprendre,
Ou parfait de toutes partz.
Celuy n'eſt parfait poëte
Qui n'a une ame parfaite,
Et tous les ars tous entiers,
Et qui pourroit en ſa vie
Gaigner l'enciclopedie
Ou eſprouver tous meſtiers.
Baſte! j'eſcris pour me plaire:
Si je ne puis ſatisfaire

A un plus exact deſir,
Amuſant pour entreprendre
Quelque ſot à me reprendre,
Je me donne du plaiſir.
J'ayme les badineries
Et les folles railleries,
Mais je ne veux pas avoir
Pour veiller à la chandelle,
La renommee immortelle
D'un pedanteſque ſavoir.
Nicollas, tes ſerpelettes,
Tes vendangeurs, tes ſornettes,
Reſonnent à mon gré mieux
Que ces rimes deux fois nees
Et ces frazes ſubornees
D'un Petrarque ingenieux.
Car de quelle ame peut eſtre
Ce que l'on fait deux fois naiſtre
Par le faux pere aprouvé :
Comme la poule pourmeine,
Non le poulet qu'elle ameine,
Mais celluy qu'elle a couvé.
C'eſt beaucoup de bien traduire,
Mais c'eſt larcin de n'eſcrire
Au deſſus : traduction,
Et puis on ne fait pas croire
Qu'aux femmes & au vulgaire
Que ce ſoit invention.
Ce n'eſt pour toucher perſonne,
Mais ma Muſe ne bordonne
Ce que nous diſions hier;
Si liſant tu t'eſmerveille
Que c'eſt tout cecy, je veille
Et j'ay peur de m'ennuyer.

Le dormir revenu preſſe
Mes yeux peſans de pareſſe,
Les pique & ferme à demy;
Et la main eſvanouie
Du couſin eſt endormie
Deſſus ſon luth endormy.

XII.

Au temps que la ſeille bleſme
Pourriſt languiſſante à bas,
J'allois eſgarant mes pas
Penſif, honteux de moy meſme,
Preſſant du pois de mon chef
Mon menton ſur ma poitrine,
Comme abatu de ruine
Ou d'un horrible meſchef.
Aprés, je hauſſois ma veuë,
Voiant, ce qui me deplaiſt,
Gemir la triſte foreſt
Qui languiſſoit toute nuë,
Veuſve de tant de beautez
Que les venteuſes tempeſtes
Briſerent depuis les feſtes
Juſqu'aux piedz acraventez.
Où ſont ces cheſnes ſuperbes,
Ces grands cedres hault montez
Quy pourriſſent leurs beautez
Parmy les petites herbes?
Où eſt ce riche ornement,
Où ſont ces eſpais ombrages
Qui n'ont ſçeu porter les rages
D'un automne ſeulement?

Ce n'eſt pas la rude eſcorce
Qui tient les trons verdiſſans :
Les meilleurs, non plus puiſſans,
Ont plus de vie & de force,
Teſmoin le chaſte laurier
Qui ſeul en ce temps verdoie
Et n'a pas eſté la proie
D'un yver faſcheux & fier.
Quant auſſi je conſidere
Un jardin veuf de ſes fleurs,
Où ſont ſes belles couleurs
Qui y floriſſoient naguere,
Où ſi bien eſtoient choiſis
Les bouquets de fleurs my eſcloſes,
Où ſont ſes vermeilles roſes
Et ſes oillets cramoiſis?
J'ai bien veu qu'áux fleurs nouvelles,
Quant la roſe ouvre ſon ſein,
Le barbot le plus villain
Ne ronge que les plus belles :
N'ay je pas veu ſes teins vers,
La fleur de meilleure eſlitte,
Le lys & la margueritte,
Se ronger de mille vers?
Mais du myrthe verd la feuille
Vit tousjours & ne luy chault
De vent, de froit, ny de chault,
De ver barbot, ny abeille :
Tousjours on le peut cuillir
Au printemps de ſa jeuneſſe,
Ou quant l'yver qui le laiſſe
Fait les autres envieillir.
Entre un milion de perles
Dont les carquans ſont bornez

Et dont les chefz ſont ornez
De nos nymphes les plus belles,
Une ſeulle j'ay trouvé
Qui n'a tache, ne jauniſſe,
Ne obſcurité, ne vice,
Ni un gendarme engravé.
J'ay veu parmi noſtre France
Mille fontaines d'argent,
Où les Nymphes vont nageant
Et y font leur demourance;
Mille chatouilleux Zephirs
De mille plis les font rue :
Là on trompe ſon martire
D'un milion de plaiſirs.
Mais un aſpit y barbouille,
Ou le boire y eſt fiebvreux,
Ou le crapault venimeux
Y vit avecq' la grenoille.
O mal aſſiſe beauté!
Beauté comme miſe en vente,
Quand chaſcun qui ſe preſente
Y peut eſtre contenté!
J'ay veu la claire fontaine
Où ces vices ne ſont pas,
Et qui en riant en bas
Les clairs diamens fontaine (ſic) :
Le moucheron ſeulement
Jamais n'a peu boire en elle,
Auſſi ſa gloire immortelle
Floriſt immortellement.
J'ay veu tant de fortes villes
Dont les clochers orguilleux
Percent la nuë & les cieux
De piramides ſubtiles,

La terreur de l'univers,
Braves de gendarmerie,
Superbes d'artillerie,
Furieuses en boulevers (ſic) :
Mais deux ou trois ſois la fouldre
Du canon des ennemis
A ſes fortereſſes mis
Les piedz contremont en pouldre :
Trois fois le ſoldat vengeant
L'yre des Dieux alumee,
Horrible en ſang, en fumee,
La foulla, la ſacageant.
Là n'a fiory la juſtice,
Là le meurtre enſanglanté
Et la rouge cruauté
Ont heu le nom de juſtice,
Là on a briſé les droitz,
Et la rage envenimee
De la populace armee
A mis ſoubz les pieds les loix.
Mais toy, cité bien heureuſe
Dont le palais favory
A la juſtice cheri,
Tu regne victorieuſe :
Par toy ceux là ſont domtez
Qui en l'impudique guerre
Ont tant proſterné à terre
De renoms & de beautez.
Tu vains la gloire de gloire,
Les plus grandes de pouvoir,
Les plus doctes de ſavoir,
Et les vaincueurs de victoire,
Les plus belles de beauté,
La liberté par la crainte,

L'amour par l'amitié ſainte,
Par ton nom l'eternité.

XIII.

EPITALAME.

Debout filles, qu'on s'appreſte,
L'Aurore leve la teſte
Pour eſpanouir le jour,
Pour ſacrer une journee
A l'amour, à l'hymenee,
A l'himenee, à l'amour!
Yo! du jour l'aventuriere
Saulte, folaſtre, legere,
Sur ſon char doeillet, vermeil,
J'ay ainſi, Nimphe, ordonnee
A l'amour, à l'hymennee
Auſſi belle, un ſault pareil.
Tu n'as plus toſt delaiſſee
La place où la nuit paſſee
Ton cors douillet a dormy,
Au moins dormy, ſi ceſte ame,
Qui d'un bien preſent ſe paſme,
Ne l'eſveilloit à demy.
Du ciel aſtre de ta grace
Et du vermeil de ta face
Le ciel meſme rougira,
De tes beautez demy nuës
Juſqu'aux plus eſpaiſes nuës
Un ſecond jour reluira.
Ce taint qui ton front decore
Nous ſervira bien d'aurore.

Et la clarté de ton œil
Et tes temples encheries
De feuz & de pierreries
Feront cacher le ſoleil,
Car deux ſoleilz, ce me ſemble,
Ne ſauroient regner enſemble,
Si d'un accord gratieux
Tu ne prens icy ta place
Pour laiſſer luire de grace
Le blond Apollon es Cieux.
J'eniens fraper à la porte
Ton bien aimé qui t'aporte
Le mot, l'effait d'un bon jour :
Avecq' ce bon jour, mignonne,
Il ne ment point, il te donne
Les fruitz d'himen & d'amour.
Io! telle vermeille honte
Ton beau viſage ſurmonte
Que les clairs nuages ont
Quand ilz meuvent de leur place,
Pour avoir feu face à face
Du ſoleil l'or & le front.
Dieux! que de beautez doublees,
Que de vertuz acouplees,
Amant, cent fois bien heureux,
Poſſedant telle maitreſſe!
O bien heureuſe Deeſſe
Poſſedant tel amoureux!
Cependant que la journee
Eſt au combat deſtinee,
Aux tournois, au bal, aux jeuz
Et à tout bel exercice
Ennemy mortel du vice,
Fi du repos pareſſeux!

Pendant que la fiere adreſſe
D'un gendarme par la preſſe
Met d'autres armes à bas,
Cependant qu'un autre encore
De belles cources honore
Les lices & les combatz,
Dames, donez quelque gage,
Pour redoubler le courage
Et les forces & les cueurs
D'une autre muette bande
Qui ſans parler, vous demande
Vos graces & vos faveurs.
Ce pendant qu'à capriolles
Voltigent les jambes folles
Des amoureux ſans repos,
Et qu'on voit naiſtre en la place
Ceux qui ont meilleure grace
Et ceux qui ſont plus diſpos,
Tandis que mille careſſes
Mille ſerfz, mille maitreſſes
Ne font naufrage du temps,
Les uns triſtes ſe deſolent,
D'autres contens ſe conſolent,
Et aucuns ne perdent tems :
Des champions d'ymennee
L'ame eſt ailleurs adonnee,
Leurs deux yeux rompent le boys,
Leurs eſprits ſont en carriere,
Leur ame dance legere,
Ilz diſcourent ſans la voix.
Or quelque bal qui ſe trace,
Quelque lice qui ſe face,
La victoire de ce jour
Eſt à celuy là donnee

Qui es cendres d'hümennee
Conſomm' au jourdhuy l'amour.
C'eſt aſſez prouvé l'adreſſe,
La vertu & gentilleſſe
Et des cors & des eſpris :
Au coucher, que la journee
Trop longue eſt bien ordonnee
A d'autres coups entrepris!
L'eſtoille du ciel plus claire
Qui ſe couche la premiere
Donne le plus de clarté,
Et me ſemble, à voir ſa face,
Qu'une undelette ſe trace
Sur le lis de ſa beauté.
Je voy' tremblotter ſa bouche :
Ha! c'eſt qu'elle craint la touche
De ce brave combatant :
Si fault il les laiſſer faire,
Crains tu un doux adverſaire
Qui te craint & t'aime tant?
Tu te trompes, car tes larmes
Ne font pas mourir ſes armes,
Ce beau vermeil & ce blanc
Croiſſent ſon cueur & ſa gloire
Et il n'eſt belle victoire
Que par la perte de ſang.
Va t'en, Nimphe bienheurée,
Souffrir conſtante, aſſeuree,
Par tel la plaie du jour
Et la plaie d'himenee,
A qui tu avois donnee
L'autre plaie de l'amour.

XIV.

Non, non, je veux vivre autant
Comme vivra ta rigeur,
Mourir vaincueur & contant
De ton yre & mon malheur.
Je ne crains pas que l'effort
D'un dart me face mourir,
Mais j'ay bien peur que la mort
M'empeſche de plus ſouffrir :
Car l'aigreur de ton courroux
M'eſt plus douce que le miel,
Et cela me ſemble doux
Qui aux autres eſt du fiel.
Les injuſtes cruautez,
Les jeux qui me font mourir,
Les orgueilleuſes beautez
Ne m'ont laſſé de ſouffrir.
Soit le mal, ou ſoit le bien,
Je l'aime en venant de toy :
Ton yre n'emporte rien
Qui ne ſoit trop doux pour moy.
Je ſucce le demourant
De mes tourmans inhumains,
Je me plais en endurant
Les coups de tes blanches mains.
Mais pourtant retire un peu
Tes poignans enſanglantez,
Et fay' plus durer le feu
De tes douces cruautez,
Car je veux ſoufrir tousjours,
Je ne vis que de douleurs :

Que je baigne mes amours
Dans les ruiſſeaux de mes pleurs!
Ceux qui laſſez de ſouffrir
Et laſſez d'une beauté
Se veullent faire mourir
D'un courroux enſanglanté,
Ceux là n'ont jamais aimé
Les maux & la paſſion,
Ilz ont le doux eſtimé
Et fuy l'affliction.
Car qui ayme pour joir
D'un heureux contentement,
Il n'aime que ſon plaiſir
Et ne fuit que ſon tourment.
De ſoupirs & de douleurs
L'amour nous eſmeut le flanc,
L'amour s'abreuve de pleurs
Et ſoulle ſa faim de ſang.
Celuy qui aime le doux
Et craint de gouſter l'amer
Et qui meurt pour un courroux,
Comment pourroit-il aimer?
Celuy là ayme le mieux
Qui vit afin d'endurer,
Sans eſperance de mieux,
Eſperant ſans eſperer.
O amans! fouz d'eſtimer
Mourans pouvoir trouver mieux,
Si vous ſouffrez pour aimer,
Que peut la mort ſur les Dieux?
Jamais l'amour ne periſt,
Et noſtre malheur eſt tel
Que l'amour loge en l'eſprit,
Et l'eſprit eſt immortel.

Doncq' faire mourir le cueur
Et faire l'ame endurer,
C'eſt aider le malfaiteur
Et l'innocent martirer.

XV.

Tes yeux vaincueurs & languiſſans,
Tes ris de perles floriſſans,
Ta joue & ta bouche de roẓes
Me bruſlent ainſi peu à peu
Que ſans les pleurs dont tu m'arroſes,
Je fuſſe en bluette de feu.
Je ſuis noié de tant de pleurs
Que ſi tes yeux doux & vaincueurs,
Si ta joue & ta bouche encore
N'euſſent eſpris de leurs flambeaux
En moy le feu qui me devore,
Je ſerois fondu en ruiſſeaux.
Ainſi telẓ remedes cruelẓ
Font mes feux, mes pleurs immortelẓ:
Las! de quelle ſorte d'offence
Ay je peché pour tant ſouffrir?
Que ce ſoit peu de penitence
Pour me faire une fois mourir.

XVI.

Vous dites que je ſuis muable,
Que je ne ſers pas conſtemment,
Comment pourrois je ſur le ſable
Faire un aſſeuré fondement?

Vous babillez de ma froidure
Et je ſuis de feu toutefois :
Le feu eſt de telle nature
Qu'il ne peut bruſler ſans le bois.
Comment voulez vous que je face?
Mon ardeur en vous trouve lieu,
Le feu n'embraſe point la glace,
Mais la glace amortiſt le feu.
Tel eſt le bois, tell' eſt la flamme,
Telle beauté & telle ardeur :
Le cors eſt pareil à ſon ame,
A la dame le ſerviteur.
Voulez vous donc ſavoir, rebelles,
Qui a noié tant de chaleurs
Et tant de vives étincelles?
Ce ſont les ruiſſeaux de mes pleurs.
On ſe moque de ma miſere
Quant j'aime affectueuſement,
Et on me tourne à vitupere
Quant je metz fin à mon torment.
[Vous] voudriez bien que j'aimaſſe
Pour vous ſervir de paſſe temps,
Vraiment vous auriez bonne grace,
Friande, vous auriez bon temps.
Vous m'avez fait perdre courage
D'aymer, en m'accablant d'ennuis :
Ne blaſmés donq' point voſtre ouvrage,
Vous m'avez fait tel que je ſuis.

XVII.

A ce boix, ces pretz & ceſt antre
Offrons les jeux, les pleurs, les ſons,

La plume, les jeux, les chanſons
D'un poete, d'un amant, d'un chantre.
Liſez, prenez, enflez des trois,
Muſes, Nymphes & vous Echos
Des bois, des pretz, & des rocs,
Les vers, les larmes & la voix.

XVIII.

Il te fault oublier, ma plume,
Et ta nature & ta coutume,
Et fault maugré toi deſguiſant
Ceſte douceur acoutumee,
En bruire une ode envenimee
Du bref yambe mediſant.
Car tu n'eſpancherois ton yre
Meſdiſant que ſur le meſdire,
Deſſus la fureur ton deſpit,
Deſſus le lion ta proueſſe,
Deſſus le renard ta fineſſe
Et ton venin ſur un aſpit.
Je me deſplais quant par contrainte
Il fault que ma peine ſoit teinte
Au ſang d'un venimeux ſerpent,
Comme celuy qu'un crapaut fache,
Quant des piedz la teſte il luy cache,
Il s'envenime en le crevant.
Pourtant ſi je hay le meſdire,
Ce n'eſt pas, meſdiſante, à dire
Que tu meſdies impunement :
On medit en louant le vice,
Celuy qui blaſme la juſtice
Il meſdit auſſi, car il ment.

Ceſte juſtice au ver de terre
A permis de faire la guerre
A celuy qui le va ſoulant,
Moy je ne veux que la parolle
Pour chaſtier un peu la folle
Qui ne m'a faſché qu'en parlant.
Mon Dieu, quelle cruelle injure
Cette petite creature
Trouva aprés un bon repas!
Soulle, yvre comme une chouette,
Elle dit que j'eſtois un poete,
Et je dis qu'elle ne l'eſt pas.
Mais encore luy veux j'aprendre
Au moins, s'elle peut le comprendre,
Comment on doibt nommer chacun,
Et quant par le meſtier on nomme
Plus toſt que par le nom un homme,
Que ce ſoit pour le plus commun.
Je n'ay pas tousjours fait des carmes,
J'ay eſté ſoldat, homme d'armes,
Enfurché ſur un grand courcier
Qui eſtonnoit tout un village.
Tu me penſois plus d'adventage
De gendarm' ou arquebuzier.
Puiſque j'ay doncq' gaigné ma vie
Pauvre ſoldat de compaignie,
Tu pouvois, ſans m'injurier
D'une ſi trés piquante injure,
Me baptiſer, petite ordure,
Argolet ou arquebouzier.
Il euſt eſté plus convenable
Faire d'une eſcurie eſtable,
Et me reprochant le fumier
De noſtre royalle eſcurie,

Dire que j'y gagne ma vie
Et dire : Monſieur l'Eſcuier!
Mais ſi vulgairement on nomme
Soit une fille, ſoit un homme,
Par le meſtier le plus certain,
Dame! il faudra que je t'appelle
Ou madame la maquerelle,
Ou pour te complaire, putain.
Tu as bien veſcu quelque annee
N'eſtant que fraiche abandonnee,
Donnant de ton cors paſſe temps,
Mais depuis ta ſeconde couche
Que perſonne plus ne te touche,
Tu produis à dix ſept ans.
C'eſt ſans injure & ſans cholere,
Je t'euſſe bien nommé lingere,
Car comme j'ayme bien les vers,
Tu aimes bien la lingerie,
Mais tu n'en gagnes pas ta vie
Si bien que du luc à l'envers.
Tu pouvois nommer ſans reproche
Ce joueur de lut qui t'acroche
Ou ce baladin qui ravit
En te montrant ton pucelage
Du nom dont chacun tire gage
Et du meſtier dequoy il vit.

XIX.

D'une ame toute pareille
Furent honorez nos cors,
Car tu veille ſi je veille,
Et j'ay ſommeil ſi tu dors.

Rien que la vertu n'aſſemble
Et nos deſirs & nos veux
Qui ne ſoupirent enſemble
Rien qui ne ſoit vertueux.
Une envie porte envie
A ces deux conformitez
Et ne peut rendre ſa vie
Pareille à nos voluntez.
La ver u nous a fait faire
L'union qui luy deſplaiſt,
Si elle ayme ſon contraire,
Vous pouvez pencer que c'eſt.

XX.

Que je te plains, beauté divine!
Ha! que ta fortune eſt maligne,
Ha! que ton ſort eſt malheureux,
Ha! qu'inhumains te ſont les Cieux
Et le deſtin qui vous aſſemble,
Le clair jour & la nuit enſemble,
Le fier, le faux, l'aveugle ſort
Qui met la vie avecq' la mort!
Enragee, aveugle Fortune
Qui met ceſte vieille importune
Sur les tallons de ma beauté!
Comme en un pais ſurmonté
On met les garniſons cruelles,
On y baſtit des citadelles,
Et de mille autres inventions
On y fait mille extorſions.
Le jour t'eſt plain de faſcherie
Pour la faſcheuſe compagnie

De ce vieux ſerpent plain d'effroy
Que tousjours on couple avec toy,
Qui en grondant deffend ta porte
Des peſtes d'une alene forte,
Sur le ſeuil de l'uis enbrené,
Comme un vieux barbet enchaiſné.
Ainſi tu es une Andromede,
Et ſi je ne trouve remede
Pour te ãelivrer, tu ſeras
A tout jamais entre les bras
De ce morce marin preſſee,
Mais je veux eſtre ton Perſee
Et faire ce monſtre nouveau
Trebucher un jour dedans l'eau.
Elle fait, mon ange dyvine,
En ton cabinet ſa cuiſine
Et fait d'un meſme cabinet
Et ſa cuiſine & ſon retrait.
Là vous voiez par ordonnance
Chopines, jambons de Mayance,
Formages & vous voiez là
La quinte eſſance de cela.
Mais ſi toſt que la nuit s'approche,
L'ire, l'injure, le reproche
Pouſſent du goſier ſon venin
Parmy les vapeurs de ſon vin :
Dans le lit lui fault la parolle,
Les mains en ſa profiterolle,
Et en rottant neuf ou dix fois
Finit le banquet & la-vois.
Lors de poudre de cypre & d'ambre,
En un petit coin de la chambre,
Ma mignonne de doitz mignons
Couvre ſes cheveux fins & blons,

Et puis ſi toſt quelle a mangee
Sa cuillerette de dragee,
Soupirant trois fois ſon malheur,
Par force aproche ſon horreur.
Là, ma vieille truie endormie
Croiſe la place de ma mye,
Et a deſſus ſon oreiller
Son cul qu'on ne peut reveiller :
L'horreur de l'une & l'autre feſſe
Fait ſi grand peur à ma maitreſſe
Qu'elle choiſiſt en quelque coin
Son adventage le plus loin.
Elle veille avecq' ſon martire,
Et ſon petit cueur lui ſoupire
Et dit en deſtournant ſon œil :
Ce n'eſt pas icy mon pareil.
L'autre charrette mal graiſſee
Ronfle & n'a rien en ſa penſee
Que les vins [ou] mauvais ou bons,
Les cervelais ou les jambons.
Or tout cela n'eſt rien encore
Qui ne voit au point de l'aurore,
Si toſt que le jour eſt venu,
Dormir l'un & l'autre corps nu :
L'un à qui par trop la nuit dure
Des piedz pouſſe la couverture,
L'autre par l'indigeſtion
Tormente ſa collation.
La douce blancheur de ma mye,
Et non ſon ame eſt endormye,
Et le plus ſouvent ſes cheveux
Sont deſployés ſur les linceux,
Flottans à treſſelettes blondes,
Comme au gré des zephirs les ondes,

Et ne ſouffrent d'autres odeurs
Que celles du baume & des fleurs.
L'autre a la perruque taigneuſe
D'une acquence faryneuſe,
Un combat deſſus & deſſoubz
De punaiſes avecq' les pous :
Tout grouille & tout cela s'aſſemble,
Et tout ce gros amas reſemble
Au poil d'un vieux barbet croté,
Au fruit d'un ſerpent avorté.
Qui voit les yeux de ma mignonne,
Lorſque ſa paupiere beſonne
Et ſes petis bors bien couvers
Les fait deſirer eſtre ouvers,
Qui voit ſa bouche vermellette,
De ſes dens la blanche rangette,
Tout cela ne ſemble point mal
Aux perles deſſoubz le coural.
Auprés les paupieres fermees
De la vieille où les araignees
Ont fait leurs nidz depuis le ſoir,
On a l'odeur de l'entonnoir
De ſa gueule paſle & pourrie
Que mille chancres ont fletrie,
Et la chaſſie de ſes yeux,
Et l'egout de ſon nez morveux.
Conſiderez pour un martire
Un petit teton qui ſoupire,
Qui s'enflant repouſſe orgueilleux
De deux bons pouces les linceux,
Une main s'eſtend my fermee
Sur la cuiſſe la mieux aymee,
Et dedans l'entre deux du ſein
Se loge une autre blanche main.

Pour oreiller on voit la beſte
Qui met un teſtin ſoubz ſa teſte,
Qui grouille ainſi en ſe mouvant
Qu'une cornemuze ſans vent,
Sur la peau de l'autre tetace
Un matin ſe couche en la place,
Et en ſort pour le paindre tout
Un flus d'apoſtume du bout.
Ma fillette monſtre ſa hanche,
Et un peu de ſa cuiſſe blanche
Plus que lis, que neige & ſatin,
Et ſes tetons ſur le matin
Ont paſſé le bout de ſa couche.
Helas! qui retiendra ſa bouche,
Pour en la trompant doucement
Le baiſer cent fois en dormant!
Ce cul ridé à ma maitreſſe
Imprime, touchant à ſa feſſe,
Mille coches en un monceau
De gringuenaudes de pourceau
Grouſſes comme groſſes ſumees,
Mille mouches empoiſonnees,
Et le plus patient eſprit
Y mettroit le feu par deſpit.
Mais ma mignonne cache encore
Ce que je cache & que j'honore,
Et qui, ſans nommer, eſt au flanc
Environné de cotton blanc,
Comme un petit bouton de roze
Non encor à demy deſcloze.
Mais j'en parle ſans avoir ſeu,
Elle meſme ne l'a pas veu,
Ouy bien les barbes entraſſees,
Et mille peaux repetaſſees,

Et je ne ſais quoy de couleur
De vieux codinde en ſa chaleur.
Une plaie & une ſavatte
De boyaux pendant, une ratte
Et deux feuilles rouges de chous
Qui luy barbouillent les genous.
Fuions, la villaine ha voymie
Sa gorge auprés de mon amie
Où un amas rouge de vin
Fait baller la chair & le pain
Comme un porceau dedans la boue :
Là dedans la vieille ſe jouë,
Et en la meſme ſauce qu'on met
En Allemagne un vieux brochet.
C'eſt ainſi que fortune aſſemble
La Gorgonne & Venus enſemble.
Ainſi le miſerable ſort
Meſle la vie avecq' la mort.
Que je te plains, beauté divine
Et que ta fortune eſt maligne!
Ah, qu'inhumains te ſont les Cieux!
Ah, qu'inhumains te ſont les Dieux!

XXI.

Ceulx là qui aiment la louange
Se verront louez par eſchange,
Mais je n'ayme pas à louer
Les langues qui ont eſtimee
Plus que la dextre renommee
La gauche & ne ſont qu'en jouer.
Or, meſdiſante, toutes celles
Qui ont eſchapé tes querelles

Et tant de propos odieux
Se banderont pour ma deffence,
C'eſt cela qui fait que je pence
N'avoir pas beaucoup d'envieux.
Je n'epeluche point la vie
De ma deſloyale ennemie,
Les ruzes de ſes jeunes jours,
L'impudence de ſa jeuneſſe,
Et ſon renom point je ne bleſſe
Pour eſcrire [ici] ſes amours.
Je ne me plains pas de grand choſe,
Seulement d'une rage encloſe
Elle meſdit pour ſe jouer,
Mentant & flattant elle cauſe
Et diffame ceulx là ſans cauſe
Qui mentiroient pour la louer.
Parmy les vertueuſes croiſſent
Ses vices, & plus nous paroiſſent
Aiſés à voir & clairs à l'oeil
Soubz les beautez qu'elle frequente,
Car la charogne eſt plus puante
Tant plus on la met au ſoleil.
Je dis qu'elle n'en ſuit encore
La troupe qu'elle deshonore
De ſes vices & de ſes mœurs,
Parmi les vertus vicieuſe
Où elle ſe fait venimeuſe
Comme un ſerpent entre les fleurs.
Je dirois bien qu'elle ruine,
Qu'elle tuë de medecyne
Ses germes, & que plus d'un coup
Trompans aprés eſtre trompee
Ell' a en jument eſchapee
Donné un coup de pied au loup.

Je me plains de quoy la traitreſſe
Enchante & faſche ma maitreſſe
De propos & d'un air punais.
Ses propos me mettent en haine
Et des peſtes de ſon allaine
Elle luy fait boucher le nez.
Mais ne l'eſcoute plus, mignonne,
Car le deſplaiſir que te donne
Une ſi mal plaiſante odeur
Ne bleſſe tant que ſa parolle :
L'une juſqu'à l'ame t'affolle
Et l'autre ne paſſe le cueur.
Qui ne croiroit à voir ſa face
Et l'effrontement de ſa grace
Le bon naturel de ſon cueur :
La nature l'a fait camuſe,
Et veult dire pour ſon excuſe
Que c'eſt ſon nez qui eſt moqueur.
Les beaux cors ont des ames belles
Et les nourriſſent toutes telles
Que les deſcouvre le dehors,
Hors mis ton ame deſguiſee,
Car elle eſt plus cauteriſee
Et plus infecte que le cors.
Et ta menſonge & ton meſdire
Et tout le mal que tu peux dire
Ne peuvent troubler mes eſpritz :
Fai' donc du pis que tu puis faire,
Ta louange m'eſt vitupere,
Je ſuis priſé par ton meſpris.

XXII.

Marroquin, pour te faire vivre,
J'avois entaſſé un gros livre
Envenimé d'un gros diſcours
De tes chaleurs, de tes amours,
Et par tes aages impudiques
Arrangé tes fureurs ſaphiques.
Là je contois que ton berceau
A peine fut jamais puceau,
L'horoſcope de ta naiſſance,
Les paſſe temps de ton enfance,
Comme on faiſoit, quant tu criois,
Changer en un rire ta vois
Au branle gay d'une chopine,
A voir chaucher une geſyne,
La chienne & le chien enbeſez,
Deux poux l'un & l'autre entaſſez.
Jamais tu n'eſtois resjouie
Q'en contemplant la vilenie,
Une cane ſoubz un canard,
Une oy' enveʒee d'un jard.
Puis je contois au ſecond aage
Le ſegond progreʒ de ta rage,
Comme à ſix & ſept & huit ans,
Tous les garçons petis enfans
Tordans autour du doit leurs guilles,
Fourgonnilloient tes eſpondrilles.
Trois ans apreʒ en un garet
Tu leur fis un haran ſauret
Ou un monſtre preſque ſemblable,
Et puys pour te rendre agreable,

Comment tu fis ton marroquin
Paroiſtre de loin chevrotin,
Qu'en trois cens ſortes de meſnage
Tu revendis ton pucelage,
Que tu feuz à trois cens gaſcons
Le vendre de trois cens façons.
Et depuis croiſſant ton courage
Et ta chaleur ainſi que l'aage,
Tu eſtallois ton marroquin,
Tirant du noble & du coquin
Le plaiſir & la recompence.
Je n'oubliois pas ta prudence
Qui eſt de vendre ta beauté
Autant que tu as achaté
Le blanc cheuz un apoticaire,
Et prenant autant pour le faire.
Mais puis aprez, avecq' le temps,
Diminua ce paſſe temps.
Tu enrageois alors que l'aage
T'afoibliſt le cors, non la rage,
Les attraitz, & non la chaleur,
T'oſta les amans, non le cueur,
Au lieu de louer ton bagage,
Te força de prendre à louage,
Et te fit en mordant tes doits
Acheter ce que tu vendois.
Je n'oublioys que qui ſe joue
A toy & ſe frotte à ta joue,
Il ſe leve blanc & beau filz,
Et je contois comme tu fis
Un autre chauve de la teſte
Emporter du poil de la beſte
En luy donnant de tes cheveux.
Et à un vieillard chaleureux

Tu fis grand proffit, ce me ſemble,
Alors que vous frottans enſemble
Lors qu'il n'avoit plus que deux dans,
Tu luy en crachas trois dedans.
Je contois que j'ay ouy dire
Que tu pleures, que tu ſoupire,
Que tu gemis, que tu te plains,
Eſprouvant les faitz des humains.
Je fais là un héraclitique
Et un diſcours philoſophique,
Puis je conclus qu'aiant gouſté
Des hommes l'imbecilité,
Tu pleures ſur la creature
Et ſur les defaux de nature.
Enfin je fis dire à mes vers
Ta brave deſcent' aux Enfers,
Que tu voulus payer la barque
Comme d'une letre de marque
Et ofrant ton cas à Caron,
Mais luy du plat d'un aviron
Te bailla tel coup ſur la feſſe
Qu'il te jeta hors de la preſſe,
Puis alors tout l'Enfer qui voit
Qu'une grand' putain arrivoit
Court en gros, chaqu'un ſe depeſche
Comme à la marchandiſe freſche.
Tout l'Enfer ſur toy fut laſſé,
Tout fut recreu, tout haraſſé,
Et tout à la fin de la dance
Fut boir' au fleuve d'oubliance,
Car au combat reiteré
Chaqu'un ſe ſentit alteré,
Et chaqu'un perdit la memoire,
Hormis maroquin qui pour boire

Ne pouvoit ſon train oublier.
Mais Radamant la fit noyer :
Marroquin fut demy noyee
Avant ſa chaleur oubliee.
Il y a mille autres diſcours
De tes ſalles chaudes amours.
J'avoys imité l'Eneide,
Les nommans Maroquineide,
Mais lorſque ce livre fut fait.
Checun le trouva ſi infait,
Les vocables d'art ſi eſtranges,
Que j'ay enterré tes louanges,
Et n'eſtant plus ſemblable à moy
Ores je m'en excuſe à toy
Et je t'adviſe que mon aage
M'a fait moins heureux & plus ſage,
Et ſi ce n'eſtoit que je veux
Que des filles les chaſtes yeux
Ne s'offencent liſans mon livre,
A jamais je ferois revivre
D'ords & d'impudiques diſcours
Tes ords, impudiques amours.

XXIII.

Mignonnes, venez chanter,
Race du grand Jupiter,
Et d'un mignardelet ſtille
Louans mon jardin fertille,
Mon fertille jardinet,
De mes pleurs le cabinet,
Qui tous les matins aporte
Apetis de toute ſorte

Et qui ne peut deſnier
Ses fruitz à ſon jardinier.
Là floriſſent entaſſees
Mille bizarres penſees,
Qui de nuantes couleurs
Naiſſent de meſmes humeurs,
Là les incarnattes roſes
Ouvrent leurs beautez deſcloſes,
Là floriſſent les oeilletz
Cramoiſis & vermeilletz,
Là prend acroiſſance & vie
La violette, encholie,
Marjolenne, tims, perſilz,
Les romarins, les ſoucilz,
L'aſpic & les violettes,
Et les pommes d'amourettes,
Et l'herbe qui au ſoleil
Tourne & retourne ſon oeil.
Mais tu n'as rien de ſauvage,
Petit jardin mon ouvrage,
Tu as de toute façon
De ſalades, le creſon,
Serfeuil, laithuez pommees,
Pimprenelles, ſicourees.
Il n'y a, comme je croy,
Plaiſir qui ne ſoit en toy,
Petit jardin qui arroſes
Tes groſeliers & tes rozes
De ce petit ruiſſelet
Murmurant, argentelet,
De ceſte unde criſtaline
Qui trotte, fuit & chemine
Et s'eſchappe entre les fleurs,
Et aroze les couleurs

Des allees droites, unies,
De telles perles garnies,
Comme des aſtres le ciel.
Voiez là la mouche à miel
Qui vivant à ſa coutume,
Bourdonnant, pille & eſcume
La fleur, la feuille laiſſant,
Et puis eſſore en repaſſant
Ses elles d'or ſur la feille.
Là, di je, ſe paiſt l'abeille
De tim & boy la roſee.
Là, la vigne, l'eſpouſee
De l'hormeau, ſe fait courber
Et du ſoleil deſtourner
Vient la chaleur de ſa branche :
L'hormeau ſoubz elle ſe panche,
Et s'accolant de leur bras
Font cent mille amoureux las.
Puis j'entens dans leurs umbrages
Les doux chans, les doux langages
De mille mignardz oiſeaux,
Citoiens de ces rameaux.
Ces doux chans & ces umbrages,
Ces umbres & ces ramages
Au coing de mon jardinet
Font un petit cabinet.
C'eſt là deſſoubz que je donne
Rendez vous à ma mignonne,
C'eſt là deſſoubz que nos bras
Font d'autres amoureux las,
D'autres priſes amoureuſes,
Des unions plus heureuſes
Que ne ſont les rameaux pris
De vignes & leurs maris.

Là, noſtre amoureux langage
Nous plaiſt plus que le ramage
De ces muſiciens oiſeaux
Qui ſont là nos maquereaux.
Je cueille mieux que l'abeille
La fleur en laiſſant la feille,
Là d'un eternel baiſer
Puiſſe ma bouche arroſer
D'une plus douce rozee
Que la fleur n'eſt arroſee,
Là les ruiſſeaux de nos pleurs
Mouillent les vives couleurs
De la beauté qui fait honte
Aux fleurs & les fleurs ſurmonte.
Au paradis de ſon teint,
Comme en mon jardin eſt paint
Un beau printemps de fleurettes,
Les œilletz, les violettes,
Les roſes & les boutons
Fleuriſſent ſur ſes tetons :
Là, je cuille l'encholie
Qui martiriſe ma vie,
J'y prens, j'y metz mon ſoucy,
La penſee y eſt auſſi.
L'herbe au ſoleil s'y eſpreuve,
Car tousjours mon œil ſe treuve
Suivant ma dame & ſon œil,
De mon humeur le ſoleil.
Douces fleurs eſpanouies,
Que mes amours & vos vies,
Vos beautés & mon amour
Ne ſoient fenez en un jour!

XXIV.

Petit livre, le mignon,
Le filz & le compagnon
De ton maiſtre, petit livre
Qui dedans toy fais revivre
De ton maiſtre les amis,
Souffre que mon nom ſoit mis
En ce coin pour teſmoignage
Que mon cueur y eſt en gage.
Si ton maiſtre avoit ſoucy
D'or & de perles auſſi,
Ce que le nocher mandie
Des coſtez chaux de l'Indie
Euſt eſclaté promptement :
J'euſſe mis un diamant
Pour parer ta couverture.
Ton maiſtre, de ſa nature,
Ayme mieux les vers, auſſi
J'ay eſcrit tes vers icy,
Et par ces vers je engage
Plus d'amour que de langage.
Eſcris tu quelle arrogance
A ce Mæcenne des ars,
Circuy de toutes pars
Des ſoleilz de noſtre France?
Pence comme il ſera beau
Aprés la voix doux coulante
Du cigne qui ſa mort chante
Oyr l'enroué corbeau.
Ceux qui ont tousjours leur table
Plaine de vivre plaiſans,

Qui ont de tourtes, de faiſans
Et d'embroiſie aimable,
Commant trouveroient ilz bon
Les viandes du village,
Les fruitz aigres, le laitage,
Le bouquet ſur le janbon?
Pourquoy non? tout ainſi comme
Les perdris faſchent noz Roys
Qui vont aux chams quelqueſois
Manger les choux du bonhomme.
Tu ſeras doncq' aiſement
Pa là, ma muſe, eſtimee
Et au moins ſeras aimee
Par le ſimple changement.

XXV.

POUR UNE MOUCHE SUR LE FRONT DE [DIANE].

Tout ce qui naiſt des elemens,
Tous animaux ſont eſporteꝛ
A faire croiſtre mes tourmens,
Comme ils accroiſſent vos beauteꝛ.
Voiés vous ceſte mouche noire
Qui croiſt, en aprochant tousjours
Son ebenne de voſtre yvoire,
Et vos beauteꝛ & mes amours.
Si toſt que voſtre blanche main
La dechaſſe de voſtre front,
Elle s'enleve & puis ſe ſont
Tout auſſi toſt ſur voſtre ſein,
C'eſt voſtre indiſſible puiſſance
Qui la rend ſenſible & la point.

Donnant l'ame & la congnoiſſance
Meſme aux choſes qui n'en ont point.
Ainſi vos beaux tretz s'acroiſſans
Vous feront ſuivre puis aprés
Aux mons, aux rocz & aux foreſtz,
Aux flotz & aux vens fremiſſans.
Mais voiez vous encor' la mouche
Qui m'enbraſant pour ſon plaiſir,
S'eſt repoſé ſur voſtre bouche,
Donnant jalouzie & deſir.
Ha! ma Diane, je me plains
De ce que trop vous ſupportez:
Où ſont ces affligeantes mains
Qui puniſſent mes privautez?
Pourquoy ne bruſlez-vous ſon aeſle,
Si ce n'eſt que vous aimez mieux
Ce feu là pour moy que pour elle,
Ce feu bruſlant de voz beaux yeux?
Je croy' que voiant arriver
Le froid qui lui donne la mort,
Elle penſe baſtir un fort
Sur voſtre ſein pour ſon yver:
Pour Dieu, chaſſez-la, ma mignonne,
Pour Dieu, mignonne, chaſſez-la,
Ou je meurs ſi on ne me donne
Autant de credit que cela.
Ou bien ſans vous y amuzer,
Il me ſemble qu'il ſera mieux.
Si vous fermiez un peu les yeux,
Que je la chaſſe d'un baizer.
Je ſers bien plus à voſtre gloire
Que la mouche à voſtre grandeur,
Car je vous fais avoir victoire
Du temps, elle d'une couleur.

XXVI.

Ainſi puiſſent tous les jours
Vos beaux & nouveaux amours,
De fleurs nouvelles & belles,
Flammes belles & nouvelles,
Douces & aigres douleurs,
De riz, de jeuz & de pleurs,
Mille peurs, mill' algarades,
De mille claires œillades,
Et mille mignardz propos,
Mignarder voſtre repos!
Fonlebon, je porte envie
Au doux ſoucy de ta vie :
Anne, je t'envye auſſy
Ton doux amoureux ſoucy.
Les plaiſirs de voſtre braiſe
Et les flammes de voſtre aiſe,
Vos impatiens deſirs,
L'atente de vos plaiſirs
Font que d'un pareil martire
L'un & l'autre cueur ſoupire.
Haſtez donc, haſtez vos jours
O mignardez les amours,
Qu'en trop long printemps l'atente
De l'aymant & de l'aymante
Ne fleuriſſent les deſirs
Sans tirer fruit des plaiſirs.
Fonlebon, Anne ta mye
T'eſt plus chere que ta vie,
Que ton cueur & ton amour,
Que tes yeux & que ton jour.

Fonlebon, ſois luy fidelle,
Tu n'es pas trompé en elle :
Anne t'ayme cent fois mieux
Que ton cueur, ne que tes yeux.
Ainſi, de flammes nouvelles,
De fleurs nouvelles & belles.
Vos beaux & nouveaux amours
Puiſſent croiſtre tous les jours!

XXVII.

J'ay le ſang eſcumeux attaint
D'un mal qui pourtant n'eſt pas feint
Et s'il vient d'une cauſe feinte,
Ma jalouſie en croiſt tousjours,
Et alume une flamme ſainte
De vos feintes ſaintes amours.
J'ayme ſans beaucoup de ſoucy,
Je viens furieux & tranſy :
L'amour libre & la jalouſie
Qui flatte, qui bruſle les cueurs
Et de Pandore & de Thelie
Me preſſe d'aiſe & de rigueurs.
Pandolphe en bruſlant enflamme,
Et ſans martire bien aime.
La beauté que tu ſers t'adore,
Et tu peus à ton gré choiſir
En ta Thelie, en ta Pandore
Le libre & le geenné plaiſir.
Douces geennes & libertez
De deux cueurs eſpris, enchantez,
Tu as, o douce & fiere envie,
Fierement, doucement eſpris

Et de Pandore & de Thelie
Les beaux cors & les beaux eſprits.
Voſtre Pandolphe eſt par vous fait
Accomply, divin & parfaict,
Et en le voulant tel congnoiſtre,
Vos jugemens, vos paſſions
Auſſi accomply le font eſtre
En heur, comme en perfections.
Pandolphe, je bruſle envieux
De la louange, & de mes yeux
Flamboie la rage & l'envie,
Mais la louange n'eſt plus rien,
L'amour de Pandore & Thelye
Sont le ſeul & ſouverain bien.
Pandolphe parfait & heureux,
Vertueux, aimé beaucoup mieux
Que toutes les vertus enſemble
Ne vallent, tu en es doué,
Mais ton heur d'eſtre aimé me ſemble
Plus que celuy d'eſtre loué.
Mon eſprit ſent un dur combat,
Mon cueur contre luy ſe debat,
Voici une diſpute eſtrange,
Car l'eſprit eſt ambitieux :
Que pourroit-il ſouhaitter mieux
Sur le parfait de la louange?
L'amour de la louange eſprit
Si furieuſement l'eſprit,
Que ſon amour eſt plus parfaite;
Or pour apaiſer leur douleur
Il eſt force que je ſouhaitte
Le merite auſſi bien que l'heur.
Encor' ne ſai' je que choiſir
De ce beau furieux deſir,

De ceſte douce jalouſie,
De la feinte & ſainte fureur
Qui bruſlant devora Thalye,
Ne vient que de force de cueur :
Ou ſi en eſtant bien aymé,
Enflammant ſans eſtre enflammé
D'une rage qui me devore,
Aſſerviſſant, non aſſervy,
Il vault bien mieux aymer Pandore,
La ravir ſans eſtre ravy.
La priſon a tant de beauté
Et ſi douce eſt la liberté,
Je ſuis ſi friant de martire
Et j'ayme tant le franc plaiſir
Je ne puis que je ne deſire
Poſſeder le tout ſans choiſir.
Ainſi, Dames, vous avez fait
En l'amour ſouhait ſi parfait,
Que l'immortel qui voudroit dire
Et paindre un immortel deſir
Ne peult plus que quant je deſire
Eſtre Pandolphe, puis mourir.

XXVIII.

Non, je n'ayme pas le peſant,
Mais bien le leger, le luiſant :
Je me ſens aſſez de courage
Pour voulloir & pour voller mieux,
Et mon eſprit qui eſt volage
Volle tousjours vers les Cieux (ſic).
Je deſdagne ce gros fardeau
De la terre peſante & d'eau

Et encor' ce qui ſent la terre :
Je volle hault, j'ay en meſpris
Ceſte maſſe qui fait la guerre
Aux beaux & volages eſpritz.
Quant le chaos fut demeſlé,
Tout le peſant fut devalé
Au centre, les ſerpens, la peſte,
Les enfers, le vice, les maux :
Le doux, le ſubtil fut celeſte
Et volla dans les lieux plus haux.
Le Ciel, pais de nos eſpritz,
Les aiant à voller apris
Au lieu où ilz ont prins naiſſance,
Les fait vivre icy eſtrangers :
Comme legere eſt leur ſubſtance
Ilz ſont volages & legers.
Les eſpritz qui ont moins du cors
Et moins du peſant ſont plus fortz :
Le cors qui eſt le plus terreſtre
Et plus peſant n'eſt plus maiſon
Propre à l'eſprit & ne peult eſtre
Rien que ſa faſcheuſe priſon.
Toute vertu eſt nee aux Cieux ;
Tout cela qui eſt vicieux
Recongnoiſt la terre pour mere,
Checun ſon pareil eliſant :
Toute vertu eſt donc legere,
Tout vice conſtant & peſant.
Conſiderez encor' un peu
Que nos ames ne ſont que feu
Qui eſt plus leger que les flammes,
Les flammes ne peuvent aller
Au Ciel, au vray pais des ames,
Que laiſſant le cors pour voller.

Vous voiez les cors animez
De braves eſpritz conſommez,
Et ceux qui ont moins de ſubſtance,
De chair & de pois envieux
Ont des eſpritz de telle eſſance
Qu'ilz fouillent le ſecret des Cieux.
La conſtance eſt abſurdité,
La celeſte legereté
Change la ſaiſon morne & bleſme :
Je preuve cela par les fleurs.
Par moy, peult eſtre par vous meſme,
Qui n'avons en terre que pleurs.
Bien qu'au contraire m'eſtimant
Immobile, endurcy amant,
Comme huit ans le pourroit dire,
Vous avez bien voulu choiſir
Ce paradoxe pour en rire,
Je le deffendz pour mon plaiſir.

XXIX.

Celuy là qui a congneue
Ta grace & ta beauté neue
Eſt forcé de deſirer,
Qu'ainſi comme elle eſt priſee,
Elle fuſt auſſi aiſee
A enſuivre qu'admirer.
Ta gloire s'eſt emplumee
Des pannes de renommee
Pour eſcumer l'univers,
Dorant le plis de ſes aelles
Et ſes beautez non pareilles
Et ſa gorge de mes vers.

Ta n'as beſoin que je loue,
Tu n'as beſoin que je voue
A toy mes vers, mes eſpritz,
Car ta vertu n'eſt pas telle
Qu'elle ne ſoit immortelle
Sans l'aide de mes eſcritz.
Je te loue & veux eſlire
Ce ſubject pour en bien dire,
Mais non ſelon l'argument,
Et je n'en crains repentance,
Sinon que par l'ignorance
Je parle trop froidement.
Ne trouve pourtant eſtrange,
Si tu voiois que la louange
Que je t'ay voulu voüer
Ne monſtre que le courage
D'un eſprit aſſez volage
Eſt leger pour te louer.
Que me ſert, cruellement belle,
Que me ſert, doucement cruelle,
Ton euil doux en ſes cruautez,
Le fiel ſoubz le miel de ta grace,
Si tu deſcoches de ta face
Aultant de mortz que de beautez!
Ta main doucement me repoulce,
Et ta parolle encores plus douce
Glace mon cueur en l'enflammant :
Tu me refuſes ſans cholere,
Et en riant de ma priere
Tu me fais mourir doucement.
Mais fiere quant tu me repouſſe,
Ta vois & ſi rude & ſi douce
De ton courroux monſtre l'effort,
Ainſi qu'un juge impitoiable

Qui apelle un pauvre coupable
« Mon filz » en le jugeant à mort.
Ton ris, ainſi qu'une eau riante,
M'embraſe d'une ſoif ardente
Où rien que mon eſpoir ne boit,
Et alors tu me trompes comme
On fait un enfant d'une pomme
En ne lui laiſſant que le doit.
Ainſi la mer nous eſpouvente
D'une impitoiable tourmente
Qu'elle cachoit deſſoubz un ris.
Tu fais mentir mon eſperance
Comme l'arbre qui trop s'advance
Et fleuriſt ſans porter les fruitz.
Ne gaſte, en riant inhumaine,
Les fruitz demy meurs de ma peine
Et l'eſpoir de mon amitié,
Ne me ſois plus ſi gratieuſe,
Mais d'une face rigoreuſe
Fay' moi congnoiſtre ta pitié.
Ne me ris plus pour me deſtruire,
Mais me fais heureux ſans me rire,
Car, ma Deeſſe, j'ayme mieux
Voiant & ſentant le contraire,
Recevoir un ouy en collere
Qu'un nenny d'un œil gratieux.

XXX.

Je vous ai dit que les chaleurs
Du Ciel ſont celles de ma vie,
Et que de l'ame de mes pleurs
Naiſſent les cauſes de la pluie,

De mes ſeuz, commettes mouvans,
De mes humeurs ſont les nuages,
De mes ſoupirs viennent les rages
Des eſclairs, des fouldres, des vans :
Il pleut comme vous pouvez voir,
Des excremens de ma triſteſſe.
Ce n'eſt pour couvrir mon devoir,
Ne pour m'excuſer de promeſſe,
Qu'il m'eſt force de demourer
Privé du bien de voſtre veuë
Tant que j'aye crevé la nuë
Et que je ſois las de pleurer.
En pleurant il me ſemble mieux
De m'excuſer & vous eſcrire :
Je ne veux vous monſtrer les yeux
Que rians pour vous faire rire,
Mes pleurs me deplaiſent dequoy
Ilz nuiſent à voſtre meſnage,
Mes larmes vous portent dommage
Et vous nuiſent aſſez ſans moy.

XXXI.

La douce, agreable Cybelle
Du doux Avril ſe faiſoit belle,
Eſmaillant de mille couleurs
Et embaumant de mille fleurs
Et de mille beautez deſcloſes
D'oiellez cramoiſis & de roſes
Un verger d'amour en ſon ſein,
Et pilloit de ſa blanche main
ſur l'Eſté, ſur Ceres l'heureuſe,
L'eſpic, la glenne planteureuſe,

Rehauſſant ſon beau ſein paré
De l'or & du jaune doré,
Coulleur de Cibelle amiable,
Coulleur à Phebus agreable;
Et puis quant l'automne eſt venu,
Cuillant le riche revenu,
Les rentes que luy doit Pommone,
Encore elle pare l'autonne.
Le printemps a heu les deſirs
Et l'autonne prend les plaiſirs,
C'eſt lors qu'elle preſſe & agence
Aux cornes de ſon abondance
Un million de fruitz preſſez
De ſa blanche main agencez.
Et puis, quant l'yver plain de glace
Pence triumpher de ſa face,
Maſſacrant l'honneur de la branche,
Elle prend une robe blanche
Plus belle que les prez floris,
De plus d'eſclat que les eſpis,
Et lors en pais elle s'adonne
A gouſter les fruitz de l'autonne,
Et deſſoubz ſa blanche beauté
Joiſt du chault labeur d'eſté,
Et en pais ſent la joiſſance
Du printemps & de l'eſperance.
Toute blancheur, tout ornement
S'acompare à ſon veſtement.
Son Saturne, plus froid que glace,
Fronçant le moiſy de ſa face,
Gratte d'ongles crochuz & longs
Les craſſes de ſes gros ſillons.
Le vieillard ne peult faire chere
A la belle Opis, noſtre mere,

Et elle d'un œil deſdaigneux
Tourne le dos au rechigneux,
Eſpanouiſſant à la veuë
Du beau ſoleil ſa beauté nue,
Luy fait voller mille ſoupirs
Deſſus les aelles des Zephirs.
Cependant que Saturne aſſemble
La teſte & les genoux enſemble
Et autour du feu ſe plaignant,
Regarde tout en rechignant,
Apollo à la barbe blonde
Viſite la beauté du monde,
Donne à la terre ſes beaux jours,
Croiſt ſes beautez de ſes amours,
Luy donne de mille eſtincelles
Ses feuz, ſes chaleurs naturelles,
Prend la moitié de ſon ennuy.
Il eſt ſon ame, elle de luy
Qui recongnoiſſant bien les choſes,
Luy ouvre ſon beau ſein de roſes
Et en loier de ſes chaleurs
Luy offre du baume & des fleurs.
Elle le retire & deſguiſe,
Lorſqu'il ſe fait paſteur d'Amphriſe,
Et pour le ſouldre deſcoché
En ſon ſein elle l'a caché.
Puis le ſoleil anime encore
Les perles que la nuit adore,
Offrant mille & vingt deux feuz
A la belle Ops & à ſes yeux,
Neʒ à la ſervir, à luy plaire.
De là vient mainte nuit plus claire
Qui favoriſe leurs amours
Et qui incline par leurs cours

Ses humeurs de leur influances
Et favorise leur semences
De leur vapeurs, de leur beauté.
D'Ops vient leur cause de clarté
Et recoivent l'humeur montee
Par la voie blanche laitee.
Apollo chante force vers
Sur gaillards subgectz & divers
Où il contoit ses mignardises,
Son espoir & ses entreprises,
Et fait sur son luth tous les jours
Babiller ses douces amours :
Et la terre produit la plante
Dont lors que sa victoire chante,
Pour ses armes & pour ses vers
Il se pare de rameaux vers;
Le soleil quant le temps la tuė,
La fait revivre de sa veuė.
Toutes les Deités un jour
Prenoient plaisir à cest amour :
Les Dieux aiment les armonies
Et aiment les beautez unies.
Ilz virent en un tableau feint
Que Phebus le docte avoit peint
Saturne qui trembloit la fiebvre.
On luy fait bien des piedz de chevre,
Mais tout est permis au pinceau,
Il mit les cornes au chapeau.
Tous les Dieux se prindrent à rire
Quant Saturne fut un Satire,
Luy disant : tu as de ton filz
Cela qu'à ton pere tu fis.
Le vieillard blapheme de rage,
Et resolu en cocuage

Souffre que Cibelle ſe vange
De ce que ſes enfans il mange.

PAUSE.

La douce & blanche Cibelle
Se pare de nege & faict belle
De perles de criſtal, d'atours
Pour recommencer les amours
De l'oeil & de l'ame du monde,
D'Apollon à la barbe blonde,
D'Apollon qui veut de nouveau
Marier ſon beau chef rouſſeau
A ſa Cibelle delaiſſee
Par ſon Saturne reglacee.
Au lieu des glacons rigoureux,
De mille rayons mille feux
Sont d'elle honorés & l'adorent,
La rechauffent & la redorent.
Deſſus la perle l'or eſt beau,
Deſſus la nege le flambeau,
L'or qui plus or au feu ſe treuve,
Le cueur qui au danger ſe preuve
Et ſe faict plus beau peu à peu.
La foy d'or & la foy de feu
Plaiſent à la belle Cibelle,
Et pour ceſte couleur ſi belle
Apollon luy a conſacré
Son beau chef de jaune doré.

PAUSE.

Alors Cibelle va pleurant,
La terre lors ſe va mourant
Quand une epeſſe & noire nue
Luy oſte du ſoleil la vuë,

Et alors le triſte ſoleil
Obſcurcit le feu de ſon oeil
Quand le deuil d'une epeſſe nuè
Oſte la terre de ſa vue.
Le teint de Cibelle eſt plus beau
Aux rays du ſoleil ſon flambeau.
Apollon n'a ſa face belle
Qu'en voiant ſa chere Cibelle:
De tous deux les feux, les amours,
Font des deux les clairs & beaux jours.
Quand la riche & belle Cibelle
Montre ſa face riche & belle,
Apollon clair eſt bienhureux
Qui de Cibelle eſt amoureux:
Cibelle belle eſt bienhureuſe
Lorſque d'Apollon amoureuſe,
Elle voit le feu, l'or & l'œil
De ſon cher, cler & beau ſoleil.
Jamais donq' ne vienne l'autonne
Qui toutes les fleurs ébourgeonne
Et jamais ne puiſſe arriver
Le frilleux, le facheux yver,
Mais tousjours un printemps fleuriſſe
Qui tant de fleurs epanouiſſe;
L'un & l'autre ſoit contenté
Des fleurs d'un eternel eté.
Toutefois en yver encore
Le ſoleil Cibelle redore,
Apollon faict de ſa clarté
D'autonne & d'yver un été.
Que jamais la nuict tenebreuſe
De leur bien ne ſoit envieuſe,
Mais tousjours le clair & beau jour
Soit amoureux de leur amour!

Pourtant des rayons de ſa face
Apollon perce yver & glace
Et pourtant ce ſoleil reluit
Au plus noir de la noire nuict.
Et la belle en la nuict plus brune
Voit dans le miroir de la lune
Le clair & le parfaict amour
De ſon ſoleil & de ſon jour.
Apollon en la lune bleme
Remire auſſy ſa face meſme
[En] la terreſtre obſcurité
De ſa chere & douce beauté.
Jamais l'amour n'eſt eclipſee
De l'un' & de l'autre penſee.
Calmez pour jamais leur ennuis,
Yvers froidz & vous noires nuictz,
Et à leur amour favorable
Ouvrez un printemps delectable :
Jouiſſent leur ſaintes amours
Des chauds eſtés & des beaux jours !

XXXII.

Premier que d'aborder les Cieux
Et d'acoſter le front des Dieux,
L'Alcide purgé par la flamme
Quicta ça bas tout le mortel,
Et quant il n'eut plus rien de tel
Eſtonna les Cieux de ſon ame.
J'ay bruſlé au feu de vos yeux
Ce que l'homme & le vicieux
Se reſervoient en moy de reſte.
Adonc je volle de mon cueur

Porté d'une ſainte fureur
Au plus hault de voſtre celeſte.
Mon eſprit comme enſevely
S'emancipe & enorguilly
Contre le Ciel briſe la creſte,
Et repurgé de vos beaux yeux,
Vole auſſi haut que les haultz Cieux
Et voit ſous ſes piedz la tempeſte.

PAUSE.

Mais comme le fier qui ſon œil
Aux raions brillans du ſoleil
Demi nu dedaigneux affronte,
Le voit & ſi ne le voit pas,
Forcé de laiſſer choir en bas
Le front & le nez à ſa honte :
Hardi, emerveillé je voy
L'infiny & ne ſay de quoy
Je ſuis docte & j'aprins encore,
Plain d'un zelle devotieux,
J'admire le ſecret des Dieux
Et ſans comprendre je l'adore.
Quel eſclat de divinité,
Quel raion doré de beauté!
L'eſprit honoré de la face,
Comme la face des eſpritz,
Sont tous les poins qui m'ont ſurpris
De l'infiny de voſtre grace.

PAUSE.

Pourtant à voz eſclairs dorés
Tous mes ſens planent eſſorez
D'une vollee autre qu'humaine :
Des aiſles de voſtre beauté

Le Ciel eſt de moy ſurmonté,
Comme voſtre grace me meine:
Ma force s'eſclave ſoubz vous
Et le ſervice m'eſt ſi doux
Que mon heur je ne puis comprendre.
Vous m'epurez ainſi que l'or :
Ne ſouffrez que voſtre treſor
Par trop de feu ſe mette en cendre!
De vous vient mon mal ou mon bien,
Ou je puis ou je ne puis rien,
Par vous ou j'enleve ou j'aterre
Ma vie aux haultz ou aux bas lieux,
Pour vous je volle dans les Cieux
Ou je traine le ventre à terre.

XXXIII.

Aux rocqs venimeux, crevaſſez,
Où les tortillons amaſſez
De viperillons parricides
Grouillent en leurs fentes humides,
L'Envie loge & fait dedans
Craquer & ſeigner de ſes dens
Mille couleuvres etripees,
Dedans l'eau de l'oubly trempees,
Et les crapaux jaunes & noirs,
Les rages & les deſeſpoirs
La bourrellent & la ſubſtantent,
La nourriſſent & la tourmentent.
Ces fruitz, ſes bourreaux inhumains,
L'apaiſent des peaux de ſes mains
Qu'elle dechire, qu'elle tire
En s'affamant de ſon martire,

Conſervant juſqu' au fons des os
Sa moelle en ſon triſte repos.
Le Soubçon, la Doute & la Crainte
En l'obſcur la tiennent contrainte.
La vie & la vertu ſouvent
Luy deffendent l'air & le vent,
Et l'empeſchent qu'elle ne ſorte,
Mais la Mort luy ouvre la porte,
Renferme la Crainte au dedans
Et donne pour curee aux dens
Venimeuſes & affamees
Des plus entieres renommees,
Des belles ames, des bons cueurs,
Des beaux eſprits & des valleurs
Dont la maigre Peſte friande
Fait ſon poiſon & ſa viande.
Auſſi toſt ſon cueur enragé
Creve comme il en a mangé.
Son eſtommac qui n'a coutume
De devorer que l'apoſtume,
Le froid venin & les fureurs,
Appelle poiſon les douceurs,
Quant, changeant ce qui l'a nourrie,
Elle oſte la cauſe à ſa vie,
Car la douceur luy eſt venin.
Du temps que le mortel divin
Immortel demon & terreſtre
A peu par ſes enfants paroiſtre,
Pour contre le vice tortu
Les equiper de ſa vertu,
Tant qu'un meſdiſant miſerable
A veu le pere redoutable
Duquel l'eſprit pareil au cueur
Eſtoit ſur ſon ſiecle vaincueur :

Alors les enfans de Jodelle
Couvers de l'umbre de ſon aelle
Ont pleu & reſiſté aux Grans.
Les doctes, conſuz ignorans,
Ont hay, chery ceſte race
Et a leur agreable audace
Les filz pour le pere cheris.
Le pere parut par les filz
Leſquelz en vie & ſans envie
Reſerroient la langue ennemie
Morce & remorce par ſes dens
Aux rocqs crevaſſez & dedans
Grouilloient ces ames venimeuſes,
Ces vieilles peſtes rechigneuſes
De qui les gros cueurs endurcis
Eſtoient les rochers obſcurcis;
Les ſerpens de l'Envie meſme
N'eſtoient rien que leur rage meſme.
Mais ſi toſt que Jodelle eſt mort,
Voicy la canaille qui ſort,
Et voicy la troupe ennemie
De mille langues de l'Envie
Qui fuians de l'obſcurité,
Arrachent au lion dompté
Eſtendu mort deſſus la terre
La barbe, & luy font telle guerre
Que les petits chiens au ſanglier
Qui les faiſoit fuir yer.
Ainſi je me plains, Charbonnieres,
Que ceux qui adoroient nagueres
Le Pindare de noz François
S'arment de l'or de ſon harnois,
Et au lieu de fondre de larmes
Font un triumphe de ſes armes.

Je deviens plus maigre d'ennuy
Que la maigre Envie au jour dhuy
Qui au lieu des roches obſcures
Abite les montagnes pures,
L'honneur de l'iſle de Phocis,
Et rend ſes eſprits obſcurcis,
Tant que ſon cueur qui n'a coutume
De ne manger rien qu'apoſtume
Aiant devoré ſes douceurs,
Les trouve poiſons & fureurs,
N'aiant le logis qu'il demande,
Changeant en poiſon ſa viande.
Le mal par le temps crevera,
Et ceſte race trouvera
Amis de la race & du pere,
Aprés toy, docte Cherbonniere,
Mille plumes & mille fers
Qui feroient rentrer aux Enfers
L'Envye & aux fentes humides,
Pour des vipereaux parricides
Manger les tortillons laſſez
Aux rocqs venimeux, crevaſſez.

XXXIV.

Au feu des chaſtes amours
Qui n'ont fin qu'avec les jours,
Ma premiere ardeur s'alume
Et ma premiere coutume
De bruſler heureuſement
Au feu d'un heureux torment
S'eſveille & s'eſt augmentee
A la fureur tormentee,

Tormentee heureuſement
De Laval, heureux amant,
Qui lorſqu'il ſent ſon courage
Bruſler une chaſte rage,
Son eſprit chaſte enflammé
Bien aimer & eſtre aimé,
Immole à ſon Yſabelle,
A ſa dame chaſte & belle,
Les fruitz de ſes premiers jours,.
De beaux & chaſtes amours.
Avecq' luy me prend envye
De bruſler l'ame & la vie
Au chaſte feu amoureux,
Pour comme luy eſtre heureux.
Laval, tu es miſerable
Si une rigeur t'acable,
Laval, je voy' ton malheur
Si tu ploie à la rigueur :
Mais auſſi, chaſte Yſabelle,
Si tu veux eſtre cruelle,
Tu maudiras ta rigeur
Comme Laval ſon malheur :
Mais ſi l'amour vous aſſemble,
Vous eſtes heureux enſemble.
Laval, tu es bien heureux,
Si, chaſtement amoureux,
Tu bruſles d'un chaſte zelle
Ta belle & chaſte Yzabelle,
Si voz communes rigueurs
Uniſſent auſſi voz cueurs :
Yſabelle bien heureuſe
Si comme chaſte amoureuſe,
D'un feu chaſte & amoureux,
Tu ſais Laval bien heureux,

Si tu veux rendre les armes
A ſes pitoiables larmes,
Bienheureux ſi vous aimés
Tous deux chaſtes enflammez,
Si que la Parque envieuſe
Ne ſera tant rigoreuſe
Que de deſunir vos cueurs
Bruſlez de chaſtes rigeurs.
Voſtre amour floriſſe telle
Que Zerbin & qu'Yzabelle,
Et pareilz de chaſteté,
Et ſemblables en beauté :
Mais la fin ne ſoit ſemblable
A la couple miſerable,
Miſerable heureuſement,
De l'un & de l'autre amant !

XXXV.

Qui vouldra voir comme l'injure
Qui vient diviſer la nature
Par la nature ſe refait,
Comment le naturel parfait
Ne trouve rien de ſi extreme
Qu'il n'ait le remede en ſoy meſme,
Que ſans luy on eſpere en vain
A l'artifice de la main :
D'autre coſté comme nature
Sans l'art ne ſauroit faire cure,
Que de nature l'imparfait
Par l'art ſeulement ſe refait,
Et que l'art au danger extreme
Fait autant que nature meſme,

Que ſans luy l'effait des humains
N'enfante que des ſonges vains,
Qu'[il] lize pour ſe ſatisfaire
Le paradoxe & ſon contraire
Voy' appuier la nouveauté
D'une docte ſubtilité
Par les raiſons & la ſcience,
Par nature & l'experiance,
Et dire contre le nouveau
Le docte, le ſubtil, le beau :
Puis à l'un & l'autre contraire
Par tant de raiſons ſatisfaire
Que la nature des humains
Et des ars ne demeurent vains,
Que l'art ſoit la nature extreme
Et la nature ſoit l'art meſme,
De l'un & l'autre l'imparfait
Par l'un & l'autre ſoit refait,
L'art ſoit ſuffiſant à la cure
Et ſuffiſante la nature.

XXXVI.

Mignonne, pourquoy donnes-tu
A l'Amour ta celeſte grace
Et tous les beaux traictz de ta face
Dont cet enfant m'a combatu?
Si tu me preſtes ta faveur,
Le vaincu ſera le vainqueur.
Des dars qui partent de tes yeux,
De leur belle flamme divine
Il m'a tranſpercé la poictrine
Et bruſlé le cueur amoureux :

Mais ſi tu me preſte faveur,
Le vaincu ſera le vaincqueur.
Il n'euſt ſceu ravir mon repos
Et le deſrober par l'oreille,
S'il n'euſt emprunté la merveille
Et le charme de tes propos :
Si tu me preſtois ta faveur,
Le vaincu ſeroit le vaincqueur.
De quoy euſt-il faict tant de neuds
A m'encheſner pour ſon eſclave,
Si tu ne l'euſſe rendu brave
Des treſſes de tes longs cheveux?
Et ſi n'euſt eu ceſte faveur,
Le vaincu ſeroit le vaincqueur.
Qu'euſt pu faire ceſt inhumain,
Dequoy euſt-il dreſſé ſa gloire
Sans emprunter ta main d'yvoire,
L'yvoire de ta blanche main?
Sy elle n'euſt ravy mon cueur;
Le &c. . . . . .
Tout le pis eſt que c'eſt à luy
Qu'il a ſa victoire eſtoffee
Le galant baſtit ſon troffee,
Des faictz & des forces d'autruy
Et ne croit que ſans ta faveur
Le &c. . . . . .
Reprans tes yeux & tes cheveux,
Tes propos & ta main d'yvoire
Et je combatray pour ta gloire,
Et ſi je ſurmonte, je veux
Monſtrer que c'eſt par ta faveur
Que le &c. . . . . .

XXXVII.

Où va ceſt encheſné avec ce brave port?
On le treiſne à la mort.
Comment eſt-ce qu'ainſi joyeux il s'y convie?
Il n'aymoit pas ſa vie.
Quel juge ſi cruel haſte ſon dernier jour?
L'inpitoyable Amour.

De quel crime ſi grand peult-il eſtre blaſmé?
C'eſt d'avoir trop aymé.
De quel genre de mort veult-on punir ce vice?
Le feu eſt ſon ſuplyce.
O juge trop cruel, o trop cruel tormant!
O myſerable amant!

Mais de quoy ſont les poins du priſonnier liez?
De cheveux deliez.
D'où doit ſortir le feu qui le tue & l'enflamme?
Des beaux yeux de ſa dame.
O amour pitoyable, ô torment gratieux!
O amant bien heureux!

XXXVIII.

Veux tu que je ſacrifie
A ton ombre mon corps, t'immolant tous les jours
Ma vye aprés ta vye?

Ton corps qui eſt ſans ame
N'eſt plus corps, mais un ombre, & l'eſprit des amours
Eſt ſa vye & ſa flamme.

Donq' aprés la mort tiene
Tu briſas l'union de mon ame & de moy,
Et ta fin eſt la miene.

L'ame avec moy ravie
Mieux qu'un corps oublieux veut maintenir ſa foy:
Son amour eſt ſa vye.

Mon ame diviſee
D'un volontaire joug s'eſclave ſoubs tes fers,
De ſon corps epouzee.

Il eſt ſa moytié chere:
La veux-tu arracher aux amours des Enfers,
Et la rendre adultere?

Veux-tu qu'aprés ta vye,
Aux Champs Eliſiens elle aime autre que moy
Où elle eſt aſſervye,

Que la mort deſuniſſe
Nos veux, nos cueurs, nos ſens, ma promeſſe & ta foy;
Afin que tout periſſe?

Je ne ſuis point muable:
J'atacheray mon corps à ſuivre ſa moitié
Et chercher ſon ſemblable.

Vien donq' aux rives creuſes,
Vien voler avec moy des aiſles d'amitié
Aux ombres bienhureuſes.

XXXIX.

L. C. — Bon jour, petit enfant. A. — Bon jour.
L. C — Qui es-tu mon mignon? A. — Amour.
L. C. — Amour! où eſt la connoiſſance
Et l'effort de mes triſtes yeux?
A. — Tu ne m'as pas connu, me voyant ſans puiſſance,
Sans carquois & ſans arc, ſans fleches & ſans feux.

L. C. — Mais qui t'encheſne icy? A. — Le Sort.
L. C. — Que pleures-tu ainſy? A. — La Mort.
L. C. — La Mort! & je cherche mon ame
Par les horreurs des noirs tombeaux.
A. — Ton ame eſt là dedans qui ſoubs la froide lame
Bayſe le corps qui vif luy donna tant de morts.

L. C. — Que trouveray-je là? A. — Un corps.
L. C. — Qui ayme mon ame? A. — Les morts!
L. C. — Les morts! elle meurt inſenſee,
Tandis que ſans elle je meurs.
A. — Va & fais qu'au retour l'amytié ſoit caſſee
Qui de ſes cheſnons d'or m'encheſn' à ſes malheurs.

XL.

VISION FUNEBRE DE SUSANE.

O ſpectre gratieux,
Nuict, favorable mere à mes triſtes penſees,
Qui tire mes rideaux? Un meſſager des Cieux:
Plus d'amours que de peurs en mon ame tracees
Ont reveillé mes yeux.

Encor eſpouvanté
L'œil que tu as ſurpreins d'une ſi douce guere
Voyt les lignes & traitz d'un viſage gaſté,
Et bien qu'il n'y paroiſt que les os & la fievre
Il y voit ta beauté.

Car de toy le plus beau
Eſt vif & ne pouvoit ſe perdre avecq' la vie,
Ton bel œil en la mort eſt encor un flambeau :
Mon ame en te ſuyvant ſe plaiſt enſevelye
Dans le poudreux tombeau.

Ayes de moy pitié,
Doux eſprit de doux corps, ſi l'amoureuſe flame
Eſt vive aprés la mort en ta chere moytié :
Tu voy' entre les os & les cendres mon ame
Animer l'amytié.

Vien ma bouche arouzer
Tout en feu de deſirs, de ſoūpirs aſechee,
Bouche qui de baizers ſouloiz apreivoizer
Mes amours voletanz, & leur donner bechee
Au moins d'un froid baizer.

En vain des mains je veux
Prendre ce vent leger, ceſt ombre & ce nuage :
Ame fuyarde, tourne encore ces beaux yeux,
Tourne à mes cris piteux l'oreille & le viſage,
Pour entendre ces voeuz.

J'aracheray mon oeil
S'il voyt une beauté, mon coeur s'il la deſire,
Je banys mon eſprit s'il veut quitter le dueil,
Mon ame, ſi mon ame un ſeul ſoupir ſouſpire
En baizant le cercueil.

A quoy cet euil qui luit
S'il ne m'aproche? à quoy ces bras s'ilz ne m'accolent?
Helàs! elle s'eſlogne & s'enleve & s'en fuit,
Pareill' aux vens legers & aux ſonges qui volent
Au vague de la nuit!

XLI.

INVECTIVE D'IMPATIENCE D'AMOUR.

Aſtres pareſſeux, dormez vous?
Haſtez voz ambles, vieilles Heures,
Que je ne pique voz demeures
Des aiguillons de mon courroux.
Courez au ſecours de l'amant,
Tournez le ſable ou au moins l'urne,
Baſtardes du coqu Saturne
Qui vous fit yvre ou en dormant.
Vous volez la nuict & le jour
Quand la Mort par vous eſt ſervie,
Vous ſerviez à regret ma vie,
N'ayant point d'aelles pour l'Amour.
Rien n'eſt au brave combatant
Si faſcheux q'une longue treve,
Il n'y eut jamais nuict ſi breve,
Jamais un jour ne dura tant!
Volans impatiens Amours,
Phebus vous apelle en juſtice,
Car il dit que c'eſt ſon office
D'abreger ou croiſtre les jours.
Mais qu'eſt ce qui peut retarder
Des Cieux la courſe meſuree?
Cachez la beauté deſiree,

Tout s'amuſe à la regarder.
Au contraire que de ſes yeux
Le Soleil puyſſe voir la belle :
Luy penſant coucher avec elle
S'ira coucher en amoureux.
Auſſi fait-il tour à rebours
L'Equateur dedans le Tropique,
Je le ſens au chaut qui me pique,
Aux courtes nuitz & aux longs jours.

XLII.

Dieu des armees, o combien à gré me ſont
Tes ſacrés pavillons, comme le ceur me fond,
Tout mon ſens me treſſault quand tu me fais venir
De ton temple le ſouvenir.
Dieu qui des oſillons la demeur' as trouvé,
L'hirondelle à l'abrit ſes petiz a couvé,
Ou fais tu de ce temps, Roy de l'eternité,
Les autelz de la ſainteté.
O qu'eureux à jamays eſt & ſera celuy
Qui en Dieu ſeulement cherche le fort apuy,
Pour en luy cheminant paſſer avanturé
Des meuriers le val alteré.
D'un trés riche labeur les puis y cavera
Q'un dous ciel pluvieu ſur le coup emplira
Pour marcher reſolus d'ardeur & paſſion
Content arriver en Sion.
Des Cieux, ton ſiege haut, eſcoute nous & fays
Ton ſerf portier heureux en ton heureux palays :
Mieulx vault la ſeule clef des cabinetz de Dieu
Qu'un hoſtel riche en autre lieu.
Car Dieu, noſtre ſecours eſt l'apui ſingulier

Des ſiens, c'eſt luy qui eſt un ſoleil, un bouclier!
C'eſt lui ſeul qui unit par ſon eternité
Les ſplendeurs à la ſeureté.
Ouy, noſtre Empereur eſt fort bouclier, haut ſoleil,
Soit pour l'humble defendre, ou reſveiller ſon œil,
Gloire & grace donner : bref trés heureux, je crois,
Quiconque eſt appuyé de toi!

Lecteur, pour m'excuſer qu'eſt ce
Que je pourrois dire? — Rien.
Si j'allegue ma jeuneſſe,
Tu diras : je le vois bien!

POESIES DIVERSES.

I.

Vers faits à ſeiz'ans

A M. DE RONSARD.

Cette vertu, Ronſard, hautement emplumee,
Ce Pegaze ſur qui ta dextre renommee
A desfait l'ignorance à la pointe des vers,
Qui fait qu'aux quatre bouts de ce large univers
Du Canibal ſans loy juſques au Scite eſtrange
Je n'entans que Ronſard, Ronſard & ſa louange,
Ce nom qui ſur tout nom tyranniſe fameux
Me fit un jour le ſang bouillonner eſcumeux,
Souciller, ſoupirer, me fit de collere yvre
Deſchirer dix feillets, les premiers de mon livre.
Je diſois mutiné, de ta gloir' envieux :
Qu'ay-je fait aux neuf Sœurs, qu'ay-je fait aux neuf Cieux
Qui ne m'ont accordé dominant ma naiſſance
D'un Mercure aſſendant, d'un ſoleil l'influance,
Un quint ou triſne aſpect en la Maiſon d'honneur?
Que ne fut mon deſtain d'honneur pour tout bonheur,

D'un lyerre honorant n'eſtant peſee ma vie! (ſic)
Ce deſpit, ce courroux firent naiſtre un' envie
Qui n'eſt pas ʒoylique & ne fait ſoubs ſes dents
Eſtriper les aſpics de qui les yeux ardents
Infectent flamboyans meſme la chos' aymee,
Qui gangnent, ſans ravir, l'heur de la renommee,
Envie qui profite & qui jamais ne nuict,
Qui n'a aucun accez aux Filles de la Nuict :
C'eſt une honneſte envie, & cett' envie eſt telle
Qu'on ne peut bonnement ſentir au vif ſans elle
Cet aiguillon piquant qui du vice tortu
Nous fait tourner les pas au trac de la vertu.

II.

[A DIANE.]

Encor le Ciel cruel à mon dernier ſecours
M'a prolongé la vie & la force des jours,
M'a fait toucher le port & la fin deſiree.
O plaie, mon bonheur, qui n'etes deſſerree
Que dans le doux giron de ma Dianne, afin
Que ſes yeux & ſes pleurs accompagnent ma fin.
Je te benis, ó jour, qui de ſi belle ſorte
Rends le cueur, le martire & non l'amitié morte,
Je te benis encore, ennemy incongnu,
A ta mort, à la mienne & à mon heur venu!
En portant avecq'moy ma fin j'ay traverſee
La Beauſſe preſque' entiere, & mon ame preſſee
Preſſa le cors d'aller, de vivre & de courir
Pour entre ſes doux bras ſi doucement mourir.
Or achevés ma vie & mes cruelles peines,
Vous arteres bouillans couppés & vous mes veines

Qui n'aviez acepté remede juſqu'icy,
Eſpuiſez moy de ſang, d'amour & de ſoucy.
La mer de mes malheurs ores creve de rage,
N'aiant plus que ce coup pour ſon dernier orage
Qui balance ma vie & ma nef au travers
De mille flotz meurtriers & crollant à l'envers.
Mon eſpoir deſſiré, mes voiles deſſirees,
Je ne crains plus d'Amour les vengeances ferrees,
Car l'eſquif tout caſſé ſur qui on voit armer
Les cieux, les vens, l'orage & la fouldre & la mer
Eſt quicte du torment aiant vercé ſa charge.
Voici ma liberté, mon eſprit mis au large
Se ſauve en ſon repos & par un meſme effort
Je trouve patience au giron de la mort.
Il fault que le malheur finiſſe ſon envie
Et ſe ſoulle à ce coup en devorant ma vie.
Voicy mon calme doux, un treſpas doucereux
Qui change nos travaulx en plaiſirs bienheureux,
Qui me met en clere eau & calme ma tormente.
O vous qu'un tel bonheur froidement eſpouvente,
O vous qui au ſeul nom de la mort fremiſſez,
Qui pour n'avoir cogneu voſtre heur en gemiſſez,
J'ay bien ſouventefois redouté la venuë
D'une ſi douce fin pour ne l'avoir congneuë,
J'ay paly comme vous : je n'avois peu aimer
Ce qui au premier gouſt eſt ſi aigre & amer.
Mais qui vault mieux, le fruit qui nous donne à la bouche
Un gouſt doux & plaiſant & puis ſi toſt qu'il touche
A l'eſtoumac trahi eſt poiſon dans le cueur,
Ou celuy qui aprés une premiere aigreur
Eſt un baume au dedans? La mort eſt effroyable
A ceux à qui la vie a eſté favorable,
A ceux qui ſans avoir le cerveau martyré
Ont impetré plus toſt que d'avoir deſiré.

C'eſt la raiſon qui fait que ſans regret je meure
Pour n'avoir en vivant trouvé une ſeule heure
De plaiſir aſſuré. Tu es teſmoin, Amour,
En puis dire pour moy que dés le premier jour
Que tu as dans mon ſang trempé l'or de ta fleche,
Dés le jour que tu as par ta ſecrette breche
Ravagé mes eſprits, je n'ay peu reſpirer.
Au milieu des malheurs qui me font ſouſpirer
Tu as d'un deſeſpoir batu mon eſperance,
Ma grande fermeté d'une grande inconſtance,
Mon raiſonnable amour d'un' ire ſans raiſon,
Ma jeune liberté d'une eſtroite priſon,
Mon ſein tendre à bruſler d'une ardeur non pareille.
Tu eſtouffes mes cris par une ſourde oreille,
D'un courroux dedaigneux ma douce humilité
Et d'une ingratitude un ſervice emprunté,
Somme qu'en bien aimant une rude adverſaire,
Tu oppoſes tousjours le contraire au contraire.
Mais bien qu'une rigeur eſpriſe ſans propos
Ne m'ait jamais permis une heure de repos,
Bien qu'une cruauté perſant ma patience
M'ait fait boire la mort pour toute recompence,
Ma paine me ſera un doux contentement
Faiſant plus douce fin que doux commencement.
Si ma beauté encor' ne peut eſtre aſſouvie
De la ſanglante fin d'une inconſtante vie,
Je veux, ne pouvant plus la contenter d'ennuis,
La ſervir eſtant mort ainſi comme je puis!
Que les deux parts de moy, l'une & l'autre à l'envie
Facent ſervir ma fin plus que n'a fait ma vie,
Que l'eſprit vigilant qui fut empriſonné
Des amoureuſes loix, ayant abandonné
Le cors & n'eſtant plus compagnon de ma peine,
Jour & nuit, ſans ceſſer, travaille & ſe promenne

A gouverner Diane & conduire ſes pas
Pour garder que ſon pied tendre ne gliſſe pas.
Il ſera un Genye à ma rude adverſaire
Et rendra pour le mal un ſervice au contraire.
Le jour il ſervira à ſon œil cler & beau
D'un augure certain, & la nuit du flambeau
Pour ſavoir l'advenir, & au lieu des menſonges
Qui ſoufflent aux cerveaux un million de ſonges,
Tout ce que mon eſprit dira divinement
Ne deſmentira point ſon juſte evenement.
Sus! que mon ame doncq' aille ſervir ſon ame
Et que ce cors ne ſoit inutille à ſa dame.
Premierement je prie à jointes mains les Dieux
Eſmeuz de mon ardeur qu'ilz facent de mes yeux
Deux brillans diamans ſur qui la molle audace
Du poinſon aceré ne laiſſe aucune trace,
Non plus que ſur mon cueur on n'a jamais peu voir
Que le fer ny le feu aient heu aucun pouvoir.
Ce ſera pour complaire à la meurtriere veuë
Qui tira par mes yeux mon cueur à l'impourveuè,
Ce ſera pour orner & les mains & les doitz
Qui ſerrerent ma vie eſclave ſous ſes loix.
Que mes dens par les Cieux ſoient faites immortelles
Changees pour jamais en tout autant de perles
Sans tache ny obſcur, comme ſans tache auſſi
Fut mon amour, mon ame, & ma foy juſqu'icy.
Ce ſera pour lier ceſt obſtiné courage
A rendre pour l'amour la penne & le dommage,
Ce ſera pour lier ſa cheveleure en rond,
Pour embellir ſon chef & couronner ſon front.
Ma peau lui ſervira de veritable ocagne
Meilleure qu'il n'en vient de la mymaure Heſpagne,
Pour garentir du chaud du ſoleil outrageux
Les mains de ma meurtriere, en ſorte que je veux

Garder contre le feu ce qui me met en cendre
Et pour mille forfaitz tel ſervice luy rendre.
Et vous, mes nerfs, laſſez de tirer mes malheurs,
Je veux que cy aprés vous chantiés mes douleurs
Sur le lut enchanteur que ma maitreſſe fiere
A l'ouir de ma mort laſchera en cholere
Sur le dos de ſon lit. Change, cueur endurcy,
Change, cueur obſtiné, change de nom auſſi :
Tu as tousjours aimé les coups & les piqueures
Et tu prens à plaiſir & faveur les bleſſeures.
Quant mes yeux ſeront clos d'un eternel ſommeil,
Tu auras un office & ſuplice pareil :
Tu ſerviras Diane & ſur les meſmes breches
Que firent dedans toi mille ſanglantes fleches,
Tu ſeras gardien des eſpïngles qu'au ſoir
Sa delicate main te fera recevoir,
Celles qui remparoient d'un ſatin noir ſa face,
Ou qui piquoient mes doitz punis de mon audace.
Croiſſez, mes tiedes pleurs, fontaines de mes maux,
Pour luy plaire croiſſez en ſources, en ruiſſeaux,
Exallez vous au Ciel & vous changez en pluie,
Et faites vos humeurs par celles de ma vie
Calmer les vens faſcheux & les biſes tranchans
Qui faſcheroient les jeux de ma Diane aux chans.

III.

[A DIANE.]

Ne finiſſez vos jours auſſi toſt que mes peines,
Croiſſez aprés ma fin, o vous tiedes halaines;
Changez vous, enflez vous, o mes triſtes ſoupirs,

Esbranleʒ parmy l'aer les amoureux ʒephirs
Pour parer du ſoleil & de chaleurs cuiſantes
Celle qui a ſeché ces veines tariſſantes.
Coulle, ſang irrité, & aprés mon malheur
Ne change point encor' ta naive couleur,
Fay' toy ſon vermillon, o plaie bienheureuſe
Qui pouſſant ſur mon ſang mon ame langoureuſe,
Luy donne ce ſoulas qu'au but de mes douleurs
Renaiſtront de ma mort tant de vives couleurs
Qui feront ma ſevere, à nulle autre pareille,
Au luſtre de mon ſang reluire plus vermeille.
Puis, je luy veux dreſſer un lit pour ſon repos
Enflé de mes cheveux & baſty de mes os :
Ce ſera pour monſtrer qu'elle s'eſt endormie
A l'ouïr de mes cris tant que j'eſtois en vie,
Que ma peine luy fut & repos & plaiſir.
Mais que veux tu encor' en mes reſtes choiſir
De ma triſte deſpouille offerte à ton ſervice?
Tout ſoit un holocauſte & pour doux ſacrifice
Je l'offre, je le donne à ton ſanglant autel :
Acepte mon offrande & afin que tout tel
Soit le reſte de moy, que je puiſſe deſſendre
Content au bas Enfers, le reſte mis en cendre
Lui ſerve d'ambre gris, de baume precieux
Et de poudre de Cipre, afin qu'un malheureux
Qu'on n'aimoit plus en vie en la mort puiſſe plaire.
Il ne faudra doncq' point qu'on ait penne de faire
Sur mes os, piramide ou precieux tumbeau.
Je n'en veux de plus cher, plus riche ne plus beau
Que celuy que j'eſlis & qui encore aſſemble,
Ainſi qu'avant la mort, l'ame & le cors enſemble.
Je ſens desja mon ame & ceſt eſprit leger
Voltiger dedans moy, dedans moy voltiger,
Pour ſaillir par la bouche & pour avec l'alaine

Emporter mes malheurs & ma vie & ma peine.
Adieu, chere Diane, adieu ces beaux cheveux
Que tu mouilles de pleurs; mes ſoleilz, ô beaux yeux,
Que je vous bais' encor, que je baiſe la joue
Où larme deſſus larme onde ſur onde nouë,
La bouche qui produit un orage de vens,
Le ſein gros de ſanglotz de prés s'entreſuivans.
Je ne puis baiſer l'ame encore non emeuë
Et crains qu'elle ne ſoit moins tendre que la veuë,
Qu'elle ne quitte point ſon projet endurcy
Ny ſa ſeverité. Dy' moy s'il eſt ainſi,
Pourquoy metz tu la main à ſerrer un artere,
Me fais tu endurer devant tous un cautere
Pour en vain ſur le cors faire ce que tu puis?
Et tu ne veux guerir mon ame & ſes ennuis,
Mon ame qui mourant ainſi que les..... A l'heure
Sa voix ſe couppe là, ſoubz la langue demeure.
Il ſigna de ſon ſang trois fois ſon teſtament :
Son oeil vivoit encor' qu'il darda longuement
Sur ſa Diane eſmeuë, & non pas atendrie.
Quant ſon oeil ſe terniſt, ſa force eſvanouie
Laiſſa, ſans que l'eſprit pourtant ſe fuſt rendu,
Le cors deſſus un lit comme mort eſtendu,
Sans halenne & ſans poux. Diane ſe retire
Qui pleuroit de ſa mort & non de ſon martire.
Trois heures & non plus il parut à ſon oeil
Que l'exemple de mort l'eſtonnoit, non le deuil;
Un remort du paſſé l'inquiet' & la trouble,
Au lieu d'un repentir ſon courroux ſe redouble :
Diane fut ſi fiere & eut telle beauté
Et Diane trés belle eut ceſte criauté.

IV.

[HÉROÏDE.]

« Regarde encore ung coup de ceſte main armee
Les miſerables traictz & de ta bien aymee
Le bon jour envoyé du jour de ſon treſpas,
Le bon jour que t'eſcrit celle qui ne l'a pas.
Que ſi en quelque lieu ceſte lettre te laiſſe
Place vuide de pleurs, ell' ha de ſa maitreſſe
Oublié le tormant qui à ſon dernier jour
Sur le ſeuil de la mort nourriſt encor l'amour.
Telle eſt en t'eſcrivant ma pitoyable image,
Telle ma dure loy pour apaiſer la rage
D'un pere ſans pitié. Ah! que ſert-il à moy
D'arracher ung beau nom de la maiſon d'un Roy?
Que ſert il au milieu de mes funebres larmes
De voir tant de palays ſe braver de nos armes?
Plus mon extraction ſe tire d'un lieu hault,
Plus la mort me faict faire en mourant ung grand fault,
Le coup plus violant d'une rouge tempeſte
D'un traict plus deſpité ſe croule ſur ma teſte.
Traiſtre ceur afligé, pourquoy jamais n'as tu
Bleſſé, bleſſé mon ame, obſtiné combatu?
Pourquoy l'age craintive ha elle eſté ſans crainte?
Pourquoy, mon ſang eſtaint, ne fuſt ma flame eſtainte,
Eſtaint ce feu ſegret que je ſentis ung jour
M'aprandre ſans le nom la rage de l'amour?
La blancheur ſe ternir, le paſle de ma face,
Le changer ſi ſoudain, l'incertain de ma grace,
L'apetit eſgaré, le dormir ſans repos,

Sans mal me faiſoyent plaindre & parler ſans propos.
Sans ſentir le malheur j'eſtois donc malheureuſe;
Sans cognoiſtre l'amour je devins amoureuſe.
Ma nourrice plus fine apriſt premierement
A mon ceur tout enfant le nom de ſon tormant,
D'un enfant tormenté : qu'elle me fiſt honteuſe
La vieille, en s'eſcriant : Vous eſtes amoureuſe!
Mon œil voilé tomba plongé dans mon giron
Et de honte & d'amour le feu à l'environ
De mes yeux s'eſpandit : lors que par le ſillence
Mon eſprit offencé avoua ſon offence,
Desjà les fruitz trop meurs de ma triſte Venus
S'aſpreſtoyent à ma mort, & trop gros devenus
Deſcouvroyent mon larcin. O Dieux! quel artifice,
Quelle herbe, jus ſegret, n'a cherché ma nourrice
Pour à tort adjouſter ung noir crime à mon tort,
Et pour me faire vivre au pris d'une aultre mort!
Ah! miſerable enfant, la force de ta vie
En te rendant parfait, parfit la tragedie.
Desja la lune blonde avoit veu par neuf foys
Le ciel contraire à moy & parfaict ſes neuf moys :
La ſaiſon d'enfanter & de mourir veneuë
Me fiſt congnoiſtre aſſés la douleur incogneuë.
Lors mes cris eſclatans pouſſez par ma douleur
Se rengorgoyent preſſez de honte & de terreur;
Je boys mes pleurs amers & ma nourrice bouſche
De ſa coupable main mon inocente bouche.
La paſle mort m'esfraye & ſe monſtre à mes yeux,
Et la mort deſiree eſt ung crime odieux.
Qui me conſollera ſi elle ne conſole?
Et l'eſpoir deſolé d'un aultre me deſole,
Et Lucine & le Ciel ont nié leurs ſecours
A moy qui de deux mors couronne nos amours.
Que diras tu icy, o miſerable pere,

Qui as plus au forfaict [pris part] qu'à la miſere,
Car à toy je me plains & je pouſſe en mourant
Mon ame vers les lieux là où le deſmourant
De tes jours eſgarez, peult eſtre à l'heure meſme
Que je baiſe la mort horrible, paſle & bleſme,
S'en vont au changement de plus heureux amours;
Tu tiens entre tes bras pour plaiſir de tes jours
L'oublieuſe beaulté de quelque plus heureuſe,
Plus heureuſe en vivant & non plus amoureuſe :
Et lors ton fils caché de branche & de feuillage
Ayant preſque eſchapé & l'oeil & le viſage
D'un pere trop cruel, d'un cri tout plain d'esfroy
Chanta la mort pour luy & l'aſpreſta pour moy.
Le voila deſcouvert, & dans les mains cruelles
D'un ayeul ſans pitié il porta les nouvelles
De mes amours cachez. Souſdain l'oeil animé
De l'ayeul inhumain ſur l'enfant deſarmé,
Sinon de cris piteux, changea par ſa collere
En ung juge tiran le miſerable pere.
Furieux, il cria : que ce fruict ſoit livré
Aux lions afamez pour eſtre deſchiré!
A ces mots ton enfant piteux ſe fiſt entendre
Qui de ſon tendre cri ne fiſt ſon pere tendre.
Cependant que ſur moy mes ongles inhumains,
Lors que ſur mes cheveux j'enrage par les mains,
Tandis qu'en ma fureur ma face plus vermeille
De mon ſang arraché ſe faict au ſang pareille,
Voicy le meſſager de la fin de mes jours
Qui aporte la mort, loyer de mes amours :
Tien, dict il, tout tranſi, j'aporte de ton pere
L'eſpee entre tes mains; tu ſcays qu'il en fault faire?
Helas! ouy, je le ſcay', & d'une brave main,
Brave je cacheray ceſte eſpee dans mon ſain!
Eſt ce là mon partage, impitoyable pere,

Avois tu donc pour moy apreſté ce douere?
Helas! Hymen ſacré, ſont ce là tes flambeaux?
Herinnes, aporteȝ les voſtres bieṇ plus beaux
A l'ame dèſolee, o Seurs inpitoyables
Qui aux ceurs effrayeȝ n'eſtes pas effroyables.
Mais quel eſt ton peché, en quoy as tu le tort,
Enfant qui en ung jour prend la vie & la mort?
Sacrifice piteux pour ta mere aveuglee
Qui t'a donné la vie & la mort deſolee!
Ma derniere douleur, mon cri dernier jeté
C'eſt te voir deſchiré à ta nativité!
Faut-il que vive encor la moytié de mon ventre
Dans le ventre afamé des fieres beſtes entre?
Ainſi mon ceur s'en va en proye à d'aultres ceurs,
Mon ſang bouillant tout viſ ſentira les fureurs
Des lions ſans pitié & mes entrailles cheres
Rempliront en vivant les beſtes les plus fieres!
Ainſi, gage piteux de mon piteux amour,
Voyci ton premier [jour], voici ton dernier jour.
Je n'ay verſé ſus toy mes larmes enflammeès:
Ta rouge mort n'eſt point des morts accouſtumees,
Je n'ay point faict bruller ſus ton triſte tombeau
De mes cheveux coupeȝ le preſant le plus beau.
Or adieu, je m'envoys du gage de ma vie
Rendre ton ombre auſſi de mon ombre ſuivie,
Tu ne ſeras long temps, mon pauvre filȝ, ſans moy;
Long temps je ne ſeray pauvre mere ſans toy.
Pere triſte qui vis entre les miſerables,
Ramaſſe, ſi tu puis, les reſtes pitoyables
Du filȝ à qui tu donne & la vie & la mort.
Mets nos os ſepareȝ entaſſeȝ ſur le port
De l'ocean loyntain, & faicts ſur le rivage
A ces corps immolés quelque derniere hommage:
N'aye honte de nous & ne meure ta foy

Avec nous qui mourons ſacrifiés pour toy,
Accomplis ma priere ainſi que m'enferrant
J'accompliray la loy de mon pere, en mourant. »

V.

[ÉLÉGIE.]

Sus mes vers bien aimez, que vos juſtes douleurs
Fondent une Elegie & une mer de pleurs
Des ſources de vos yeux, & qu'à teſte baiſſee,
Laſſe de ſe douloir ta paupiere preſſee
Deſgoute ſur la bouche en diſant mon malheur!
Vous doncq', vers languiſſans, teſmoins de ma langeur,
Deplorez voſtre ſort, ſoulagés les coleres
De celuy qui vous fit & celles de nos freres,
Et ſi la plainte peut donner alegement,
Si les cris eſclatans deſchargent le tourment,
Faites comme un bleſſé qui pour guerir endure
Le fer du chirurgien & luy chantant injure
Penſe alleger ſon mal : injuriés ainſi
Le ſiecle malheureux où le cruel ſoucy
Eſt loier de vertu, où l'ire refrongnee
Du noir vice boſſu l'a aux piedz trepignee
En la fange, au dedain. L'amitié en priſon
Soubz les Alpes cornuz quitte à la trahiſon
Ceſt air qui luy deplaiſt, l'amitié, di je, ſainte
Et l'ame de la vie eſt des vivans eſteinte;
L'atheiſme trompeur a chaſſé de ſon lieu
La piété trop rude & la crainte de Dieu :
Siecle où le cueur gemiſt, ſe plaint de la parolle
Qui n'eſt que ſon en l'aer & maugré luy s'envolle,

Où il n'y a ſermens, Dieux, ne autelz ſur quoy
On puiſſe prononcer & promettre ſa foy.
..... ta vertu & ton amitié belle, (ſic)
Ta pieté, ton cueur, ta promeſſe fidelle
T'arrachent du vulgaire & j'ay trouvé auſſi
En ton cueur ſeul logis pour mon aſpre ſouci,
Quant, amateur de moy, tu aimas la miſere
Et deſplaiſant aux Grans pris plaiſir à te plaire.
Ton ami ſe veult plaindre, entens beniement
Ce que mes vers diront & tu verras comment
La nature me fut & douce & oportune
Autant comme ennemie & dure ma fortune :
L'une me fit enclin aux lettres & aux ars,
L'autre à force de coups m'endurcit aux hazars,
L'une me fit le cueur deſireux de paroiſtre,
L'autre tout au rebous haineuſe me fit naiſtre
De lieu, pauvre de bien, & noble toutefois,
De race vertueuſe. Ainſi à chaſque fois
Que mon deſtin eſtoit favoriſé de l'une,
J'eſtois comme à l'envy reverſé de fortune.
La cruelle me fit orphelin de moitié
Dés le matin natal, puis comme aiant pitié
Des coups qu'elle donnoit, permit à mon enfance
Vivre un pere duquel je tirois eſperance,
Qui diſoit tous les jours, il m'en ſouvient encor,
Qu'il ne vouloit mourant laiſſer autre threſor
A ſon filz que celuy qui parmy le naufrage
S'eſchaperoit au front de ſon maiſtre à la nage.
Mais le ferme deſtin qu'on ne peut eſmouvoir
Lui deſroba ſes jours ſans qu'il luy euſt fait voir
Son filz tel qu'il vouloit, qui aveugle & folaſtre
Pour faire rire plus ſa fortune maraſtre
Mit les livres à part à quinze ans, enchanté
De ceſte peſtifere & folle liberté

Et de tout changement dont la jeuneſſe eſmeuë
D'un fol deſir de voir pert la vie & la veuë.
Parmy des gens de pied cinq ou ſix ans entiers
J'apprins des enragez les dangereux meſtiers
Et à n'avoir diſcours que de jeuz, de querelles,
De bourdeaux, de putains, verolles, maquerelles,
Renier Dieu de grace & braver de bel aer,
Meſpriſer tout le monde, arrogamment parler.
Là je ſemblois le fan que la tigreſſe mere
Deffend contre la faim de la lionne fiere,
A voir commant nature entreprint de garder
Celuy que la fortune entreprint d'azarder.
Je faiſois tout ainſi qu'un poulet au vilage
Qui demi emplumé & demi hors de page
S'eſloigne de ſa mere & veult aller manger
A ſon plus loin butin, ignorant du danger.
Mais quand les fauſſes Paix chargerent nos miſeres,
Mes deſſeins contentoient mes eſpritz temeraires,
Car j'eſtois Capitaine & parfait deſſus tous
Aux vices adorés & du temps & de nous.
Dieu eſtoit mort pour moy & ſon yre alumee,
A ce point foudroya ſa main ſevere armee,
Me frappa inſolent, changeant de furieux
Sur un lit, en deux jours, le ſens, l'ame & les yeux :
Je trouvay Dieu encor' & par la maladie
Qui me mit à la mort je retrouvay ma vie.
Je m'enfuis caſanier me cacher tout honteux
Au temps que je voiois s'eſlogner dans les Cieux
Le Chien qui affeté d'un venimeux courage
Avoit par trente jours là bavé de ſa rage.
Lors les chevaux ſacrez aux grans naſeaux fumans
Et du labeur d'eſté ſur le flanc eſcumans
Mirent les pieds rebours & fraperent la voute,
Refuſans ombrageux quelque choſe en leur route.

Le Ciel plus debonnaire & calme ſe fendit
A cauſe que de luy en terre deſſendit
Aſſis oiſivement ſur un bouchon de nuë
Celle qui de trois ans nous eſtoit incongneuë,
La Paix, fille de Dieu, de qui tous les humains
Cheriſſoient la venuë au tocquement des mains.
Las! par deux ans entiers une fiebvreuſe vie
Qui ont mes ors pechez & la melancholie
Pour cauſe de la cauſe & pour cauſe de fait
Me firent pour le Ciel trouver le ſiecle infait,
Aymer la ſolitude & mon affliction,
Me fit hair des Grans l'eſclat, l'ambition,
Aymant mieux me cacher & baſtir mon repos
En mon petit village où j'avois à propos
Mon lever, mon repos, ou mon aiſe rompuë,
N'ouir point le reſveil de la trompette eſmeuë,
Où les diſcours ſecretz d'un Roy & ſes mignons
N'enfloient mes yeux armez deſſus mes compagnons.
Je diſois : bien heureux qui a congneu les choſes
Et en les cognoiſſant n'a ignoré les cauſes,
Trepignant ſous les pieds de Deſtin & la peur
Et l'avare Acheron! O que plain de bonheur
Eſt celuy qui cognoiſt nos petis Dieux terreſtres :
Pan le vieillard, Silvain & les Nimphes champeſtres,
Qui ne chaſſe le vent du peuple & les honneurs
Des freres maſſacreurs pour devenir Seigneurs!
Il attend les fruitz telz de l'arbre qui boutonne
Que le champ [paternel] de ſon bon gré luy donne.
Ceſtuy là n'a paſſy & ne craint de mourir
Pour le ſeptre envié qui doibt un jour perir.
Tandis que l'un aſſiege une ville affolee,
Un autre fend le ſein de la mer aveuglee
Où l'avare à ſon dam eſt ſouvent engagé,
L'autre importunera le palais enragé,

L'autre haſarde ſon droit par l'effroy d'une guerre,
L'autre dort deſſus l'or qu'il a caché en terre,
L'autre ſe resjouit d'avoir trempé ſa main
Dans le ſang innocent de ſon frere germain.
Je diſois bien ainſi, mais perſonne ne treuve
Le mal ſi mal qu'il eſt ſans en faire la preuve.
L'homme heureux qui ſauroit & pourroit quand il veult!
L'homme heureux qui vouldroit & ſauroit quand il peult!
Nos Princes clairs voians me virent au village
Roy d'un petit hameau, Prince de mon meſnage,
Et n'eurent de repos tant que j'euſſe perdu
Mon aiſe & mes raiſons & que j'euſſe rendu
Ma liberté eſclave à leurs vaines promeſſes.
Pourtant jamais mon œil n'eſclaira leurs richeſſes,
Mon ame ne beut oncq' la mer de leurs honneurs.
J'ay porté du village à la court mes honneurs :
Je voulus eſtre en court plus amy qu'acoſtable
Et pour monſtre nouveau courtiçan veritable,
Embraſſer de mon Maiſtre & la vie & l'ennuy,
L'honneur & le ſecret & les maux plus que luy,
N'avoir jamais de luy or, veſtement, ne terre,
Jurer aux maquereaux une cruelle guerre,
Ne flatter point mon Maiſtre & jamais ne louer.
J'eu l'eſprit vif, joieux, plus folaſtre à jouer
Que morne & renchery, & ſoubç la froide lame
Je ne cachay jamais le froid venin : mon ame
Fut telle que ma vois. Un temps je prins plaiſir,
Lorſque le Roy eſtoit au lieu & au loiſir,
En tranchant devant luy entretenir ſa table
D'hiſtoire, de ſentence, & diſpute notable.
Eſtant ſon Eſcuier, ſes Pages commandeç
N'ont pratiqué par moy les bordeaux & les deç.
Ne penſeç pas icy..... que je pince
L'eſprit & beau & grand de mon vertueux Prince

Qui de ſoy eſt louable, acomply & parfait ;
Mais de malheur vivant parmy ce ſiecle infait,
Du ſiecle je me plains & j'ay dedans ma teſte
Ce ſouvenir faſcheux, je vois une tempeſte
De morts & d'ennemis qui portent loin en l'aer
Mes voiages guettez. Mon danger veult parler :
Mes ſervices perduz, ma jeuneſſe trompee,
Mon ſang perdu, ma peau dix & ſept fois coupee,
Mes Etatz poſſedez & jamais pretenduz,
Un pré, une maiſon & trois moulins vendus,
La haine des plus Grans pour ceux qui me haiſſent,
Les trahiſtres, les ingratz que j'aime me trahiſſent,
Les meurtriers, les larrons, qui pour leur trahiſon
Executer ſans bruit, chaſſent de la maiſon
Le plus fidelle chien, luy mettent ſus la rage,
Le guettent en tremblant, redoutent ſon courage,
Tout cela fait enſemble un gros venteux nuage
Qui paſſe ſur ma teſte & ne me fait dommage.
Je ris, de paſſions & de mal deſpouillé,
Quand, à couvert, j'en voï l'autre monde mouillé.
Il y a des demons au fons de ceſte nue
Par qui des ſpectateurs j'offenſerois la veue ;
C'eſt du ſecret des Dieux là où l'oreille & l'œil,
Sans langue, emportoient bien tout le cors au cercueil
Et là où pencer bien eſt un crime, ſans dire.
Je couve mon diſcours, je n'en veux plus eſcrire,
Car je ſuis de retour en mon village ſaint
Là où l'ambition l'ambition ne craint,
Là ou un Acteon ne meurt quand il regarde,
Ny un Alectrion faiſant mauvaiſe garde.
Orloges de la court que je vous ay hais !
Que je vous aime, franc & ſauvage pais
Où je jouis, ainſi qu'avant la congnoiſſance,
De la court, du repos, & mon heureuſe abſence

Au lieu de me cauſer un regret trop cuiſant,
Pour congnoiſtre l'amer me font le doux plaiſant.
Je peſe l'un & l'autre & je trouve ma vie
Plus belle que devant mon heur & ma folie :
Je fais mon Paradis de contempler les deux,
Les Princes n'ont de moy memoire, ni moy d'eux.

VI.

[POEME DE L'INCONSTANCE.]

Qui vit jamais ſauter une tour en ruine
Et la terre crever qu'une ſecrette myne
Rempliſſoit de poiſons, de poudres & de feu?
L'artifice qui ſut enferme peu à peu
Obſurciſt tout à coup les plus ſuperbes nues
Et ouvre en un inſtant ſes ſureurs incogneuès :
Ainſi le mal caché qui celoit ſes effortz
A ſapper dans mon ſein, precipité dehors
Par le feu viollant qui rage en ma poitrine,
Souffle d'un tel eſclat qu'une poudreuſe mine
Verſant les baſtions eſtoffez de raiſons
Qui à mes ſens gehennés ſervirent de priſons.
On cache bien le cors d'une petite flamme,
Mais le ſourneau d'Ethna rompt, desbriſe & entame
Les mons apeſantis, & montrant ſon effort
Tant plus ſon fais eſt grand, ſon feu eſt tant plus fort.
Voila commant on voit qu'une douleur plus douce
Eſt facille à cacher, mais un' aſpre ſe pouſſe
Hors du ſein par ſanglotz & puis l'aigre tourment
Parle maugré ſon ame & rompt l'empeſchement.
Où puis je plus loger tant de ſangiantes peines,

Si les ouvrant au vent comme les noires veines,
Je n'allege ma fiebvre & cherche en mes propos
Quelque ſoulagement ou cauſe de repos?
En mon juſte courroux, il fault que je commence
Un combat rigoreux contre ceſte Inconſtance,
Infernalle Furie & qui n'eſt pas des trois
Qui tormentent là bas les trangreſſeurs des loix
Du ſevere Pluton, c'eſt une quatrieſme
Plus noire, plus cruelle & plus fiere & plus bleſme
Que les autres enſemble. O miſerable Amour,
Quant, enfant aveuglé, tu entrepris un jour
De deſſendre aux Enfers & pour ta priſonniere
Butiner un tel monſtre! ah! Venus meurtriere,
Quel malheur te pouſſoit, quant aveugle tu fis
Deſrober l'Inconſtance aux Enfers par ton fils!
Deſpuis ce triſte jour, la troupe malheureuſe
Qui ſuivit tes brandons ne fit bruſler joieuſe
Au temple Paphien ſur tes ſanglans autelz
Nul encens parfumeur des grands Dieux immortelz.
Deſpuis que l'Inconſtance empoiſonna les fleches
Du carquois de l'Amour, depuis qu'avec les breches,
Les plaies & les coups qu'il fait en ſe riant,
La gangrenne s'y met, depuis qu'en eſſuiant
L'eſcarre corrompu, l'Inconſtance inhumaine
Met le feu en la plaie & nous ixiomenne,
Quant nous penſons quitter le lit pour nous guerir,
Hors du lit nous allons à la foſſe mourir.
L'Amour n'eſt tel que lors que ſon amitié ſainte
Bruſloit le Siecle d'or, car là ſans eſtre teinte
D'achonite caché le premier gouſt d'aimer,
On ofroit la douceur, on promettoit l'amer,
Sans veſtir l'arcenit d'une blancheur ſucree.
Lors les amans heureux en leur aiſe eſperee
Pourſuivoient leurs plaiſirs, ou voians leur malheur,

Forcez ilz s'efforçoient de commander leur cueur.
Mais les eſpoirs trompez, les divers changemens
Des eſpritz feminins & leurs promptz mouvemens
Ont changé de l'Amour l'effect & la puiſſance,
Si qu'aimer aujourduy c'eſt eſtre en Inconſtance.
Di' moy, Muſe, qui fit deſſendre des haultz lieux
L'Amour porté legier d'un vol audacieux,
Alors qu'il entreprint & ſelon l'entrepriſe
Il a des bas Enfers l'Inconſtance conquiſe?
Vous, dictes moy commant, à mon gauche malheur,
Il fut vaincu aprés qu'il eut eſté vaincueur?
Nymphes qui habitez les umbres inconſtantes
Des ſecrettes foreſtz, les fleurettes tremblantes,
Les ruiſſeletz courans, les tertres eſventez,
Je ſuis voſtre à jamais, vollages Saintetez,
Si voſtre oeil inconſtant, ſolaſtre favoriſe
L'heureux enfentement de ma folle entrepriſe!
Un jour comme Venus en ſon palais luiſant
Meſpriſoit ſoubz ſes piedz Mercure deviſant
Et fiere de ſe voir la teſte raionnee
Du Souleil amoureux de perles couronnee,
Friſonnoit ſes cheveux de cent mille couleurs
Et les paroit encor' d'un milion de fleurs,
Fleurs que les amoureux offroient en ſacrifice
En Cipre ou en Paphos, en Chio, en Erice,
Les pouſſoient juſqu' en l'air des vens de leurs ſoupirs
Et enpruntoient de là les aeſles des Zephirs:
La beauté en paroit ſa beauté immortelle,
Contemploit en riant la peine plus cruelle
Et les dons des amans, laiſſant negligemment
Sur le dextre genou repoſer l'ornement
De ſon troiſieme ciel, ainſi qu'à l'impourveuë,
Se preſente ſolaſtre à ſa joieuſe veuë
L'Amour qui retournant de bleſſer amoureux

Mille cueurs abatus s'en revenoit joieux
Et d'une here gaie en ſaluant ſa mere (ſic)
Mille mots enfentins jaſoit pour lui complaire,
La chatouilloit aux ſlancs, mordoit, faiſant le fol.
De ſes bras poteleʒ il tortilloit ſon col,
L'apeloit ſa maitreſſe & embraſſant ſa cuiſſe
Faiſoit un peu le froid, preſentoit ſon ſervice,
Soupiroit ſe moquant, de petis poins fermeʒ
Frotioit ſes yeux ainſi que de pleurs conſommeʒ,
Sanglottoit ſe plaignant & je ne ſauois dire
Comme il contreſeſoit proprement un martire,
Dont la mere affolee, ainſi qu'elle ſouloit,
L'embraſſoit l'eſtraignant & le rechatoulloit.
Elle baiſe ardemment ſon oeil, ſon ſiont, ſa bouche
Et pence devorer l'endroit où elle touche,
Prend au pli des jarreʒ ſon enfant à ſon col :
« D'où viens tu, mon mignon, d'où viens tu, petit ſol,
Voieʒ ce mauvais filʒ qui à bleſſer ſe joue ! »
Et le fait cliqueter & ſa cuiſſe & ſa joue :
« C'eſt le mignon des Dieux ſur les Dieux triumphant, »
L'appelant le mauvais, de ſa mere l'enfant.
Begayant ſes douceurs ſon filʒ ell' idolatre,
Le met à cafourchon ſur ſa cuiſſe d'albaſtre
Où à bons fretillans elle cheriſt celuy
Qui fit de ſes beaux yeux decouler tant d'ennuy,
Lorſqu'elle forcenoit pour Mars ou pour Anchiſe
D'une aimable fureur tout auſſi toſt deſpriſe.
Un deſir ſans raiſon incité de grandeur,
De nouvelle beauté & de nouvelle ardeur
Enflamma ſes beaux yeux & d'amour maternelle
Dans ceux là de ſon filʒ mirant ſa face belle,
L'imprudente noioit ſon cœur dans les ſoupirs
Qui doublés redoubloient le feu de ſes deſirs.
A donc ſerrant la main à l'enfant qui prend garde

Aux fraicheurs de ſon teint & d'une main mignarde
Jouoit à ſes cheveux, en pouſſant deux ſanglotz
Chefz de ſa paſſion elle preſſa ces motz :
« Monfilz ſoubz qui les Cieux tremblent paſles de crainte,
De qui la tendre main victorieuſe eſt teinte
Au ſang plus pretieux des Dieux & des humains,
Eſt il temps de ploier en ton ſein tes deux mains
Et nonchalant t'aſſoir, deshonoré tes gloires,
Puis que ne vaincre plus eſt perdre tes victoires?
Sus! que ces traitz mignards ne ſe repoſent plus!
Le champ vous eſt acquis, pourſuivons les vaincuz
Et butinons ſur eux le pris de la victoire :
D'un triumphe paré cachetons noſtre gloire!
Mais puis tu triumpher, aiant encore au cueur
Un ſcrupule mordant, indigne du vaincueur,
De voir dans les Enfers ſe rire la cruelle
Qui abatit un jour ta mere deſſoubz elle,
L'Inconſtance qui fit, quant ton dart tranſporté
De deſpit tranſperca le flanc qui t'a porté,
Trois fois croiſtre ma plaie & la fit eſtre telle
Qu'elle m'eut mis à mort ſi j'euſſe eſté mortelle ;
Elle fit l'Immortelle encor' chercher la mort!
Vange, mon filz, d'un coup pour ta mere ce tort,
Et pour toy meſme auſſi : n'as tu pas veuë en terre
Auſſi ceſt' afferee à qui tu fais la guerre,
Seulle qui a tousjours à ton arc reſiſté,
Qui poſſede en deſpit de toy mainte beauté,
Changer; aux cours des Grands elle eſt trés mal venuë,
Mais elle eſt pour Deeſſe au village congneuë,
Elle y regne pour toy & les pudiques cueurs
Par ceſte chaſteté ſur ton arc ſont vaincueurs.
Elle te ſoulle aux piedz, veux tu que l'on t'adore
Pour Dieu, puiſqu'en ſouffrant?... » Elle voulut encore
Dire plus, quant l'enfant à ſes pleurs viollans

Reſpondit d'un ſoupir & ſes levres tremblans
Lui ſerroient le propos : la douleur le ſurmonte,
De crainte de pleurer il ſe cache de honte,
Il fuit, il ſe deſrobe & en planant en l'aer
Il forge le chemin par où il doibt aller.
Le deſpit viollant eſchauffa ſon offence,
Il mache entre ſes dens le nom de la vengeance.
L'alouette en yver ſi viſte ne deſſend,
L'autour du hault du Ciel ſi viſte l'air ne ſend,
Si viſte n'eſt un trait comme l'aeſle ploiee
De l'Amour en courroux ſoudain fut devalee.
Il me trouve en paſſant, & ainſi qu'il paſſa
Il arrache un trait d'or & le ſein m'en perſa,
Et lors qu'ainſi bleſſé ceſt enragé me laiſſe
Il attend ſon retour pour bleſſer ma maitreſſe.
Il en advint ainſi de vous tous qui aimez
Conſtamment l'Inconſtance & de glace enflammez
Fondez de voſtre foy les tours diamentines
Sur les ſables mouvans des beautes feminynes,
Car l'Amour vous bleſſa lorſqu'il eſtoit Amour
Tousjours aimant, & non tel qu'aprés ſon retour,
Qui fit aimer, hair, changer & contrefaire
Les cueurs de voz beautés pour vous plaire & deſplaire.
Ne ſouffrez plus jamais ces volages beautez
Legeres, ſans avoir les eſpritz eſventez,
Appeller amitié ceſte vaine ſouffrance :
Qu'elles ne plaident plus amour, mais l'inconſtance.
En la Braconne on voit, foreſt de l'Angoumois,
Une foſſe profonde où au plus chault des mois
Au ſolstice d'eſté jamais le ſoleil n'entre :
Il n'en voit point le fons qui touche prés du centre.
C'eſt-l'exalation des Enfers, le chemin
Par où les noirs Demons emportent leur butin.
L'Amour perdit de l'aer en ceſt endroit la veue,

Menacant & bravant arrive à l'impourveuè
Aux bors de l'Acheron où le vieil Nautonnier
Paſſage ny bateau ne luy peut denier,
Car il ſentit le feu en ſa froide vieilleſſe
D'un amour incongneu; il paſſe de viteſſe
Et ſi toſt qu'arrivé fut le Dieu conquerant
Au pais ennemy, il courut quant & quant,
Perſant de l'œil, du trait la preſſe eſpouventee,
De la fleche meurtrit ſans eſtre enſanglantee.
Mille brandons de feu par là vollent eſpars,
Mille coups amoureux ſe font de mille dars,
Si bien qu'en peu de temps tous les morts ont ſentie
D'une ſeconde mort leur peine apeſantie.
Les Eſpritz condemnez reçeurent en ce jour
Pour un ſecond enfer l'impitoiable Amour.
Les trois Juges cruelz changent leurs fieres mines
En ſanglotz, en ſoupirs amoureux des Erynnes.
Les Eſpritz plus hautains de l'Enfer tenebreux
Bruſlent de Proſerpine, & Pluton amoureux
Voit ſa femme au pillage & comme il pence prendre
Un croc deux fois pointu pour ſon regne deffendre,
Voici tout le menu de l'Enfer mutiné
Par qui peu s'en fallut que leur Roy eſtonné
Ne fut en pieces mis, mais leur aſpre courage
D'aimer, non de tuer, ſentoit la douce rage.
En ces combatz divers l'Amour vint furieux
Où fut miſe en priſon l'Inconſtance aux beaux yeux,
Quant Jupin prevoiant que noſtre ame mortelle
Devoit un jour ſouffrir tant de tourmens par elle
L'arracha de ſon lieu & enchaina de fers
Ses piedz dans le profond des horribles Enfers,
Du deſpit qu'il reçeut alors que ceſte folle
Le fit voller cent fois de l'un à l'autre polle,
N'embraſant de l'amour ſon cueur, mais le changeant.

Luy qui en mille lieux forcenoit enrageant
Trouva ceſte faſcheuſe & lui fit en cholere
Endurer le torment deu à ſon adultere.
Combien de fois la mere a troublé Aquilon,
Combien de fois a meu un orage felon
Pere de ce malheur quant la mere Fortune
De tirer de priſon leur fille l'importune!
L'Amour voit ceſte folle & ſi toſt qu'il la vit,
Effraié, du carquois une fleche il ravit,
La bleſſe, de l'Amour & elle auſſi ſe bleſſe.
Il fut fait inconſtant & elle ſa maitreſſe.
Il rompt ſes fortz liens & la tirant dehors,
Des Enfers obſcurcis il tira mille mortz.
Sa robe eſt de changeant, de mainte fleur vermeille
De ſes chéveux ſans loy le hault elle apareille,
Son teint a cent couleurs, elle a cent yeux ouvers,
Et autant de chemins qu'elle trouve divers
Autant de piedz elle a. Lors ſes aeſles ſecrettes
Paroiſſent à l'inſtant que mille girouettes
Qui virent ſur ſon front changent d'air & de vent.
Elle maſque ſa face & rechange ſouvent
De-plus de nouveautés que Metra l'adultere
Pour eſtancher la faim d'Eriſicthon ſon pere.
Elle eſt jeune, agreable & ſon cors n'eſt pas nu,
Couvert, comme je dis, pour garder incongnu
Le charme de ſes ans que la ſorciere fine
Couvre de meſme fart que la magique Alcyne.
De l'Enfer tenebreux noſtre couple amoureux
Vindrent en la foreſt, au ſortir de leur creux,
Où eſtenduz ſur l'herbe ilz eurent jouiſſance
Du fruit de leurs amours avecq' la congnoiſſance.
L'Inconſtance amoureuſe & l'Amour inconſtant
Alloient de beaux preſens l'un de l'autre emprunlant :
L'Amour de l'Inconſtance aima les girouettes

Et l'Inconſtance aima de l'Amour les ſagettes.
Elle prit ſon carquois & le mit en ſon col
Et faiſoit mille coups des fleches de ce fol.
Venus fut en courroux au lieu d'eſtre vangee;
L'yre d'Amour eſtoit en une amour changee.
Elle vit du hault Ciel ma maitreſſe paſſant
Et l'Inconſtance aprés qui la va pourchaſſant.
Son courroux s'aluma, & lors eſpriſe d'yre
La mere de l'Amour de l'Amour ſe retire.
Mais Aquilon vollant ſur l'Ocean leger
Courut fidelle & prompt & joieux meſſager.
La Fortune il trouva qui en la mer troublee
Sur deux camps combatans preſidoit aveuglee.
Il n'eut pas ſi toſt dit que l'amour enivré
De l'inconſtant Amour leur avoit delivré
Leur fille de priſon, & qu'elle ſeroit mere
D'Amour qui priſonnier eſt de ſa priſonniere :
Fortune quicte là ces pauvres enragez
La pluſpart mortz, bruſlez, bleſſez & ſubmergez.
Elle trouva au bois l'agreable jeuneſſe.
Là ne fuſt eſpargné le ris, ne la careſſe,
Et de ces inconſtans les inconſtans amours
Tout bruſlez de plaiſir durerent peu de jours.
Fortune ſe changeant plus toſt que la parolle
Aux mignons de la court favorable s'envolle;
Le Vent s'enfuit ailleurs & l'Amour inconſtant
Ses petits moulinetz fait virer en trottant.
L'Inconſtance poſſede & le fer & les flammes
Dont au lieu de bleſſer, elle meurtriſt les ames.
Ainſi l'Amour n'eſt plus conduit par la beauté
Depuis que l'Inconſtance a ſon carquois porté
Et depuis que Venus & agreable & belle
A quitté les amours, mais Fortune rebelle
Commande l'Inconſtance & commande l'Amour.

Mais ſi le bien & mal ſe changent en un jour,
Las! pourquoy mon torment a il tant de duree?
C'eſt que je fus bleſſé de la fleche doree
Avant que l'Amour fuſt leger & inconſtant.
Si l'Amour euſt voulu faire ſentir autant
A ma beauté legere ou bien que l'Inconſtance
Euſt ſur moy malheureux, non l'Amour, prins puiſſance!
O divine Inconſtance, aie pitié de moy!
Gueris en me bleſſant ma plaie & mon eſmoy,
Pardonne le deſpit de mon ame preſſee,
Pardonne luy les maulx qu'au premier offencee
Elle a vomy ſur toy, frenetique en courroux.
Change ſa volunté, ton nom luy ſera doux
Et comme j'ay tourné le meſdire en louange,
Fay' qu'un cueur amoureux à n'aimer plus ſe change.
Je te feray rouller un autel d'un balon,
J'immoleray deſſus des feuilles qu'Aquilon,
Ton pere, nous fait choir au pluvieux automne;
Je t'offriray de l'aer d'une cloche qui ſonne
Et le coq qui viroit ſur le hault du clocher
Denſant de cent façons; je courray te chercher
De l'eau & du ſavon & feray à merveilles
D'une paille fendue envoler des bouteilles:
J'offriray du dubet, plumes, fleurs & chardons
Et de l'eau de la mer & des petis glaçons,
Un cameleon vif, & au lieu de parolles,
Je diray ſans propos cent mille phariboles,
Et bruſlant tout cela à ton nom immortel,
Je bruſleray encor' & le temple & l'autel.

VII.

[CONSTANCE — INCONSTANCE.]

Je veulx prendre aux cheveux la Fortune & le Sort
En opoſant ma rage à leur droit, à leur tort,
Pour ce qu'aveuglement & plus toſt de malice
Ilz veullent la vertu ouir avec le vice,
Au mauvais & au bon ilz font uniquement
Sentir la recompence & ſouffrir le tourment,
Confondent le Midy en l'Aquilon qui tremble,
Font un chaos de l'eau & des flammes enſemble,
Veulent enſemble amour & la haine loger,
Les ventz parmi les rochs, le ferme & le leger.
Commant pourra l'amour naiſtre d'antipatye?
Si fait, dira quelqu'un : tout principe de vie
Vient de deux qualitez & d'acords diſcordans,
Car deux froidz & deux ſecz, deux moites, deux ardens
Sont ſterilles de ſoif, mais l'ardeur arroſee,
La douce humidité, la chaleur compoſee
Portent fruit & auſſi les ames, les eſpritz
De la ſage Nature ont ceſte regle apris.
Couplés deux ygnorans, deux braves, deux colleres,
Deux coquins, ilz ſeront ſemblables & contraires
Et ne ſortira d'eux que ſotize, qu'orgueil,
Querelles, pauvretez : puis vous verrez à l'œil
Au corps que le default, ſolution, ouverture
Cachent les excremens & le trop de nature
L'excrement, le default; l'un à part ne peut rien.
Monſieur le Philoſophe, helas! vous dites bien :
Pour moy qui n'ay jamais apris philozophie

Autre que naturelle & celle qui convie
L'union & l'acord de ma maitreſſe & moy,
J'aymois une parjure & j'avois de la foy,
J'eſtois humble & craintif, elle plaine d'audace,
J'enrageois, je bruſlois, elle devenoit glace,
J'aymois la fermeté, elle le changement
Hors mis à me hair qu'elle fit conſtemment.
Pourtant noſtre union jamais ne ſe peut faire
Quoy que nous fuſſions bien l'un à l'autre contraire.
J'aprins à diſputer, & je ſuis bien d'accord
Que deux braves, deux ſotz ne feront que diſcord.
L'amour qui eſt vertu ne ſe fait de deux vices,
Car les ſeulles vertus des vertus ſont nourrices,
Mais faites union du docte gratieux,
Paiſible & opulent, lors il proviendra d'eux
Sçavoir, honneſteté, patience & richeſſe.
Bien heureux qui ſe voit uni à ſa maitreſſe
D'ame & de naturel! Celluy là eſt heureux,
Car il eſt jouiſſant & non plus amoureux,
Sans regret, ſans ſoupçon, il n'a ſoing ny pratique.
Encor' ce qui me fait trouver l'amour inique,
C'eſt que le plus ſouvent nous voions bien contens
Sans perdre leurs labeurs, leurs peines & leur tems
Quelque homme ſans honneur qui en ſa bonne mine
Met la flamme d'amour & non en la poitrine,
Un Prelat, un Abé, quelque bonnet cornu,
Et l'apoſtat ſera plus toſt le bien venu
Qu'il n'aura ſouhaitté, avecq' la congnoiſſance
Aiant le cueur, la main, l'œil & la joiſſance.
Ah! bien heureux Philon, ah! malheureux auſſi!
Heureux d'avoir trouvé un amour ſans ſoucy,
Malheureux pour avoir coupable conſcience
Que l'on pence de toy bien mieux que tu ne pence!
Ha! Philon tout enſemble heureux & malheureux

Qui ne puis bien vouloir ce que meſme tu veux!
Ha! Philon bien heureux & malheureux enſemble
De qui l'amour, l'ardeur & l'eſperance tremble,
Heureux par la fortune & qui es en danger
D'avoir acquis ſans cauſe & ſans cauſe changer!
Tu aymes inconſtant la conſtance du monde,
Et ferme j'eſquairois ſur une boule ronde
Une tour de ma foy, mais quel malheur pourquoy
Toy qui es inconſtant ne ſers tu comme moy
Une humeur qui te ſemble & que pourrions nous faire,
Eſtans & toy & moy l'un à l'autre contraire,
Contraires en rencontre & ſemblables d'un point,
Que pas un de nous deux ſon propre n'avoit point?
Je vis en meſme temps deux diſſemblables vies
A deux rares beautez toutes deux aſſervies :
Toy qui as en l'eſprit un vent de changemens,
Un orage de flotz & de promptz mouvemens,
Tu ſuivois aveuglé d'une gauche aventure
Une autre volunté & une autre nature.
Ta maitreſſe eut le ſein remply de fermeté :
En elle la conſtance, en elle la beauté
Diſputoient à l'envy & debatoient laquelle
Des deux perfections floriroit la plus belle,
Moy qui ne fis jamais autre profeſſion
Que bruſler ſans changer de meſme paſſion,
M'endurcir aux malheurs, obſtiner mon courage
Encontre les rigeurs, comme contre l'orage
Un grand roch endurcy fait targe de ſon dos
Et fend en ſe moquant les rencontres des flotz.
Je fuz aſubjecty d'une inique ſentence
De l'Amour courroucé à ſervir l'Inconſtance
Que j'ay ſervy ſeize ans, & ſervy tellement
Que je ſers l'Inconſtance & la ſers conſtemment.
Ha! beauté mal logee, ha! trompereſſe face,

Manque perfection, gratieuſe & ſans grace,
Indigne d'un tel ſerf, indigne d'amitié,
Eſtant trop pitoiable ou eſtant ſans pitié,
Trop pitoiable à tous & à moy ſeul rebelle,
Ayſee à ton malheur & à ton heur cruelle,
N'eſt-ce pas un malheur de mettre à bon marché
L'or qui doibt eſtre cher plus il eſt recherché?
N'eſt-ce pas un bonheur de garder ſa promeſſe
A un ſeul & d'un ſeul vouloir eſtre maitreſſe?
Aymer par la vertu eſt-ce pas un bonheur?
Aymer ſans cognoiſſance eſt-ce pas un malheur?
Je n'ayme point une ame & parjure & cruelle
Et la dame auſſi folle & volage que belle.
Or inconſtante, adieu! Adieu, folle beauté,
Je n'aſſerviray plus ma franche loiauté
Qu'à la loiauté meſme & jamais ce courage
Qui vollage n'eſt point n'aimera le volage!
Va, Philon, ſans cerveau, leger & inconſtant
Chercher ceſte inconſtante & je recherche autant
De revenches en moy que je laiſſe au contraire
A la legereté une choſe legere:
Et ſi en gemiſſant, vefve de ſon pareil,
La tourterelle ſeulle a fait rouer ſon œil
Sur les autres oiſeaux, ne trouvant agreable
Pour leurs panaches fiers autre que ſon ſemblable,
Regarde çà & là Olimpe & ſes flambeaux,
En courant l'Univers ſois juge de nos maux,
De leur cauſe ſi juſte & de la meſme envie
Qui de nos cueurs unis martiriſe la vie.
Tu as perdu celuy qui de l'or de ſa ſoy
S'embelliſſoit au feu. Tu puis trouver en moy
La fermeté, auſſi l'amour loyale & bonne
Qui ſeulle tant de maux & de rage me donne.
Tu l'aimois conſtemment, j'avois aimé ainſi

Une inconſtante humeur, mais qui euſt peu auſſi
D'un amour monſtrueux tirer un fruit & faire
Germer deux naturelz l'un à l'autre contraire.
Olimpe, ton parfait t'aimoit bien conſtemment,
Mais la meſme vertu te fit pareillement
Digne d'eſtre cherie, eſt-ce doncques merveille
De rendre à l'amitié une amitié pareille?
Il baſtit ſur ton roch une immobile tour,
Il t'aima, tu eſtois cauſe de ſon amour.
Mais ſi j'ay prins à gré une dame ſans grace,
Si mon ardeur bruſloit les neiges & la glace,
Si j'embraſſois conſtant les vens impetueux,
Si j'ay couru ſans choir au chemin pierreux,
Si j'ay ſeu eſcouler avec la docte rame
Un navire ſans loy, ſans raiſon, une dame,
Par les Scirthes mouvans & Scilles ſans pitié,
Quel ſera le pouvoir d'une double amitié,
Quant de deux cueurs unis la liaiſon non feinte
Florira ſans ſecher inviolable & ſainte?
Bienheureux Alidor, ſi Olimpe te veult
Faire gouſter combien un amour ferme peult!
Alidor te ſervant, Olimpe bien heureuſe,
Eſtant de ſa conſtance & ſon heur amoureuſe!
Va! Aurore volage, en eſchange de moy
Acoller ton Philon auſſi leger que toy,
Va! Philon inconſtant acoller ton Aurore,
Car ſi tu es leger, elle l'eſt plus encore!
Alidor malheureux ſi l'Aurore au poil d'or
Euſt tousjours tourmenté ainſi ſon Alidor!
Olimpe, je voiois malheureuſe ta vie
Si l'inconſtant Philon t'euſt encores ſervie.
Laiſſons ces malheureux & leurs deſloialutez
Meller du fiel parmy leurs plaiſirs tormentez.
Uniſſons nous, Olimpe, afin que je t'honore

Plus que tant de coulleurs bizarres de l'Aurore,
Ferme comme le mont dont le ſommet heureux
Se moque de la fouldre & voiſine les Cieux.
Cependant l'amitié des inconſtants ſe change
Selon les vens legers de leur humeur eſtrange.
L'amour uni, bien né & de toy & de moy
Ne branle, ne ſe meut non plus que noſtre foy.
Philozophes trompeurs, j'opoſe ma pratique
A voſtre vain ſavoir, à voſtre teorique.
Choyſira qui voudra les accords diſcordans,
J'aime mieux l'uniſſon des accors acordans :
Que tousjours du premier mon ennemy jouiſſe,
Du ſecond ma maitreſſe & moy enſembl' uniſſe;
Lorſque je bruſleray, bruſl' Olimpe de moi
Ardent' à mon ardeur & fidele à ma foy!

VIII.

[LA SORCIERE.]

Des umbres de voz creus Ciclopes barbouillez,
Vous, Geans enſumez, de craſſe tous rouillez,
Trouſſez voz bras nerveux, acordez ſur l'enclume
Trois marteaux eunymez & vos coups en ma plume.
Forgeons un fer pointu, deux crochetz de travers,
Tel qu'en porte un Pluton pour [ſon] ſeptre aux Enfers.
Preſque pareil au fouldre & le faiſons de meſme
Celuy qu'Uliſſe mit dans l'œil de Polipheme,
Faiſons piſſer deſſus les filles de la Nuit,
Enbavé de ſerpens pour trempe il ſoit reluit,
Puis trempé par ſept fois en l'onde Stigienne.
Volle de tous coſtés, à ce ſpectacle vienne

Un rond noir de corbeaux, il y aura pour eux
A manger à crever dans ceſt horrible creux.
La peſte eſt trop infecte & s'enfle par trop groſſe :
Que du bout de ce fer je creve ceſte boſſe!
Fuiez, amis, ou bien d'un encens alumé
D'opiat preſervant voſtre nez ſoit armé,
Pour n'eſtre ſufoquez d'une peſte ſi forte.
J'ay pour preſervatif l'amour que je luy porte.
Le fer n'eſt que trop chault : ſus, amis, qu'en deux motz
Je voie deſarmer les Alpes de ſon dos,
L'Averne d'arſenic & la roche où l'Envie
Abecha de ſerpens ſes rages & ſa vie!
Compagnon qui jadis, malheureux en amours,
Fus trompé de ce dos deſguiſé de velours,
Charmé comme Roger en la priſon d'Alcyne
Ne vit ce que cachoit le maſque de ſa myne,
Prens ce fer à deux mains & pouſſons bien avant
Et nous verrons ſortir tous les diables au vent.
Pouſſez fort, repouſſez, la ſorciere eſt charnee,
Non eſt (ſic). *Ne vois-tu pas que c'eſt qu'elle eſt armee?*
Ho! ho! cuirace à part, vous aimez les combatz!
Monſtre boſſu, pourquoy n'armez vous donc le bas?
Putain dés le berceau, dés ſaize ans maquerelle,
Ce n'eſt pas pour cela, mais elle avoit querelle.
Pouſſons à ceſte fois & chacun face un ſault
A quartier, comme quant on aſſomme un crapault.
Pouſſons, gare, fuiez, la plaie eſt entamee!
Quel bruit, quel ſifflement, quelle eſpaiſe fumee,
Que de cris, que d'horreurs, que de bizarres feux
Bleus & vers vont vollans desja juſques aux Cieux!
Voila un air eſpais qui s'enfuit, c'eſt la rage
Qui s'exalle, s'amaſſe & ſe fait un nuage.
Ois tu que de ſerpens, que de mouſches font bruit?
Vois-tu bien du midi faire une obſcure nuit?

Voila deux cens Demons, eſpritz nez à mal faire,
Qui ſortent arrangez, conduitz par un Cerbere.
De cent crapaux enflez elle purge l'orgueil,
En mille vipereaux, les plaiſirs de ſon œil,
En monſtres contrefaitz elle purge ſon vice,
En tortillons d'aſpitz qui ſifflent ſa malice.
Voicy ſa villennie & par deux autres trous
La chenille, les vers, la punaiſe & les pous!
Que de monſtres cornuz qui enfoncent leurs teſtes
Entre les palerons! Que de petites beſtes,
Mandragores, tatous, bazilics odieux,
Coquatres incongneuz qui font mourir des yeux!
Je n'y congnois plus rien : voila des creatures
Que je ne vis jamais vives ne en peintures.
Je congnois bien encor' de l'arſenic tout blanc,
Du ſublimé pareil, du riagua, du ſang
D'un taureau eſchauffé. O dangereuſe peſte!
Donne moy ce crochet que j'arrache le reſte!
Mais quoy! elle ſe meurt & la penſant guerir,
Nous lui oſtons la vie & l'avons fait mourir!
Elle eſt morte, c'eſt fait, que de mon ennemie
Nous facions à ce coup la vraie anatomie,
Pour congnoiſtre commant, ſans lui avoir fait tort,
Aux cauſes de la vie elle a ſenty la mort.
Voions ſoigneuſement ſi ſes nobles parties
Des pointes du crochet ont eſté departies.
Cherchons où eſt le foie... en autre endroit... point, point,
Vous luy cherchez du noble, elle n'en avoit point.
Au moins où eſt ſon cueur? mais quant la main j'y paſſe
Je ne rencontre rien que du fiel en ſa place.
Ouvrons luy le cerveau : voicy d'autres poiſons,
Il ſouffre cacochiſme & eſt plain de poiſons.
Ses rognons ſont bruſlez, ell' eſt un peu lepreuſe
Et ſon ſang monſtre bien qu'elle fut chaleureuſe.

Ouvrez luy la matrice : O! elle avoit dedans
Deux germes commancez de deux pauvres enfans!
Je voy de l'eſtommac deſſendre de l'eau bleue
Que c'eſt? Timelea & du jus de la rue.
Mes amis, je m'en fuis, car je meurs ſans mourir.
Laiſſons ce cors aux champs des orages pourrir,
Il troublera tout l'aer d'odeur & de deſordre.
Les chiens tournent autour & ne peuvent y mordre,
Ceux qui mordent un coup s'en courent enragez :
En l'aer un noir amas de corbeaux arrangez
Croaſſent tout autour, mais nul d'eux ne ſe baiſſe.
Je fuis puiſque tout fuit & enfin je le laiſſe.

CHANSON.

Adieu, douces beautez, ſi doctes à charmer :
Puiſque je dis adieu, oyez mes triſtes plaintes;
Ce n'eſt plus en mourant que les larmes ſont faintes,
La mort me ſemble douc' & l'adieu m'eſt amer.
Adieu, beaux yeux divins, autheurs du triſte ſort
Qui faict naiſtre des pleurs pour eſtaindre ma flame :
Tes pleurs ingrats s'en vont, mais ce feu dans mon ame
Rend l'adieu plus amer & plus douce la mort.
Adieu, bouche vermeille, où vienent ſe former
Tant de douces liqueurs & la douce harmonie
De mes triſtes accors, la mortell' ennemie
Qui me rend la mort douc' & l'adieu tant amer.
Adieu, mains, qui liez d'un inſenſible effort
Les mains, les yeux, le cœur, le parler & la vie
Tenant ma liberté ſoubz des loix aſſervie,
Qui rend amer l'adieu, mais bien douce la mort.

Adieu, celeſte voix, puiſſante d'animer
Les rocs plus endurcis & la plus dure eſcorce;
Pourquoy ce doux accent, mais trop cruel s'efforce
De rendre la mort douc' & l'adieu tant amer?
Adieu, ſein tout d'albaſtr' où j'aſſeurois mon port:
Si je fais la deſcente & faille que je meure,
Mettez ſoubz un teton mon cœur & dés cett' heure
Combien qu'amer l'adieu, douce ſera la mort!

HUITAIN.

POUR UNE COURSE DE BAGUE SANS HABIS NOUVEAUX ET SANS MASQUES.

Nous ne ſommes vainquus & ne le voulons etre,
Nous n'eſclavons aucuns & n'avons point de maitre,
Les plaiſirs de noz yeux nous donnent les couleurs,
Nour n'avons, ne voulons defaveurs, ny faveurs.
Noz maitres & noz Roys, ſans Roy & ſans maitreſſe,
Nous voulons eprouver votre heur par notre adreſſe,
Non inſolens du bien, non triſtes du malheur,
Auſſi peu deguiſez de l'habit que du cueur.

[VERS BRISÉS.]

Soit martire en aimant — qui vouldra proſperer [1]
Qui eſt friant de pleur — ne ſerve pas les Dames.
L'amour fait naiſtre au cueur — tout le repos des ames
Le comble de torment — eſt de ne point aimer.
J'eſtime plus que l'or — la crainte & le ſervice
La douce liberté — je fuis comme poiſon.
Je n'ay en volunté — qu'une douce priſon
Un plus riche treſor — m'eſt un cruel ſuplice!

1. Ces vers peuvent ſe lire de deux façons : deux huitains de vers de 6 pieds ou un huitain de vers de 12. Les premiers hémiſtiches détachés des ſeconds, & les ſeconds des premiers forment un ſens complet : le poète y déplore le malheur des amants. Les hémiſtiches réunis préſentent un ſens contraire & célèbrent le bonheur des amants.

SONNETS[1].

I.

Veulx tu ſavoir qui peut faire la vie heureuſe,
Folaſtre d'Aubigné, ce ſont ces pointz icy :
Des biens non pas acquis, mais trouvez ſans ſoucy,
Bonne chere, beau feu, la terre fructueuſe,
Point de procés, de noiſe, avoir l'ame joieuſe,
Le cors diſpos qui n'eſt trop maigre ou trop farcy,
N'eſtre point cauteleux, ny point niais auſſi,
Avoir pareilz amis, table delicieuſe,
Sans crainte, ſans ſoupçon, en ſa bource un eſcu,
Belle femme gaillarde & n'eſtre pas cocu,
Un dormir ſans ronfler, un repos ſans ſe feindre
Qui face la nuit courte & contente les yeux,
Eſtre ce que tu veux, n'affecter rien de mieux,
Ne deſirer la mort, la fuir ſans la craindre.

---

1. On trouvera au tome IV une ſérie de ſonnets ſatiriques.

II.

Je fuis celle qui veult, je veulx celle qui nye :
L'Amour deſire vaincre & non ſe contenter.
Je meſpriſe le bien qu'on me vient preſenter,
Mais j'ayme encores moins celuy qu'on me deſnye.
Je hay la trop laſſive ou trop craintive amye,
Je ne veulx ny ſaouler ma . . . . , ny tormenter.
Je crains une Diane impoſſible à dompter,
J'ay honte de Venus toute nue endormye,
Car l'une trop veſtuë a de plaiſirs trop peu,
L'autre dormant à nud vous offre trop beau jeu.
Je veux doncq' que ma mye à regret abandonne
Son amour cher vendu & donné cherement,
Qui ait honte d'aimer, qui refuſe en aimant
Et qui n'oſe nommer cela qu'elle me donne.

III.

Je vous veux eſtrener . . . . . d'un rameau
Dont la ſource, la fin, la mort & la naiſſance
Umbrent du clair Ladon : c'eſt en recongnoiſſance
Du lierre tortu qui ceint voſtre chapeau.
J'en adore ceulx là qui ſur le vert coupeau
Du Phœbee Hellicon incitent à la danſe
La troupe des neuf Seurs, je n'ay en ma puiſſance
Preſent plus cher, plus grand, plus riche ne plus beau.
Je veulx enrichir d'eau le chevelu Neptune,
Le Soleil de clarté, d'humidité la Lune,
Le Printemps de couleurs, & mon outrecuidance
Veult encor' enfoncer d'autres fruitz parmy ceux
Que l'on voit regorger du cornet d'abondance,
Ou fournir de ſanglotz un amant angoiſſeux.

IV.

A l'honneur de celuy dont la vie eſtouffee
Fut à la rauche voix d'un enroué vineux.
Quiconque pouſſera d'un ton armonieux
Quelque ſainte chanſon doucement eſtoffee,
Quiconque chantera, imitateur d'Orphee,
Ou de guerre ou d'amours les regretz ſoucieux,
Ou qui exaltera l'architecte des Cieux
Par les tons qu'inventa Phebus le Coriphee,
Qui vouldra marier du luth voulté les ſons
Et la corde fidelle aux odes & chanſons
Sera de mes eſpris loué par l'Univers.
Que voſtre luth ſoit donq' de mes vers la louange
Et mes vers chanteront voſtre luth par eſchange.
Les vers ſont pour le luth & le luth pour les vers.

V.

L'Amour armé d'attraits & de traits & de feux,
Paré de ſes douceurs, de fleiches & de flames,
Active, bruſle & pert le cœur, les yeux, les ames
Par le nuiſant poiſon de ſes ris, de ſes jeux :
L'Amour ne craint la mer, la terre, ny les Cieux ;
Les Cieux, la terre & l'onde eſpriſe pour ſes charmes
N'a pour luy reſiſter d'aſſez puiſſantes armes,
Et ces armes ne ſont (ce dis-je) que tes yeux.
. . . . . .
. . . . . .
A ta mort finira de mes amours la vie,
Car la fiere Clotho nous donne un pareil cours,
Et rien de moy ne peut ſurvivre tes beaux jours
Que le ſouſpir de l'ame en la mort non ravie.

VI.

L'Amour voudroit à ſon plaiſir
Ces chevaliers dont les penſees
Du gré de leur aſtre preſſees
N'ont deſir qu'eſtre ſans deſir,
N'ont autre choix que ne choiſir
Et ſans entrepriſes dreſſees
Sentent qu'Amour leur a dreſſees
Ces peines par trop de loiſir.
Celuy deſguiſe ſa parure
Qui eſt deſguiſé de nature;
Qui d'un maſque veut tromper l'oeil
Peut auſſi maſquer ſon courage.
Heureux qui comme le viſage
Peut monſtrer le cueur au ſoleil!

VII.

Quoy! mon dernier ſouſpir finira mon torment,
J'eſtaindray ma douleur en eſtaignant ma vie;
Ma joye & mon aimee en meſme temps ravie
Fera que mon treſpas ſoit mon contentement.
Je meurs pour ton abſence & meurs heureuſement :
Ainſi je ne ſuis plus eſclave de l'envie,
Je ſens mon ame libre & non plus aſſervie
Trouver en la mort meſme un doux ſoulagement.
Non, pluſtoſt que je vive avec [ma] bien aimee!
Mais il faut que je meure afin d'eſtre eſtimee.
Donq' que ma mort ne ſoit qu'un ſoudain changement,
Je feray par ma mort & par ma vie heureuſe
Mon corps conjoint au ſien en la mort tenebreuſe,
Mon ame avec la ſienne unie au firmament.

VIII.

Fault-il helas que j'ayme & ne ſoys point aimé!
Fault-il qu'eſtant de feu tu ſoys toute de glace!
Fault-il que mon malheur je pourſuive à la trace!
Fault-il que d'un tel feu mon cœur ſoit allumé!
Heureux quand je me vis tellement enflammé,
Plus heureux mes eſprits eſpris de telle grace,
Heureux d'eſtre amoureux d'une ſi belle face,
Encor heureux aimant, heureux d'eſtre eſtimé.
Tout de moy bienheureux, bleſſé de belle flame,
Flame qui me bruſlant ne conſume mon ame.
Ame, eſprit, cœur heureux ſervans de ſi beaux yeux,
Mais ſi le faux deſtain ne veut que je poſſede
Le comble de mon heur, j'ay la mort ſeur remede
Par eſtaindre mon mal, mes deſirs & mes veux.

IX.

Quelquefois . . . . . j'ay porté dans le flanc
Le coup d'un trait doré de l'amoureuſe trouſſe,
J'ay rendu les abois comme la beſte rouſſe
Qui tache les buiſſons des marques de ſon ſang.
De mes plus favoris j'ay veu au meſme rang
Qui ont ſenty ſon arc & ſa rude ſecouſſe,
Mais je n'en ay point veu qui comme toy repouſſe
Le plaiſir pour le pleur, & pour le noir le blanc.
Te voiant tout perclus des forces de ton ame,
Et bruſler obſtiné au milieu de la flamme
Dont je te veux tirer, te voiant eſgairer
Au chemin que tu ſais, & me voulant contraindre
De te laiſſer perir, j'ay grand tort de te plaindre
Puiſque pour ton plaiſir tu te ſais endurer.

X.

Faut il vaincu qu'à ce coup je ſuplie
Celle par qui j'ay eſté combatu?
Fault il fleſchir un genoil abatu
Au front eſmeu de ma fiere ennemie?
Fault il, helas! redemander la vie,
Baiſer le fer dont j'ay eſté batu?
Fault il chercher au venin la vertu
De me guerir de ceſte maladie?
Qui eſt encor' ſi malheureux que moy
Qui prens contraint la force pour la loy,
Et qui ne puis le pardon requerir
Qu'à la rigeur de ma chere maitreſſe?
O coups mortelz, ſi je ne puis guerir
Que par les mains de celle qui me bleſſe!

XI.

Suſanne m'eſcoutoit ſouſpirer pour Diane
Et troubla de ſanglots ma paiſible minuict,
Mes ſouſpirs s'augmentoyent, faiſoient un tel bruit
Que fait parmi les pins la rude tramontane.
Mais quoy! Diane eſt morte & comment, dit Suſanne,
Peut elle du tombeau plus que moy dans ton lit,
Peut bien ſon oeil eſteint plus que le mien qui luit?
Aimer encor les morts n'eſt ce choſe profane?
Tire tu de l'Enfer quelque choſe de ſainct?
Peut ſon aſtre eſclairer alors qu'il eſt eſteint
Et faire du repos guerre à ta fantaiſie?
Ouy Suſanne, la nuit de Diane eſt ung jour:
Pourquoy ne peut ſa mort me donner de l'amour
Puiſque morte elle peut te donner jalouſie?

XII.

Je te veulx mal, Pandolfe, & n'aye point raiſon
Si fier, ſi liberal du mal qui me tormente
Tu te baigne en mes pleurs : je m'y noye & lamente,
Buvant à ſi longs traitz mon amere poyſon.
Je hay' ta blanche main qui tient ma guerizon,
Je hay' ton euil flambant dont la [flamme] s'augmente
En triumphant de moy qui peris languiſſante
Et meurs ſoufrant mourir le bien de ma raiſon :
Mais plus qu'à ton bel euil & plus qu'à ta main belle
Je me veus mal à moy qui te ſuis trop fidelle.
Laſche, rends moy mon ceur & pren ſa fermeté
Ou tigre, preſte moy de ce tygre courage,
Qui encheſne mon ame au joug & au ſervage
D'un ingrat ſans amour, tout plein de liberté.

XIII.

Karicleu voyoit ſon eſpoux Theagene
Que de ſon tendre ſain l'on venoit d'arracher,
Et un peuple bigot obſtiné à cercher
Pour elle des honneurs, & pour luy de la peine.
A quel point different le hault deſtin amene
Un couple precieux, par luy gardé ſi cher,
Elle au ſiege royal & luy ſur le buſcher!
Luy devient une hoſtie & elle devient Reyne!
La belle s'eſcria : Vous vous trompez, mortels,
Menez les deus au troſne ou les deus aux autels,
Ma moitié ne ſe peut de ſa moitié diſtraire :
Deus cœurs ſi bien unis veulent un pareil ſort,
Apreſtez les linceuls du lict ou du ſuaire,
Il fault vivre en ſa vie ou mourir en ſa mort!

XIV.

Pieça, ton naturel, ton eſtude & ta race
Bien ſage, fort lettree, illuſtre noblement
De bonté, de ſavoir, d'aſſeurance, aiſement
T'a rempli, comblé, peint l'eſprit, le cueur, la face :
Cette bonté, ſavoir, aſſeurance en ta grace
Te fait reveremment, grandement, bravement
Honorer, admirer, redouter meſmement
Au peuple, aux Majeſtez & à cil qui menace,
Et ainſi honoré, admiré, redouté,
Tu vis heureux, conneu, partizant affecté
Au vilage, aux citez, aux cours & à la guerre.
Puiſſes tu, bon ſavant, aſſeuré à jamais
Te voir aymé, cheri, craint par toute [la] terre
Des gens de bien, des Roys & de tous ces mauvais!

XV.

Le plus de moy en moy & hors de moy demeure.
Mon cueur que gemis tu? mes yeux que pleurez vous?
Il n'y a point d'eſpace & de vuide entre nous,
Je vous fuis, je vous ſuis, proche & loin en meſme heure,
Mon cueur ne gemis point, s'apaiſe l'oeil qui pleure
De moy & de mon ame abſent, preſent tousjours.
Ce depart, ce lien eſt tant amer & doux
Que je vis en mourant pour qu'en vivant je meure :
J'ay donc, chere deeſſe, engagé avecq' toy
Et mon ame & mon cueur, les plus grans pars de moy.
Nous demeurons enſemble & ce corps ſeulement
Arraché de fortune eſt une ſouche en flamme,
Mais d'où peult il avoir douleur, ny ſentiment,
N'aiant cueur que ton cueur, ny ame que ton ame?

XVI.

Le feu tire le feu du corps qui eſt ignee,
L'aer par l'aer eſchauffé va fouiller les chaleurs
Dedans un corps meſlé de diverſes humeurs
Et en tire ſubtil la flamme enpriſonnee.
L'ame de l'ame priſe, eſpriſe & enſeignee
Aprend ce qu'il eſtoit, & les doubles fureurs
Des quatre pars du ſang attirent les couleurs
Où la braiſe eſt preſante & la glace eſloingnee.
Noſtre ame eſt feu, ce feu en ſoy eſt enfermé,
Noſtre ame eſt bien amour, l'amour n'eſt alumé
Qu'en ſentant endormy d'un autre amour la flamme.
O beaux yeux par leſquelz nous recevons le jour,
O amour bien heureux qui alumez l'amour,
Bell' ame qui donnez le feu, l'amour & l'ame!

XVII.

Veillans, aiguz, ſubtilz regars, cerveaux, eſprit,
Tournez, venez voller, voir, ſavoir & comprendre
Ce qu'avez ſans avoir veu, ſeu, ne peu aprendre,
Eſpié, recherché, entrepris, non apris;
Au hardy, docte & grand quel loier, gloire & pris
Pourrez vous ſatisfaitz donner, dreſſer & rendre
Que l'aer, le feu, le Ciel ouvre, briſe & fait fendre,
Qui a tant & ſi bien & ſi hault entrepris
Au ſain, ſecret threſor, l'ame, l'aeſle & l'eſchelle
Des Dieux, aſtres & Cieux, haulte, heureuſe, immortelle
Pretend, volle & attaint, fouille, deſrobe & prend
Ce qui peut, donne & ſait ayſe doux & utille,
Que l'oeil, le ſens, l'eſprit voit, comprend & aprend
Le hault, le long, l'obſcur, bas & brief & facille.

XVIII.

Du plus ſubtil, du feu, de l'aer plus agreable,
Du ſang plus pur & net, du corps plus pretieux,
Comme un aultre ſoleil pour eſclairer ces lieux,
Tu fus faict à nature un chef d'euvre amyable,
Tu es donq' pur & beau, redouté, deſirable
Du ſang & de l'humeur, du renom & des yeux
Et ton ame eſpuiſa tous les treſors des Cieux,
Et ton corps, le treſor de la terre habitable,
Mariage trés ſainct de Cybelle, du Ciel
Le nectar, l'enbroſie & le ſucre & le miel :
O accomply repos d'une grace eternelle
Qui en digne ſubject eſpuiſant ſes threſors,
De feu, d'aer, ſang, d'humeur pure, vive, haulte & belle,
Crea, fiſt, miſt, forma ame, eſprit, cueur & corps.

XIX.

Prince, jamais ton cueur, ta bouche ny ta main
N'ont eſſaié le fard, l'erreur ny l'inconſtance :
Ils n'ont penſé, promis, ni donné aſſeurance
De rien qui ſoit changeant, leger & incertain.
Le cueur qui n'a changé du jour au lendemain,
La parolle qui n'a trompé une eſperance,
La main & le ſerment qui jamais ne balance
Sont les vertuz d'un Dieu, & non pas d'un humain.
Puis que tu es Royal, loyal & veritable,
Uſe ſoubz un ſort doux, benin & favorable
En joye, en bien, en heur long temps, les jours, les ans.
Sois conſtant, ſeur & vray à pencer, dire & faire :
Le cueur, la vois, la foy, font joir, croiſtre & parfaire
L'honneur, l'heur & le nom des Dieux, des Roys, des Grans.

XX.

JULES CÆSAR SCALIGER

Le ſoir dont il mourut, dicta à ſon fils Sylvius les dix vers qui ſuivent traduits en autant de vers : les quatre premiers du ſonnet, ne ſervent que de preface :

Egredere, ô miſeris multis deſuncta ruinis,
Egredere & ſervis ſervilia regna relinque.
Aude, hoſpes, tenebris horrendi imponere finem
Exilii, & patriæ ſperatas quærere ſedes.
Triſtes exuviæ, falſæque incommoda lucis,
Iſtic nunc, fera turba, jace : nos, libera Cæli
Pignora, ſperato jamjam potiemur Olympo.
Tu modo, nate Deo, rerum pia victima, Jeſu,
Aſpice nos, qui cuncta animas, ſpes unica, mortem
Exue morte nova, atque nova vita indue vitam.

Quand le corps delaiſſoit force & beauté naifve,
Quand l'acier de la Mort coupoit le dernier fil,
Lors d'un eſprit plus fort, plus libre, plus ſubtil,
Ainſi diſoit l'Eſcale à ſon ame fuitive :
Sors à bout d'habiter ta maſure chetive,
Mon ame, quitte aux ſerfs ce royaume ſervile,
Eſtrangere changeant ton tenebreux exil
Au pays habité desja par ta foi vive.
Adieu triſte deſpouille, adieu fauſſe lumiere :
Fiers, croupiſſez ici : & nous, la race chere
Du Ciel, nous allons vivre au Ciel en nous mourant.
A ce coup, fils de Dieu Jeſus, de tous l'hoſtie,
Ame de tout, voi' nous; eſpoir de l'eſperant,
Tire un mort de la mort, donne au vif l'autre vie.

XXI.

EXTASE.

Ainſi l'amour du Ciel ravit en ces hauts lieux
Mon ame ſans la mort, & le corps en ce monde
Va ſoupirant ça bas ſa liberté ſeconde
De ſoupirs pourſuivans l'ame juſques aux Cieux.
Vous courriez le Ciel, foibles & triſtes yeux,
Quand voſtre ame n'eſt plus en ceſte terre ronde :
Devale, corps laſſé, dans la foſſe profonde,
Vole en ton paradis, eſprit victorieux.
O la foible eſperance, inutile ſouci,
Auſſi loin de raiſon que du Ciel juſqu'ici,
Sur les ailes de ſoy delivre tout le reſte.
Celeſte amour, qui as mon eſprit emporté,
Je me voy dans le ſein de la Divinité,
Il ne fault que mourir pour eſtre tout celeſte.

COMPLAINTE A SA DAME [1].

Ne liſez pas ces vers, ſi mieux vous n'aimez lire
Les ecrits de mon cœur, les ſeux de mon martyre :
Non, ne les liſez pas, mais regardez aux Cieux,
Voyez comme ils ont joint leurs larmes à mes larmes,
Oyez comme les vents pour moy levent les armes,
A ce ſacré papier ne refuſez vos yeux.
Boute-feux dont l'ardeur inceſſamment me tuë,
Plus n'eſt ma triſte voix digne d'eſtre entenduë :
Amours, venez crier de vos piteuſes voix,
O amours eſperdus, cauſes de ma folie,
O enfans inſenſés, prodigues de ma vie,
Tordez vos petits bras, mordez vos petits doigts.
Vous accuſez mon ſeu, vous en eſtes l'amorce,
Vous m'accuſez d'effort, & je n'ay point de force,
Vous vous plaignez de moy, & de vous je me plains,
Vous accuſez la main, & le cœur luy commande,
L'amour plus grand au cœur, & vous encor plus grande,
Commandez à l'amour, & au cœur & aux mains.
Mon peché fut la cauſe, & non pas l'entreprendre;
Vaincu, j'ay voulu vaincre, & pris j'ay voulu prendre.
Telle fut la fureur de Scevole Romain :
Il mit la main au ſeu qui faillit à l'ouvrage,
Brave en ſon deſeſpoir, & plus brave en ſa rage,
Bruſloit bien plus ſon cœur qu'il ne bruſloit ſa main.
Mon cœur a trop voulu, o ſuperbe entrepriſe,
Ma bouche d'un baiſer à la voſtre s'eſt priſe,
Ma main a bien oſé toucher à votre ſein,

1. Cette pièce & les deux ſuivantes ſont tirées d'un volume intitulé *Le Séjour des Muſes ou la chreſme des bons vers* (in-12, Rouen, 1626), communiqué par M. E. Deſpois, bibliothécaire à la Sorbonne.

Qu'euſt il aprés laiſſé ce grand cœur d'entreprendre?
Ma bouche vouloit l'ame à voſtre bouche rendre,
Ma main ſechoit mon cœur-au lieu de voſtre ſein.

STANCES.

Ce ſont petits Amours, avortons de mes peines,
Emplumez de deſirs, ſouſlevez des haleines
Des plus mignards Zephirs,
Oiſeaux d'une eſſence divine,
Qui ont eu pour nid ma poictrine,
Et les autres amants les appellent ſouſpirs.
Volez petits Amours, mes poſtillons fidelles,
Au ſein de ma beauté, vollez à tire d'ailes,
Parez de vos couleurs :
Vos plumes & neufves & franches
Pour preuve de ma foy ſont blanches,
Et d'incarnat au ſang de mes vives douleurs.
Ils avoient bien les traits de leur pere au viſage,
Comme luy peu de force, & beaucoup de courage,
Lorſqu'en ce rude effort
Pouſſant dans le Ciel leur volee
La petite troupe affolee,
Avant la paſle peur ſentit la froide mort.
Ils ſont morts les ſouſpirs qui bravoient la Fortune
L'amas de leurs eſprits dans le Ciel m'importune,
Leurs corps precipitez
Me ſont des viſions funeſtes,
Et je pleure en voyant les reſtes
De ceux qui eſcheloient le Ciel pour vos beautez.
Ah! ſouſpirs aſſaſſins des enfants de mon ame,
Laiſſez les repoſer, allez trouver Madame,
Et luy dites le tort

Qu'elle eut de tuër par l'abſence
Voſtre amoureuſe outrecuidance,
Et vanger mon amour au prix de voſtre mort.

ODE PLEINE DE PRESOMPTION.

Quand je voy ces monts ſourcilleux
Butes, boucliers de la tempeſte,
Qui contre le Ciel orgueilleux
Dreſſent les cornes de leur teſte,
Qui chef deſſus chef rehauſſans
Veulent effrayer mon courage,
Et faire bleſmir le viſage
A mes fiers deſſeins rugiſſans :
Quand je voy que par le peril,
Pour eſbranler mon entrepriſe,
Ils veulent baigner mon ſourcil
Et le feu que l'Amour attiſe,
Mon cœur enflé contre ces monts
Se fait luy meſme une montagne,
Si haut, que comme en la campagne
Il void ces rochers dans un fonds.
Ainſi l'orgueil de la beauté
Qui me brave de l'impoſſible,
Se cuide rendre inacceſſible
Au cœur amoureux indompté :
Mais ce cœur ſe fait tout pareil,
Furieux de ſa meſme rage,
Auſſi beau comme ſon image
Et orgueilleux de ſon orgueil.
Ce brave cœur ſe trouve en ſoy
Pour braver ce qui l'eſmerveille,
Sa flamme à ſa flamme pareille,

A ſa legereté ſa foy :
Contre ſon luſtre il met au jour
L'eſclair de ſa belle eſperance,
Contre ſa peine ſa conſtance,
Contre ſa rigueur ſon amour:
Au prix d'un bienheureux treſpas
Il eſt temps que hardi je monte,
Que le ſecond plus bas ſurmonte
Le premier plus haut de mes pas :
Je marque du feu de mes yeux
La plus haute ſuperbe roche,
De mon deſſein tousjours j'approche
En approchant tousjours lès Cieux.
Mais voicy au commencement
Le premier danger que je treuve,
De venin & de ſifflement :
Le pied de ce mont qui ſe creve
Permet que ces rocs crevaſſez
Montrent à mes belles penſees
Mille couleuvres amaſſees
En leurs tourbillons enlaſſez.
Ainſi je void du premier jour
De ces monſtres brulans l'envie
Quitter ma vie & mon amour,
Sans vaincre l'amour ny la vie.
Monſtres venimeux furieux,
Vous voulez donc me faire guerre!
Voſtre ventre traine par terre,
Je monteray juſques aux Cieux.
Vous ſerez traitres vipereaux,
Comme briſez à mon audace,
Et vous ſervirez de carreaux
A ceux là qui ſuivront ma trace :
Si vous levez la teſte en haut,

Enflez d'une petite gloire,
Petits eſchelons de victoire,
Vous apportez ce qu'il me faut.
Une puanteur ſeulement
D'une charongne envenimee,
Au lieu de l'eſpouvantement
Porte une faſcheuſe fumee :
Mais j'ay, d'Amour victorieux,
La palme que jamais on n'uſe,
Qui vaincq la ruſe par la ruſe,
Et briſe les nœuds par les nœuds.
Que veulent ces torrents, ces eaux
Filles des neiges & orages,
Si la raige de leurs ruiſſeaux
Ne bruit auſſi fort que mes rages?
L'aveugle fureur de ces ours?
Ces monſtres veulent-ils abatre
Celuy qui a pour les combatre
Les feux & les fers des amours?
Je ſens de mon front s'eſcouler
Toutes mes vigueurs travaillees,
Et le feu de moy diſtiler,
De moy les moëlles diſtilees;
Je me fonds ainſi que ſe fond
L'humeur de la force chaleureuſe (ſic),
Et la moëlle plus precieuſe
Du plus precieux de ce mont.
Là d'un remede non commun
Se trouve la ſource divine
Des eaux d'or, de ſoulphre, d'alun
Qui naturelle medecine,
D'un pouvoir experimenté,
Donne en vainquant la maladie,
La force au foible, au mort la vie,

Et aux ſains laiſſe la ſanté.
Mais mon feu qui n'eſt pas commun,
Eſt cent fois plus chaud que le ſoulfre,
Et ſi aigre n'eſt pas l'alun
Que l'aigreur qu'en aimant je ſouffre :
Coulez en la mer tiedes eaux,
Cachez voſtre Ocean fontaines,
C'eſt peine d'eſteindre mes peines,
Et c'eſt mal de guerir mes maux.
Contre les chaleurs du grand jour
Je treuve en ſuivant mon voyage
Une couverture en amour,
En la montagne quelque ombrage;
Plus haut le rocher montre au jour
Sa durté, ſa blancheur connuë,
Nulle ſeulle en la roche nuë,
Nulle couverture en amour.
Ces monts chauves & ſans cheveux
Que je laiſſe en bas en arriere,
Furent des cœurs moins genereux
Qui ne purent franchir carriere,
Ils eurent de ſuperbes vœux,
Le Ciel effraya leur courage,
Leur bruſla l'humeur & la rage,
Et les pela de leurs cheveux.
Voyez comme à force d'ennuis
Leurs branches ſe chargent de mouſſe
Et d'un grand mont qui ſe courrouce
Leur donne d'eternelles nuicts :
Comme on voit ſortir du profonds
De leurs ventres creux les nuages,
Reſentent des plus hauts les rages
Comme valets des autres monts.
Je monte, je rencontre aprés

Du chaud ſoleil la vive face,
Qui devant moy ſait fondre exprez
Les amas de neige & de glace :
Soleils d'amour, fondez auſſi
De ma beauté la froide glace,
Qui comme neige & comme glace
Eſt blanche & froide tout ainſi.
Voicy, ſi je veux j'ay trouvé
De mon travail la recompence,
Je trouve l'or bien eſprouvé,
Qui doit finir mon eſperance :
N'eſt-ce aſſez de trouver d'or fin
Pour but de mes maux une mine,
Mais mon entrepriſe eſt divine,
Et ne doit pas avoir de fin.
Pour le certain faut il mes pas
Pourſuivre une choſe incertaine?
Mais le nom de tourner en bas
Eſt pis que l'effet de la peine :
Tout ceſt or, mon affection
Eſpriſe & non priſe, delaiſſe
Si toſt qu'en ſa belle richeſſe
Se perd en la poſſeſſion:
Voicy au plus haut de ces lieux
La bute, qui ſans ſe diſſoudre
Ne ſert que d'exercice aux Dieux
Pour apprendre à jetter le foudre;
La braverie de ce mont
A l'ire des Dieux ennemie,
Pour bouclier de ſa braverie
Il ne leur montre que le front.
Les rameaux qui naiſſent là haut
Ne ſont jamais ſans la froidure,
Et n'ont de chaleur que le chaut

Que leur donne la roche dure :
Ils ont voulu leurs pieds cacher
Au ventre de la roche à peine,
Mais la fureur du foudre vaine
Là dedans ne les peut cercher.
De leurs rameaux demy caſſez
Des branches ſeiches & menuës,
Comme de leurs bras enlacez
Ils accolent les tendres nuës,
Et leurs piéds verds pour ſe ſauver
S'enfoncent en la roche dure,
Où la demeure eſt auſſi ſure
Qu'elle fut penible à caver.
Recroiſſez amoureux boutons,
S'il eſt qu'un doux vent vous ſouſpire,
Faites ſuivre vos rejettons
La foudre auſſi qui ſe retire :
Auſſi du haut Ciel la vigueur
Ne perd que les branches perduës,
Et les eſperances eſpanduës (ſic)
Trop long du rocher de mon cœur.
Je n'ay peur qu'au haut de ce mont,
De ceſtuy-ci la fiere teſte
Ne ſoit que le pied d'un ſecond,
Et d'une nouvelle conqueſte :
Car de loin je la vis ſi haut,
Mon ame ne peut incertaine,
Voir par une ſeconde peine
De la premiere le deffaut.
Ainſi l'invincible beauté,
Cauſe de ma belle entrepriſe,
Fait qu'à ſes pieds eſt ſurmonté
Le beau qu'auparavant on priſe :
O beaux & valeureux eſprits,

Entreprenez de cette ſorte,
Et jamais voſtre peine morte
Ne ſe couronne de meſpris.
Mais pourquoy le Ciel pourſuivy
A voulu, ſe voyant pourſuivre,
Fuir plus que je n'ay ſuivy,
Plus monter que je n'ay pu ſuivre?
Ha! combien l'eſpoir m'a ſeduit!
Eſpoir, entrepriſe nouvelle,
O du Ciel impuiſſante eſchelle,
Où m'avez-vous en fin reduit?
Le Ciel de ſoupçon refrongné,
Si puiſſant n'a-t-il point de honte
De fuyr & s'eſtre eſloigné,
Et monter ainſi que je monte?
Que ce travail me ſeroit doux
S'il euſt demeuré en ſa place,
Car auparavant ma pourchaſſe
Il eſtoit appuyé ſur vous.
En fin il ſera dit de moy
Qu'aimant mieux mourir que deſcendre,
Pluſtoſt a manqué le dequoy
Que le cœur d'oſer entreprendre:
Mon cœur paroiſt par le treſpas
Que la force & l'eſpoir aſſemble,
Si ne pouvois-je, ce me ſemble,
Mourir plus haut, vivre plus bas.
Si un moins brave & plus heureux
Le paiſt de choſe plus certaine,
Si quelqu'un contente ſes yeux
De moins de vertu, moins de peine,
Que je meſpriſe ſon plaiſir!
Je bruſlerois où il repoſe,
Car un tout, non pas quelque choſe,

N'eſt pas la fin de mon deſir.
Ceux là qui nagent à ſouhait
En la paiſible jouyſſance
D'un fleuve de miel ou de laict
Sans croiſtre depuis leur naiſſance,
Croiſſans, ne croiſſent qu'à demy :
Ils ſont en leur aiſe commune
Heureux valets de la Fortune,
Et j'en ſuis le brave ennemy.
Ainſi jamais je n'ay ployé,
Rien que le Ciel ne me maiſtriſe,
Je tourne mort & foudroyé
Le viſage à mon entrepriſe :
Le brave mont où je me ſieds
Toute autre montagne ſurmonte,
On l'abhorre, je n'en ſay conte
Depuis que je le foule aux pieds.
Il manque au brave pourſuivant
Le ſujet, & non l'entreprendre,
Au moins on dira qu'en vivant
Il n'a ſçeu que c'eſt que deſcendre,
Et mourant je cherche dequoy,
Le dernier qui meurt c'eſt ma rage :
Si quelqu'un brave mon courage,
Qui meurt plus preż du Ciel que moy?
L'Amour du haut Ciel en courroux
Vid cette belle frenaisie :
La crainte aſſaillit le jaloux,
Et le craintif la jalouſie :
Par terre il jetta ſes brandons,
Il pouſſe ſa troupe en arriere,
Et ſe repentit en colere
D'avoir irrité les chardons.
Il vid les Demons parmy l'air

Qui preſtoient au brave rebelle,
Pour au Ciel le faire voller,
Chacun une plume d'un aile :
L'Amour deſcend envenimé,
Trouve ce corps qu'Amour allume
A demy reveſtu de plume,
Le cœur desjà tout emplumé.
De cent chaînons de diamant
Il mit d'une fine ſurpriſe
Les pieds & les mains de l'amant
Hors l'eſpoir de ſon entrepriſe :
Mais moy, malgré tous les efforts,
L'empoignay par ſa bandoliere
Qui porte la fleche meurtriere,
Et ſaiſis l'Amour par le corps.
C'eſt force à l'Amour de choiſir
De me faire avec ſa retraite
Voler où vole mon deſir,
Et m'emporter où je ſouhaitte :
Au Ciel qui de droit m'appartient,
Je veux qu'il m'enleve à cette heure,
Ou en terre il faut qu'il demeure
Où ma foibleſſe le retient.
Alors le Ciel qui lui convient,
Sa force contre moy n'eſt forte,
Qui vid que vif & en aimant,
Joint à l'Amour, l'Amour m'emporte,
Le Ciel s'eſcria : vois-tu pas,
Outrecuidance plus qu'humaine,
Que ton entrepriſe hautaine
N'eſt ſi ſeure que ton treſpas.
J'acheve ma courſe en parlant,
Je n'ay peur qu'à laiſſer ma priſe,
Et je reſpondis en volant :

Heureuſe mort, belle entrepriſe,
Plus doux, plus heureux le treſpas,
Ce ſont les Dieux qui me meurtriſſent,
L'ame & le corps ſe deſuniſſent
Avant que de toucher à bas.

QUATRAIN

POUR AVOIR DU BOIS

[Pour de l'argent qui étoit deu au Sieur de la Règle par d'Aubigne][1].

Ces vers tranſis de froid tremblent à voſtre porte,
Et ne demandent pas ce qu'on vous a preſté;
Eſchangés en du bois ce preſt de telle ſorte
Que l'acquit entre nous en demeure arreſté.

Reſponſe par le Sieur d'Aubigné au quatrain cy-deſſus.

Tes agreables vers qu'on ne peult dire froids
M'adjournent, docte eſprit, d'une telle ſemonce
Que je ne te dis rien pour toute ma reſponſe,
Mais tu auras bien toſt de l'argent, ou du bois.

Reſponſe par le Sieur de la Règle au quatrain cy-deſſus.

Tes vers tiſſus d'un art enſeigné de Minerve
De ma Muſe tremblante ont fondu les glaçons,
Puiſque dans Surimeau du gros bois on reſerve
Et que tu veux payer de toutes les façons.

1. Vers communiqués par M. A. Richard, archiviſte de la Vienne.

AUX CRITIQUES.

Correcteurs, je veux bien apprendre
De vous, je ſubiray vos loix
Pourveu que pour me bien entendre
Vous me liſiez plus d'une fois.

POESIES RELIGIEUSES

ET VERS MESURÉS.

L'AUTHEUR AU LECTEUR[1].

AYANT trouvé les Pſeaumes qui ont ſervi de ſujet à ces meditations, en vers meſurés, je ne leur ay pas refuſé place en ce recueil : meſme je leur ay donné pour comparaiſon quelques autres pieces de meſme eſtoffe. De là, ſachant que ce genre d'eſcrire eſt gouſté de fort peu de gens, j'ai pris occaſion de dire un mot des vers meſurés françois. Pluſieurs ſe ſont vantés de les avoir mis au jour les premiers,

---

1. Nous n'avons pas cru pouvoir detacher & rejeter parmi les œuvres en proſe cet avertiſſement, qui eſt une explication indiſpenſable des vers métriques ſuivants.

comme Jodele, Baïf, & autres plus nouveaux : mais il me ſouvient d'avoir veu, il y a plus de ſoixante ans, l'*Iliade* & l'*Odyſſee* d'Homere compoſees plus de quarante ans auparavant en exametres ou heroïques, par un nommé Mouſſet, & encore puis-je dire un commencement qui eſtoit en ces termes :

Chante, Deeſſe, le cœur furieux & l'ire d'Achilles
Pernicieuſe, qui fut &c.

Ce que Jodele en a fait & qui paroiſt, eſt bien ſeant & bien ſonnant : ce que je ne dirai pas des fadeſſes de Baïf, & des premiers eſſais de mes amis.

MM. de la Nouë & Rapin ſe ſont mis aux champs avec cet equipage, moi leur contrediſant, n'eſperant jamais qu'ils peuſſent induire les François à ces formes plus eſpineuſes de rigueur, que delicieuſes par leurs fleurs. Aprés pluſieurs amiables diſputes que j'eus avec ces deux derniers, la derniere raiſon par laquelle il me ſembla les avoir arreſtés, fut telle : Que nul vers meſuré ne pouvoit avoir grace ſans les accens, non ſeulement d'eſlevation, mais de production; & que la langue françoiſe ne pouvoit ſouffrir ce dernier des accens ſans eſtre ridicule, comme il paroiſt aux prononciations des eſtrangers, & ſur tout des Septentrionaux : de là, & de la quantité immenſe des Pyrriches, rarité des Spondees, qui meſme ne ſe font pas par la multitude des conſones, tout cela

ameina deux coleres, la premiere de leur coſté, & l'autre du mien.

C'eſt qu'ils dirent, que ces difficultés ne ſeroyent propoſees ni gouſtees que par ceux qui ne les póuvoyent vaincre, & qui pour en eſtre incapables, les rejettent. Certes ce deffi eſmeut un peu ma bile, & m'envoya de cholere m'eſſayer premierement ſur le Pſeaume 88, & puis ſur le troiſieme, tels que vous les verrez en ce recueil.

En ayant donc taſté, je puis vous en dire mon gouſt: c'eſt que tels vers de peu de grace à les lire & prononcer, en ont beaucoup à eſtre chantés; comme j'ay veu en des grands conſerts faits par les muſiques du Roy, & notamment en un feſtin celebre fait par le Sieur Payot en ma faveur, où je menai Monſieur de la Nouë arrivant de Holande. La ſymphonie eſtoit de prés de cent voix de tout le choix de Paris; là les oreilles, laſſees de diverſes & excellentes pieces, furent reſveillees & miſes en gouſt par un des deux Pſeaumes que j'ay allegués, de la compoſition de Claudin le jeune. Ce qui fit que du Courroi (conducteur de cette affaire, & qui n'avoit jamais gouſté les vers meſurés), par emulation mit le meſme Pſeaume de Saphiques en muſique & en lumiere, toutesfois ſans effacer le premier; & que dix ou douze des principaux muſiciens de la France prononcerent, que les mouvements de tels vers eſtoyent bien plus puiſſans que des rimes ſimplement.

Le jugement en demeure libre à ceux qui les voudront eſſayer. Les œuvres des deux muſiciens que j'ai allegués eſtans donnees au public, je finirai ce diſcours par cet epigramme que Claudin a voulu mettre à la teſte de ſon recueil de vers meſurés.

Quelque vers a ſa meſure,
Et l'autre la va cerchant :
L'un deſire, l'autre endure
Le mariage du chant.
Voyez-en la difference,
Et puis vous dirés tousjours :
L'un ſe joint par violence,
L'autre s'unit par amours.

VERS MESURÉS [1].

PRIERE AVANT LE REPAS

– ⏑ – – – ⏑ – ⏑ –
– – ⏑ – – – ⏑ – ⏑ –
– – ⏑ – – – ⏑ – –
– ⏑ ⏑ – ⏑ – ⏑ – –

Bon Dieu benis nous, en recueillant le pain,
La manne qu'eſpend ta favorable main :
Car cette main fend prompte les Cieux
Quand le Ciel eſt penetré de nos yeux.
Toute ame & tout cœur vers le Ciel ont recours,
Auſſi ta bonté leur donne ton ſecours.
Tu vois & ſçais d'un throſne tant haut
Noſtre viande & le pain qu'il nous faut.

---

1. Les vers ſuivants, juſqu'au poeme de *la Création*, à l'exception des trois dernières pièces de vers meſurés & des vers ſur la mort de Jodelle, ſont tirés du petit volume qui a pour titre : *Petites Œuvres meſlees* & que nous réimprimons pour la première fois d'après l'édition de 1630.

PRIERE APRES LE REPAS.

– – – ◡ ◡ – – ◡ ◡ – ◡ ◡
– – – ◡ ◡ – – ◡ ◡ – ◡ ◡
– – – ◡ ◡ – – ◡ ◡ – ◡ ◡
– – – ◡ ◡ – ◡ ◡

Rendons graces à Dieu, vous toutes nations,
Vous tous peuples ravis en benedictions :
Chantons tant que tout l'air plein reſonne en ce lieu
D'un conſert de loüange à Dieu.
Hauſſons l'ame & le cœur vers le Ciel à la fois,
Accordons doucement ame & cœur à la voix.
Chantons comme de Dieu dure à l'eternité
La clemence & la verité.
C'eſt Dieu dont la pitié au pitoyable ſert :
C'eſt Dieu dont la rigueur l'impitoyable pert :
En ſes faits il paroiſt vrai pere, ou juge à tous
Entier, ſainct, equitable & doux.

PSEAUME HUICTANTE HUICT.

– ◡ – – – ◡ ◡ – ◡ – ◡
– ◡ – – – ◡ ◡ – ◡ – ◡
– ◡ – – – ◡ ◡ – ◡ – ◡
– ◡ ◡ – –

Sauveur Eternel, nuict & jour devant toi
Mes ſoupirs s'en vont relevés de leur foi.
Sus, ſoupirs, montez de ce creux & bas lieu
Juſques à mon Dieu!

Au milieu des vifs demi-mort je tranſis :
Au milieu des morts demi-vif je languis.
C'eſt mourir ſans mort, & ne rien avancer,
Qu'ainſi balancer.
Dans le ventre obſcur du mal-heur reſerré,
Ainſi qu'au tombeau je me ſens atterré,
Sans amis, ſans jour qui me luiſe & ſans voir
L'aube de l'eſpoir.
Qui ſe ſouviendra de loüer ta grandeur
Dans le profond creux d'oubliance & d'horreur?
Pourroit aux Enfers tenebreux ta bonté
Rendre ſa clarté.
Quand le jour s'enfuit, le ſerain bruniſſant,
Quand la nuict s'en va, le matin renaiſſant,
Au ſilence obſcur, à l'eſclair des hauts jours
J'invoque toujours.
Mais voulant chanter je ne rends que ſanglots,
En joignant les mains je ne joins que des os :
Il ne ſort nul feu, nulle humeur de mes yeux
Pour lever aux Cieux.
Veux-tu donc, ô Dieu, que mon ombre ſans corps
Serve pour chanter ton ire entre les morts,
Et que ton grand Nom venerable & tant beau
Sorte du tombeau?
Ou que les vieux teſts à la foſſe rangés
Soyent rejoincts des nerfs que la mort a rongés,
Pour crier tes coups, & glacer de leurs cris
Nos foibles eſprits?
N'eſt-ce plus au Ciel que triomphent tes faits?
N'as tu plus d'autels que ſepulchres infects?
Donc ne faut-il plus d'holocauſtes chauffer
Temple que l'Enfer?
Mes amis s'en vont devenus mes bourreaux,
Tel flattoit mes biens qui ſe rit de mes maux,

Mon lict eſt un cep, ce qui fut ma maiſon
M'eſt une priſon.
Si jadis forclos de ton œil, le berceau
Dur me fut, moins dur ne ſera le tombeau.
Or coulez, mes jours orageux, & mes nuicts
Fertiles d'ennuis.
Pour jamais as-tu ravi d'entre mes bras
Ma moitié, mon tout, & ma compaigne ? helas!
Las! ce dur penſer de regrets va tranchant
Mon cœur & mon chant.

LARMES [1]

POUR SUSANNE DE LEZAI,

Eſpouſe de l'Autheur

Pour attacher à la fin du Pſeaume huictante & huictieſme, qui eſt employé ci-deſſus en deux façons.

J'ay couvert mes plaintes funebres
Sous le voile noir des tenebres,
La nuict a gardé mes ennuis,
Le jour mes allegreſſes feintes :
Cacher ni feindre je ne puis,
Pour ce que les plus longues nuicts
Sont trop courtes à mes complaintes.
Le feu dans le cœur d'une ſouche
A la fin luy forme une bouche,
Et luy ouvre comme des yeux,

---

1. Quoique cette pièce ne ſoit pas en vers métriques, nous la plaçons ici ſur la recommandation de l'auteur.

Par où l'on void & peut entendre
Le braſier eſpris en ſon creux :
Mais lors qu'on void à clair ſes feux,
C'eſt lors qu'elle eſt demi en cendre.
Au printemps on coupe la branche,
L'hiver ſans danger on la tranche :
Mais quand un acier ſans pitié
Tire le ſang qui eſt la ſeve,
Lors pleurant ſa morte moitié,
Meurt en eſté de l'amitié
La branche de la branche vefve.
Que l'æther ſouſpire à ma veuë,
Tire mes vapeurs en la nuë ;
Le tiſon fumant de mon cœur
Un pareil feu dans le Ciel mette,
Qui de jour cache ſon ardeur,
La nuit d'effroyable ſplendeur
Flamboye au Ciel un grand comette.
Plaindroi-je ma moitié ravie
De quelque moitié de ma vie?
Non, la vie entiere n'eſt pas
Trop pour en ces douleurs s'eſteindre,
Souſpirer en paſſant le pas
Par les trois fumeaux du treſpas,
C'eſt plaindre comme il faut ſe plaindre.
Plus mes yeux aſſechez ne pleurent,
Taris ſans humeur ils ſe meurent :
L'ame la pleure, & non pas l'œil :
Je prendrai le drap mortuaire
Dans l'obſcurité du cercueil,
Les noires ombres pour mon dueil,
Et pour creſpe noir le ſuaire.

PARAPHRASE
SUR LE PSEAUME CENT ET SEIZE.

Saphiques de meſme meſure que les precedents.

J'aime mon Dieu, car lors que j'ai crié.

N'eſt-ce pour bruſler de l'amour de mon Dieu,
Quand du creux infect de ce dangereux lieu
Il mit en ſon ſein ma piteuſe oraiſon
Pour ma gueriſon.
Quand la mort penſoit ravager mes eſprits,
Quand elle eut mes pieds à ſa toile ſurpris,
Sur ce point mon cœur ſe reſchauffa tranſi
A crier ainſi :
Sauve-moi, grand Dieu, ſeur abord des chetifs,
Gloire des honteux, animant les craintifs :
Auſſi toſt luiſit le ſecours de nos yeux,
L'aube des hauts Cieux.
Lors tu as changé de ma nef le compas,
Lors tu as gardé de la foſſe mes pas,
Eſſuié mes pleurs, tu as oſté mon corps
Du roole des morts.
Or de nos forfaits le lien prolongeant,
Quand tu as fermé le ſepulchre rongeant,
Il paroiſt combien precieuſes tu tiens
Les vies des tiens.
Mais de quoi faut-il payer un ſi grand don?
D'un preſent tant haut où ſeroit le guerdon,
Veu que l'homme eſt faux, & n'a rien que des vœux
Pour donner aux Cieux?
Or je prends en main le hanap beniſſant,
Mon palais aux ſaincts ſa loüange uniſſant

Haut recognoiſtra delivrance & ſanté,
Dons de ſa bonté.
Puis deſſus l'Autel je depoſe mes ſens,
Doux preſent, plus doux que du veſpre l'encens :
C'eſt ce qu'au grand Dieu de ma mort le vainqueur
J'offre de franc cœur.
Toi, Sion qui fis ta requeſte pour moi,
Il me faut ces biens recognoiſtre avec toi :
Ouvre moi tes huis, que je double cent fois
Ton cœur & tes voix.
Gardiens puiſſans du troupeau qui Dieu ſert,
Anges aſſemblés, animez ce conſert,
Monte juſqu'au Ciel d'une ſaincte uniſſon
L'air de ma chanſon.

PSEAUME CINQUANTE ET QUATRE.

La meſure eſt elegiaque.

O Dieu tout-puiſſant, ſauve-moi.

Sauveur aſſiſte ton oinct, Dieu des Dieux, il ne te faut point
Pour le ſecours d'un Roi, autre ſecours que de toi.
Rien je ne cerche, ſinon que le los & la gloire de ton Nom :
Mais ſeulement cette fois, baiſſe l'oreille à ma voix.
D'un cœur tout furieux, me recerche la bande des haineux :
Gent qui du Dieu Tresfort n'a ſouci, cerche ma mort.
Dieu, le ſupport des ſiens, prend rang dans la troupe des miens :
Sur l'autheur du malheur rendra le mal le Seigneur.
Dieu veritable, deſtruis le meſchant, & je t'offre de mes fruicts,
J'offre de voix & de cœur gloire, loüange & honneur.

Ouy, le Seigneur tiendra ſon rang à ce combat, & rendra
Sur le deteſtable chef du malheureux le meſchef,
Car d'ennui ſoucieux retiré m'a : meſme de mes yeux,
J'ai ſur l'ennemi veu plus que le cœur n'a voulu.

PSEAUME TROISIEME.

De meſme meſure.

Dieu quel amas heriſſé de mutins, quel peuple ramaſſé!
O que de ſolles rumeurs, & que de vaines fureurs!
Ils ont dit : Cet homme eſt miſerable, le pauvre ne ſent preſt
Rien de ſecours de ce lieu, rien de la force de Dieu.
Mais c'eſt mentir à eux : Dieu des miens contre mes haineux
Eſt le pavois ſeur & fort, contre le coup de la mort.
Par lui je hauſſe le front, lui qui m'entend, lui qui du S. mont
Tant eſlevé, chaque fois preſte l'oreille à ma voix.
Dont dormir m'en irai ; de treſſauts, ni de crainte je n'aurai.
Puis reſveillé ne m'aſſaut crainte, frayeur, ni treſſaut :
J'ai de ſa main ſeurté, de ſa main m'ont ſans peine preſté
L'ombre du ſon le ſommeil, l'aube du jour le reſveil.
Vienne la tourbe approcher, courir, enceindre, ou ſe retrancher,
Quand ils m'aſſiegeront, mille de file & de front,
Dieu qui a veu le dedans du Malin, lui briſera les dents,
D'ire le cœur eſcumant, langue, palais blaſphemant.
Dieu ſçaura le ſalut de Sion bien conduire à ſon but,
Meſme le cœur des ſiens remplir & croiſtre de biens.
Gloire ſoit au Pere, & Fils & à l'Eſprit, ſource des eſprits :
Tel qu'il ſoit & ſera-t-il, aux ſiecles, ainſi ſoit-il.

PSEAUME CENT VINGT ET UN.

De meſme meſure que, Rendons graces à Dieu, &c.

Vers les monts je levai mes miſerables yeux,
Cerchant quelque ſecours des plus ſuperbes lieux :
Mais en Dieu, qui ce tout baſtit en un moment
Eſt mon aſſeuré fondement.
Par lui ton pieà ſera trés-cherement choyé :
Dieu a aux bien aimés ſon bel æil ottroyé,
Qui n'eſt fermé jamais à qui le ſommeiller
N'empeſche un curieux veiller.
Dieu puiſſant à ta dextre eſt, & tousjours ſera,
Aux grands chauts le Soleil point ne te bruſlera :
Morfondante que ſoit la Lune dans la nuict,
A ton chef de rayons ne nuit.
L'Eternel de ton ame a le ſecours de prés,
Il la garde à preſent, & fera ci-aprés :
Tes faits il benira continuellement
Au parfaire & commencement.

PSEAUME CENT DIXIESME.

Elegiaques comme Dieu quel, &c.

L'Eternel de ſa voix dit à mon Seigneur, à droitte ſois mis,
Tant que deſſous tes pieds tu voye tes ennemis.
Il fera hors de Sion marcher la bande & battre aux champs,
Tant que le maiſtre tu ſois des odieux & meſchans :

D'un franc cœur ta jeuneſſe au jour de la monſtre ſe rendant,
Comme la roſee naiſt quand le jour eſt evident.
L'Eternel jure ſans ſe repentir qu'il t'a deſormais
Oinct comme Melchiſedec ſacrifiant à jamais.
En ſa cholere il ſe tient à ta dextre, & juge de ſes loix,
Rompra la teſte aux Chefs, froiſſera Princes & Rois.
Exerçant jugement ſur tous il briſera des forts
L'Empereur, & pavera toute la terre de morts.
Au torrent du chemin haletant & vainqueur y boira.
Dont ſon chef rayonnant tout glorieux levera.

PSEAUME CENT VINGT ET HUICT.

En tetrametres de la meſure qui ſuit.

– ◡ – – ◡ ◡ – –

Bien-heureux eſt qui volontiers
Va ſuivant Dieu & ſes ſentiers,
Le labeur doux de ta main vient
Benit au Ciel, qui te maintient.
Ta femme eſt l'heur de ta maiſon,
Qui a ſon fruict à la ſaiſon
Pareille au ſep, où le Seigneur
Tire ſon fruict s'il le voit meur.
Ta table aura de tes enfants
Comme un entour d'oliviers francs:
Et ce grand heur ira croiſſant
A qui craindra le Tout-Puiſſant,
Qui te donra voir à tes ans

Et les enfans de tes enfans,
Et beniſſant tes heureux faits,
Ta race en fleur, Sion en paix.

PRIERE POUR LE MATIN.

Tiree du Pſaume 143, depuis le huictieme verſet en bas.

Les vers ſont exametres, de meſmes pieds que le precedent, pour ſe ſervir de la muſique de Claudin le Jeune.

⏑ ⏑ – – ⏑ ⏑ – – ⏑ ⏑ – –
⏑ ⏑ – – ⏑ ⏑ – – ⏑ ⏑ – –
⏑ ⏑ – – ⏑ ⏑ – – ⏑ ⏑ – –
⏑ ⏑ – –

Veilles au point du jour, ô Dieu, me preſenter
Ta grace, en qui je ſuis inſtruit de m'arreſter :
Donne à mes pieds le chemin droit, ſi je n'ai foi
Sinon en toi,
Le ſeul eſpoir de mes ennuis : que ta bonté
Ne me laiſſant ne voye errer ma volonté :
O Eternel, guide mes pas, & deffend-moi
Logé chés toi.
Redonne encor jour à mes yeux, la vie au mort :
Fais reſſentir que de ton bras le coup eſt fort,
Et ta juſtice ſe montrant, tire mon cœur
De la langueur.
Que le haineux, qui va cerchant à m'accabler
Fuye, contraint de ſe confondre & de trembler :
Que du parti de tes enfants le renom ſainct
Ne ſoit eſteint.

PSEAUME SEPTANTE TROIS.

Si eſt-ce que Dieu eſt trés-doux, &c.

– – – – – ◡ ◡ – – –
– ◡◡ – ◡ ◡ – – – – – ◡ ◡ – –
– ◡◡ – ◡ ◡ –

Et ainſi de l'autre moitié du couplet.

Quoique ce ſoit, Dieu eſt à ſon Iſraël extremement doux,
Et à qui craint en aimant. Or mes pieds ont eſté tous preſts
D'eſtre coulans & faillir,
Lorſque des inſenſés & meſchants j'ai envié les biens,
Sur la proſperité de laquelle ſe vante le Maudit,
Franc de l'eſtreinte de mort.
Point leur force ne manque, elle perſiſte entiere à tousjours:
Ils ſont francs de l'ahan de travaux, de batures & dangers
Des miſerables humains.
C'eſt ce qui croiſt l'orgueil, ce qui leur eſchaufe les eſprits,
Ainſi qu'un carquant relevant la fraiſe & le menton
Des glorieux violents.
Leurs yeux dehors de la teſte de graiſſe repouſſés,
Par de là leurs penſers & courages ils ſe voyent jouyſſans
D'aiſe, de biens & d'honneurs.
Ils ſont pernicieux & fiers, leur parler eſt enflé,
Vont de la langue trottans en terre, & penſent du haut Ciel
Tout le ſecret deſployer.
Or cela perce le cœur des bons & l'onde de Mara
Donne breuvage de fiel, & vont d'angoiſſe demandans,
Eſt-il croyable que Dieu
Voye du Ciel les humains avec intelligence de leurs faits?

Les vauriens & maraus ravageans la richeſſe de ces lieux
Sont heritiers du bonheur!
En vain ai-je lavé d'innocence ma penſee & mes mains,
En vain ai-je nettoyé mon cœur, pour eſtre de tes mains
Chaſtié journellement.
Mais proferant ce propos je me ſuis veu deſloyal aux miens,
Miens que je voi meſcogneus : car ſans doute les innocens ſont
Ton peuple, quoi que ce ſoit.
J'ai durement travaillé à pouvoir me reſoudre de ces poincts,
Juſques à tant que je ſois entré au ſanctuaire exquis,
Au cabinet du Tréſſort.
C'eſt là que j'ai deſcouvert la fin miſerable de ces gens.
Quoi qu'il y ait, ils ſont condamnés de loger ès lieux
Fort perilleux & coulans.
Bien viſte precipités ils s'en vont tranſis & perdus,
Parmi l'air eſvanouys, ainſi qu'un ſonge qui n'eſt rien
Lors que l'on eſt reſveillé.
Or quand mon cœur eſtoit percé d'angoiſſes & aigri,
Lors j'eſtois abruti, & n'eſtois qu'une beſte devant toi,
Sans cœur & ſans jugement.
Dieu à la dextre m'a pris à me conduire, & eſtre le conſeil
Prés lequel eſt ſeurté : je ſuivrai ſans en rien abuſer
Pour recevoir gloire, & prix ;
Car quelle divinité pourroi-je en un autre recercher?
Qu'a la terre & le Ciel, qui puiſſe remettre à ſon entier
Mon cœur eſtant abbatu.
Autre que Dieu ne me peut monſtrer un partage bien ſeur.
En toi ſe trouvera mon roc, mon plaiſir & mon but.
Qui ce but eſloignera
Sans doute trebuſchera ; s'eſtant desbauché de tes loix,
Des bien-heureux parvis à jamais ſe trouve retranché,
Et rejetté de ta main.
Quant à ma part, approcher mon Dieu eſt mon ſouverain bien,
Prés de lui m'entretenir pour ſes merveilles annoncer

Mieux ne peut advenir.
Rien ne me peut ſeparer, ſer, perte, hauteſſe, ou profondeur:
Tout ce qu'il ordonnera, mort, exil, gehennes, & torments,
Quoi que ce ſoit, ſera doux.

PSEAUME CINQUANTE-UN.

Miſericorde au pauvre vicieux, &c.

En exametres heroïques.

– – – ◡ ◡ – ◡ ◡ – ◡ ◡ – ◡ ◡ – –

Avec la licence des ſpondees & dactiles.

O Dieu, aye pitié du pecheur qui demande ta merci,
Et ſelon elle effaçant mes plus noirs crimes & forfaits,
Purge mon iniquité, abolis le peché qui me confond,
Car je cognois le malheur qui paroiſt ſans ceſſe devant moi,
Troublant à la minuict mes ſens & mon ame de ſon front.
J'ai peché contre la loi en ta preſence & à tes yeux,
Si que donnant jugement tu ſeras pour juſte reclamé.
Car je ſuis en crime né, à peché ma mere m'a conceu.
Voila, tu veux verité, tu veux ſapience & loyauté:
Moi inſtruict de ta main ces vertus n'ont paru en moi:
Pour cela Dieu de pitié, ne delaiſſe à prendre de tes mains
L'hyſſope à me faire net plus blanc que la neige de Salmon.
Fai moi nouvelles ouyr de ma grace, & en la prononçant
Rend ma premiere vigueur à mes os briſés & disjoints;
Plus ne revoi le procés, ne relis que le titre du pardon:
Vueilles donner, Createur, de nouveau des forces à mes os,
Un cœur net, vif & prompt, & un eſprit bien remis en moi:

Point ne repouſſe ma voix; puis ton S. Eſprit accordé,
Rends la leſſe que j'eus en ton ſalut, & que cet eſprit
Principal, entier & franc conduiſe mon ame à tousjours, mais
J'enſeigneiai le chemin aux errans pour ſe repentir.
O Dieu. Dieu de ſalut, que je ſois premier entierement pur,
Puis aprés ouvre ma bouche, elle chantera ta gloire tout haut:
Car tu ne prens plaiſir au ſang, l'holocauſte ne plaiſt point
A toi, qui mieux aimerois l'eſprit tout contrit & froiſſé:
Point tu ne meſpriſeras un bon cœur ſubmis & briſé.
Fai du biez à ta Sion, & rebaſtis ſon mur & ſes tours:
R'aſſeure Jeruſalem, & la ceins encore de rempars.
Là l'holocauſte ſera tout conſumé: là di-je nos vœux
Enfumeront, comme il eſt enjoint, ton temple & ton autel.

PSEAUME CENT TRENTE TROIS.

O combien eſt plaiſant, &c.

— — - - —

Adoniques.

Voici le plaiſir
Entier & parfait,
C'eſt de voir en paix
Freres & voiſins
Tous biens accordés
S'eſgayer entr'eux.
C'eſt cette douceur
Qu'a repreſenté
Un riche parfum

Qui coulait en bas
De la tiare
D'Aaron, & fondant
Parfumoit entier
Barbe & habit ſainct
Juſques à ſes bords.
Tel bon-heur en paix
Eſt pareil auſſi
A l'humeur, à l'eau
Qui coule d'Hermon
Et roule des monts
Sur Sion en bas :
Car là l'Eternel
Ordonne ſans fin
Graces & bienfaits
En vie à tousjours.

CANTIQUE DE SAINCT-AUGUSTIN.

Te Deum Laudamus, &c.

Sur la meſure de, Rendons graces à Dieu, &c.

Grand Dieu, nous te louons, nous t'adorons, Seigneur,
Eternel, Pere haut, terre te porte honneur :
Les puiſſants Cherubins, tout le Ciel à la fois
Meſlant des Seraphins la voix :
Sainct, ſainct, ſainct le Seigneur (dit ce volant troupeau)
Sainct des armes le Dieu, Dieu qui pour eſcabeau
Tiens du monde le rond, ſoubz qui le Ciel heureux
Porte un throſne majeſtueux.

Des Prophetes le chœur, chœur des Apoſtres ſaincts,
Martyrs veſtus à blanc, Chefs de triomphes ceints
Leur chant victorieux chante de haute voix
Un Roi prince des autres Rois.
L'Egliſe en l'Univers hauſſe l'Eternité
D'un ſeul Dieu trine & un, l'entiere verité
Par l'eſprit Paraclet nous adorons ravis,
Confeſſans le Pere & le Fils.
Sauveur, qui de l'humain n'as dedaigné le ſang,
Mais l'as pris d'une vierge au pur & chaſte flanc,
Pour ouvrir de la grace & de ſalut le port,
Tu vainquis l'aiguillon de mort.
Tu diras de la dextre, où juge tu te ſieds,
L'arreſt des Elements, tes riches marchepieds :
Soit lors ton peuple, dont ta vie fut le prix,
Gardé cher comme il eſt acquis.
Aujourd'hui jour heureux qu'à bruire nous vouons,
Ton grand Nom de ſiecle en ſiecle nous louons.
Soutiens-nous, que ce jour point ne ſoit entaché
D'erreur, ni de nouveau peché.
Or donc aye pitié, aye pitié de nous,
Sur nous tourne ton œil favorable & doux.
Confondus ne ſeront ceux qui en autre lieu
N'ont foi qu'en la faveur de Dieu.
Soit gloire au Pere & Fils, au Paraclet, l'honneur
Deu au Dieu trine & au perpetuel Seigneur.
Dieu tel qu'il fut & eſt ſera ſans finir
Par tous les ſiecles à venir.

CANTIQUE DE SIMEON.

– ◡ ◡ – ◡ ◡ – ◡ ◡ – – – ◡ ◡ – ◡ –

– – – ◡ ◡

– ◡ ◡ – ◡ ◡ –

O Createur, tu repais & remets ton ſerviteur en paix,
Comme promettre te pleut,
Puiſque je ſuis ſi heureux, ſi joyeux de cognoiſtre de mes yeux
Du peuple tien le ſalut.
C'eſt le ſalut mis avant, ſalut aidant tout peuple vivant,
A qui le voit & le croit :
Des Gentils la lueur, des petits l'heur, Iſraël au cœur
Gloire & triomphe reçoit.

PSEAUME SEIZIESME.

Sois-moi Seigneur, &c.

En vers meſurés phaleuces.

– – – ◡ ◡ – ◡ – ◡ – ◡

Dieu fort, garde moi qui tousjours me ſuis mis,
Et tousjours retiré deſſous ta bonté.
Ma pauvre ame, tu as dit à l'Eternel :
Tout mon bien ne peut eſtre hauſſé vers toi,
Mais bien mon vouloir eſt d'aſſiſter à tes Saincts,
Qui pour vivre bien ont acqueſté bon bruit.
Ceux qui ont couru, ou courent abuſés,

Proſternés aprés autres Dieux que du Ciel,
Verront multiplier malheurs & torments
Sur leur chef : je ne veux y avoir jamais part
Aux offertes de ſang, ni meſmes à leurs noms.
Dieu eſt l'entiere part de mon lot exquis.
Plus plaiſant heritage n'euſt peu m'eſchoir :
L'arpenteur m'a tracé la fleur du plus beau.
Or Dieu ſoit loué, qui me conſeille ainſi,
Qui m'apprend de jour, & m'eſclaire les nuicts.
Sa force eſt à ma dextre pour me garder :
Mon cœur s'en resjouit, ma langue s'en rit,
Ma chair s'aſſeure, car tu es le ſauveur.
Tu n'abandonneras mon ame au tombeau,
La corruption à ton oinct ne nuira.
Pluſtoſt tu me feras cognoiſtre & garder
Les ſentiers de vie & de joye qui ſont
Au Ciel, car ta veue eſt le comble parfait,
En ta dextre logeant le ſouverain bien.

— ◡ ◡ — ◡ ◡ —

— — — ◡ ◡ — ◡ — ◡ — —

— — — ◡ ◡ — ◡ — ◡ — —

— — — ◡ ◡ — ◡ — ◡ — —

— ◡ ◡ — —

Ha! je me rends, je me rends!
Mon ceur foible ne peult l'Amour repouſſer :
Las, en terre abatu le triſte languiſt,
Honteux en ſe mourant de voir ceſt enfant
Vaincre triumphant.

Ha! je me rends, je me rends!
Mon ceur traiſtre ne veult l'Amour repouſſer :
Captif ſoubs ce cruel l'aveugle s'en rit,
Il dict qu'il ne pouvoit avoir triumphe
D'aultre que d'un Dieu.

Ha! &c.
O fier, ſubtil Amour, le Roy de mon ceur,
Foible ou traiſtre qu'il eſt, reçois l' à merci,
Tu vaincras de rechef ſi tu te fais voir
Vaincqueur & vaincu.

Nous mettons à la ſuite cette piece & les deux ſuivantes de la jeuneſſe de l'auteur, bien que d'une inſpiration toute différente. Elles ſont encore un eſſai de vers métriques.

— ◡ — ◡ — ◡ ◡ ◡ — —

— ◡ — ◡ ◡ — — —

— ◡ — ◡ — ◡ ◡ ◡ — —

— ◡ — ◡ — ◡ ◡ — — —

— ◡ — ◡ — ◡ ◡ — — —

Ceſte noire nuict ſi tenebreuſe
Et ce champ ſené, ſterille, ſans fleurs,
Ceſt Iver qui faict la foreſt languir,
Et ce ſiecle vef de la ſcience
En ruine font à la mort courir
Noſtre feu, la fleur, la feuille & les ars.

Mais un aſtre cler reluit à l'obſcur,
Soubs le lis la marguerite floriſt,
Aux foreſts je voy le ciprez entier,
Et revivre l'œil de la ſcience :
D'une, tout a, tient, reçoit & reprend
Tant de feu, d'humeur, de vigeur, d'honneur.

Offrez, aſtres haultz, à ce beau ſoleil,
Fleurs, à ceſte fleur eſpanouiſſez,
Vous, foretz ſuperbes, reverdiſſez,
Nimphes, Muſes, entonnez à ceſte Pallas :
Aſtres, fleurs, foretz, Muſes, preſentez
Vos rayons, odeurs, feuillages & vers!

– – – ◡ ◡ – ◡ ◡ – ◡ ◡
– – – ◡ ◡ – ◡ ◡ – ◡ ◡
– – – ◡ ◡ – ◡ ◡

A bonts, à petis ſautz caprioller je veux
Pour braver l'Amour envieux,
N'ayant loy que monheur, borne que mon pleſir
Ny geſne aultre que mon deſir.

J'ay rompu la priſon & le lien d'Amour :
O doux, o trop heureux ce jour
Où briſant le filet dont je fus attrapé
J'en ris gay, leger, eſchapé!

Où mon ceur amoureux tant de fois a gemi,
De ſoy meſme dur ennemy,
Mes pieds vont s'eſgayant & je repaiſts de fleurs
Mon ceur qui vivoit en douleurs!

L'HIVER DU SIEUR D'AUBIGNÉ.

Alluſion des Irondelles, qui changent de demeure
pour l'hyver, aux deſirs laſſifs qui s'eſloignent
pour la vieilleſſe.

Mes volages humeurs plus ſteriles que belles
S'en vont, & je leur dis : vous ſentez, Irondelles,
S'eſloigner la chaleur & le froid arriver,
Allez nicher ailleurs, pour ne faſcher impures
Ma couche de babil, & ma table d'ordures :
Laiſſez dormir en paix la nuict de mon hyver.

D'un ſeul poinct le Soleil n'eſloigne l'hemiſphere,
Il jette moins d'ardeur, mais autant de lumiere.
Je change ſans regrets, lors que je me repens
Des frivoles amours & de leur artifice.
J'aime l'hyver, qui vient purger mon cœur du vice,
Comme de peſte l'air, la terre de ſerpens.

Mon chef blanchit deſſous les neiges entaſſees,
Le Soleil qui me luit les eſchauffe glacees,
Mais ne les peut diſſoudre au plus court de ces mois.
Fondez, neiges, venez deſſus mon cœur deſcendre,
Qu'encores il ne puiſſe allumer de ma cendre
Du brazier, comme il fit des flammes autreſois.

Mais quoi, ſerai-je eſteint devant ma vie eſteinte?
Ne luira plus en moy la flamme vive & ſaincte?
Le zele flamboyant de la ſaincte maiſon?
Je fai aux ſaincts autels holocauſtes des reſtes
De glace aux feux impurs, & de naphte aux celeſtes:
Clair & ſacré flambeau, non funebre tizon.

Voici moins de plaiſirs, mais voici moins de peines:
Le roſſignol ſe tait, ſe taiſent les Syrenes:
Nous ne voyons cueillir ni les fruicts ni les fleurs:
L'eſperance n'eſt plus bien ſouvent tromperesſe,
L'hyver jouyt de tout, bien heureuſe vieilleſſe,
Le ſaiſon de l'uſage, & non plus des labeurs.

Mais la mort n'eſt pas loin: cette mort eſt ſuivie
D'un vivre ſans mourir, fin d'une fauſſe vie:
Vie de noſtre vie, & mort de noſtre mort.
Qui hait la ſeureté pour aimer le naufrage,
Qui a jamais eſté ſi friand de voyage,
Que la longueur en ſoit plus douce que le port?

PRIERE DU MATIN.

Le Soleil couronné de rayons & de flammes
Redore noſtre aube à ſon tour:
O ſainct Soleil des Saincts, Soleil du ſainct amour,
Perce de fleſches d'or les tenebres des ames
En y rallumant le beau jour.

Le Soleil radieux jamais ne ſe courrouce,
Quelque fois il cache ſes yeux:

C'eſt quand la terre exhalle en amas odieux
Un voile de vapeurs qu'au devant elle pouſſe,
En ſe troublant, & non les Cieux.

Jeſus eſt tousjours clair, mais lors ſon beau viſage
Nous cache ſes rayons ſi doux,
Quand nos pechez fumans entre le Ciel & nous,
De vices redoublez enlevent un nuage
Qui noircit le Ciel de courroux.

Enfin ce noir rempart ſe diſſout & s'eſgare
Par la force du grand flambeau.
Fuyez, pechez, fuyez : le Soleil clair & beau
Voſtre amas vicieux & diſſipe & ſepare,
Pour nous oſter noſtre bandeau.

Nous reſſuſciterons des ſepulchres funebres,
Comme le jour de la nuict ſort :
Si la premiere mort de la vie eſt le port,
Le beau jour eſt la fin des eſpaiſſes tenebres,
Et la vie eſt fin de la mort.

PRIERE DU SOIR.

Dans l'eſpais des ombres funebres,
Parmi l'obſcure nuit, image de la mort,
Aſtre de nos eſprits, ſois l'eſtoile du Nort,
Flambeau de nos tenebres.

Delivre nous des vains menſonges,
Et des illusions des foibles en la foi :
Que le corps dorme en paix, que l'eſprit veille à toi,
Pour ne veiller à ſonges.

Le cœur repóſe en patience,
Dorme la froide crainte & le preſſant ennui :
Si l'œil eſt clos en paix, ſoit clos ainſi que lui
L'œil de la conſcience.

Ne ſouffre pas en nos poictrines
Les ſurſauts des meſchants ſommeillans en frayeur,
Qui ſont couverts de plomb, & ſe courbent en peur
Sur un chevet d'eſpines.

A ceux qui chantent tes loüanges
Ton viſage eſt leur ciel, leur chevet ton giron,
Abrieq de tes mains, les rideaux d'environ
Sont le camp de tes Anges.

MEDITATION ET PRIERE.

Pour communiquer à la Cene du Seigneur.

Lors qu'au banquet precieux
Je ſavoure les viandes
Salutaires & friandes
Et des Anges & des Cieux,

Adreſſe vers toy mes pas,
Ma main, afin qu'elle touche,
Ton haleine ouvre ma bouche
Pour manger à ce repas.

Que ton eſprit, ó mon Dieu,
Eſprit d'union m'uniſſe,

Et tout entier me raviſſe
De ſi bas en ſi haut lieu.

Hauſſe-moy deſſus le rang
De la pauvre humaine race,
Ma chair de ta chair ſe faſſe,
Et mon ſang de ton pur ſang.

Que ta main tout de nouveau
M'atache, ſerre & arreſte,
Comme le corps à ſa teſte,
Ou la vigne à ſon ormeau.

Que mon cœur enfelonné
Ne s'enfle contre perſonne :
Donne moy que je pardonne,
Afin d'eſtre pardonné.

Comme jadis à l'hoſtic
On arrachoit tout le fiel,
Fay que je ne ſacrifie
Rien d'amer au Dieu du Ciel.

PRIERE ET CONFESSION.

Je porte dans le Ciel mes yeux & mes deſirs,
Joignant, comme les mains, le cœur à ma requeſte,
Je ploye mes-genoux atterrant mes plaiſirs,
Je te deſcouvre, ô Dieu, mes pechez & ma teſte.

Mes yeux de mes deſirs corrupteurs ont cerché
L'horreur, mes mains le ſang, & mon cœur les vengeances :
Mes genoux ont ployé au piege de peché,
Et ma teſte a bien moins de cheveux que d'offenſes.

Si je me deſguiſois, tes clairs yeux ſont en moy,
Ces yeux qui percent tout, & deffont toutes ruſes :
Qui pourroit s'excuſer accuſé par ſon Roy?
Je m'accuſeray donc, afin que tu m'excuſes.

Mais qui cuide tirer un frivole rideau,
Pour celer ſes pechez, ſe prive de ta face,
Et qui penſe donner à tes yeux un bandeau
Eſt veu, & ne voit plus ta face ny ta grace.

Pere plein de douceur, comme auſſi juſte Roi,
Qui de grace & de loi tiens en main les balances,
Comment pourrai-je faire une paix avec toi,
Qui ne puis ſeulement faire trefve aux offences?

Je ſuis comme aux Enfers par mes faicts vicieux :
Je ſuis noir & ſanglant par mes pechez, ſi ai-je
Les ailes de la foi pour revoler aux Cieux,
Et l'eau de Siloé me blanchit comme neige.

Exauce-moi du Ciel, ſeul fort, bon, ſage & beau,
Qui donne au jour le clair, & le chaut à la flamme,
L'eſtre à tout ce qui eſt, au Soleil ſon flambeau,
Moteur du grand mobile, & ame de tout ame.

Tu le feras, mon Dieu, mon eſpoir eſt certain,
Puis que tu l'as donné pour arre & pour avance :
Et ta main bienfaiſante eſt cette ſeule main,
Qui parfaict ſans faillir l'œuvre qu'elle commence.

Ne deſploye ſur moy ce grand vent conſumant
Tout ce qui luy reſiſte, & ce qu'il veuſt atteindre :
Mais pour donner la vie au lumignon fumant,
Souffle pour allumer, & non pas pour eſteindre.

La langue du meſchant deſchire mon honneur,
Quand de plume & de voix le tien j'eſcris & chante.
Delivre-moy de honte, & ne ſouffre, Seigneur,
Au vaiſſeau de ta gloire une ſenteur puante.

Je me ſauve chez toy, les mains & le cœur mis
Aux cornes de l'autel; Fort des forts, juſte Juge,
Ne ſouffre par le fer des meurtriers ennemis
Enſanglanter ton ſein en briſant ton refuge.

Cet eſprit qui me rend haineux de mon peché,
C'eſt le Conſolateur, qui m'apprend Abba pere :
De contraires effects je ſuis par lui touché,
Car il fait que je crains, & ſi fait que j'eſpere.

Tu m'arrouſes du Ciel, ingrat qui ne produis
Qu'amers chardons au lieu de douces medecines.
Pren ta gaule, Seigneur, pour abbatre ces fruits,
Et non pas la coignee à couper les racines.

Uſe de chaſtimens, non de punition :
Eſmonde mes jettons, laiſſe la branche tendre,
Ainſi que pour chaſſer l'air de l'infection,
Mettant le feu partout on ne met rien en cendre.

PRIERE DE L'AUTHEUR

Prisonnier de guerre & condanné à mort.

Lors que ma douleur secrette
D'un cachot aveugle jette
Maint souspir emprisonné,
Tu m'entends bien sans parole,
Ma plainte muette vole
Dans ton sein desboutonné.

Je veux que mon ame suive,
Ou soit libre, ou soit captive,
Tes plaisirs : rien ne me chaut;
Tout plaist pourveu qu'il te plaise,
O Dieu, pour me donner l'aise,
Donne-moi ce qu'il me faut.

Ma chair qui tient ma pensee
Sous ses clefs est abaissee,
Sous la clef d'un géolier :
Dont soit en quelque maniere
Cette prison prisonniere,
Moins rude à son prisonnier.

Que si mon ame captive
Est moins allegre & moins vive
Lors que ses membres germains
L'enveloppent de mes peines,
De mes pieds oste mes chaines,
Et les manottes des mains.

Mais si mon ame au contraire
Fait mieux ce qu'elle veut faire

Quand ſon ennemi pervers
Pourrit au fonds de ſes grottes,
Charge mes mains de manottes,
Et mes deux jambes de fers.

Si le temps de ma milice,
Si les ans de mon ſervice
Sont prolongez, c'eſt tant mieux :
Cette guerre ne m'envie,
Douce me ſera la vie,
Et le treſpas ennuyeux.

Mais, ô mon Dieu, ſi tu treuve
Qu'il eſt temps qu'on me releve,
Je ſuis tout preſt de courir,
De tout quiter pour te ſuivre :
Le mourir me ſera vivre,
Vivre me ſera mourir.

REVEIL.

Arrieres de moi vains menſonges,
Veillans & agreables ſonges,
Laiſſez-moy, que je dorme en paix :
Car bien que vous ſoyez frivoles,
C'eſt de vous qu'on vient aux paroles,
Et des paroles aux effects.

Voyez au jardin les penſees
De trois violets nuancees,
Du fond rayonne un beau ſoleil :

Voila bien des miennes l'image,
Sans odeur, ſans fruit, ſans uſage,
Et ne plaiſent qu'un jour à l'œil.

Ce n'eſt qu'Amour en l'apparence,
Ce n'eſt qu'une verde eſperance,
Que rayons & vives clartez :
Mais cette eſperance eſt trop vaine,
Ce plaiſir ne produit que peine,
Et ſes rayons obcurités.

Mes deſirs s'engayent ſans-ceſſe
De la fureur à la fineſſe,
Le milieu eſt des cœurs benins :
On peint la Chimere de meſmes,
On luy donne à ſes deux extremes
Ou les lions, ou les venins.

Ce qui ſe digere par l'homme
Se faict puant; voyez-vous comme
C'eſt un dangereux animal,
Changeant le bien en ſon contraire :
Car ce qui eſt vain à bien faire,
Ne l'eſt pas à faire du mal.

SUR L'ADIEU DE MONSIEUR LA RAVAUDIERE

Partant pour aller ſur mer, & demandant la benediction de l'autheur.

Allez cueillir ſous le Canope
L'or, les honneurs, & les plaiſirs,

Puis que les bornes de l'Europe
Ne ſont celles de vos deſirs.

Au calme, parmi les tempeſtes,
Et en tout temps, & en tout lieu,
Souvenez-vous bien que vous eſtes
Dedans le ſein de voſtre Dieu.

DE LA PAIX.

Voici une ſuite eſtrange
D'un deſordre, & ſes effects :
Il tire Mars, Mars Anange,
Et cet Anange la Paix :
La Paix, qui a pour nourrice
La dure Neceſſité,
Tire aprés ſoi la Juſtice,
Et la blanche Pieté.

LA PRINCESSE DE PORTUGAL,

AVEC SIX FILLES

Eſtant retiree à Geneve, fut traictee par l'autheur, & en un grand concert de muſique les vers qui ſuivent prononcez.

Vous avez donc, ſage Princeſſe,
Sur le vent mauvais qui nous preſſe,
Choiſi Geneve comme un lieu

Qui juſques au ſiecle où nous ſommes,
Au prix de la haine des hommes,
A ſenti l'amour de ſon Dieu.

Voici la cité des merveilles,
Vous avez les Anges pour veilles,
Le guet d'Iſraël eſt icy :
Si vous ne trouvez les delices,
L'eſclat des pompes & des vices,
Vous ne les cherchez pas auſſi ;

Pluſtoſt un' ombre ſolitaire,
A pourſuivre les pleurs d'un frere
Que les Saincts pleurent avec vous.
Vos larmes ſont de tel uſage,
Si douces, comme dit le Sage,
Que le rire n'eſt pas ſi doux.

Des ſept Sœurs la troupe dolente
Verſa tant de pleurs pour Hyante
Et gemit ſi amerement,
Que ſelon les fables anciennes,
Jupiter eſmeu de leurs peines
Logea les ſept au firmament.

Entre les aſtres ou brigades
Des eſtoiles ſont les Hyades,
Qui donnent leur dueil à l'Æther :
Et c'eſt cet aſtre qui convie
Le Ciel aux pleurs, l'air à la pluye,
Et l'Univers à lamenter.

Six Princeſſes de compagnie,
Qui de vous ont receu la vie

Et l'exemple de pieté,
Qui ont eu part à vos deſaſtres,
Avec vous paſſeront les aſtres
En luſtre, en honneur, en clarté.

O quelles ſeront ces Eſtoiles,
Quand ſans entredeux & ſans voiles,
Elles s'embraſſeront à l'œil,
Qui fait les clartez eternelles,
Dieu ſe faiſant un miroir d'elles
Comme des Aſtres le Soleil.

HYMNE

SUR LA MERVEILLEUSE DELIVRANCE DE GENEVE.

Pour chanter ſur le chant : Rendez à Dieu loüange & gloire.

A ce beau jour nous eſt donnee
Matiere d'exultation :
La voici l'heureuſe journee
Où Dieu fit merveille à Sion.
Quittez vos couches emplumees
Au poinct de l'aube, Genevois,
Pour chanter au Dieu des armees
Cantique de cœur & de voix.

Quand les ennemis de vos vies
Vous preparoyent la mort, alors,
Ames & armes endormies,
Vous eſtiez en eſtat de morts.
Une confiance mortelle
De meſpris vous avoit charmés,
Quand d'Iſraël la ſentinelle
A veillé pour ſes bien-aimés.

Venez, tous ſexes & tous aages,
Chanter avec nous en ce lieu
Les grands effects des hauts ouvrages,
Et les delivrances de Dieu.
Dieu qui dans les dangers extremes
Dreſſa nos cœurs & nos eſprits,
Et à nous reprendre nous-meſmes,
Et ceux-là qui nous avoyent pris.

Ce n'eſt pas ſeulement au Temple,
Vieillards, Seigneurs de la Cité,
Que vous avez ſervi d'exemple,
De miroir & de pieté:
Mais les premiers à vous reſoudre,
Et aux armes plus diligens,
Dieu vous a fait mettre la poudre
Dans le nez de vos jeunes gens.

Soldats, qui ne vous donnez peine
Des ennemis à millions,
Donnez en gloire au Capitaine
Qui d'agneaux vous a faict lions.
Ce fut Jeſus doux & propice,
Qui vous eſmeut & vous guida,
Lorſque d'agneau du ſacrifice
Il ſe fit lion de Juda.

Meres, matrones venerables,
Prenez vos enfants condamnez
Par lès tyrans impitoyables
A mourir, premier qu'eſtre nés.
Apportez ces cheres enfances
Dedans le temple, Genevois,
Pour accorder vos conſonances
Avec leurs innocentes voix.

Et vous, Genevoiſes fillettes,
Puis que les cordeaux inhumains
N'ont peu garrotter vos mains nettes,
Faites claquer ces blanches mains:
Et que ces voix pures & ſainctes,
Qui aux fers des malicieux
Euſſent percé l'air de leurs plaintes,
Percent de loüangè les Cieux.

Dites: ô Dieu, tu vois la guerre
De ces geans avantureux,
Fais voir aux enfants de la terre
Que le Ciel eſt trop haut pour eux,
Fais que ces fols, ces infideles
Briſez de la verge de fer
Trouvent au bout de leurs eſchelles
Le cordeau, la mort & l'enfer.

TOMBEAUX

PREPARATIF A LA MORT

En allegorie maritime.

C'eſt un grand heur en vivant
D'avoir vaincu tout orage,
D'avoir au cours du voyage
Tousjours en poupe le vent :

Mais c'eſt bien plus de terrir
A la coſte deſiree,
Et voir ſa vie aſſeuree
Au havre de bien mourir.

Arriere craintes & peurs,
Je ne marque plus ma courſe
Au Canope, ni à l'Ourſe,
Je n'ai ſouci des hauteurs :

Je n'eſpie plus le Nord,
Ni pas une des eſtoiles,
Je n'ai qu'à baiſſer les voiles
Pour arriver dans le port.

POUR METTRE A LA PORTE DU TOMBEAU

Baſti dans un eſpron, à la defenſe duquel il vouloit obliger ſes enfants.

Enfans, ſi vos ennemis oſent
Travailler où mes os repoſent,
Rendez là voſtre vie à Dieu,
Donnez au vrai honneur la vie,
Car voſtre pere vous convie
De l'accompagner en ce lieu.

POUR UNE BELLE FILLE

Morte au berceau.

Cette grand' beauté ſi exquiſe,
En bref temps eſcloſe & repriſe,
Ne fut à nous que par depoſt :
Le Ciel la monſtra par merveille
Comme une perle ſans pareille
Qu'on deſcouvre, & ſerre auſſi toſt.

TOMBEAU DE M. DE LA CAZE

Trouvé en ſa pochette quand il fut tué,

(Traduit du latin).

Paſſant ne pleure que pour toi,
Si je paſſe en meilleure vie,
Je n'ai beſoin de ma patrie,
Mais elle aura faute de moi.

ELOGE DE SIMON GOULART

SENLISIEN.

SIMON GOULART SENLISIEN ayant employé LX. annees, de LXXXVI. qu'il a veſcu, à preſcher la verité a Geneve, rempli l'Europe de pluſieurs livres, en la doctrine & multiplicité deſquels chacun admire celle des dons qu'il avoit receus du ciel, cependant tousjours fourni a ſa charge, juſques à la derniere ſemaine de ſa vie : les ſept jours du ſilence de ſa chaire remplacez par l'eſchole de ſon chevet : en fin en une ſaiſon où les ſiens avoyent beſoin d'exemple de conſtance, il a juſtifié ſes eſcrits ſur le meſpris de la mort par ſes contenances joyeuſes & propos d'exultation continuez parmi les hoquets & derniers fumeaux :

Ainſi la mort le delivre
Plein de joye & nous d'ennuy,
Lui raſſaſié de vivre
Et nous affamés de lui.

EPITAPHE

DE M. D'AUBIGNÉ OCTOGENAIRE.

Paſſant, arreſte & voy que tout ſe paſſe,
Que le naiſtre eſt au mourir engagé,
Puiſqu'icy giſt en un corps tant aagé
Une vertu plus toſt morte que laſſe.

Vers funebres

DE TH. A. D'AUBI-

gné Gentil-homme

Xantongois.

SUR LA MORT D'ESTIENNE

Jodelle Parifien Prince des Poëtes Tragiques.

A PARIS

Par Lucas Breyer Libraire tenant ſa boutique
au ſecond pillier de la grand ſalle du Palais.

1574

Avec Privilege.

Tu as ce me ſemble grand tort,
Aubigné, de pleurer Jodelle,
Ta plainte eſt ſi docte & ſi belle
Qu'elle faict oublier ſa mort.

VOLUSIEN.

Vers funebres

DE TH. A. D'AUBIGNÉ

SUR LA MORT D'ESTIENNE

Jodelle Parifien Prince des Poëtes Tragiques.

ODE.

Trottez Iambes eſtoffez
De creve-cœur & d'amertume,
Faictes regorger à ma plume
Les motz qui vous ont eſchauffez :
Eſclatez ma juſte querelle,
Ridez voſtre face d'horreur,
Pleurez de fureur la fureur,
Et de vers le vers de Jodelle.

Mon ode enſanglante tes doitz
Des plaies de ta chevelure,

Grave en ta face ceſte injure,
Qu'on la lize de tous endroitz :
Que ta juſte forcenerie
Contraigne forcener de pleurs
De tes zoiliques moqueurs
La zoilique moquerie.

Ce papier ſoit le porte-fais
Qui patira de ta colere ;
Fais lui porter la folle enchere
Des folles plaintes que je fais :
Et ſi la douleur te ſurmonte,
La douleur me ſurmonte auſſi,
Je te laiſſeray le ſoucy
De racompter ce que je conte.

Chante donc, Chetive, comment
C'eſt de la perte de la France,
De la gloire de l'ignorance,
Qu'eſt conceu mon juſte tourment :
Je me plains de voir l'avarice
Regner en ce ſiecle tortu,
Je me plains de voir la vertu
Foulee aux pieds du cruel vice.

Si le docte n'eſt artizan,
Il meurt pauvre avec ſa doctrine ;
Ou s'il ne ſcait feindre la mine
Et le maſque d'un courtizan :
On meſpriſe l'homme de guerre,
Le ſcavoir nous eſt ennemy,
On fiſche le coude endormy
Sur l'or qu'on a caché en terre.

Le peuple n'orne ſa victoire
De lierres ny de lauriers :
Le peuple ne marque ſa gloire
Ny des letrez ny des guerriers :
Heureux celuy ſeul qui peult faire
Sa courſe ſans l'aide d'autruy ;
Heureux celuy ſeul aujourd'huy
Qui ne ſcait rien, ſinon ſe taire !

Siecle malheureux & maudit,
Où Mammon pour ſeul Dieu s'adore :
Siecle plus miſerable encore
Cent mille fois que je n'ay dit :
La nobleſſe demeure ſerve
Soubz le populaire ennobly ;
Noz ſervices ſont en oubly :
Les pourceaux enſeignent Minerve.

Jodelle eſt mort de pauvreté ;
La pauvreté a eu puiſſance
Sur la richeſſe de la France ;
O Dieux, quelz traictz de cruauté !
Le Ciel avoit mis en Jodelle
Un eſprit tout autre qu'humain ;
La France lui nia le pain,
Tant elle fut mere cruelle.

La Mort pleura de ſon tourment,
Luy faiſant office de mere,
Et pour l'oſter de ſa miſere
Luy ravit le corps ſeulement :
L'eſprit aux ombres plutoniques
Se faict de l'Enfer adorer,

Le faict paſmer, le faict pleurer
Au ſon de ſes plaintes tragiques.

La Mort a desbandé ſes yeux,
Quoyque les poëtes vueillent dire,
Puiſqu'elle a ſi bien ſceu eſlire
Tout ce que nous avions de mieux :
O mortz, n'ayez donc plus d'envie,
Ayant avec vous noſtre honneur,
De revenir en la douleur
D'une ſi deteſtable vie!

Amys, ne pleurons plus le ſort
De ceux qui ne ſont plus en eſtre;
Noſtre vie commence à eſtre
Mille fois pire que la mort :
La mort ne ſcauroit eſtre pire;
Mourons, nous ſerons immortelz,
Et noz eſcriptz nous feront telz
Que noſtre ſiecle voudra dire.

Je ne fonde pas ma douleur
Sur la mort de ce grand Jodelle,
Car ſi je me complaignois d'elle,
Je ſerois marry de ſon heur,
Mais que ceux que la perte touche,
Desja ingratz ont oublié
Celuy qui avoit deſlié
Tant de filetz dedans leur bouche.

Si on reproche la grandeur
A Jodelle, & qu'il fut trop grave,
Puiſque l'eſprit eſtoit ſi brave,
Pouvoit il avoir autre cœur?

Quelque abatu de conſcience
Euſt deguiſé ce qu'il ſçavoit,
Mais Jodelle ne le pouvoit
Avaler d'un poltron ſilence.

Cela ne debvoit point oſter
Aux doctes eſpritz de la France
La pitoiable ſouvenance
De celuy qu'ils debvoient chanter :
Si peu jamais ne debvoit faire
Le moindre de tous commencer,
Mais j'ay mieux áymé m'avancer,
Pour garder quelqu'un de ſe taire.

Lors que les petiotz enfans
Crient au tombeau de leur pere,
Ceſte douleur eſt plus amere
Que le deſeſpoir des plus grandz,
Bien qu'ils ne logent dans leur cœur
Un ſi grand amas de triſteſſe :
Peult eſtre que ma petiteſſe
Servira de telle couleur.

Va, mon Ode, pour reſveiller
Du dormir quelque docte ouvrage,
Le triſte effroy de ton orage
Les gardera de ſommeiller :
Abreuve de pleurs l'Univers,
Fay ſaigner ta juſte querelle,
Que mes vers vivent par Jodelle,
Jodelle vivra par mes vers.

SONNETS.

Quand Jodelle arriva ſouſlant eñcor ſa peine,
Le front plein de ſueur des reſtes de la mort,
Quand dis-je, il eut attaint l'Acherontide bord,
Attendant le bateau, il reprint ſon haleine.
Il trouva l'Acheron plus plaiſant que la Seine,
L'Enfer plus que Paris : auſſi l'air de ce port,
Quoy qu'il fuſt plus obſcur, ne luy puoit ſi fort
Que luy faiſoit ça haut une vie incertaine.
Le Paſſager le prend au creux de ſon bateau,
Et Jodelle eſtonné diſoit en paſſant l'eau :
Pourroy-je me noyer, qu'encor un coup je meure,
Pour proffiter autant à mon ſecond treſpas
Que j'ay fait au premier; mais il ne pouvoit pas
Augmenter ſon bonheur pour changer de demeure.

Au ſaillir du batteau où l'ame ſe deſole
D'un uſurier tranſi, d'un Epicurien
Pleurans leur bien paſſé, Jodelle n'ayant rien
Regretté à Paris fit une capriole :
Mais s'il eſtoit joyeux, plus le fut la carole
De tous ceux qui avoient en leur temps ancien
Eſpanché les threſors de l'antre Theſpien,
Du Canope incognu juſques à l'autre Pole.
Tous les Rois qui avoient ſavoriſé les vers
Environnoient ſon front de mille rameaux vers,
De mirthe, [de] ciprés, de lierre, & d'eſrable,
Heureux qui le pouvoit couronner de ſes doits!
Voyez donc comme il eſt honoré des grands Rois :
Il n'euſt oſé vivant aprocher de leur table.

Jodelle errant aux bors de la rive cruelle,
Treſoriere de l'or & de l'heur des François,
Se plaint qu'il a eſté la gloire de noz Rois,
Et que noz Rois n'ont peu cognoiſtre leur Jodelle.
L'Enfer creux retentit de ſa juſte querelle,
Tous blaſment noſtre France & d'une meſme voix
Les mirthes ombrageux, rives, rochers & bois
Blaſonnent noſtre temps d'une injure nouvelle.
Ils oyent attentifs que Jodelle diſcourt,
Comment il eſt mort pauvre, & comment à la court
On cache la vertu pour eſtaler le vice :
Il eſt mort pauvre, ayant enrichi l'Univers
De ce qu'il poſſedoit : Jodelle mit aux vers
Sa richeſſe, ſon cueur, ſon or, ſon avarice.

Riche eſt-il mort, mais quoy? où eſt ceſte richeſſe?
Qui en eſt heritier? J'ay peur qu'avecques luy
Son treſor ſe pourrit, je ne voy aujourd'huy
Aucun qui le poſſede, aucun qui le careſſe :
L'un en tient un lopin, dont il bave ſans ceſſe,
L'autre en tient un cayer enfermé dans l'eſtuy,
Un autre à qui l'argent ne feroit tant d'ennuy,
Le vent à beaux teſtons pour mettre ſur la preſſe.
Pauvres vers orphelins, voſtre pere eut grand tort,
Ne vous laiſſant au moins nourrir aprés ſa mort
A quelque bon tuteur, mais quand bien je regarde,
Il vouloit que ſon temps & le voſtre fuſt un,
Pource qu'il ne voyoit autour de luy aucun
Qui meritaſt l'honneur d'une ſi chere garde.

Il y a quinze jours que je te mauzolise,
Jodelle, j'ay pincé la plume de trois dois,
Je l'ai prinse cent fois, & reinise cent fois,
Autant de fois failly que de fois je l'ay prise.
Je ne puis voir comment ma faute je desguise,
Jamais pour un subject ma plume je n'avois
Importuné ainsi : mais quoy? Je ne pouvois
Choisir de tes vertus celle que plus je prise.
J'eusse bien dit comment tu avois honoré
La France en luy donnant le cothurne doré
Que la Grece gardoit plus cher que ses deux yeux:
J'eusse bien dit encor ce qui rend immortelle
Ta vie aprés ta mort, mais je n'ay peu, Jodelle,
Pour louer ta fureur estre assez furieux.

Les corps qui sont nés de terre
S'eternizent par la pierre :
Mais les celestes espriz
S'eternizent par escriz.

AUBIGNÉ.

LA CREATION

[Poëme inédit, publié d'après le manuſcrit original de la collection Tronchin. Mss. d'Aubigné, T. X, f° 1]

LA

CREATION

CHANT PREMIER.

DE L'ETERNITÉ ET PUISSANCE DE DIEU.

Quoyque le tems chenu d'un ſuperbe pouvoir
Semble bien trionpher de tout ce q'on peut voir,
Et que l'home, Seigneur de la terre & de l'onde,
Soyt reduyt par ſa faux en la foſſe profonde,
Bref que tout ſoyt ſubmis à la rigueur du temps
Comme dominateur, toutesfoys je pretens
Monſtrer, ſoyt par les Cieux & leur grand exercite,
Soyt par les deux flambeaux, du monde la conduyte,
Auſſi par l'air ſutil eſpars en chacun lieu,
Et par ce monde rond, planté ferme au milieu
Avec cent mille corps, qui ſans qu'aucun moyſſonne,
Sont nouris des preſans que la terre leur donne :

Surtout voyant le cœur de l'home eſtre aſſecté
D'un naturel inſtingt à une pieté,
Qu'il eſt un Souverain, un Dieu lequel preſide
Sur tout, et qui d'un frain droyturier ce tout guyde.
Que ſi quelque corps eſt par le fier temps dompté,
Cela provient de luy & de ſa volonté,
Tellement qu'il convient ſoubz ſon pouvoir ſupreſme
Que toute choſe ploye avecques le temps meſme.
Ce grand & puiſſant Dieu duquel parler j'entens
C'eſt cetuy là qui eſt, c'eſt l'Eternel ſans temps,
Et lequel par le tems, d'une gloyre admirable
Monſtre qu'aprés le temps ſon eſtre eſt perdurable.
Tel donc eſt l'Eternel du tems rongeant dompteur,
Duquel je veux chanter l'excellance & hauteur,
Les merveilleux effectz telz qu'il les faict paroyſtre,
Tant en ce Ciel voulté comme en ce val terreſtre.

Divine Muſe, vien eſpendre deſſus moy
Tes graces & faveurs, & me donne de quoy
Exalter par mes vers & par ces miens cantiques
De ce grand Dieu des Dieux les actes magnificques.
Mays quoy, dira quelq'un, c'eſt beaucoup entrepris,
Tes cordes ſonnent bas & l'œuvre eſt de grand pris:
Quiquonques l'entreprend, atendu ſa hauteſſe,
Qu'il ſoyt doncques ſemblable à David en ſageſſe.
A mon vouloir qu'il fuſt ainſi que tu le diz,
Toutesfoys comme on voyt és orgues des petiz
Tuyaulx deſquelz le ſon n'eſt pourtant inutille,
J'en peux dire de meſme au reguard de mon ſtille,
Lequel quoy qu'il ſoyt bas & mene peu de bruyt,
J'eſpere neanmoins qu'il ſera quelque fruyt:
Joint que le tout Puiſſant qui mes ſens ayguillonne
Eſt le mouvement ſeul de ma volonté bonne.

C'eſt ce qui m'enhardiſt en cela que je fais,
M'aſſeure de ne point ſucomber ſoubz le faix.
Son ſecours me ſera plus pront à le bien dire
Que je ne rendré preſte à ce faire ma lire.
Debout, reveille toy, ma lire, & commençon
En ton armonieux ceſte miene chanſon,
Faiſon la reſonner toute autre en melodie,
Car c'eſt au Dieu vivant auquel je la dedie!
C'eſt à ce Dieu duquel les actes merveilleux
Dignes de tout honneur ſe monſtrent à nos yeux,
Ce Dieu duquel l'eſprit pleinement nous informe
Qu'il eſt le Createur en matrice & en forme,
Que tout ce qui s'eſt veu & qu'on voyt aujourd'huy,
La cauſe efficiente & finalle eſt en luy,
Que toutes choſes ſont, ſoyt en ſorme & ſuſtence,
Comme elles reſidoyent en ſa ſeule puiſſance.
C'eſt ce Dieu qui a ſeu creer & metre à point
Ce qui au par avent en eſtre n'eſtoit point,
De rien faire un ſubject, d'une choſe eſtant vuide
Et ſans ſorme en tirer une choſe ſolide,
D'une choſe eſtant vacque & ſans nul ſentiment
Creer & faire un eſtre avecques mouvement,
D'une choſe confuſe & du tout inutille
Seu le tout diſpoſer d'une ordre tant gentille:
Ce Dieu qui ſans conſeil, ſans moyen, ni ſecours
Fiſt le Ciel & l'enclos d'iceluy en ſix jours,
A ſon mendement ſeul, car la parolle dicte,
Ce qui eſt receut lors eſſence auſſi ſubite,
Lors & au tems prefix qu'il avoyt reſolu
Et ſelon le protraict en ſoy meſme voulu,
Monſtrant là un pouvoir glorieux & inſigne
Et lequel à bon droyt eſt de l'ouvrier bien digne.
Que cela ne ſoyt vray, l'oeil ſans eſtonnement
Peut-il bien contenpler ce large firmament

Semé & enrichi de mainte eſtoylle belle,
Voyr la lune en ſon plain & le decours d'icelle,
Voir auſſi du ſoleil l'aler & le retour,
Borne de l'an fuyart, des ſayſons & du jour,
Peut-il (dis je) les voir, ſans juger en courage
Qu'il y a un principe, auteur d'un tel ouvrage?
Si meſmes on reguarde aux mouvemens divers
De ces celeſtes corps entourans l'Univers,
Haut & clair on entant combien ceſt exercite
Raconte en tout endroyt la gloyre qu'il merite.
S'il eſt ainſi que l'air ſe puiſſe tranſpercer
Par le vol de l'oyſeau, d'autre part balancer
La terre en iceluy, maſſe peſante & large,
Qui le faict ſubſiſter ſoubz ſi peſante charge?
Quel eſt ce naturel en l'home qui l'induyt
A recongnoyſtre Dieu? Quel object le conduyt
A croire que du Ciel il ayt pris origine
Sans ſe perſuader une eſſence divine?
S'eſt il jamays congneu aucune region
Qui ſe ſoyt ſeu paſſer d'une religion?
L'inſullayre eſlongné, voyre des plus ſauvages
Ne ſe ſont point trouvez ſans genie ou images.
Qui preſſe l'idollatre, ores qu'il ſoyt hautain,
Faire homage à l'image, œuvre eſtant de ſa main?
N'eſt ce à la verité une force divine
Qui ſur l'afection naturelle domine?
Joint qu'il ne peut ſouffrir qu'il luy ſoyt imputé
D'eſtre ſans ſentimant d'une Divinité,
Ce qui demonſtre bien l'humaine creature
Avoir un Dieu en elle inprimé de nature.
Bien qu'elle & ces haux Cieux merveilleux & luyſans
Soyent aux homes teſmoins trop plus que ſuffiſans,
Il s'eſt, luy liberal & d'amour non petite,
Manifeſté à eux par ſa parolle eſcripte

En laquelle on aprend à le congnoitre mieux.
On y voyt d'autre part qu'il ſe preſante à eux
Aſiduellement, affin qu'en aſſeurence
Sur luy on ſe repoze en toute obeiſſence :
Là dedans on y voyt auſſi comme ce Dieu
Eſt d'eſſence infinie en tous lieux & ſans lieu,
Que tous les Cieux des Cieux avecques cete terre
Ne le ſauroyent comprendre & moins tenir en ſerre :
Que c'eſt le Dieu, le fort, impaſſible, immortel,
Juſte, inconprehenſible. Outre plus il eſt tel
En ſoy, qu'il n'a nul corps ou ſemblable figure
Pour le repreſanter comme une creature,
Laquelle a forme & corps mais bien diverſement,
Car le vent furieux, le feu, chaut element,
Legers ont corps ayré : l'eau, element humide
Et froid eſt faict d'un corps trenſperceant & liquide :
L'home, image de Dieu, oyſeaux volans en l'air,
Tous animaux auſſi, ont un corps faict de chair :
L'Ange, l'ame de l'home & Diables miſerables,
Comme ce ſont eſpriz, ont corps à eux ſemblables.
Dieu ſeul reſte ſans corps, meſmement c'eſt celuy
Qui ne peut endurer diviſion en luy.
Infini comme il eſt, cete nature eſt telle
De ne pouvoir ſouffrir diviſion en elle :
Or qu'il ſoyt veritable en ce que nous diſon
Dieu eſtre de nature infini, aviſon
De n'imaginer choſe en noſtre intelligence
De charnel au reguard de la divine eſſence ;
Pour la rendre eſpenduë en quelque infini lieu
Contenant un' eſpace infinie où ce Dieu
Infini ſe contint, or il eſt neceſſaire
Que deux infiniz ſoyent, ſy cela ſe peut faire,
L'un contenant en ſoy & l'autre contenu,
Que Dieu ſe puiſſe enclore ou eſtre retenu

En quelque eſpace & lieu, tant grand ſauroyt il eſtre,
Rien moins qui peut enclore un qui comprend tout eſtre.
Ce que je dis n'empeſche aucunement que Dieu
Ne face ſa demeure en quelque certain lieu,
Ainſi qu'il le peut faire en ſes eſleus par grace,
Vrays temples d'iceluy quand ſoy leurs cœurs enbraſſe.
Autre choſe eſt de Dieu, conſiderans ſes faictz,
Sa grandeur, ſa vertu, dont on voyt tant d'effectz
Merveilleux & hautains dont à pene du moindre
Le foyble ſens humain n'eſt capable d'atteindre.
La terre, mer & Cieux de ſa Divinité
Sont remplis & n'y a lïeu de vacuité,
Qui plus eſt, on y voyt quëlle eſt ſa providence
Et des points excellans de ſa beneficence.
Tel qu'il eſtoit jadis, tel il eſt orendroyt :
Il n'eſt point en un lieu plus qu'en un autre endroyt,
Il eſt tout en tous lieux, en meſme eſtat & ſorte,
Sans que mutation aucune le tranſporte :
Et d'autant qu'il n'eſt pas poſſible à nos eſprits
Le dire tel qu'il eſt, en ſoy meſme compris,
La grandeur nous contraint le declarer par choſes
Leſquelles ſont de luy, & non en luy encloſes.
Comme cil qui diroyt ceſte terre qui eſt
En toute eſpace & lieu où la terre aparoyſt
Se monſtre en quelque endroyt de plus grande eſtenduë
Qu'en l'autre, ce qu'on juge ayſement par la veuë.
Une iſle ne peut eſtre en forme ny grandeur
Comme toute la terre eſparſe en ſa rondeur;
L'humeur vital à tous general ſe remontre,
Foyble dedans un corps, fort en l'autre il ſe monſtre.
L'oeyl general du monde autour du jour eſpend
Sa lumiere par tout, mays comme elle deſpend
D'iceluy, la clarté en ſon corps plus abonde
Qu'elle ne ſauroyt eſtre en nulle part du monde.

L'air lequel eſt de ſoy inpalpable & leger
Se peut en petit lieu enclore & ſe renger,
Encores que du tout la terre il environne
Et qu'à tous animaulx loy de reſpirer donne :
Ce qui demonſtre bien un corps eſtre en ſon tout
Plus grand & en partie eſtre moindre en beaucoup.
Mays o Dieu! tu es tout & partout en toy meſme,
Seul tu es en la terre & ſeul au Ciel ſupreſme!
Or luy comme eternel, rampli de mageſté
Avecques la parolle en tous tems a eſté;
Elle eſtoyt dedans luy eternelle & divine
Dont tout ce qui ſe voyt a pris ſon origine.
Combien que cela ſoyt, il ne ſaut toutesfoys
L'imaginer ſemblable à noſtre humaine voyx,
Laquelle ains que d'avoir ſes effectz eſt formee
Au cerveau, puys aprés en l'eſprit imprimee :
Et lors le jugement prononce & met avent
Sa conception priſe en luy au par avent,
Afin que ſes deſſaings il puiſſe faire entendre
Par le ſon de la voix qu'on oyt par l'air s'ependre.
Rien moins que cela ſoyt en ce Dieu ſouverain,
En luy, eſprit qu'il eſt, n'a teſte, bras ni main,
Non plus de langue & bouche & autant peu d'aureille,
Ni parolle qui ſoyt à la noſtre pareille :
Et en cela deffaults ſont ſignes evidans
Que Dieu n'a pas beſoign de tous ces accidans.
Mays quoy! peult il penſer en ſon intelligence
Choſe aucune où le tout conſiſte en ſa preſance?
Peut il avoir un cœur pouſſé d'affection?
Peut il avoir l'eſprit ſayſy de paſſion?
Peut il ſe declarer avecq' une voix, comme
Nous l'oyons retentir de la bouche de l'homme?
Toutes ces actions, telles proprietez
Ne luy conviennent point, non plus les qualitez

De le juger avoir parolle en luy mentale,
Ou qu'elle ſoyt eſcrite, ou comme on dict, vocale.
Cela eſt trop abſurde & ne peut avoir lieu
Au reguard de l'eſſence eternelle de Dieu,
Et quand ce mot parolle eſt leu en l'Eſcripture,
La cauſe eſt en nos ſens groſſiers de leur nature
De rechercher en Dieu aucun parler charnel.
Rien moins il n'eſt en luy autre qu'eſſenciel,
Incongneu de nous tous juſques au tems & heure
Que nous poſſederons l'eternelle demeure.
En attendant ce jour & heure, ſayſon mieux :
Adorons le d'eſprit ſans eſtre curieux
De ſavoir quel il eſt, aprenans ſoubz ſilence
Poſſeder nos eſprits avecques patience.
Car cil qui taſche entrer au dedans des profonds
Secrez de l'Eternel, qui n'ont rives ni fonds,
Reſſemble le poylier qui bat la poylerie,
Qui martelant ſans ceſſe, au grand bruyt perd l'ouye :
Ou comme l'hydropicque alteré qui ne prend
Playſir qu'à boyre bien, va tousjours empirent
Plus il cuyde eſtancher la ſoyf qui tant l'opreſſe :
Le boyre cauſe en luy plus grande ſaychereſſe.
Ainſi cil qui s'enquiert trop curieuſement
Et plus qu'il n'apartient, y perd l'entendement :
Plus il y eſt entré & plus il s'en enqueſte,
Plus d'alteration ſon eſprit il moleſte.
Celuy qui taſcheroyt de mettre Maine à ſec,
Outre Sarte & le Loyr qui ſe joignent avec
Y vouluſt faire entrer le grand fleuve de Loyre,
Un tel entreprenant n'eſt il pas fol notoyre?
Comme il eſt à bon droyt, ainſi eſt il de ceux
Qui guidez d'un eſprit leger & curieux,
S'enquierent où eſtoit la divine prudence,
Ains que la terre & Cieux fuſſent en evidence.

O que c'eſt grand' ſageſſe à l'home de pouvoir
Et vouloir ignorer ce qu'il ne faut ſavoir!
O combien eſt heureux celuy qui ſe contente
De ce que l'Eſprit Saint par eſcript luy preſente!

CHANT SECOND.

DE LA CREATION DE LA LUMIERE ET DE L'AIR.

Du Souverain chanté la grandeur par mes vers,
Ores je veux toucher de ce grand Univers
Et la creation des choſes qui ont eſtre :
Comment, à quelle fin tant de corps il fiſt naiſtre.
Or comme il ſoyt un Dieu à nul autre pareil,
Et qu'il euſt de tout temps preveu en ſon conſeil
Ceſte creation, luy de vertu ſupreſme
Crea ceſt Univers pour l'amour de ſoy meſme.
Pour l'amour donc de ſoy il crea les haux Cieux,
L'home & tout animal vivant en ces bas lieux,
Le Levant, le Ponnant & l'un & l'autre Polc,
Pour demonſtrer en eux l'effect de ſa parole,
Pour monſtrer la grandeur de ſa Divinité,
Pour monſtrer qu'il eſt Dieu rempli de mageſté,
Pour monſtrer qu'en luy ſeul conſiſte toute choſe
Et que dedans ſon ſein toute eſtre eſtoyt encloſe.
De faict, que pouvoit il en ce caos avoir
D'excellant qui le deuſt aucunemant mouvoir,
Veu qu'il ne s'y trouvoyt que tenebres epeſſes,
Au lieu de la matiere à creer tant d'eſpeces?

Ce tout fut donc de Dieu baſti & façonné,
Voyre ſelon le temps qu'il avoyt ordonné,
Il le fiſt voyre tel à ce que nul n'ignore
Que le but & la fin tend à ce qu'on l'honore.
Or luy qui prevoyt tout fiſt ſon œuvre au parfaict
Sans qu'il y manquaſt rien, ains que l'homme fuſt faict,
Pour luy eſtre logis & à ce qu'il ne penſe
Avoyr en rien aydé à faire quelque eſſence,
Car l'homme de nature audacieux & fier
Euſt oſé dire ainſi pour ſe glorifier :
Je ſuys premier creé pour eſtre faict un ayde
A creer l'Univers, bien que Dieu y preſide.
Combien qu'il ſoyt de ſoy d'eſprit ingenieux,
Prompt, imaginatif, d'un ſoign laborieux
A rechercher les ars avecques diligence,
L'office de creer ne giſt en ſa puiſſance.
Tant bien apris ſoyt il, en ſavoir nonpareil,
Sa force ne s'eſtant à faire un tout ſeul poil;
Il eſt pour ceſt effect, quoy qu'il ſoyt trés abille,
En tout art & ſcience impotent & debile.
Que peut l'home baſtir & faire dextrement,
S'il n'a quelque ſubject avecques inſtrument?
Un paintre ne ſauroyt ſans un crayon protraire,
Ou matiere qui ſoyt propice pour ce faire.
Quoy que le menuſier bon ouvrier ſache bien
Baſtir quelque beau lict, ſans boys il ne peut rien,
Et lorsque le ſubject defaut, le meilleur maiſtre
Au reguard de ſon art inutille on voyt eſtre.
Meſmes ſouventefoys on voyt comme il ne peut
Le deſſain entrepris acomplir quand il veut,
Temongnage aſſeuré & qui demonſtre comme
L'office de creer ne conſiſte dans l'homme.
Ce point là giſt en Dieu qui ſeul a le pouvoir
De donner à tous corps le ſouſle & le mouvoir,

Tout ainſi qu'il eſt Dieu & la vie eternelle,
De luy depend toute eſtre & entretien d'icelle.
D'autre part quand on vient à mediter en ſoy
Ce monde & ſon enclos pareillement, de quoy
Tout eſt & comment faict, ſur quel plant & modelle
L'edifice fut pris, certes la choſe eſt telle
Que ſoudain elle eſmeut tous nos ſens & le cœur
Pour dire & confeſſer q'un Dieu en eſt auteur,
Auſſi que l'œuvre eſt tel & de telle nature
Qu'il eſt digne d'un Dieu, non d'une creature.
Meſmes ſy on aviſe à l'ordre maintenu,
En cela pour certain l'ouvrier eſt recongneu
Puiſſant & ſouverain, ayant faict la lumiere
Mere de jugement & d'ordre la premiere :
Non ſans occaſion telle je la maintien,
Veu qu'on ne peut jouyr ſans elle d'aucun bien.
Où les tenebres ſont & la lumiere encloze,
L'oil ne ſauroyt au vray dicerner quelque choſe.
Tout luy eſt interdict, tout plaiſir eſcarté;
Sans eſtre prevenu de lumiere & clarté,
Quelque choſe que puiſſe un excellant orfeuvre,
Où la lumiere ceſſe auſſi ceſſe ſon œuvre.
Ainſi cete lumiere à bon droyt l'ornement
Et la grande beauté du large firmament,
Dieu qui ſavoyt combien elle eſtoyt neceſſayre,
Avent que rien creer, il la voulut bien faire.
Premiere elle fut faicte & le ſoleil aprés,
Ce que l'Eternité eſtablit tout exprés
A cauſe que tout homme ayſement atribuè
La force aux inſtrumens qui au ſeul Dieu eſt deuè.
Ce vice eſt àparent, voyre au plus groſſier oeyl,
D'enclore la puiſſance & force en ce ſoleil,
De tout iluminer comme cauſe premiere
Et principal object de toute la lumiere,

Que la terre s'echauffe en ſentant ſes chaleurs,
Faict l'erbe verdoyer, eſpanouir les fleurs,
Faict produire les fruytz, les cuiſt & aſeſonne,
Que tout eſt infertille où ſa chaleur ne donne :
Somme ces inſencez font le ſoleil auteur
Des biens que rend la terre, & non le Createur,
Lequel comme il ſoyt Dieu auquel tout eſt notoyre
Seut prevenir ce mal pour maintenir ſa gloyre.
Car premier, il crea l'arbre avecques ſon fruyt,
Semblablement l'arbage & la plante il conſtruit,
Leurs fleurs, feilles & fruytz avecques vie & eſtre,
Avent que le ſoleil fiſt ſes rayons paroyſtre :
Non pas meſme creé, en cela on peut voir
Que c'eſt le tout Puiſſant qui ſeul a le pouvoir
D'ilumíner la terre & la faire produyre,
Sans que deſſus icelle un ſoleil vienne luyre.
Non que je veille dire ou nier qu'il n'ayt heu
De ceſte Éternité pour acroyſt la vertu
D'eclarer ces bas lieux, & ſa chaleur utille
Pour eſchaufer la terre & la rendre fertille :
Auſſi que ſes rayons ne rendent l'air plus pur,
Le tems clair & ſerain plus plaiſant que l'obſcur,
Que luy faiſant ſes tours par la zone celeſte,
L'an, les ſayſons, les mois il ne nous manifeſte.
Cela eſt trés certain, mays de croire autrement
Que ce ſoyt rien de luy autre q'un inſtrument
Eſtabli pour ce faire, on feroyt grand outrage
A Dieu duquel il eſt comme la vive image
Laquelle chacun jour ſe preſante à nos yeux,
Afin qu'en le voyant nos ſens contemplent mieux
Combien eſt grand l'ouvrier qui ſeut tirer de l'onde
Et d'un obſcur manoyr la lumiere du monde,
Pour laquelle creer tout auſſi toſt qu'il heut
Dict : Que lumiere ſoyt, *promptement elle fut*

Sa majeſté alors d'icelle s'environne :
Ce faict, il la beniſt voyant qu'elle eſtoyt bonne.
Comme ceſte lumiere heuſt ſon entier effect
Du ſoir & du matin le premier jour fut faict,
Et Dieu appella jour cette clarté tant belle,
L'obſcurité contrayre au jour nuyct il apelle.
L'air, corps de la clarté, neceſſayre element
A tous pour reſpirer fut faict ſemblablement.
Quant à ſon naturel il eſt chaut & humide
Pour eſtre entre le feu & l'ocean liquide.
En ceſt ayr eſpendu on voyt pluſieurs effectz
Qui ſont par le moyen des ſept planetes faictz,
Et du vent froyt & ſec, comme l'eclair, l'orage,
La greſle, les frimatz, les pluyes & la nege :
Parce que le cæleſte alanbic de ſoy chaut
Tire de la grand'mer maintes vapeurs en hault ;
Alors le vent s'y meſle, & comme le temps porte,
Saillent en la nuee en l'une & l'autre ſorte.
Tout ainſi que tu voys comme d'un meſme laict
Les caillés, le fourmage & le beure ſe faict,
Ou que d'un meſme ſucre on voyt l'apoticayre
Un liquide ſirop ou des penides faire :
Bien que d'une main meſme & ſuget ils ſoyent faictz,
Different neantmoins tant en formes qu'effectz ;
Sy tu cherche la cauſe, il eſt ayſé à dire
Le temps, le mouvement & la façon de cuyre.
De là vient notemment cete diverſité :
Auſſi quand le ſoleil remplit d'humidité
Par ſa chaleur de l'air la region moyenne,
Le vent allors y entre & de ſa froyde halene
Caille le tout enſemble, & de cela ſe faict
Nege, greſle, frimatz, comme le temps permet.
Puys la nuee eſtant peſante de ſa charge,
Agittee du vent, en terre ſe deſcharge.

Auſſi ſemblablement de la fouldre ou eſclair :
L'impreſſion s'en faict en ce lumineux air
De l'inflamation d'un eſprit ou fumee,
De quoy ſe faict un feu ſortant de la nuee.
C'eſt la raiſon pour quoy ce qui peut reſiſter
Pour ſa grand' dureté, on le voyt moleſter
De l'eclatente fouldre, alors que Dieu la lance
De ſon bras indigné d'une juſte vengence.
Auſſi que quelques foys, voyre & le plus ſouvent,
On la voyt preceder ou ſuyvre du fort vent
Qui faict que ce qui doyt eſtre touché d'icelle
Tombe bas, ou du corps tout eſbranlé chancelle.
Outre de ce grand Dieu la puiſſance on peut voir
Creant tous elemans par ce qu'il ſeut pourvoir
A les unir ſi bien que la choſe contrayre
En nature eſt à l'autre entretien neceſſayre,
Et où leur naturel eſt eſlongné d'acord,
Tant y a qu'on les voyt rengés ſans nul diſcord,
Eſtans du tout Puiſſant reduys & mis en ſorte
Que diferans d'effectz, l'un l'autre ayde & comporte.
Meſmes l'excés de l'un ſert ordinayrement
Pour eſtre à ſon contraire un vray temperemment,
Et le mal que l'excés violant pouroyt faire
Se convertiſt en bien voyre par ſon contrayre.
Le froyt ne peut ſans chaut, ſec ſans humidité,
Quoy qu'ilz ſoyent diferans en tout de qualité.
Le chaut pouroyt ſans froid corrompre la nature,
L'humide ſans le ſec n'eſt rien que pouriture.
Le froyt guaſte les nerfs s'il n'eſtoyt temperé
Du chaut, & l'humide eſt par le ſec alteré
Pour coriger le reume où nature eſt encline
Quand l'humeur billieux dedans le corps domine.
Ores que les uns ſoyent aux autres oppoſez,
Cependant on les voyt ſans eſtre diviſez

Enſemble compatir en meſme lieu ſans eſtre
En rien endommagez du propre de leur eſtre.
Que cela ne ſoyt vray, on voyt le chaut & froyt
Eſtre avecques humide & ſec en ung endroyt;
Du feu, de l'air, de l'eau ſe trouvent dedans terre,
Outre dedans ſon ventre elle conçoyt la pierre,
Luy donne acroyſſement d'autant que c'eſt ſon os
En laquelle il ſe trouve avoir un feu enclos
Qui n'eſtant tiré d'elle, o ſecret admirable!
Ce feu, quoy qu'il ſoyt feu, n'eſt à rien dommageable,
Mays tiré de ſon lieu, cela qu'il conſervoyt
Entier auparavent conſommer on luy voyt.
Il ſe trouve de l'eau és puys, creux & fonteines
Que la terre y tranſmet par ſes ſources & veines.
Qu'il y ayt en la terre un ayr humide & chaut,
Les exallations qui s'elevent en haut
Par la force du clair & chaut ſouleil font preuve
Que l'air ſemblablement en la terre ſe treuve.
Quand nous conſiderons & voyons un.chacun
De ces quatre elemans divers reduiyz à un,
Sans que l'eau face au feu ſon ennemi la guerre,
Que l'air ſubtil & chaut n'ofence point la terre,
N'eſt ce un faict merveilleux & de quoy s'eſtonner
Et digne de celuy qui les ſeut ordonner,
Et ſi bien q'un chacun publiquement confeſſe
Que Dieu eſt en ſes faictz d'admirable ſageſſe?

CHANT TIERS.

DE L'ESTENDUE DU CIEL, SEPARATION DES EAUX.

La lumiere eſtant faicte, il voulut des Cieux haulx
L'eſtenduè creer, & ſeparer les eaux
Qui ſoubz icelle eſtoyent des eaux au deſſus d'elle.
Dieu dit Que cela ſoyt *& la choſe fut telle.*
Dieu donc fiſt l'eſtenduè & Ciel il l'appella.
Or ſa toute puyſſance on peut remarquer là
Plus qu'en nul autre lieu, auſſi par excellance
La parolle le dict ſiege de ſa puiſſance.
Lors du ſoir & matin fut faict le jour ſecond,
Puys Dieu diſt: Que les eaux qui deſoubz ce Ciel ſont
Se rengent en un lieu & que le ſec paroyſſe.
A cete voix ſoudain l'amas des eaux s'abeſſe.
Le ſec lors aparut, ſavoir eſt les mons haux,
Les colines, les prez, les plenes & les vaux.
La riviere & la mer du ſec eſtant bornee,
Du ſoir & du matin ſut la tierce journee.
Cela faict, il voulut le ſec terre nommer
Et des eaux l'aſſemblee il l'appella la mer,
Mer du tout inconſtante, horrible & furieuſe
Et en ſes actions eſtrange & perilleuſe.

Qui vouldroyt emplement de cete large mer
Les effectz merveilleux deduyre & exprimer
Et les corps monſtrueux & autres qu'elle enfanre,
Je croys que n'y a langue au monde ſuffiſante.
Or comme elle ſoyt mere & ſource de toute eau
Et que toute eau s'y renge ainſi qu'en un vaiſſeau,
Comment ſe faict cela que d'une groſſe pierre
Elle donne de l'eau pour abreuver la terre?
De qui prend la fontaine un mouvement & cours
Dont procedent tant d'eaux qu'elle rend tous les jours?
Outre plus qui lui faict comme ſource premiere
Engendrer le ruiſſeau qui cauſe la riviere,
La riviere le fleuve, & le fleuve en la mer
D'un cours impetueux tomber & s'abiſmer,
Laquelle toutesfois, quand bien toute eau y entre,
N'a jamais d'un ſeul point enflé ſon large ventre,
Non plus forcé le lieu qui luy eſt pour areſt
Donné du Souverain depuys que le monde eſt,
S'eſtant toujours tenue au dedans de ſa rive
Soyt d'arene ou de roc priſonniere & captive?
Et ores que ſes flotz grands & impetueux
Heurtent contre ſes bords ſimplement areneux,
Meſmes quand ſa fureur de ſubmerger menace
Ceſte terre, on la voyt conſiſter en ſa place.
Qui faict que cela ſoit? La parolle de Dieu
A dict : Que toutes eaux demeurent en leur lieu.
Luy puiſſant en parolle & du tout inmuable
Il veut que ſon areſt demeure irevocable.
Sy on entre aux effectz differans qu'ont les eaux
Selon leurs qualitez, argumans tous nouveaux
Se viennent preſanter avecques des merveilles
Où l'Immortel faict voir ſes vertuz non pareilles.
Quand d'un ordre incongneu tu voys d'un meſme lieu
Sortir une froyde eau, l'autre chaude que feu,

Une non ſeulement par ſa chaleur cuyſante,
Mays d'elle on aperçoyt ſortir la flame ardente,
Une dont la vertu ſes ruiſſeaux au ſortir
L'argille molle faict en pierre convertir,
Une qui ſe congelle en ſel, manne trés bonne,
Pour autant qu'à tout vivre un bon gouſt elle donne,
Une qui vaguabonde ores croyſt, puys decroyſt,
Et comme va la lune en meſme eſtat elle eſt,
Une dont le limon & deſbord de ſon onde
Sert de greſſe à la terre & la rend trés feconde,
Une qui ſent le ſouffre ou l'alun ou l'ayrain,
Une bonne à uzer, l'autre qui ne vaut rien,
Une ayant l'eau fort claire en ſon fond & rivage,
Une eſtant limoneuſe, en ſes bords force herbage,
Une qui au printems s'enfle & l'eſté avec
Ores que les torens d'alentours ſoyent à ſec,
Par contrayre en l'autonne & l'iver tousjours beſſe,
Quoy que pluſieurs torens tombent dedans ſans ceſſe,
Une qui en ſes bords paiſiblement ſe tient
Et là maint bon poyſſon ſe nouriſt & maintient,
Une à nourir poyſſon n'eſt nulement encline,
Une par trop s'enplir gaſte tout & ravine.
Le Sodomite lac un bitume gommeux
Produyt : ſemblablement il croyſt en pluſieurs lieux.
D'une fontaine on voyt outre ſon eau courente
A gros bouilons ſortir une poix trés puente.
Or ſi en pourſuyvant nous venons à parler
De l'abiſme profond, & ce qui faict aller
Par un departement les eaux en terre, comme
Le foye faict le ſang dans les veines de l'homme,
Comme eſt ce que la mer qui les donne & produyt
A ſeu faire & percer leur canal & conduyt,
L'un large, l'autre eſtroyt, qui incite la Dive
Jetter à gros bouilons une eau tant exceſſive?

Qui pouce le ruiſſeau de Varains à courir
Troys heures ſans ceſſer & par troys ſe tarir?
Qui cauſe l'Ocean d'eſlever ſans orage
Ses ondes au milieu & baſſes au rivage?
Or ſi de telz effectz & ſecrez merveilleux
Je t'enquiers pour ſavoir l'entiere rayſon d'eux,
Pour m'en voyr reſolu, je crain bien une choſe,
Que je face de toy une methamorphoze :
Savoir eſt un poyſon, non de corps toutesfoys,
Mays bien que tu perdras la parolle & la voix,
Pour autant que je ſens nos eſpritz trop debilles,
Cauſe qui rend ſouvent muetz les plus habilles.
S'il quelques foys avient que te prene un deſir
De viſiter les piez par eſbat & plaiſir,
Careſſant tes diſcours, ſi cela (dis je) arive
Que tes pas ſoyent dreſſez joygnant l'herbeuſe rive
De quelque fleuve grand, marche un petit tout beau,
Conquerant à toy meſme & di : qui pouce l'eau,
Qui la tire du ſein de ceſte large terre,
Quelle cauſe l'eſmeut à courir ſi grand erre?
D'autre part conſidere où eſt ce celier grand
Auquel tant d'eau s'aſemble & qui tant d'eaux nous rend,
Sans jamays s'epuiſer, quoy que tousjours il tire
De ſes profonds vaiſſeaux autant d'eaux qu'on deſire.
Cela bien medité, conſidere au ſurplus
Veu que jà par le temps de cinq mil ans ou plus
Loyre, Maine & le Touet courans aval ſans ceſſe
N'ont ilz eſté reduyz à quelque ſeichereſſe,
Ou que le lieu auquel leur eaux ſe vont renger
N'eſt par le laps du tems plain juſqu'à regorger :
Note auſſi d'autre part, quoy qu'il hume & engoulle,
Pour ceſte quantité ſes bords il ne refoulle.
Outre conſiderons les grands biens & treſors
Qu'on peut prendre & tirer de ſon large & grand corps,

Seulement en un point pour nourir la perſonne,
Quelz preſans & quelz metz eſt ce qu'elle [nous] donne.
Contenplon d'autre part quelles commoditez
Ceſte nature humaine en ſes neceſſitez
Reçoyt par chacun jour au moyen du commerce
Q'un traficqueur marchant deſſus ſon dos exerce :
Meſmes que tout pays, tant habondant ſoyt il,
Ne peut qu'en quelque choſe il ne ſoyt infertil.
Pour à ce ſupleer, une affection renge
L'habitant faire voyle en quelque terre eſtrange.
De laquelle aſſeuré qu'en ce qui leur deffault
Il trouvera remede autant que luy en fault,
Faict ſingler ſes vaiſſeaux ſur l'onde & là il tire
Sans crainte pour avoir la choſe qu'il deſire.
Auſſi ſouventefoys on a veu ariver
Par l'injure du tems entierement priver
De tout grain un pays, lors au travers de l'onde
Pluſieurs cherchent les lieux où plus de grain habonde,
Et ceux là qui n'avoyent par la calamité
Autre eſpoir que ſe voir à telle extremité
D'eſtre en bien peu de tems acablez de famine,
De toutes pars leur vient des grains par la marine.
Breſ le monde ſans eau conſiſter ne ſauroyt,
Et ſans ceſt elemant tout eſtre periroyt.
D'eau s'empaſte le pain, outre elle eſt propre à boyre,
Entretien de ce corps ſingullier & notoyre.
La terre d'humeur vuide à cauſe des chaleurs
Ou du vent froyt & ſec, les herbages & fleurs
Flaytriſſent ſur le pié, toute verdure eſt paſle
Sans pouvoir profiter à cauſe du grand haſle.
Que ſi la pluye vient ſur elles degouter
En tems & en ſayſon, on les voyt profiter,
Cauſe un acroyſſement & les fruytz aſſaiſonne,
Eſmeut la terre ronde aux biens qu'elle nous donne.

Outre plus le coural dont on orne le col
Et bon medicament en mer croyſt tendre & mol,
Autant ployable qu'eſt un petit jetton d'arbre
Qui ſurpris de l'air prend un corps dur comme marbre.
Si d'un chien enragé quelq'un ſe trouve mords,
L'eau de mer luy eſt propre en s'y baignant le corps.
Par art l'eau de la mer en douce eſt convertie
Dont au beſoign la ſoif de l'home eſt amortie.
De noſtre temps on a ce qui au par avent
N'eſtoyt congneu, congneu pour faire voylle au vent
Et du grand Ocean fendre l'ecumeuſe onde,
Deſcouvert maints treſors, trouvé un nouveau monde.
Concluſion : les eaux faictes du Dieu des Dieux
Sont une ocaſion de grands biens en tous lieux,
D'icelles en partie on y aperçoyt comme
L'Eternel ſeut pourvoir de ce qu'il faut à l'homme.

CHANT QUATRIESME.

DE LA TERRE ET DES PIERRES.

Tout ainſi que des eaux les effectz merveilleux
J'ay cideſſus chanté, le ſemblable je veux
Faire de cete terre & des biens qu'elle ameine
D'un aſſidu travail pour la nature humaine,
Monſtrer que ſi l'eau eſt un benefice heureux
Aux humains, beaucoup plus la terre eſt envers eux
Nourice favorable & qui de ſa mamelle
Les ſoulle, & loge auſſi comme enfans iſſuz d'elle.
Le meſmes elle faict envers tous animaux
Ranpens deſſus ſa face és plaines, monts & vaux,
Car ſelon que l'eſpece & diverſe nature
Deſire l'alimant, elle y trouve paſture,
En ſorte qu'il n'y a creature qui n'ayt
Senti du Souverain la faveur à ſouhayt,
Leur preparant la terre, ayant charge & office
De les entretenir comme mere & nourice.
Au centre de ce rond & hautain firmament,
L'Ouvrier de tout ſeut bien aſſoir ceſt element
Qui reſſemble à le voir jardins qui en l'air pendent
Ou qui entre les bras de cete mer s'eſtendent.

En ce ſuperbe ouvrage apert le doy de Dieu
Pour le voir balencer juſtement au milieu
Du Ciel & ſans apuy, qui plus eſt en ſon eſtre
Fixe & ſans ſe mouvoir à dextre n'à ſeneſtre.
Quand je viens à penſer comme ſur l'air ou l'eau
Peut ferme conſiſter un ſi peſant fardeau,
Tant plus je peuſt avoir quelque raiſon conceuë
De ferme en ceſt endroyt, & moyns j'y trouve iſſuë.
Lors comme le pillote & bien expert nocher
Cherchant nouvelle terre, aperçoyt le rocher
Ou quelques bancs couvers en l'incongneu rivage
Faict ourſe à l'autre part craignant faire naufrage,
Ainſi en delaiſſant ce que je ne puys pas
Bien comprendre, atendu l'excellence du cas,
Je demeure là court en diſant à moy meſme.
Combien ſont merveilleux les faitz du Dieu ſupreſme,
Combien eſt le bras fort qui ſoutient un tel faix!
En elevant mes yeux au Ciel j'entre aux effectz
Produyz par cete terre, auſſi à ſa largeſſe,
Mere & ſource à bon droyt de toute la richeſſe,
Car de ſon abondence arive un entretien
Tel que tous animaux n'ont faute d'aucun bien.
Que ſi ſa face eſt veuë à l'homme favorable,
Le dedans n'eſt pas moins envers luy profitable;
Que ſi le deſſus donne habondence de fruitz,
De ſes entrailles ſort l'or & l'argent produytz
Et pluſieurs mineraux, meſmes dans ſa poytrine
Toute pierre de pris naiſt & prend origine.
C'eſt à la verité tant dedans que dehors
Un grenier fourniſſeur de tous biens pour le corps,
Qui ne ſe diminuë encore que tout eſtre
Se jete en iceluy affin de s'y repaiſtre.
Or la neceſſité nous faict apercevoir
Quelles commoditez on en peut recepvoir :

Encores qu'elle ſoyt froyde & ſeche, elle engendre
En ſon ſein caverneux la pierre dure & tendre
D'un limon plus terreſtre & trouble en ſon endroyt,
Que non pas aquatique, & neantmoins le froyt
Vehement l'endurcit qui tient plus de l'humide
Que non pas de la terre en ſoy ſeche & aride.
Ce limon endurci poucé à l'air faict lors
Que d'un humeur pierreux la pierre prend un corps
Dont aucunes on voyt obſtines & peſantes
Creer d'humeur viſqueux d'autres qui ſont luyſantes,
Prenans luſtre d'une eau fort pure, & la chaleur
Du ſoleil leur depart le luſtre & la couleur.
La terre donc de ſoy les concoyt & enfante,
Du chaut & froyt provient la cauſe efficiente.
Quoy que la pierre ſoyt dure de qualité
Par ſa creation d'extreſme ſiccité,
Et qu'à faute d'humeur elle ſoyt infertille,
Ce nonobſtant elle eſt aux hommes trés utille.
Car comme il ſoyt ſoubmis dés ſa nativité
Et donné comme en proye à la calamité,
Pour bien ſe garentir du mal qui luy faict guerre
Au tems injurieux, il uſe de la pierre
De laquelle il baſtit mayſons, villes & fors
Pour luy eſtre retraicte encontre les effors
Qui pouroyent ſurvenir, comme il ſayt qu'à toute heure
Il avient : joint auſſi qu'il y faict ſa demeure.
La meule briſe grain eſt de piere, & un bien
Neceſſayre à la vie & propre à l'entretien
D'icelle, car eſtant ſoyt de vent ou riviere
Eſmuë, rend le grain en farine legere,
Dequoy le pain eſt faict, nourriſſon & ſuport
De ceſte vie humaine & qui rend l'homme fort,
Suject d'un petit corps, mays ayant une grace
Qu'en benediction tout alimant ſurpaſſe.

De l'eau on voyt ſortir du gros & dur rocher,
De quoy l'homme en tout temps peut ſa ſoif eſtancher.
Il n'eſt pas juſqu'au feu au corps humain propice
Que la pierre n'en donne avecques artifice.
Davantage d'un roc une claire huylle ſort
Chaude de qualité & d'odeur aſſez fort.
Pour les neifs refroidiz elle eſt grandement bonne
Car ſon naturel chaut une chaleur leur donne.
La pierre au lieu de boys meſmes eſt à beaucoup
Utille à faire feu, au forgeron ſur tout,
D'autant que ſa chaleur rend le fer mol & tendre
Plus que charbon qui ſoyt, & mieux ſe laiſſe eſtendre.
Le ſuperbe palais & le royal manoir
Sont du marbre luyſant, ſoyt de blanc ou ſoyt noir
Baſtiz, l'emphiteatre auſſi on voyt conſtruyre
Et ſes arcs enrichiz d'un jaſpe ou de prophire.
De pierres & caillouz deſſoubz au feu ſe faict
Par art ingenieux le voyre clair & net.
Il s'en baſtit maint vaze excellant en ouvrage,
Le miroyr qui au vif deſmonſtre le viſage.
L'azur, l'orpin, la craye & ſemblables couleurs
Par la varieté de certaines chaleurs
Et exalations qui leur divers taint donne,
La terre les conçoyt, nouriſt & aſſaiſonne :
Et combien qu'elle ſoyt d'un corps fort tenebreux,
Tant y a qu'il ſe trouve en ſon eſtomac creux
La pierre q'un chacun repute precieuze,
Dont l'aſpec nayf rend la perſonne joyeuſe
Voyant une eau tant belle, un taint ſi gracieux
Qui tire l'homme à ſoy pour contenter ſes yeux,
Car de les contempler peu ſouvent il ſe laſſe,
Tant il trouve ce taint remply de bonne grace.
Ainſi comme la vierge en la fleur de ſes ans
De ſa rare beauté ravit eſprit & ſens

Du jouvenceau peu fin, tant plus il la regarde
Et plus il prend plaiſir en ſa grace mignarde.
Le gage de la foy au mariage pris
C'eſt l'aneau, auquel eſt une pierre de pris,
De la feme reçeu en ſigne & temongnage
De ne point violler les loix de mariage.
Le royal diadeſme & des Ducs les chapeaux
Dignes ſont enrichiz de pierres & joyaux.
On voyt auſſi combien femmes ſont curieuzes
De parer leurs beautez de pierres precieuzes.
Nature a des effectz merveilleux & divers
Qui ſont juſqu'à preſant aux homes fort couvers
Es pierres meſmement, car l'une a une choſe,
L'autre directement contre icelle s'opoſe.
Eſt il homme qui puiſſe au vray bien propoſer
La cauſe qui les faict l'une à l'autre opoſer,
Ny moins bien declarer les vertuz naturelles
Et ſecrez merveilleux enclos dedans icelles?
Une pierre eſt utile & propre à gueriſon
Qui broyee ſur bronze eſt mortelle poyſon.
Une de ſa nature eſt poyſon trés mortelle,
Une autre priſe en poudre eſt la cure d'icelle.
N'eſt ce point un ſecret merveilleux & bien grand
Q'une pierre dans l'eau miſe, le feu s'y prend?
Aucontrayre ſy toſt qu'elle eſt d'huylle tout oincte,
Quoy qu'elle flanbe fort, eſt auſſi toſt eſtaincte.
Une jettee au feu brule ſoudeinnement,
L'autre y peut conſiſter ſans aucun detriment:
En l'autre on aperçoyt d'une vertu ſecrete
Tirer le fer à ſoy, l'autre qui le rejette.
Par la pierre de touche on peut à l'aiſe voir
Le fin d'or ou d'argent & ce qu'il peut valloyr:
Tant du vray que du faux elle eſt le certain juge
Et l'orfeuvre doubteux a vers elle refuge.

De rendre la raiſon de ces effectz divers,
Qui en ſayt le pourquoy? L'auteur de l'Univers
Seul le ſayt & congnoyſt, cependant ſachon comme
Les pierres ſont de Dieu & pour ſervir à l'homme.
Au ventre obſcur & creux de cete terre ſont
Engendrez tous metaux dont les artiſans font
D'ouvrage infini nombre, eſtranges d'artifice,
Et comme le requert l'home pour ſon ſervice.
D'elemantayre humeur tout mineral eſt faict,
Et comme il eſt plus pur d'autant plus eſt parfaict,
Et que la quantité & qualité des choſes
Sont en proportions eguallement encloſes,
Puys le chaut qui ſurvient les cuyſt par ſon ardeur
Et le froyt les congelle avecques ſa froydeur
Et ſelon que leur mere acorde à leur eſſence,
Tant plus le mineral y croyſt en habondence.
Entre tous mineraux l'or eſt le plus exquis
Qui d'excés exceſſif eſt des homes requis,
Et combien que par luy on change tout à l'aiſe,
La convoytiſe rend la bonne œuvre en mauvayſe.
L'argent, mineral clair, tient le lieu aprés l'or,
Non pas moins recherché pour en faire treſor,
Bien moindre quant au pois, toutesfoys neceſſayre,
D'autant qu'il eſt de l'or le changeur ordinayre.
D'argent l'orfeuvre expert baſtit pluſieurs vaiſſeaux,
Semblablement de l'or chaines, carquans, joyaux
Qui d'induſtrie & d'art ſi richement façonne
Que le ſubject n'eſt rien au pris de la beſongne.
L'or & l'argent ſont bons & creez du grand Dieu
Pour le ſervice humain, mais le mal eſt qu'au lieu
D'en uzer comme il faut on ſe rend d'eux eſclave,
Et forcé, plus que n'eſt la beſte qu'on entrave.
L'home trop deſireux du periſſable argent
Se vend à qui plus donne & faict voylle à tout vent.

Tousjours il diſſimulle & faict plus de viſages
Q'un Prothee n'en prit onq' aux marins rivages.
Qui faict que la Juſtice eſt muette au jourd'huy?
L'argent, car pour certain la cauſe en eſt en luy;
Rien autre que l'argent ne la chaſſe de terre
Eſtabliſſant au lieu procés, larcin, & guerre.
Qui donne pris à tout, qui rend ſy dilligent
Le marchant au trafic? Convoytiſe d'argent.
Tout pour l'avoir s'employe & tout par ſes mains paſſe;
Rien n'eſt tant dificille à l'argent qu'il ne faſſe.
Bref ces deux mineraux l'home troublent beaucoup
Et le rengent en fin qu'il n'eſt rien & eſt tout.
Il eſt maiſtre de tout, tout ploye ſoubz ſa dextre,
Cependant il eſt ſerf & le ſerf eſt le maiſtre.
Le terroyr de Lemnos une terre nouriſt
De laquelle le corps enpoyſonné gueriſt,
Qui rare eſt en eſtime & de pris, apellee
Pour le ſeau qu'elle a la terre ſigillee.
La petite Armenie auſſi ſemblablement
Dedans ſes flancs conçoyt certain medicament:
Ores que ce ne ſoyt qu'une terre rougeaſtre,
Elle reſtraint le ſang, auſſi propre en enplaſtre.
De quelque terre auſſi deſtranpee avec eau
Le rouetant potier en baſtiſt maint vaiſſeau,
D'icelle meſmemant la plate tuille eſt faicte
Dont la maiſon au lieu d'ardoyſe on voyt couverte.
Le chatouilleux ſejour de ce large element
L'home riche de biens fort dificillement
Le laiſſe ſans regret & ſans qu'il ne murmure,
S'il n'eſt faict par l'eſprit nouvelle creature.

CHANT CINQUIESME.

DES ARBRES, PLANTES, HERBES ET CE QUI EN DEPEND.

L'Ocean retiré en ſes profonds vayſſeaux,
La terre s'aparut pour limites des eaux,
N'ayant deſſous ſa face autre taint ni painture
Fors celle qui luy fut aquiſe de nature.
Neantmoins peu aprés Dieu qui ſe delectoyt
En l'œuvre de ſes mains vit que cela eſtoyt
Bon, diſt: Qu'elle ayt en ſoy de produire puiſſance
Arbres, herbes, verdure, ayans fruyt & ſemence.
A ce commendemant la terre ſans areſt
Faict ſortir de ſon ſein l'ombrageuſe foreſt,
Tout arbre portant fruyt, plantes, herbes, verdure
Avecques leur ſemence en eux ſelon nature,
Au reguard de l'eſpece en nombre merveilleux
Et autant de ſujez aparans à nos yeux,
N'ayant meſmes effectz, ne de forme pareille,
De troncs, de fleurs & fruytz, moins encores de feille.
Tout ainſi que tu voys pluſieurs enfans conceuz
Et faictz d'un meſme ſang, d'un meſme ventre iſſuz
Suceant un meſme [*laict*] *de leur unique mere,*
Ce nonobſtant chacun en naturel differe.

Le ſemblable ſe voyt : aucuns ayment les vaux,
L'un deſire la plaine, un autre les mons haulz;
Aucun le terroir gras, un le deſire aride,
Un autre temperé, l'autre froyt & humide.
Le pays chaut aucuns deſirent, non le froyt,
D'autres ne peuvent pas vivre hors certain endroyt.
Vers en tout temps les uns, les autres en autonne
Perdent leurs vers cheveux que le printems leur donne.
Pluſieurs ſe trouvent bas ſur un large & gros tronc,
Aucuns cherchent la veuë & droyz plantez q'un jonc,
Non touffuz autrement q'un peu de chevelure
Nee pour paremant plus que pour couverture.
Il y en [a] auſſi de nature touffuz
Et leur branchage long en un rond non confus :
Soubz leur ombre ſouvent Zephyr bruyt & ſonne
Qui au laſſé paſſant le frais & repos donne.
D'une eſpineuſe rame aucuns ſemblent armés
Contre le nuyſant brouſt des troupeaux affamez.
Un qui de pié en cap eſt couvert par nature
D'un branchage en un rond tiré d'ordre & meſure,
Choſe non moins plaiſante à l'oeil que quand tu voys
Le poyl blond de la vierge eſpars en tous endroys,
De ſon corps droyt q'un pin qui ondoyant l'enſerre
Juſques au demy pié aprochant de la terre.
Un qui au lieu de branche a le fellage long
D'ombrage gracieux partant du cœur du tronc,
Ayant ce naturel que tant plus on le force,
Plus il reſiſte au faix, meſmes il ſe renforce.
Certes pour le reguard de leur acouſtrement
Leur mere s'eſt portee envers eux ſagement,
Prevoyant les dangers que le tems plein d'injure
Leur pouroyt aporter tant par chaut que froydure.
Ainſi que notre corps n'aime le froyt glaçon
Ou trop aſpre chaleur, eux de meſme façon :

Sur cela elle donne aux uns l'ecorce tendre,
Aux autres une epeſſe & propre à leur deffendre.
Comme le naturel des arbres eſt divers,
Tel leur fellage auſſi, pource qu'aucuns ſont vers
En tout tems, ſans tomber ; l'autre chacune annee
Au choir change ſon vert en couleur baſanee.
De forme tout ainſi, car l'un eſt eſpineux,
Un comme un jont picquant, l'autre rond & nerveux.
Un large & dur en main, l'autre epés, l'autre large,
L'autre grand à merveille & faict comme une targe.
Un l'a petit & dur qui ſe ronpt au plier,
L'autre long & poly, fort doux au manier ;
Un menu retranché vient en rameaux s'etendre,
L'autre ſans ſe picquer à peine ſe peut prendre.
S'ilz different en feille, autant eſt il du fruyt,
Car toute eſpece en ſoy ſon propre fruyt produyt
Et peu ſouvent voyt on qu'en gouſt, couleur & forme
On puiſſe voir l'un d'eux eſtre à l'autre conforme.
Pluſieurs d'eux ont le fruyt veſtu de ſimple peau,
Pluſieurs l'ont fort epeſſe, autres ſont en noyau,
Pluſieurs ont le noyau dedans eux dur & ferme,
Les autres ont pepins où conſiſte leur germe.
Arbres on voyt parez en tout temps de leurs fleurs
Avecques doubles fruytz, differans en couleurs.
L'un vert pour n'eſtre pas aſaiſonné encore,
L'autre doré par cil qui talonne l'Aurore.
Aucuns ont cocque & peau où le fruyt eſt enclos,
Un l'a dans une canne ou pour mieux dire un os.
Aucuns ont peau aride, un l'a ſur tous poygnante,
Mieux peau d'un heriſſon que de fruyt d'une plante.
Un a outre ſa cocque un habit gros & roux,
Pluſieurs ont un poyl ras, au maniment fort doux;
Beaucoup ſe ſont armez d'ecaille forte & dure,
Autres de grains ſerrez enſemble par meſure.

Sur la feille d'aucuns la rouzee du Ciel
S'aſiet & ſe congelle en un corps doux que miel
Que le medecin ſage aſſez ſouvent ordonne
Pour mieux chaſſer le mal qui preſſe la perſonne.
Le naturel d'un arbre eſt tel qu'il ne produyt
Quant il vivroyt cent ans, qu'une ſeule foys fruyt
Lequel, quand il ſeroyt en l'arbre qui le donne
Pluſieurs ans & ſayſons, jamais ne s'aſſayſonne.
D'un arbre peu touffu & qui a le tronc creux
S'engendre un certain vin au palais amoureux :
Tiré frays de ſon lieu, mays guardé quelque eſpace
Toute choſe aygre au gouſt en aygreur il ſurpaſſe.
Leurs fruiz ſemblablement en couleur ſont divers,
Car les uns ſont dorez, les autres blancs ou vers,
L'un rouge, l'autre roux ou couvert de floree
Laquelle au manier eſt de peu de duree.
De forme & de façon aucuns ſont platz & ronds,
Beaucoup ſont faictz petitz, quelques grandement longs,
Les uns en tous ſens ronds, autres tienent l'ovalle
Et pluſieurs la rondeur non en tous ſens egalle.
Le ſemblable eſt au gouſt, car tous l'ont diferant,
Pource qu'aucuns l'ont doux & odoriferant,
Pluſieurs ſans grand odeur ſont d'une ſaveur bonne,
Les autres ont un ſuc qui tout le gouſt leur donne.
D'autres, quoy que le ſuc ſoyt petit dedans eux,
Leur chair eſt delicate & d'un gouſt amoureux;
Aucuns ont le ſuc froyt, l'autre aygre ou de chair rude,
Aucuns ſemblent bien beaux, mays plains d'une acritude.
Aucuns s'ilz ne ſont molz ſont facheux au manger,
De quelque autre on ne peut uſer ſans grand danger,
Un ſuc d'aucuns on tire & faict on du bruvage
Que l'home au lieu du vin aplicque à ſon uſage.
En pluſieurs lieux un fruict ſe mange comme bon,
Qui en quelque pays eſt mortelle poyſon,

Ce qu'on voit en Damas où la Perſicque eſt telle
Que c'eſt une poyſon à l'home trés mortelle.
Un arbre pour tout fruyt produyt un gros noyau
A merveilles rempli d'un cothon blanc & beau.
D'un autre une noix ſort d'une groſſeur eſtrange
De laquelle la chair en un clair laict ſe change.
Aucuns, ſoyt de nature ou d'une ſiccité,
Portent fruitz qu'on dict clouz aſpres en qualité.
Une petite noix certain arbre nous donne
Tant en pouldre qu'en huylle utille à la perſonne.
Contre le mal nuyſant de la belle Cipris
Un arbre eſt fort utille en decoction pris.
Un autre infructueux nous fourniſt d'une eſcorce
D'un odeur ſingullier, d'un bon gouſt avec force.
De ce nombre tant grand il s'en voyt l'un d'entr'eux
Duquel le tronc recent eſt d'odeur gracieux.
Un porte meſme nom, de ſenteur non eſgale,
Qui n'eſt moyns eſtimé en pouldre cordialle.
Certain arbre eſt ſi hault & brancheu tellement
Que cent hommes ſoubz luy s'onbragent ayſement,
Qui de ſon naturel le camphre gommeux donne
En ſa blancheur luiſant & d'une ſanteur bonne.
La meleze, arbre fort, produyt un excrement
Qu'on appelle boulet, bon en medicament,
Propre pour le cerveau, les ſens auſſi il purge
Et pour l'humeur viſqueux on a vers luy refuge.
Un profitable fruyt croyſt d'un arbre petit
Qui vert pris au repas donne à l'home apetit,
Mays outre d'iceluy on tire & ſe diſtille
Avecques artifice une claire & bonne huylle.
Aucuns ne portent fruyt, neantmoins ſont gommeux,
Les uns ont faculté de produyre les deux.
L'ancens, le benjouin, ſtyrax, terebentine,
L'adragant, l'arabic, maſtic, poix & reſine

Des arbres ſont produyz, non ſans utillité,
Dont bien ſouvent l'home uze en ſa neceſſité.
D'aucuns la ſenteur eſt fort facheuſe & puante,
Des autres au contrayre agreable & plaiſante.
Rien de l'arbre il ne ſort qui ſoyt à rejecter,
Car juſques au ſellage il peut mort profiter :
Mis en tas à pourir, les ſcillons on en greſſe,
Eſchauffez, lors des grains ilz donnent à largeſſe.
Nul ne ſauroyt des fruitz dire ce qui en eſt,
Non plus nombrer tout corps qui d'iceux ſe repaiſt[1]
. . . . . .
. . . . . .
L'home vray heritier de tout ce qu'on peut voir
Luy eſtre neceſſaire en ce large manoir,
De l'arbre il ſayt baſtir pour ſon bien maint ouvrage
Soyt mayſons, ſoyt vaiſſeaux propres à ſon uſage.
Outre cela on voyt l'eſquif long tiré d'eux
Dont le navire eſt faict prompt & aventureux,
Qui animé du vent lors qu'és voyles il entre,
Faict ceſte mer terrible eſcumer ſoubz ſon ventre.
Somme toute, il n'y a és arbres tant ſoyt peu
Qui ne ſoyt pour ſervir, ne fuſt qu'à faire feu
Propre à cuyre tout vivre & contre la froydure
Ennemye des nerfz tendres de leur nature,
Sur tout à la vieilleſſe où la challeur defaut
Pour n'avoir plus en elle un ſang bouillant & chaut :
Bref l'home ne ſauroyt conſiſter, car ſa vie
Sans feu ſeroyt à maux infiniz aſervie.

1. Les deux vers ſuivants ont été effacés, de même qu'une ébauche de correction ; le tout eſt illiſible à travers les ratures.

CHANT SIXIESME.

DES PLANTES ET HERBES ET DE LEURS QUALITEZ.

De la plante & de l'erbe ores il me convient
Declarer par mon chant le bien qui en revient,
Leurs vertueux effectz & le commun uzage
Soyt de la domeſticque ou qu'elle ſoyt ſauvage.
Sy l'argument eſt beau, plus il eſt copieux,
Car cent mile ſugetz ſe preſantent aux yeux
D'effectz & qualitez fort differens en ſomme,
Creez de l'Eternel au ſervice de l'homme:
Car encores qu'il ſoyt ſain de corps & bien né,
Parce qu'il eſt mortel, Nature a ordonné
Qu'il fuſt pour ce reguard ſubject à medecine.
Au ſimple il a recours ſoyt de feille ou racine.
D'un petit arbriſſeau contemptible à nos yeux
Naiſt & voyt on couler le baulme precieux:
D'un petit plant le vin, liqueur tant celebree,
Sort, dont le plaiſant gouſt le cœur humain recree.
Outre ce friant gouſt, ceſte noble liqueur,
Vray ſouſtien de la vie & entretien du coeur,
Engendre un ſang bien pur, le cerveau mondifie,
Donne courage à l'home & ſes ſens vivifie.

D'une canne aquatique un ſuc naiſt entre tous
Agreable & begnin pour autant qu'il eſt doux :
D'iceluy maint ouvrage excellant on voyt faire,
Simple pour la ſanté de l'home neceſſaire;
Un ſoyble & petit plant des grapes il produyt
En nombre coppieux, és quelles pend ſon fruyt
Qui ſont petiz grains noirs, ridez, d'un chaut extreſme,
D'un gouſt brulant en bouche, en l'eſtomac de meſme.
Sur un pié tendre & foyble aucunes plantes ſont,
Ayant ſelage large & le branchage long
Qui rempans ſur la terre ou montez ſur les treilles,
L'un aporte long fruyt, l'autre gros à merveilles.
D'iceux en general on en peut ſans danger,
Soyt qu'ilz ſoyent cruz ou cuiz, modeſtement manger.
Leurs graines, bien que ſoyent d'une froydeur inſigne,
D'icelles bien ſouvent on uze en medecine,
Pour la maſſe du ſang, le cerveau & le coeur
Purger de tout collere & flegmatique humeur.
Le ſelage d'un plant petit qui porte gouſſes
Comme un croyſſant eſt bon & ſes actions douces.
Certaine graine croyſt dedans un petit plant
Duquel la feille picque, outre il porte du gland :
Une rouge couleur de ceſte graine eſt faicte
Non moindre que le pourpre & de beauté parfaicte.
D'une plante commune il ſe cueille une fleur
D'une ſenteur fort douce & plaiſante en couleur,
Simple utille en pluſieurs medicamens qu'on donne
A l'home indiſpozé, l'eau de ſanteur fort bonne.
D'une plante ayant feille eſpeſſe en demy rond,
Longue & verte en tout temps & dentelee au long,
Des feilles il en ſort certaine amere gomme
Rouſſe & fraille, fort propre à l'eſtomac de l'homme.
De ces plantes il ſort un bon nombre de fleurs
D'un odeur ſingullier & rares en couleurs,

Aucunes non és fleurs, mays bien en la racine
Qui ſaichee au temps chaut eſt d'odeur trés begnine.
Soubz deux petitz plants ſont un nombre de meſtiers
Urgens, & ce qui ſort d'eux l'home volontiers
Faict le premier habit qui ſon corps envelope :
Eux avecques le vent font voguer la chalope.
De vouloir rechercher chacun ſimple herbageux
Cete carriere eſt longue où entrer je ne veux.
Je quite ceſt honneur au docte Mathiolle,
Car le nombre me faict perdre cœur & parolle;
Seulement pour donner gloyre à Dieu de ſes faitz
Et luſtre à mon ouvrage, il me faut les effectz
Des ſimples plus exquis dicter & les merveilles
Qu'on voyt ſoyt en leurs fleurs, grains, racines & feilles.
Qui ſauroyt contempler les larges champs couvers
Et tappiſſez d'un nombre infini d'epiz vers
Uniz en leur hauteur, ſans joye, quand l'aleine
D'un Zephire à plaiſir ondoyans les pourmene?
Lors que le grand flambeau celeſte vient forcer
Cete terre au primptems pour ſon germe avencer,
Et baſtir d'un vert guay l'unie & large pree
Et de tant belles fleurs richement diapree,
Qui ſemble, tapiſſee ainſi de tant de fleurs,
Un relief emaillé de dix mille couleurs,
Je ne ſauroys penſer que l'oeyl humain le voye
Sans que le cœur ne ſoyt eſmeu de quelque joye.
Ores que de ſes fleurs le taint ſoyt tout divers,
Leurs fruytz ſemblablement ſoyent jaunes, blans ou vers,
Ou quelque autre couleur, cela ne part au reſte
Que d'un meſme ſoleil, d'une meſme eau celeſte.
Venons à leurs effaictz & voyons le ſecours
Que l'home peut avoir de l'herbe chacun jours,
Meſmes les animaux dont la part la plus grande
Font d'herbes & des grains ordinayre viande.

La vigueur de ce corps ne ſauroyt conſiſter
A pene un jour, ſi faim vient à le moleſter :
Dun tel mal le remede eſt au pain qui a force
Non ſeulle à le nourir, mays ſa force il renforce.
Le pain ſe faict de blé que l'herbe nous produyt,
Et là Dieu ſe congnoyſt quand d'un ſy abject fruyt
Et corps inanimé il anime noſtre ame
Qui autrement ſeroyt en peu deſſoubz la lame.
Davantage au pays auquel le blé deffaut,
Comme aux lieux où l'home eſt tout baſanné de chaut,
La terre leur produyt & donne une racine
Qui ſeichee au ſoleil ſe reduyt en ſarine
De quoy leur pain ſe faict, aſſez bon à menger
Et propre à leur uzage en ce qu'il eſt leger,
D'autant que le climat mal ayſemant endure
Un eſtomac repeu de groſſe nouriture :
Et combien que ce pain leur ſoyt utille au corps,
L'herbe eſt de ſoy maligne à cil qui n'en met hors
Un ſuc aſpre & mordant que s'il n'eſt tiré d'elle,
Son effect eſt toujours comme poyſon mortelle.
O combien admirable eſt le ſecret de Dieu
Qui ſayt la vie & mort enclore en meſme lieu,
Qui en meſme ſuject, l'entretien de la vie
Peut renger & celuy duquel elle eſt ravie!
La terre outre le blé aporte pluſieurs grains
Creez pareillement pour eſtre aux corps humains
Un vivre nouriſſant & propre à leur uzage :
D'aucuns ilz font du pain, des autres du potage.
Pluſieurs medicamens d'iceux auſſi ſont faictz
Pour avoir de nature en eux divers effectz :
Par leurs decoctions ſouvent le mal ſe ceſſe,
Apliquez ſur douleur chaſſent auſſi l'opreſſe.
Un fruyt d'un petit plant eſt d'un gouſt odorant,
Rouge auſſi de couleur q'un printems meur nous rend,

A cela propre en luy que ſa ſemence il porte
Sur ſoy, non au dedans : bien peu ſont de la ſorte.
Aucune herbe ſe trouve amere juſqu'au bout
Qui l'apetit perdu faict recouvrir du tout :
D'icelle on faict du vin dont la force conſomme
Tout colericque humeur en l'eſtoumac de l'homme.
Un petit ongnon roux diſpoẓé par coſtons
Tout ainſi comme un pin ayant ſeleiges longs,
Troys rouges fillamens de ſa fleur on voyt naiſtre
Dont toutesfoys le taint eſt jaulne de ſon eſtre.
Tout herbage ayant laict que la terre ſouſtient,
Hors le nombre de cinq, venimeux on le tient :
Des cinq on peut uẓer, les autres ſont en ſomme
D'un ſuc pernicieux pour le reguard de l'homme.
Aucunes herbes ſont manifeſte poyſon,
Autres, ayant effect d'en donner, gueriſon.
Quel effect merveilleux eſt ce quant à nature
De deux herbes qu'on voyt pareilles en ſtructure,
De tiges, feilles, fleurs ſe reſſembler ſy bien
Que l'une à l'autre n'eſt diſſemblable de rien,
Fors un peu en hauteur, l'une eſt mortelle peſte,
L'autre ſon anthidote & cure manifeſte!
Tout poyſon ſe peut bien manier ſeurement,
Mays l'herbe de Mailherne on ne peut aurrement
Du bout du doyt touſcher qu'eſcarre ne ſoyt faicte
Au menbre, tant elle eſt de ſa nature infecte.
Manger l'hironque verte enpoyſonne le corps,
Qui cuite ſous la brayſe ou bien boullie, eſt lors
Pure de tout venin : ſa decoction miſe
Avec certain poyſſon luy ſert de ſauce exquiſe.
Une racine d'herbe on cueille l'an troys foys
Faicte par petiẓ neudẓ de longueur de troys doys :
Lorſque ſa feille eſt ſeiche, elle eſt mure & propice
A mettre en confiture & bonne à faire eſpice.

Au pays de Sugguir aſpre & tout montueux,
Une racine croyſt en nombre copieux
Qu'on aporte en Aleps : elle eſt en medecine
Excelante en bonté & ſur toutes begnine.
Entre tous les effectz que la terre produyt
Un grand & merveilleux ſe voyt en quelque fruyt,
Lequel en terre enclos ſe concoyt ſans ſemence,
Sans fillets, ſans racine, ains de ſa ſeule eſſence.
D'autres ſemblablement de la terre on peut voir
Sans ſemence ſortir, & ſans racine avoir
Non autre qu'une bulbe au pié qui les ſuſtente :
De l'un on peut manger, l'autre poyſon nuyſante.
L'alanbic convertiſt les feilles de pluſieurs
En liquide & claire eau : pareillement les fleurs
Des unes on en faict auſſi de la conſerve,
Affin que de ce corps la ſanté ſe preſerve.
Beaucoup d'erbes de gouſt ſont bonnes à menger :
Aucunes le gros ſang elles peuvent purger,
L'une pour rafreſchir le foye eſt propre & bonne,
L'une eſt aperitive, l'autre cauſe le ſomne.
Des graines & racine & des feilles & fleurs
L'apotiquayre en uze encontre les douleurs
Et toute maladie à la ſanté contraire,
Par juillepz, par ſiropz & huylles qu'il ſayt faire.
Somme cete terre eſt un magaſin de biens
Dont l'Eternel ſongneux entretient tous les ſiens,
Mere qu'elle eſt begnine, elle donne & entaſſe
Tous biens aux animaux ſans que jamays ſe laſſe.

CHANT SEPTIESME.

DES LUMINAYRES ET DE LEURS ACTIONS.

Quoy que du tout Puiſſant la lumiere euſt eſté
Eſparce en tout endroyt de la concavité
De ce rond firmament faict, les jours ordinayres
Jà coulez, il crea & fiſt les luminayres,
Voyre en nombre ſi grand qu'inpoſſible eſt aux yeux
Mortelz le raporter, tant il eſt coppieux.
De leur rare beauté la mageſté divine
Orna ſon pavillon & celeſte courtine.
Es Cieux donc Dieu poſa la lune & le ſoleil
Duquel la reſplandeur ſert à ce monde d'oeyl :
Tous deux il les crea & ordonna pour eſtre
Diſtinction des temps, pour mieux les recongnoyſtre,
Pour eſtre meſmement, les eſtoylles avec,
Cauſe du froyt, du chaut, de l'humide & du ſec,
Cauſe ſemblablement utille à geniture
Et de coruption des choſes en nature.
Comme le clair ſoleil enfante par ſon cours
L'an entier en troys cens & ſoyxante cinq jours
Et ſix heures avec, auſſy la lune oppacque
Les moys en vingt & neuf & quelques heures marque.

Ainſi les moys, les ans l'un & l'autre faiſans
Ce ſoleil comme auteur des jours beaux & luyſans
Nous aportent ce bien de ſavoir & comprendre
Par memoyre les tems & les dattes entendre :
Soyt combien il y a que le monde eſt planté,
Ou que le Meſſias d'une vierge enfanté
Voulut venir au monde; outre ilz nous font congnoyſtre
Quand toute monarchie heut en iceluy eſtre.
Breſ ilz nous font ſavoir mainte commodité,
Soyt qu'ilz ſoyent vrayz teſmoings de la Divinité,
Soyt par la loy moralle ou politicque, en ſomme
Tout cela qui retient en ſocieté l'home.
Ce flambeau faict auſſi, tant il eſt viſte & promt,
En un jour naturel l'enceinte de ce rond
Elemant terrien, l'eclayre & ſi amene
Le jour aux habitans de ce large domene.
La lune, non de ſoy, faict bien eſtat pareil,
Illuminant la nuyt, empruntant du ſoleil
La clarté qu'elle rend, pource que de nature
Le corps d'icelle eſt faict d'une nature obſcure.
Ceſte borne des jours toute eſtoylle en grandeur
Surpaſſe, & pluſieurs foys la terre en ſa rondeur,
Corps ardant compoſé d'un feu qui d'ordinaire
Echauffe temperé tout corps elementaire.
Outre pour engendrer, pour nourir & donner
Aux corps acroiſſement & tout aſſeſſonner,
Des aſtres, en cela ayde, il y a beſongne,
Comme de luy chacun d'eux s'aproche ou s'elongne
De là vient qu'il nous marque avec ordre & maintien
Quatre ſayſons en l'an par le mouvement ſien,
Et ſelon qu'il eſt proche ou loign de nous, il borne
Primtems, l'eſté, l'autonne & le froyt Capricorne.
Tout ainſi qu'il eſchauffe & deſayche emplement
Les elemans, les jours, comme commencement

Au monde de chaleur, la lune qui preſide
Deſſus l'obſcure nuyt la rend froyde & humide.
Oultre ces deux flambeaux, cinq autres moindres ſont,
Erratiques nommez ou planettes, qui ont
Un cours divers entr'eux, environnant ce monde,
Centre du ciel baſti comme une boule ronde :
Et comme à leur lever ou coucher on peut voir
Leurs conjonctions eſtre ou autre aſpect avoir
En l'aſtre ſignalé, tous en ce qu'ilz s'enclinent
Les jours brefs & coulans endurent qu'ilz dominent.
Que ſy l'un tend au ſec, un autre bien ſouvent
Rend le tems pluvieux ou bien concoyt le vent,
Un autre la chaleur vehemente au poſſible,
L'autre au glacé yver ennuyeux & nuyſible.
De là donc il s'enſuyt que du corps qui ſe faict
Inpreſſions en l'air ſont la cauſe & l'effect,
Bien que ces meſmes corps puys aprés aparoyſtre
Autres cauſes nous ſont plus proches de noſtre eſtre.
Leur mouvement journel eſt utille & plain d'heur.
Obſerve de bien prés ſur tous au laboureur
Qui ruzé ſayt tenter la ſaiſon oportune
Par le cornu croyſſant ou decours de la lune :
Soyt qu'il dreſſe jardins ou veille enſemencer,
Il cherche le decours pour mieux les avencer,
Mays s'il deſire enter ou que l'arbre il tranſporte,
Il reguarde au croyſſant & la lune un peu forte.
Par quoy en obſervant leur cours il ſert auſſi
A ceux qui deſireux de ſavoir, ont ſouci
Les cauſes de Nature & raiſon de toute eſtre,
Autant que l'Eternel leur permet d'en congnoyſtre.
Meſmes il eſt beſoing pour l'entretenement
Du corps humain ſavoir leurs cours & mouvement.
Le medecin expert en l'art jamays ne donne
Rien ſans neceſſité, ſy la lune n'eſt bonne.

L'experience enſeigne aux corps inferieurs
Deſpendre aucunement des corps ſuperieurs.
Le croyſſant peut donner par humide ſuſtence
Propre à luy un acroyſt de vigueur & puiſſence.
Somme les aſtres ſont enſeignes qui ont ſus
La region moyene inſluence au par ſus.
L'air en tutelle tient toute temperature
Et le temperemment les mains de la Nature.
Mays quelle utillité en l'obſervation
De leur cource recoyt la navigation!
Il eſt certain qu'il a de tous ces luminayres
Beaucoup de ſurs moyens en leur art neceſſayres.
Cil qui veut voyager deſſus la large mer
Et faire ſes vaiſſeaux ſur ſon dos eſcumer,
La hauteur du ſoleil au parfaict lui enſeigne
Le moyen de tenir une route certaine.
Le pillote ruſé note diligemment
L'ombre que le ſoleil faict en ſon mouvement,
Ores qu'il coure au Nord, ou Sud, ou vers la ligne
Dicte Equinoxialle, affin qu'il ne decline,
D'autant que la hauteur par icelle il congnoyſt
Priſe au midi preſis, en remarquant où c'eſt
Que ce flambeau ſe voyt; l'ombre auſſi du maſt veuë
Eſt la regle ſur tout des hauteurs entenduë.
La raiſon qui l'induyt à chercher la hauteur
Tend à voir s'il eſt prés ou loign de l'Equateur,
Ce qu'il ſayt ſurement pour entendre le nombre
Des degrez qu'il congnoyt aparoyſtre par l'ombre.
Quant aux declinayſons l'ombre auſſi en fay ſoy,
Le ſoleil eſtant hors par le cours propre à ſoy
Du ſuſdict Eſquateur de ſix moys vers l'Artique
Et pour le meſme temps vers le pole Antartique.
On peut auſſi juger du temps par ce ſoleil:
Lumineux au lever, à ſon coucher vermeil

Amene le temps ſec, & ſy ſes rayz il cueille
Au Levant ou Ponant, la pluye il apareille.
S'il eſt net en ſon rond, preſage de beau tems,
S'il ſe leve eſtant creux, pluye ennuyeuſe & vent;
Eſtant environné de nuees, il apreſte,
Tant moins a de clarté, une forte tempeſte.
Sy le bord d'iceluy eſt circuy de blanc,
Il denote le meſme en la nuyt enſuyvant.
Que ſi le temps eſt chaut, ce n'eſt que vent ſur terre,
Jaulne pale au lever, greſle, pluye & tonnerre.
Alors que la nuee eſt des ardans rayons
Du ſoleil traverſee eſtenduz & fort longs,
Au ſortir de ſa couche, il nous annonce pluye.
Voir ſes rayz ains qu'il ſorte, eau & vent ſignifie.
La lune or qu'elle ſoyt variable en ſon cours
Faict que le laboureur peut preſager des jours.
Meſmes au marinier ſouvent ce luminaire
Faict qu'il juge au certain du tems qu'il poura faire.
Comme la lune rouge aporte un tems venteux,
Noyre eſt ſigne evidant qu'il ſera pluvieux.
Sy ſes cornes croyſant groſſieres elle aporte,
N'eſperez rien du temps q'une tempeſte ſorte.
Sy lors qu'elle eſt nouvelle, à ſon lever elle a
La corne de deſſus tenebreuſe, il pleuvra.
Sur le dernier quartier, ſy c'eſt la corne baſſe
Avent qu'entrer au plain, de pluye nous menace.
Sy on luy voyt dreſſer ſes cornes contre mont,
Sur le quatrieſme jour vens preſagez nous ſont.
Sy au ſixieſme elle eſt d'une couleur ardente,
On ſe peut aſſeurer d'une grande tourmente.
Or combien que ces deux flambeaux ſoyent lumineux,
Ils peuvent s'eclipſer par la terre & l'un d'eux
Prés la ligne eclipticque eux conjoints, l'autre cauſe
C'eſt quant en meſme lieu l'un à l'autre s'oppoſe,

Car quoy que ce ſoleil ſoyt aſtre trés ardant
Et de lumiere auteur, tombe en ceſt accidant,
Lorſque la lune obſcure eſt droytement tenduë
Au devant de ſon corps ſplandide & noſtre veuë.
Auſſi quand ce flambeau eſt au corps tenebreux
De la lune oppoſé, la terre entre les deux
Directe empeſche lors qu'il ne luy communique
Sa clarté, ſi elle eſt prés la ligne eclipticque.
Outre en ciel d'azur on voyt de toutes pars
Reluyre autres flambeaux deçà delà eſpars,
Leſquelz n'y ſont poſez ſans qu'aucun ne nous face
De leurs uniz pouvoirs ſentir quelque efficace.
Non que je veille dire aucun d'eux pouvoir rien
De ſoy cauſer à l'home aſpect de mal ou bien,
Mays bien l'ouvrier d'iceux tout puiſſant & tout ſage
Comme il luy ſemble bon il les met en uſage :
Car c'eſt une folie à l'home de penſer
Que l'aſtre puiſſé l'un plus que l'autre avencer.
L'oroſcoppe trompeur ne peut en aſſeurence
Aſſoir un ſeur deſtin ſur l'home à ſa nayſſence :
Pour autant que des lieux aux aſtres aſſignez
Jadis, ores ilz ſont d'iceux fort eſlongnez,
Meſme que le ſoleil en pourſuyvant ſon erre
D'un grand nombre de lieux s'eſt abeſſé en terre.
Ainſi l'oroſcoppeur ne peut juger par eux
Surement du deſtin, car n'eſtans plus aux lieux,
Leur aſpectz ne ſont telz comme autre foys ils furent
Dont il s'enſuyt qu'ilz n'ont pareilz effectz qu'ilz eurent.
Que ſi cela euſt lieu, qui pouroyt empeſcher,
Quand à meſme heure & jour on voyt naiſtre au porcher
Un enfant, l'autre au roy, d'avoir à leur naiſſance
Semblable traictement, tel heur, telle abondance :
Meſmes que le malheur avient bien ſouvent
L'home pour ſon forfaict d'eſtre pendu au vent,

L'autre né à meſmè heure & jour, heureux ne ceſſe
En grands honneurs haulcer, plain de toute richeſſe.
Diſon ſemblablement tout aſtre n'avoir lieu
Ny pouvoir ſur les meurs de l'home, ains le ſeul Dieu
Qui les ſayt policer plus outre que nature
Par loix, enſeignemens & bonne nouriture.
De ces moindres flambeaux eſtincelans aux Cieux
Entre tous le naucher en a remarqué deux,
Pour luy eſtre guidons tant vers le Pole Artique
Que tirant au Midy pour trouver l'Antartique:
L'un eſtoille du Nord, petite Ource autrement,
Seure marque du Pole Artique, meſmement
Des heures de la nuyt, & quant à l'Antartique
Droyt au pié du croyzé Canope il ſe pratique.
Ces Poles ne ſont corps, mais points imaginez,
Qui leur ſont par ces deux eſtoylles enſeignez
Et par l'emanté dart enclos en la bouſſolle,
Lequel ſans decliner pourſuyt l'Artique Pole,
Tellement qu'on ne peut ſe jeter à l'eſcart
De la route qu'on tient: Pillote, par ce dart
Il faut trouver les ports, s'enboucher aux paſſages,
Aborder en ſeurté aux incongneus rivages!
Concluſion: ces corps celeſtes & luyſans
Sont au ſervice humain faicts aptes & duyſans
Par le Dieu qui tout peut, entretient & domine
D'empire ſouverain cete ronde machine.

CHANT HUYTIESME.

DES POYSSONS ET DE LEUR NATUREL.

Dreſſé qu'euſt l'Eternel en ordre & bataillon
Cete brillante troupe en ce haut pavillon,
Et que jà par cinq foys la clarté vint paroyſtre,
Au monde il fiſt des eaux poyſſons & l'oyſeau naiſtre,
Pour leſquelz eſtablir il fiſt commendement
Aux eaux de les produyre : elles tout promptement
Oyans ce gros tonnerre eſclater obeirent,
Lors poyſſons de leur ſeins grands & petiz produyrent.
L'ame eſtant dedans eux, on les voyt par les eaux
En nageant ſe jouer par troupes & monceaux,
Et Dieu prenant plaiſir grand en ſa creature
Les benit, les rendit propres à geniture.
Tant eſt de ces poyſſons le nombre merveilleux
Que c'eſt vn vray miracle aparent à nos yeux,
Et ce que plus j'admire & de prés je contemple
En chacun, c'eſt l'ydee à quoy Dieu print exemple
Pource qu'entr'eux on voyt grande diverſité,
Non ſeullement en forme ains en la qualité.
La veuë en peut juger : l'un a petit corſage,
Un l'a moyen, l'autre eſt un monſtre à l'aventage

Ce Createur puiſſant, merveilleux en ces faictz,
A voulu qu'en nature on congneuſt ſes effectz,
Meſmement és poyſſons : car qui ſauroyt comprendre
Ce que la mer en ſoy, non de ſoy elle engendre,
D'autant que le moyen de leur creation
Eſt merveilleuſement divers en action,
Car un peut, en frayant coquille ſur coquille,
Engendrer d'un humeur viſcueux qui luy diſtille.
Un poyſſon long produyt des oeus telz que ſon corps
Foyble pour leur groſſeur ne les peut jeter hors,
Ains le ventre luy part pour les lacher en terre,
Mays enfantez qu'ilz ſont, la playe ſe reſerre.
Miracle merveilleux, atendu la façon
Telle que ſans moyen il s'engendre un poyſſon
Duquel juſqu'au jourd'huy on ignore ſon eſtre,
Auſſi ſon origine en verité congnoyſtre.
Les uns par le tems doux ont eſtre & mouvement,
Les autres d'un limon ou ſable ſimplement.
Un en raclant ſa peau contre un roc, ſa raclure
Suffit pour l'entretien de l'eſpece en nature.
Quelques poyſſons auſſi deſchargez de leurs oeus,
Le maſle par ſon ſouffle admet la vie en eux.
Une faiſant ſes oeus, le maſle lors delivre
Son laict ſur eux, moyen ſeul pour les faire vivre.
Entre tous un ſeul eſt qui en la terre enclos
Laiſſe ſes oeus un an avent que d'eſtre eclos.
Aucuns en quinze jours, les autres en cinquante,
D'autres en moins de troys ſont en ame vivante.
Aucuns ne font petiz l'an q'une ſeule foys,
Pluſieurs plus abondens produyſent tous les moys,
Les uns de troys en troys, autres ſix ſoys l'annee,
L'un au printems les faict, l'autre la glace nee.
O ſingulier effect & merveilleux à voir,
Q'un rocher froyt & ſec puiſſe en ſoy concepvoir

Poyſſons, & les nourir vivens en ſa poytrine,
Qui croyſſans, ce rocher leur faict place & ſe mine!
Un laceant de ſes piez les nareaux ſeullement
De ſa femelle en ruyt concoyt ſans autrement
Frayer; un autre rend feconde ſa femelle,
Se baiſans bec à bec comme la colombelle.
Tout animal marin eſtant de poyl veſtu,
A de ſon naturel ceſte propre vertu
Que ſon fruyt eſt vivant au partir de ſon ventre,
Dont l'un s'il n'a dix jours, jamays en mer il n'entre.
Bien ſouvent il avient par accidant q'un d'eux
Eſt contraint agité des flotz lacher ſes oeus,
Et q'un d'une autre eſpece eſpendra ſa ſemence
Sur eux dont il provient poyſſons contre l'eſſence.
Tout ainſi que le Dieu tout puiſſant & tout bon
Par moyens incongneuz entretient le poyſſon
En leur forme de corps entr'eux fort diſſemblable,
Il ne s'eſt moins monſtré de grandeur admirable
En ce qu'aucuns ſont faictz ronds de corps & fort longs,
D'autres larges & platz, d'autres en tous ſens ronds.
Aucuns ont le dos rond, le ventre plat au reſte,
Et le plus de leur corps conſiſte dans la teſte.
D'autres ſont platz & ronds, le dos gibeux un peu,
Aucuns longs & quarez qui ſe peſchent au feu,
Autres dont teſte & piez on voyt conjoins enſemble,
Un en forme de corps à une roe il ſemble.
Outre on en voyt de gras beaucoup plus que pourceaux,
Leſquelz d'une fureur ſe lancent hors des eaux,
D'autres qui ſont d'un corps de grandeur merveilleuſe
Dont ſouvent la rencontre aux nefz eſt perilleuſe.
Un reſſemble au cheval, l'autre au loup, l'autre au veau,
Un le belier cornu. Dans la mer de nouveau
Un grand poyſſon s'eſt pris, demy poyſſon & moynè,
Avec un capichon & quelque forme humaine.

Du tems que Charles-Quint vint France traverſſer
Pour le peuple Guantoys ſoubz ſon ſeptre abaiſſer,
Il luy fut preſanté, luy eſtant à Brucelle,
Une ſeraine vive & de ſexe femelle.
Somme tout corps qui peut s'aparoyſtre à noſtre oeyl
Deſſus terre, la mer enfante le pareil,
Juſqu'à repreſanter l'arbre, l'erbe & la plante
En corps dont aucuns d'eux ſont en ame vivante.
Aucuns ont muſeau long, tout autour dentelé,
L'autre l'a faict en glaive eſtroyt & affilé
Et d'icelluy court ſus aux vivres qu'il prochaſſe.
Un autre a [un] bec tel que porte la becaſſe.
Pluſieurs on voyt careʒ de corps, ou peu s'en faut,
Qui ont le ventre plat, le dos quelque peu hault,
Leur dos & queuė armeʒ d'eſpines par ranc miſes,
D'autres ont en leur lieu taches rouſſes & griſes.
Quant à leurs peaux & fors dont ilʒ ſont renpareʒ,
Ilʒ furent à chacune eſpece preparеʒ
Ainſi que l'Immortel congneut leur eſtre utille,
Soyt qu'elle aye peau dure ou bien tendre & debille.
D'eſchardes ſont couvers poyſſons une grand part
Où Nature n'a heu tousjours au corps eſguard,
Car l'un veu ſa grandeur petite eſcharde porte,
L'autre moindre beaucoup l'a plus grande & plus forte.
Quelques uns ont le corps du tout environneʒ
De trés pougnans picquons par rancs bien ordonneʒ,
D'autres auſſi couvers d'eſcaille ſaiche & rude.
Un a receu un fort puiſſant pour habitude.
Aucuns ſont entre deux eſcalles enfermeʒ,
Pluſieurs d'entr'eux auſſi de coquilles armeʒ,
Tous differans de forme au regard du corſage;
Telʒ animaux ſouvent demeurent au rivage.
En mer maints animaux ſont de poil tout couvers,
N'ayans un taint eſgual, mays chacun l'a divers.

Aucuns ont peau non peau, & d'autres l'ont gliſſante,
Autres pour leur grandeur l'ont epeſſe & puiſſante.
Le taint de leur habit differe tellement
Qu'on les peut dicerner l'un de l'autre ayſement,
Car l'un eſt argenté & rayé ſur l'eſchine
D'un vert guay rehauſſé d'une candree fine.
Autres d'un tanne brun & quelque peu dorez,
Aucuns tout argentez & d'autres bigarez
D'un blanc & rouge au dos, l'un de couleur obſcure
Et avecques cela meſlé d'une verdure.
Beaucoup ont le dos roux, le ventre gris ou blanc,
Un noir en tout endroyt, l'autre rouge que ſang.
Aucuns ont le dos noir ou gris, ventre blanchaſtre,
Un changeant en couleur, l'autre clair comme albaſtre.
Merveilleux ſont tes faictz, ô Dieu! quand par chaleur,
On voyt certain poyſſon prendre taint & couleur,
Qui aſſailly du froyt regette ſa parure
Et la change ſoudain en nouvelle tainture!
Aucuns ſont marquetez de tanne gris & noir,
D'autres le dos rayé d'un or pale on peut voir.
Somme il eſt impoſſible entierement deſcrire
Le taint de tout poyſſon qu'on voyt des eaux produyre.
Or combien que le ſang ſoyt du corps nouriſſon
Et des corps la vigueur, il ſe trouve poyſſon
Conſiſter & mouvoir, quoy que de ſon eſſence
Il n'y ayt ſang en luy ni ſemblable ſuſtence,
Comme auſſi en ſon corps on ne voyt rien qui ſoyt
Qu'on peut dire eſtomac qui le vivre recoyt,
Et d'inteſtins non plus où l'excrement ſe range :
Pour tout il n'a au corps q'une eau noire que fange.
Or ce qui eſt en eux plus à conſiderer,
C'eſt qu'on les voyt és eaux ſans poulmons reſpirer,
Le deffaut d'eux n'enpeſche en eux d'avoir halaine,
Leur ouyë en faict foy, veu qu'elle ſe demeine.

Rien n'eſt ſoubz ce ſoleil où du Seigneur le los
Ne ſoyt autorizé, meſme en ce que ſans os
Ny areſte un poyſſon, de ſon naturel tendre,
Le cours des eaux tant royde il peut forcer & fendre.
Or entre ces poyſſons il y en [a] beaucoup
Fort gros qui n'ont en eux q'une areſte pour tout,
Comprenant tout le corps peu eſpineux au reſte :
Leur liayſon conſiſte en leur peau & areſte.
Auſſi pluſieurs d'entr'eux outre l'areſte ilz ont
Des coſtes par meſure ainſi que leurs corps ſont.
Les autres ont la chair de nature epineuſe,
Aucuns monſtres ont os de grandeur merveilleuſe.
Comme tous les poyſſons, ſoyt d'eau doulce & de mer,
Ne ſauroyent ſañs moyen en icelles ramer,
Dieu leur a eſtabli nagoyres pour ce faire,
Selon qu'il a congneu leur eſtre neceſſaire.
Aux uns, quoy qu'ilz ſoyent grands, il n'en donne que deux,
A pluſieurs autres quatre & le dos eſpineux,
Aux autres du tout point, aux uns doubles & jointes
Avecques une queuë aſſez large & deux pointes.
Aucuns n'en ayant point ont piez longs & crochuz,
D'autres ſemblablement les ont longs & fourchuz,
Et meſmement ceux là auquelz Nature baille
Un rempart à leurs cõrps d'une aſſez dure eſcaille.
Certain poyſſon ſans yeux conſiſte & peut mouvoir.
Un quoy qu'il en ayt deux, hors de l'eau ne peut voir,
Pource que ſur ces yeux deux ecailles s'abeſſent
Qui remis dedans l'eau ſoudain en haut ſe dreſſent.
D'autres ne peuvent pas vivre ne conſiſter
Un long temps hors des lieux qu'on leur voyt habiter.
Aucuns, [bien] que l'eau ſoyt leur domicille & giſte,
Roydes on voyt lancer à l'air & voler viſte.
Tous poyſſons de nature habitent dans les eaux,
Aucuns ce nonobſtant portant poil en leurs peaux,

Se logent dans des creux comme connilz ſauvages
Par eux meſmes ſuyz, joygnant quelques rivages.
La mer large & profonde eſt nourice de tous
Excepté quelques uns ſuyvant les fleuves doux,
A rayſon que chacun y trouve la viande
Comme le naturel propre à eux le demande.
L'un ſe paiſt de limon bourbeux, l'autre pourſuyt
Et faict guerre aux poyſſons moindres deſquelz il vit,
L'un ayme le gravier avecques l'eau courante,
L'autre une terre franche & l'eau calme & dormante.
Pluſieurs prennent leur proye en nageant de coſté,
Pluſieurs auſſi auxquelz tout moyen eſt oſté
De vivre, s'ilz ne ſont à l'envers, car leur bouche
Eſt aſſize ſi prés du ventre qu'elle y touche.
Un ſe paiſt en roulant, car tel eſt ſon nager;
Un auſſi bien ſouvent par trop viſte & leger
Faut à ſaiſir ſa proye, allors ſans la pourſuyvre,
La laiſſe depité pour queſter autre vivre.
Aucuns monſtres ayant humé d'eau quantité,
Engloutiſſans leur vivre ont ceſte faculté,
Que par conduys qui ſur leurs fronts ſe manifeſtent,
Comme d'une ſeringue en haut ilz la rejectent.
Entr'eux il y en a qui ſans autre aliment
Qu'à ſucer de l'eau claire ont vie & mouvement.
D'autres, quoy qu'en l'eau ſoyt leur demeure, ilz ne laiſſent
De courir ſus à l'erbe & blez dont ilz ſe paiſſent.
Ores que des poyſſons le genre doux ne ſoyt
Capable de rayſon, tant eſt qu'on apercoyt
En pluſieurs une aſtuce & prudence bien telle
Qu'il y a quelque point de raiſon naturelle.
De faict il y en a de ſy fins & prudens
Qui pris à l'ameçon coupent la corde aux dens.
Quelque autre pris vomit ſes boyaux & en tire
Le crochet, cela fait, à ſoy il les retire.

Congnoyſſant un poyſſon deſſus ſa queuë avoir
Un ayguillon nuyſant, lors qu'il ſe veut pourvoir
Court ſus à tout poyſſon de ceſte arme mechante,
Qui d'icelle navrez meurent & s'en ſuſtente.
Un ſachant de nature avoir ceſte vertu
Que tout cela qu'il touche eſt ſoudain abatu
D'un certain tremblement, le poyſſon il eſpie
Et touché court l'areſte & en maintient ſa vie.
Mays quoy, il y a plus, luy pris à l'ameçon,
Tant grande eſt ſa vertu qu'à pene ſauroyt on
Tirer la corde à ſoy q'un tremblement n'aborde
Et ſaiſſize le bras duquel on tient la corde.
Si la mer entretient en ſoy de bon poyſſon,
Ne laiſſe d'en nourir aucuns plains de poyſſon:
Le reguard de l'un d'eux faict que la femme enceinte
Par un vomiſſement d'enfanter eſt contrainte.
Aucuns poyſſons marins ont entr'eux amitié,
Les autres au contraire ont telle mimitié
Que ſans relaſche ilz ont entr'eux la guerre eſmuë,
Dont ſouvent il avient q'un des deux l'autre tuë.
Où eſt celuy qui puiſſe entendre la rayſon
Pourquoy la peſche d'eux a ſon temps & ſayſon,
Qui faict, quand le ſoleil entre au Bouc, mettre en voye,
Remonter devers nous l'aloze & la lanproye?
De la plus grande part des poyſſons ſans danger
L'homme, comme eſtans faictz pour luy, en peut manger,
Meſmes le delicat gouſt plain de friandiſe
L'invite & ce luy eſt viande trés exquiſe.
C'eſt grand cas que la perle, en forme, luſtre & taint,
Surpaſſe tout joyau, d'autant qu'elle n'a point
Ses dons par artifice, ains receus de nature,
Et toutesfoys elle eſt de huyſtre geniture.
Que ſi ceſte huyſtre tient de la mer le profond,
Mieux la perle eſt nourie & plus belle s'y font;

Telle huyſtre aſſez ſouvent en produit & ameine
Dans ſon creux eſtomac juſqu'à une douzeine.
Il ſe trouve poyſſons avoir puiſſance en eux
De guerir du ſerpant le mors pernicieux.
La coquille des uns reduyte en pouldre fine,
D'elle ſouventefoys on uze en medecine.
Bien que le pourpre ſoyt de tout tems en grand pris,
D'un coquillart poyſſon il eſt tiré & pris,
Qu'on peſche devers Tir, taint que ſi on l'egalle
A quelque autre couleur, il la rend bleſme & pale.
O! que l'home eſt heureux lorſqu'il voyt tant d'effaictz
Que Dieu pour ſon uſage en ces poyſſons a faictz,
Et meſme quand il voyt leur naturel eſtrange,
Il luy en rend de cœur & de bouche louange!

CHANT NEUFVIESME.

DES OISEAUX,
DE LEUR BEAUTÉ ET CHANT.

L'Immortel pourſuyvant ſon œuvre fiſt des eaux
Sortir pareillement toutes ſortes d'oyſeaux
Surpaſſant en beauté tous poyſſons, toutes beſtes,
Ayans cela de plus en eux qu'ilz ſont celeſtes
A cauſe de leur vol, en quoy le Dieu vivant
Demonſtre ſa vertu quant à l'air & au vent.
On voyt ces corps mouvoir, s'y maintenir en ſorte
Qu'ailez pour fendre l'air, l'aile en l'air les ſuporte.
Quoy qu'eux & les poyſſons d'un meſme corps ſoyent faictz,
Different neanmoins de nature & d'effectz,
Car l'un ſurpris de l'air il faut ſoudain qu'il meure,
A l'autre l'air luy eſt ordinayre demeure.
Outre plus le poyſſon eſt muet & ſans ſon,
L'oyſeau va guaſouillant mainte douce chanſon,
Fredonnant de la gorge avecques harmonie,
Heur qu'à tous animaux le naturel denie.
Et quand il n'y auroyt que le pannage beau
Marqueté de couleurs dont eſt veſtu l'oyſeau,
Et comme il ſe maintient net de corps, il merite
Eſtre, comme j'ai dict, des animaux l'elite.

Davantage l'oyſeau comme il ſayt bien voler,
Il peut auſſi par art & ſiffler & parler,
Meſmes il contrefaict, qui veut prendre la peine
De le veiller un peu, au vif la voix humaine.
L'entretien de leur eſtre eſt commun par entr'eux
Et le ſeul moyen eſt de produyre des oeufs
Qui, couvez quelque temps par une challeur lante,
L'eſpece ſe conçoyt, puys faict ame vivante;
Non que cela leur ſoyt en meſme quantité,
Mays comme ilz ſont remplis d'une fecondité,
Car telz airent troys foys durant qu'on voyt la lune
Renouveler cinq foys, les autres n'en font qu'une.
Aucuns chautz de nature ont petitz tous les moys,
Aucuns foybles de corps font quinze oeufs à la foys,
Un grand & fort en faict troys ſeullement, puis ceſſe,
Le commun quatre ou cinq, ou plus ſelon l'eſpece.
Un d'entr'eux paſſager a ceſte aſtuce en luy
Que, lorſqu'il veut ayrer, il pond au nid d'autruy
Et ce qui ſort de l'oeuf, de nature rapaſſe,
La vie de celuy qui l'a noury prochaſſe.
A la plus grande part on voyt leur nid planter
Sur l'arbre ou ſur le roc dificile à monter;
Aucuns dedans l'herbage ilz le font & leur ayre
Les autres és ſablons ou creux baſtiz en terre.
Aucuns viennent vers nous anoncer le primtems
Leſquelz on voyt ayrer és maiſons, non és chams.
Un en l'arbre le faict ſuſpendu & penſille
Sur la branche qu'il voyt eſtre la plus debille.
La crainte que l'oyſeau a de perdre ſes oeus,
Le plus ſouvent il niche en l'arbre haut & creux,
Ou bien és fors buiſſons, comme garde trés ſeure
Contre la main qui veut ravir ſa geniture.
Combien que l'home ſoyt d'eſprit & aviſé,
L'oyſeau ſe faict un nid tellement diſpoſé

Qu'à pene ſauroyt-il ce petit edifice
En rondeur & meſure imiter d'artifice,
Comme à la verité il eſt ſi dextrement
Agencé de tous poins & conjoint tellement
De poil, de mouſſe & laine & foin liez en ſerre
Qu'impoſſible de mieux, l'un eſt luté de terre.
En quantité de corps tous oyſeaux ne ſont pas
Eſgaulx, car les uns ſont de corps foybles & bas;
Entr'eux il y en a debilles de corſage,
Eſlencez ſur un grand & fort greſle janbage.
Pluſieurs d'eux au contrayrè ont un janbage court,
Ores qu'ilz ſoyent de corps merveilleuſemant lourd.
Un eſt d'une groſſeur & de grandeur extreſme
Lequel ſelon le corps a la jambe de meſme.
On voyt que de nature aux uns ſont deniez
En leur creation les jambes & les piez,
Pour tout ont obtenu au coſté quelque ſerre
Pour ſe griper aux murs, car ils ne vont ſur terre,
A cauſe qu'eſtans bas, ilz ne peuvent aller
Ni s'elencer de terre s'il eſt beſoing voller,
Quoy que leur aille ſoyt merveilleuſement royde.
Criars vivent en l'air, fuyent la ſayſon froyde.
Dedans l'iſle Eſpagnolle, & non ailleurs, ſe voyt
Un oyſeau plus petit que n'eſt le moindre doyt
D'un enfant de ſix ans : au reſte de corſage
De tous poins bien formé, veſtu d'un roux pennage.
Or eſt l'oeyl tant ſubtil qui ſeuſt bien dicerner
Au vray le veſtemant que Dieu leur ſeut donner,
Pincelé de couleurs ſy luyſantes & belles
Que tout eſmail terniſt eſtant aproché d'elles.
Et ſy du plus petit on reguarde au plus grand,
L'ordre & la grace eſt telle en eux que cela rend
Eſtonnez les eſpris, car plus on les contemple,
Plus Dieu demonſtre là une vertu trés emple.

Que cela ne ſoyt vray, venons au plus petit.
On voyra que celuy qui pend à l'air ſon nid
Avoir un taint ſy riche au veſtemant qu'il porte,
Qu'il n'eſt jaulne, bleu, rouge, au monde de la ſorte.
Sy on vient à celuy qui a d'Argus les yeux,
Son habit eſt bien plus ſplandide & precieux
Que n'eſt celuy du Roy, car il a de nature,
Et le Roy au moyen de la manufacture.
L'email tant ſoyt il haut en couleur eſt rerni,
Non ſeullement l'email, mays auſſi l'or bruni
Seront trouvez obſcurs ſy on les aconpare
Au luſtre merveilleux de ce veſtement rare.
Au reguard du total, leur habit eſt divers
A cauſe qu'on en voyt de rouges, jaunes, vers,
De blancs, roux, gris & noirs & d'une couleur perſſe
Comme le naturel à chacun le diſperſe.
Chacune eſpece en ſoy a un humeur à part :
Un deſire un pays, l'autre habite autre part,
Aucuns ſont paſſagers ſans certaine demeure,
L'un venu devers nous retourne en temps & heure,
L'un comme confiné habite un ſeul endroyt,
Les autres en tous lieux, ſoyt qu'il ſoyt chaut ou froyt :
L'un ayme le taillis, l'autre un deſer ſauvage,
L'un ayme le champ large & l'autre un mareſcage.
Le vivre & entretien à la plus part d'entr'eux
Sont les grains eſpendus aux champs de laboureux,
Ou de grains par trop ſecs qui ors de l'eſpic ſortent
Quand pour les entaſſer des chams ils les tranſportent.
Pluſieurs pour vivre avoir courent ſus aux poyſſons,
Les autres vont de nuyt par les boys & buiſſons
Chaſſer aux oyſeletz : autres menent la guerre
Tant aux barbotz qu'aux vers qu'ilz trouvent dedans terre.
Aucuns d'eux ont le vol ſy ſoudain & leger
Qu'ilz prenent en volant leur boyre & leur menger.

Pour ſe repaiſtre aucuns la charongne ilz prochaſſent,
Aucuns vivans de proye à tous oyſeaux ilz chaſſent.
Le veneneux reptille eſt aux uns alimant
Sans que leur venin face à leur corps detriment,
Meſme il n'enpeſche point que la chair n'en ſoyt bonne
Et de quoy ſans denger peut uzer la perſonne.
Un ſeul menge le fer, le digere & reduyt
En un mol excrement; autres vivent de fruyt,
Pluſieurs outre le grain mengent petites pierres
Que ça & là vaguans ilz trouvent par les terres.
Quelque naturel propre on y voyt qui les rend
N'eſtre tous d'un humeur, mays beaucoup diferent,
Car on voyt les pigeons des uns bourer & prendre
Où l'autre comme amy viſte les vient deffendre.
Aucuns d'eux vivent peu, aucuns aſſez long temps,
Un eſt qu'on dict pouvoir vivre du moins cent ans,
Et combien qu'en leur vivre il y ayt modeſtie,
Leur corps eſt toutesfoys ſuject à maladie.
Ayſemant maint oyſeau aprivayſer ſe peut
Où un ſa liberté aſſubjetir ne veut,
Ores que pour ce faire on le reſerve en cage,
Ayme mieux depité mort que d'eſtre en ſervage.
D'innimitié qu'aucuns ont de leur naturel
Dreſſer entr'eux on voyt combat perpetuel.
Les uns tant ſeullemant pour la proye combatent,
Aucuns à pourſuyvir chaſſeurs aux champs s'ebatent.
D'aucuns la prudence eſt grandemant à louer,
Car eſtans aterrez crainte les faict veiller:
Pour guet, peur de dormir, d'un pié tient une pierre
Pour s'eveiller au bruyt quand elle tombe en terre.
L'oyſeau royal eſt tel qu'il ne peut endurer
Ses petiz eſlevez prés de luy demeurer,
De crainte que la terre en laquelle il habite
D'oyſeaux deſquelz il vit ne ſoyt par eux deſtruyte.

L'orphraye eſt un oyſeau d'un humeur non pareil :
S'il voyt que ſes petiz n'endurent du ſoleil
La clarté ſans flechir de leurs yeux, mays qu'ilz pleurent,
Du nid les jete en bas affin qu'au choir ilz meurent.
Certaine eſpece en troupe amaſſee, leur voix
Croaſſente & criarde anonce quelqueſoyz
La tempeſte prochaine ; autres la pluye enſeignent
Quand dedans les ruiſſeaux leur corps lavent & baignent.
Qui peut ſans s'eſtonner ouyr la charité
D'un oyſeau envers ceux leſquelz luy ont eſté
Peres & nouriſſons, quand vieux il leur aporte
Vivres & ſur ſon dos à l'eſbat il les porte.
En cecy tout enfant un jugement reçoyt
(Comme ame rayſonnable) un blaſme, quand il voyt
La beſte ſans rayſon eſtre paſſionnee
D'une amitié vers ceux dont elle ſe ſent nee.
Aucuns n'ont point de fiel & de langue non plus.
Un comme s'il mordoyt prend ſon boyre au ſurplus,
Un depuys quelque temps en recherchant les terres,
Dict l'oyſeau de Dieu, s'eſt trouvé ſans piez ni ſerres.
Primptems venu, l'oyſeau de changer ne faict cas
De famille pour ſoy, choſe que ne faict pas
Durant le temps que vit la griſe tourterelle,
Et veufve ſe maintient ſans que rien entre en elle.
Un d'un panage blanc & d'un corps grand & fort,
Au lieu de peur il chante aprochant de la mort.
Autres au pas de mort de leurs ailles ſe batent,
Eux fors contre l'effort de la mort ilz conbatent.
La mouſche à miel je laiſſe au Mantuan chanter :
De mieux faire que luy je n'oze me vanter,
Mays bien les papillons, petites creatures
Qui en moins de ſix moys changent de cinq figures.
Aucuns ont bec crocheu, barbe en rond & gros yeux,
Les ſourciz elevez & le reguard hideux,

Qui en geſtes du corps & ſurtout de la teſte
Surpaſſent le bouffon tant en mine qu'en geſte.
Venu le primtemps guay, un oyſeau entre tous
Faict en ſon chant couler mile fredons tant doux
Qu'il n'y a inſtrument en cela qui le paſſe,
Ny meſme l'armonie avoir de telle grace.
Pluſieurs chantent ſans ceſſe en cage ou ſoyt au champ,
Et le tems n'a pouvoir leur oſter voix ne chant,
Ce que n'ont pas aucuns qui vers le temps d'autoune
Ceſſent juſques au moys que le primtems retourne.
Aucuns ſont enrouez, autrès muetz du tout;
Un croyaſſe, ou les uns ſont criars juſqu'au bout,
Les uns au cry d'un d'eux qu'entre tous ilz congnoyſſent
S'amaſſent en un rond, ſi rengez qu'ilz ſe preſſent.
La graiſſe de pluſieurs eſt utille en onguent
Et pour le mal des yeux des uns on prend le ſang.
A l'home extenué d'un mal qui le penetre
Les teſticulles d'un ſont bons pour le remettre.
Le lion furieux on voyt s'epouvanter
Oyant certain oyſeau de nuyt & jour chanter:
Domeſtique qu'il eſt le ruſtique le loge
Pour autant qu'il luy eſt une trés ſeure orloge.
A parler rondement & à la verité,
Entre tous animaux l'oyſeau a merité
Le pris pour avoir faict à Noé le meſſage
De la retraicte & fin de l'Univers naufrage.
Au deſert le Prophete heut de l'oyſeau le pain.
Au bateſme de Criſt on vit du Ciel hautain
Sur le chef d'iceluy le Saint Eſprit deſcendre:
Pour ce faire il voulut le corps de l'oyſeau prendre.
Alors que de Brennus, roy Gauloys, Rome fut
Prinſe & le Cappitolle eſchaller il voulut,
Les chiens furent muetz au lieu deſquelz un oye
Criant fiſt eveiller à point la morte paye.

Le premier Roy Tartare en bataille deffaict
Et tous ſes combatans reduyʒ juſques à ſept,
Remis en un halier, un duc ſur luy ſe perche,
Cauſe que le vainqueur n'y fiſt nulle recherche.
Somme toute il nous fault confeſſer les oyſeaux,
D'autant qu'ilʒ ſont de l'air, de la terre & des eaux
Habitans, eſtre plus excellans en leur eſtre
Que n'eſt tout animal aquatique ou terreſtre.

CHANT DIXIESME.

DES BESTES A QUATRE PIEZ ET DES REPTILLES.

Tout poyſſon, tout oyſeau des mers tirez & pris,
L'Eternel, pourſuyvant ſon deſaign entrepris,
Voulut ſemblablement de cette terre ſombre
D'autres corps tous nouveaux tirer infini nombre,
Par le meſme moyen duquel au par avant
Il avoyt le poiſſon faict animal vivant,
Et heurent eſtre allors qu'Aurore ſafranee
Vint au monde enfanter la ſixieme journee.
Ainſi, dis je, creez furent tous animaux
Qu'on voyt marcher ſur terre, és mons, prez, chams & vaux;
Tous avecques une ame, ores qu'elle ſoyt vive
Et mouvente elle n'eſt autre que ſanſitive,
Et combien qu'en aucuns on puiſſe apercevoir
La faculté d'entendre & congnoyſſence avoir,
Tant y a que rayſon en eux n'eſt la metreſſe,
Mays dons particuliers que nature leur laiſſe
Pour le ſervice humain, car tant grans que petiz,
Le tout Puiſſant les fiſt pour eſtre aſugettiz
Soubz le joug & pouvoir de l'home ſon image,
Sans nul en excepter juſque au lion ſauvage.

Or tous ces animaux, voyre juſque aux rampans,
Marchent ſur quatre piez, hors mis quelques ſerpans
Qui au deffaut d'iceux vont coulans ſur l'arene
Avecques un' alleure aucunement ſoudaine.
La forme de leurs piez differe fort entr'eux,
Pour autant que pluſieurs les ont fenduz en deux,
Aucuns non : toutesfois tous [ſolez] d'ongle forte,
Fors un qui non ongle, cinq cloux de corne porté.
D'autres ont pluſieurs doytz au bout deſquelz ilz ont
Ongles ronds & pointuz deſquelz aucuns d'eux font,
Comme ilz vivent de proye, aux animaux la guerre,
Les autres à grater leur logis dedans terre.
Des uns la jambe eſt large & courte vers le corps,
Et telz ſont au travail ordinayrement fors :
On les voyt en apis qui tirant la charuë,
Fend du contre tranchant la terre & la remuë.
Aucuns d'eux, quoy qu'ilz ſoyent ſur janbes haut montez,
Sont pour porter fardeaux bons quand ilz ſont domtez :
De ceſte ordre ſont ceux qui portent comme un cigne
Un col long, recourbé & ſourcilleuſe eſchine.
D'autres moindres en force & de corps neantmoins
Agilles & puiſſans, au ſervice non moins
Profitables à l'home, à cauſe qu'il en tire
Continuel travail & tel qu'il le deſire.
Ceſte eſpece de ſoy, non ſans un jugement,
Son maiſtre recongnoyt & ceux ſemblablement
Qui rempliſſent ſa creche & de la main la traictent,
Ce qui le faict ſoubmetre à tel point qu'ilz ſouayvent.
Un animal moyen en Afrique eſt trouvé
D'un long janbage ayant ſon devant eſlencé,
Cil du derriere court & ſa croupe ſy baſſe
Que ſa forme le rend d'aſſez mauvayſe grace.
Ainſi que la nature en ſoy meſme a congneu
Fiſt ſelon ſon vouloir aux uns le chef cornu,

Armes au general utilles pour deffenſe,
Soubmiſſion des uns au joug d'obeiſſence.
D'icelles l'aſſiette eſt commune, tous les ont
Sur le ſommet, fors un qui la porte en ſon front.
Un auſſy l'a au bout de ſon gros muſſle aſiẓe
Que, s'il faut ſe combatre, aux pierres il aguyſe.
Une ſeule eſpece eſt dont les cornes ſouvent
Sont contraires en ply, les unes en avent
Se courbent, autres ſont qui tirent en ariere,
Autres tendent au front, autres vers la lumiere.
Une autre eſpece on voyt agille de ſon corps,
Que comme elle eſt petite elle reçoyt ſes cors.
Un ſeul eſt qui les a longues & deliees
Qui de nature ſont l'une à l'autre liees.
Le montagnart chamoys craignant d'eſtre ſurpris
Par le ruẓé venneur, de nature eſt apris
De ſes cornes ſe pendre à quelque haute roche
De difficile accés, s'il congnoyſt qu'il aproche.
Les bennes on voyt choir à l'un quand printems vient,
Que s'il n'en ſayt avoir d'autres, honteux ſe tient
Caché, la crainte ſeule à ce faire l'incline;
De luy jeune la corne eſt bonne en medecine.
Quelques beſtes les ont pliees en un rond,
Faiſant tour & demy aux deux coſteẓ du front;
Au contrayre on en voyt les ayans recourbees
Vers le dos, aux ſurplus de bout en bout ondees.
Couvers de peaux & poil ilẓ ſont pour reſiſter
A l'injure du temps qui peut les moleſter.
Aux uns le poil eſt court, aux autres long & royde.
Quelques uns l'ont pendant meſme en region froyde.
Les tatouẓ d'Arabie, les rinocerous fors
Ont armé, non de poil, d'eſcailles tout le corps.
Le leẓard Nillien qui ſeul eſpend ſes larmes
Quand à l'home il court ſus, porte pareilles armes.

L'Afrique, pays grand, en ſes plus deſers lieux
Eleve des dragons, monſtres trés furieux,
Armez ſemblablement d'ecailles dont la force
Reſiſte au fier eſtoc qui contre elles s'eſorce.
Il y en a auſſi d'aguillons tous couvers :
Ces armes rendent l'un ſy mechant & pervers
Que ſi l'home s'avence à luy faire nuyſance,
Royde contre iceluy ſes gros picons il lance.
Des animaux le roy & le plus fier de tous
Sur ſon devent il a un long poil & rebous,
Le reſte de ſon corps n'a autre couverture
Qu'un poil eſpés & court couché de ſa nature.
De poil l'un a le corps couvert & toutesfoys
Sa queuë eſt ecaillee auſſi comme tu vois
Une carpe moyene en groſſeur, qui au reſte
A le gouſt de poyſſon plus que de chair de beſte.
En ce nombre aucuns ſont d'une grande beauté
Pour ce qu'ilz ont le poil divers & marqueté
De taches en bon ordre : aux uns la tache eſt noyre,
Aux autres elle eſt rouſſe ou blanche comme yvoyre.
Ceux qui l'ont rouſſe ont poil plus que la neige blanc
Au ventre, & ſa blancheur obtient le premier ranc.
D'autres ſont ſur le dos marquetez à leur naiſtre
Et neant moins ce taint s'evanouyſt au croyſtre.
De ceſte troupe grande aucuns d'iceux voyt on
Reveſtuz d'un poil long & barbuz au menton.
Comme l'un ſoyt privé, l'autre eſt autant ſauvage,
Difficile à dompter & reduyre en ſervage.
La generation eſt cauſe bien ſouvent
D'un changement de poil, car tous ne vont ſuyvent
Leurs peres en couleur qui, blancs de leur nature,
Engendrent des petitz gris ou noirs de tainture.
Les uns ſont blancs du tout, autres blancs & tannez,
Aucuns ſont noirs & blancs ou un peu baſanez ;

Toutesfoys plusieurs sont qui leurs couleurs ne changent
Et ceux là volontiers au joug point ne se rangent.
Comme un cameleon prend le taint tel qu'il veut,
Nature en une beste un cas semblable peut
Que sy quelque subjet se presante à sa veuë
Son poil naturel lors en mesme taint se muë.
Je ne trouve qu'en terre un autre ayt son pareil,
D'autant que vers la teste on voyt coucher son poil.
On en voyt de petitz & doux qui portent laine
Necessayre à couvrir ceste nature humaine.
L'artifice qu'on faict de leurs toysons & peaux,
Soyent sarges, draps, tapiz excellantement beaux,
Chapeaux, bonnetz, ribans, mitaines & fourure,
Et de leurs cuyrs tennez le nombre est sans mesure.
O paisible animal, des biens que tu espens
Combien d'hommes mortelz vivent à tes despens!
Combien voyt-on d'estaz que de toy l'home exerce
Et quel profit luy vient au moyen du commerce!
Des animaux le genre en estre se maintient
Selon qu'un naturel les pouce & entretient,
Faisant que toute beste à quatre piez soyt telle
Qu'en soy elle s'echauffe à sentir sa femelle.
Pour parier les uns à l'envers sont couchez,
D'autres sont cul à cul quelque temps atachez.
Pour joindre leur femelle aucuns sont en maniere
Qu'eslevez sur leur piez l'embrassent par derriere.
Aucun à parier fecond va tour par tour
Ses femelles saillir, cela fait, sans sejour,
Retourne à la premiere & tousjours continuë
Tant que chacune soyt de semence pourvuë.
Un animal parie à tourner seullement
Le cul vers la femelle; aucuns qui nullement
Ne laissent aprocher les males qui prochassent
(Estans plenes) les joindre, ains au loin ilz les chassent.

Nature n'eſt ſemblable en tous quant à l'effect,
Pour ce qu'un animal à voir ſemble qu'il n'ayt
Receu de concepvoir de luy ſeul la puiſſence,
D'autant que ſans le batre il ne retient ſemence.
D'autres ſont tant ſeconds & promps à concepvoir,
Quoy que leurs fans au ventre on ſente jà mouvoir,
Ne laiſſent d'engendrer tous les moys & de ſuyte.
Aucun de ſa nature eſt faict hermafrodite.
Plus l'animal eſt grand & moins de ſans il faict.
Plus l'animal eſt gros avent qu'eſtre parfaict,
Dedans le ventre enclos plus longtemps il demeure
Et pour s'en decharger plus aſprement labeure.
L'animal furieux qui debout peut marcher
Donne à ſes fans la forme à force de lecher,
Car le fruyt qu'il produyt & qui ſort de ſa hanche
A le voir n'eſt un corps, mays lopin de chair blanche.
Tous animaux ayans les piez fenduz en deux
N'engendrent volontiers qu'un fan, hors mis l'un d'eux
Lequel en peut avoir quatre d'une littee :
N'en ayant rien que deux c'eſt ſa droyte portee.
Ceux qui ont pluſieurs doyz en portent beaucoup plus,
Car aucuns juſqu'à douze ils en ont au ſurplus :
Ils ont cela qu'ilz ſont de promte delivrance.
Aux uns leurs petiz ſont aveugles de naiſſance.
Les uns portent petiz de ſix moys en ſix moys,
Aucuns qui plus hatifs en ont de troys en troys,
Autres les portent neuf, l'autre l'annee entiere,
Un ſans faire petiz ne laiſſe un moys ariere.
Quelque fan eſtant né eſt deux moys ſans mouvoir,
Et peu ſouvent chemine ſur ſes piez ſans avoir [sic]
Six moys, & s'il ne ſent ſes ongles durs de pointe,
Car de les eſpointer il eſt tousjours en crainte.
Un autre de ſon ſan amoureux outre bord
Par trop fort embraſſer ſouvent il le rend mort.

Ung perdant ſa littee, animal fier & viſte
A toute outrance il faict de ſes ſans la pourſuyte.
L'un d'eux de ſa femelle eſt tellement jaloux
Qu'au lieu que comme pere il deuſt eſtre aux ſiens doux,
S'il ſent un maſle né de nouveau en la troupe,
Saiſi qu'il l'a des dens, ſes natures luy coupe.
Aux uns le naturel ne permet en tous lieux
Vivans ſe maintenir; aucuns vivent tant vieux
Qu'ilz en perdent les dens. Un eſt qui ſouvent paſſe
Un ſiecle, voyre plus, l'autre vit peu d'eſpace.
Pour vivre aux uns le brouſt eſt de grand apetit,
Les autres vont pinceant le ſerpolet petit.
L'herbe courte à pluſieurs eſt paſture plaiſante,
L'erbe bonne à beaucoup leur eſt indifferante.
Le grain eſt à pluſieurs un nouriſſement bon,
Aucuns nageans és eaux ſe paiſſent de poyſſon,
Les uns vivent de fruyt, un vit, ſy faim le preſſe,
L'iver ſuceant le ſang de ſes ongles ſans ceſſe.
Le naturel contraint tout animal d'uzer
De viende à luy propre, outre de repoſer
Et dormir : or l'un d'eux, autant que la froydure
Preſſe ſes tendres nerfs, autant ſon dormir dure.
Rien moins qu'il mange ou boyve autant de temps qu'il dort
Non plus que s'il eſtoyt eſtouffé par la mort,
Ce pendant ce dormir tant s'en faut qui l'abeſſe
Qu'il le rend en bon point & donne haute greſſe.
Tous animaux en ſomme ont beſoign de menger:
Pour ce faire ils ont dens pour maſcher & ronger.
Celuy qui vit de proye en rugiſſant gourmende,
Mais le paiſible ronge à l'aiſe ſa viende.
Combien qu'à meſme fin tout animal ayt heu
Les dens, ce nonobſtant comme Dieu a vouleu
Subvenir à l'eſpece, il les a diſpencees
Et toutes par bon ordre en leur lieux agencees.

Un ſeul ſans dens conſiſte & n'a q'un os entier
Autant utille qu'eſt la dent & le dentier.
Pluſieurs n'ont dent deſſus qui nonobſtant ne laiſſent
De briſer & pincer l'erbe dont ilz ſe paiſſent.
Le reſte & plus grand part, autant petitz que grans,
Ont deſus & deſous, ſelon leurs corps, les dens.
Defences aux coſtez aucuns ont qui hors ſortent
Et d'autres au devant fort tranchantes les portent.
Cil qui au ſens humain ſemble aprocher beaucoup
Et qui ce qu'on luy monſtre entent & retient tout
A des dens aux coſtez d'une grandeur notoyre
Et d'icelles ſe faict le net & blanc yvoyre.
D'une chevre ſauvage eſt le vray muſc produyt
Comme un humeur bourbeux, en veſſies reduyt
Que ſoubz ſon ventre ell' a. L'odorente civette
De la nature ſort d'une certaine beſte.
Qui faict cela qu'aucuns d'un naturel aygneux
Ne peuvent demeurer ſans avoir guerre entr'eux?
Aucuns, non de nature, ains jaloux des femelles
Lors qu'elles ſont en ruyt ſe combatent pour elles.
Animal n'eſt ſy grand en qui crainte ne ſoyt :
Sy le plus grand de tous la ſouriz aperçoyt,
Il tremble de grand peur : le plus fier s'epouvente
Et fremiſt eſtonné alors que le coc chante.
Aucuns animaux ſont ſujectz à enrager :
De cete ſorte l'un glouton en ſon menger
Souvent met en oubli la proye qu'il a priſe
Et de la rechercher jamays il ne s'aviſe
De cete ſorte auſſi l'un guarde la maiſon,
Eſt chaſſeur volontaire à toute venayſon
De nature il cheriſt ſon maiſtre & le careſſe;
Luy facile il ſe renge à tout ce qu'on le dreſſe.
Un ſe voyant chaſſé du veneur ſans merci,
Sachant bien pourquoy c'eſt qu'on le prochaſſe ainſi,

Ses genitores tranche aux dens & prend la ſuyte:
Le venneur les ayans delaiſſe ſa pourſuyte.
Il n'y a animal deſoubz le firmament
Qui n'ayt crainte de l'home avecques tremblement.
Sa main par laps de temps les ſoumet, leur commende,
Pluſieurs auſſi creez pour lui eſtre viende.
Neantmoins Dieu voulut d'une inſigne bonté,
Affin que l'home fuſt au monde en ſeureté,
Chaſſer dans les deſers les venimeuſes beſtes,
Comme il les congnoyſſoyt cruelles & moleſtes:
Qui faict que le dragon, pour mieux eſtre à l'eſcart,
Ayme mieux le deſert d'Affricque qu'autre part,
Qui faict le baſilic ſe cacher dedans terre
Où dans le fond d'un puyz Dieu qui le tient enſerre.
L'eſtre on voyt conſiſter à la plus part d'iceux,
Ainſi que faict l'oyſeau, en produyſant des oeus.
Leur morſure ſur tout eſt trés perniſieuſe
Pource qu'ilz ont la dent maudicte & venimeuſe.
Celuy qui faict demeure au fluve Menphien,
Ains que faire ſes oeus il juge de combien
Le fluve doybt hauſſer & le bord qu'il doyt faire,
Choyſiſſant lieu où l'eau ne leur puiſſe mal faire.
Combien qu'il ſoyt d'un corps horible & monſtreux,
Son eſtre touteſfoys prouvient de petiz oeus.
Il a un cas en luy que n'a beſte vivente,
C'eſt qu'il a la machoyre en ſon deſſus mouvente.
Quoy qu'il ſoyt grand, un rat, ſon mortel ennemy
L'eſpie, s'il le voyt, lors qu'il eſt endormy,
Avoir la geulle ouverte, au dedans il ſe ruè
Et ſoudain il le navre au cœur tant qu'il le tue.
Ainſi que la torpille engendre un tremblement,
Un reptille le peut faire ſemblablement:
Que ſi d'un long baſton de le tuer t'efforce,
En le touchant tu tremble & pers vigueur & force.

L'un d'eux eſt entre tous d'eſtrange naturel,
Car ſelon les couleurs qu'il voyt il devient tel.
Son venim, lui payſible, eſt de force petite,
Neanmoins dangereux auſſy toſt qu'on l'irite.
Un ſerpent irité, s'il voyt que pour remper
Ne puyſſe la perſonne aſſez toſt atraper,
Darde ſon corps en l'air & vers èlle ſe lance,
Tachant à ſon pouvoir de luy faire nuyſance.
Un roux reptille on voyt ayant regard ardent,
Tout rempli de venim qui conſiſte en la dent,
La chair duquel eſt bonne, eſtant en vin nourie,
Pour guerir cil qui eſt taché de ladrerie.
En Malabar aucuns ſerpans ſont ſi infectz
Que de leur ſouffle ſeul les homes ſont defaictz.
L'Arabie en produyt dont la morſure eſt telle
Qu'elle eſt ſans nul remede, aux perſonnes mortelle.
Il s'en trouve qu'on voyt d'arbre en arbre voller;
D'autres ſont ſi peſans qu'ils ne peuvent aller.
Aucuns ont quatre piez vivans aux mareſcages,
Qui ſont à tout paſſant en merveilleux dommages.
Aucuns ſont grands de corps, autres greſles & longs,
Autres ont le corps court, tous communement ronds.
Aucuns on a trouvé de naguere à deux teſtes,
Un eſt qui cornes porte ainſy qu'aucunes beſtes.
Sy les ſauvages font entr'eux quelque banquet,
Ilz ne priſent pas tant la chair du perroquet
Comme d'un gros lezard habillé à leur guiſe
La chair duquel entr'eux leur eſt viende exquiſe.
Entr'eux auſſi ſon fiel ilz tiennent cherement,
A cauſe qu'il leur ſert en maint medicament,
Sur tout meſlé en vin & puys prins en bruvage
La morſure il gueriſt du chien eſmeu de rage.

CHANT UNZIEME.

DE LA CREATION DE L'HOME ET DIGNITÉ D'ICELUY.

Ce Ciel d'azur luiſant, ces luminayres beaux,
Ceſt air par tout eſpars, tout ce grand amas d'eaux,
La terre avec ſes os, toute arbre, toute plante,
Oyſeaux, beſtes, poyſſons, & toute ame vivante,
En ſomme ce qui eſt deſſoubz ce Ciel hautain,
Quoy qu'il ſoyt diſpoſé de la puiſſante main
De Dieu le Createur, que l'œuvre ſoyt inſigne
Et à bonne rayſon de ſon ouvrier bien digne,
Il ne ſervoyt de rien, quoy qu'il heuſt ſon effect,
Sans reguarder le but pour lequel il fut faict,
Et là le raporter, car il eſt tout notoyre
Que Dieu a tout creé pour l'home & pour ſa gloyre.
Contemplon donc ceſt home en ſa creation
Comme un chef d'œuvre exquis d'autre condition
Que tout autre animal. Puys que Dieu delibere
En ſoy pour le creer, ceſt œuvre eſt ſingulliere.
Mays qu'eſt ce que ceci, o Dieu creant les Cieux
Et tout ce qui ſe voyt en ces terreſtres lieux!
Tu eſtoys ſans Conſeil, tu eſtoys ſeul, à l'heure
Et à ton parler ſeul tout eut eſtre & demeure.

Qui ſont ces Conſeillers? Que veux tu ordonner
Maintenant? Où veux tu nous conduire & mener?
Quels ſont ces haux ſecreȝ que tu nous veux deduyre?
En quel Conſeil eſtroyt nous veux tu introduyre?
Je voy Sageſſe entrer en ce Conſeil exprés,
La Puiſſance & Vertu qui la ſuit de bien prés.
O le divin Conſeil, o Conſeillers notables,
Que vos conceptions ſe monſtrent admirables!
En ce Conſeil ſont troys & les troys ne ſont q'un,
Et ſi d'un s'en faict troys diſtings, combien qu'aucun
D'eux ne ſoyt ſeparé, dont s'enſuyt que leur dire
Et reſolution ne ſe peut contredire.
Le tout conſideré & veu bien murement
Par reſolution faicte unanimement,
En ce ſacré Conſeil l'areſt fut tel en ſomme:
Faiſon, faiſon, *diſt Dieu,* à noſtre image l'home,
Faiſon le tel qu'il aye empire ſouverain
Sur tout ce qui ſe voyt, que tout ſoyt ſoubz ſa main,
Soyt le poyſſon de mer ou ſoyt l'oyſeau celeſte
Et le pouldreux reptille avecques toute beſte.
Que tout cela luy ſoyt ſoubz ſon pouvoir remis
Pour d'iceux diſpozer comme il lui eſt permis,
Qu'il domine ſur tout ce qui a vie & eſtre
Comme conſtitué d'iceux Seigneur & Maiſtre.
Affin de l'introduyre & mieux le maintenir
En ce ſouverain droyt, faiſon ores venir
Tous animaux vers luy & que tous il les nomme,
En ſigne qu'ilz ſont tous aſubjectiz à l'homme.
Ainſi comme le pere a ceſte autorité
De nommer ſon enfant à ſa nativité,
Ou quand par mariage une femme ſe lie
Prend du mary le nom & le ſien elle oublie,
Ou bien comme un guerrier, ſoyt Grand, Seigneur & Roy,
Vainceur donne au vaincu & le nom & la loy,

Tout ainſi qu'il luy plaiſt, toutes marques en ſomme
D'une ſubjection deſſus tous ceux qu'on nomme :
Tout ainſi l'home a pris par l'inpoſition
Des noms qu'il a donnez vraye poceſſion
De tous les animaux, leur naturel feroce,
Paiſible & doux rengé au joug d'humaine force.
Pour tant il ne faut pas juger pour le jourd'huy
La domination eſtre ſemblable en luy
Ni telle quand ſon coeur marchoyt en inocence,
Et lors que tout ployoit ſoubz ſon obeyſſance,
Car le Dieu ſouverain, à cauſe du peché
Et mefaict d'iceluy, a beaucoup retranché
De ces excellans dons, pour avoir l'execrable
Malheureux abuſé de ce tiltre honorable :
Comme un Roy du vaſſal par lequel a eſté
Quelque crime commis de leze mageſté,
Les armes il renverſe & grades de nobleſſe,
Le baniſt du Royaulme, abat ſa fortereſſe.
Jugeons donc de ceſt home ainſi comme il eſtoyt
Lors qu'en ſa dignité premiere il conſiſtoyt,
Et partant il te faut raiſonner en toy comme
Le degré d'honneur fut excellant dedans l'homme.
Car encores qu'il ſoyt decheu de ceſt honneur,
Le lou cruel ne va de jour ſans crainte & peur,
Le petit bergerot de ſa voix l'epouvente,
La bergere conduyt ſon troupeau ſeulle & chante.
Quoy qu'en l'air & fort haut puiſſe voller l'oyſeau,
Le poyſſon ſoyt caché au plus profond de l'eau,
La ſauvagine au boys & cavernes s'en fuye,
L'home en eſt toutes foys maiſtre par induſtrie.
Que ſi les animaux ne peuvent eviter
De l'home ores la main, qui ſauroyt reciter
Que c'eſtoyt d'iceluy lors que ceſte lumiere
Reluyſoyt en ſon front de ſon eſtre premiere?

Par quoy quand nous voyon le beuf, tant ſoyt il grand,
Pris & lié au joug & mené d'un enfant,
Q'un cheval brave & fier d'un frain dompter ſe laiſſe,
Q'un lion furieux devant l'homme s'abaiſſe,
Alors non ſans regret & d'un gemiſſant coeur
Chacun de nous peut dire : où eſt ceſte grandeur
De laquelle je voy encores quelque trace?
O ſignes ſingulliers de ma premiere grace!
Ainſi faict le prodigue aprés qu'il n'a plus rien
Pour avoir folement dicipé tout ſon bien,
Deteſte ſon erreur : nous auſſi au ſemblable
Pouvons bien deplorer noſtre eſtat miſerable.
Or de toute la terre & lors que Dieu voulut
Creer le corps humain, il choyſit & eſleut
Certaine pouldre rouſe, affin que de nature
Ce corps fuſt excellant ſur toute creature.
Non pas que la matiere euſt quelque luſtre exquis,
Provenant de nature ou autre point aquis
Par art & induſtrie, en quoy s'enrichiſt l'oeuvre,
Ainſi comme peut faire un potier ou maneuvre.
Rien moins que cela ſoyt, mays tout ainſi q'un Roy
Donne tant à l'or fin, comme au bas, tiltre & loy,
Et monnoye qu'il ait, l'eſpece eſt aprovee
Par le tiltre & l'ymage en icelle engravee :
Ainſi eſt il de Dieu qui de pouldre ſeut bien
Former le corps de l'home, or qu'elle ne fut rien
Que pouldre, mays l'image en elle heut telle grace
Que toute creature en dons elle ſurpaſſe,
Soyt en forme ou façon, ou qu'il ſoyt droyt planté
Et d'art ingenieux divinement hanté.
Tant en lignes que traiz, là le grand Architecte
Batiſſant ceſte ouvrage ouvrier ſe manifeſte,
Car rien ne ſe peut voir en ce chef d'oeuvre exquis
Qui n'y ſoyt agencé ainſi qu'il eſt requis.

Pluſieurs membres y ſont aptes à ſon ſervice
Leſquelz tous d'un acord exercent leur office.
Que ſi quelq'un d'entr'eux on deſire offencer,
L'autre membre ſurvient pour le mal devencer;
La mutuelle peur q'un d'eux ſoufre moleſte
Faict pour le guarantir emouvoir tout le reſte.
Ses membres ſont la teſte, epaulles, bras & mains,
Les cuiſſes, jambes, piez, le col, coſtes & reins,
Tous leſquelz ſont batiz d'os ſecs, ſors de nature,
Pour tenir ce corps ferme en ſon plant & ſtructure,
Agencez & conjoins ſelon leur mouvemens
Par cartilages, nerfs, muſcles & liguamens,
Tous reveſtuz d'un cuyr nerveux & faict ſenſible
Qui faict que chacun ſent ce qui luy eſt nuyſible.
Troys choſes ſont au corps dont le reſte deſpend,
C'eſt à ſavoir le foye origine du ſang,
Le coeur & le cerveau, parties principales
Et le vray entretien des eſſences vitalles.
On en peut dire quatre à bon droyt, car du corps
Ce n'eſt rien ou bien peu, les teſticulles hors :
Non qu'en particullier ſans eux n'ayt habitude,
Mays bien pour conſerver l'eſpece & multitude.
D'autre part on les tient plus nobles que le coeur,
Quoy qu'il ſoyt le motif & don de la vigueur,
A cauſe qu'ilz font l'home acord, promp & à deſtre,
Et le coeur ſimplement luy donne vie & eſtre.
Retranchez de ce corps, quoy qu'il ſoyt maſle né,
Cela le rend confus, couhard, effeminé,
Sans barbe, ſans couleur, ſans voix digne d'un homme,
Comme l'effect ſe monſtre en cil qu'eunucque on nomme.
Or d'autant que le foye eſt le premier parfaict
Des membres principaux, je vien à ſon effect
Qui eſt de convertir par ſa vertu le chille
Receu de l'eſtoumac en ſang pur & utille.

Humide & chaut il eſt de ſa condition,
Ayant par troys moyens au corps conection :
Savoir à l'eſtoumac par la vene il adhere,
Au cerveau par les nerfs, au coeur par ſon artere.
D'un gros ſang congelé en lobes diſpoſé,
D'arteres & de nerfs ce foye eſt conpoſé
Lequel de ſa ſuſtence engendre toute vene,
Vayſeaux par qui le ſang par tout le corps ſe mene.
L'une eſt la vene porte où le chillus rengé
Demeure juſqu'au tems qu'il ſoyt en ſang changé;
Tout ſang melancolicque eſt purgé par icelle
Repouſſant l'humeur gros du ſang à la ratelle,
Laquelle eſt d'une chair faicte du plus gros ſang.
Rare & ſpongieuſe en icelle deſſant
L'humeur non naturel par temps & par meſure,
Le chaſſe par conduyz qu'elle a heuz de nature.
L'autre vene eſt la cave utille à recevoir
Le ſang eſtant parfaict, puys elle faict debvoir
Que d'iceluy partie aux eſpriz elle envoye;
L'autre s'epand au corps par la veneuſe voye,
Mere d'icelle en tant que toute vene part
De ſon tronc : outre plus c'eſt elle qui depart
Le ſang par tout le corps, comme elle voyt bon eſtre,
Afin d'entretenir ce petit monde en eſtre.
Comme un Maiſtre d'hoſtel de quelque grand'maiſon
Sayt diſpencer les biens d'icelle par raiſon
Et ſelon qu'il congnoyt que porte l'ordinayre,
Ainſi envers ce corps le foye le ſayt faire.
A ce foye eſt conjoint un fiel, vaiſſeau nerveux,
Retraite & partiteur de l'humeur billieux
Et vray ſang. La matiere eſtant en luy compriſe,
Nuyſante en quantité ſe deſcharge en l'ecphiſe.
De l'ame le manoir ordynayre eſt le coeur,
Principe de la vie, organe de vigueur,

De l'eſprit dict vital la cauſe efficiente,
Guarde de la chaleur naturelle & fluente.
D'un ſang propice eſpars par chaleur comprimé
Il eſt faict une chair dont le coeur eſt formé,
Membre noble duquel tout artere procede,
Premier vivant de tout & dernier qui decede.
Or ceſt eſprit vital dont le mouvement part
Au ventriculle enclos de la ſeneſtre part,
De ce coeur n'eſt en ſoy q'une pure ſuſtence
Moyenne entre le ſang & l'air en concurence.
Un autre ventriculle eſt au dextre coſté
Du coeur ſemblablement, lequel faict a eſté
Tant pour eſtre aux poulmons uſage neceſſayre
Que ce vital eſprit dans le ſeneſtre faire.
D'apophiſes au coeur Nature en a mis deux
De ſuſtence nerveuſe & mole, pour bien mieux
Suyvre ſon mouvement, rompre & pouſſer arriere,
Lorſqu'il eſt dilaté, l'excés de la matiere:
Car eſtant introduyte en luy trop largement
Luy pouroyt amener un promp ſuffocquement,
Mays Nature a uzé de telle diligence
Qu'il n'en peut recepvoir qu'à l'aiſe & ſuffiſance.
Ainſi comme la mere a de ſon enfant ſoign
De luy apreſter vivre autant qu'il eſt beſoign,
Craignant que quelque excés ne luy ſoyt dommageable,
Ainſi Nature faict au coeur choſe ſemblable,
Pour eviter qu'en luy n'y ayt vacuyté,
Pour recepvoir chaleur propre à ſa qualité
Et mieux s'entretenir en ſuſtence propice,
Comme l'aymant, la flame & ſouffletz faict office:
Car tout ainſi qu'on voyt les ſouffletz du forgeur
Dilater, humer l'air, ainſi en faict le coeur
Qui en ſe dilattant, & alors qu'il reſpire,
Tant le ſang que l'eſprit dedans ſoy il at-

Ainſi comme à la flame atirer l'uylle on voyt
Au moyen de la meche, ainſy le coeur reçoyt
Et tire la chaleur & l'air qui l'environne;
Ainſi que l'aymant tire un fer, il le ſe donne.
Or Nature a donné à ce coeur pour hoſtel
Le pericarde eſpés duquel l'uſage eſt tel
D'entretenir ce coeur d'humidité ſereuſe
Par celle qui luy eſt propre & aventageuſe,
Lequel comme il ſoyt faict habitacle du coeur
Eſt du mediaſtin royde eſtandu, de peur
Qu'il ne tumbe ſur luy, par conſequent qu'il tiene
Ferme, ſans decliner pour mouvement qui viene.
Eſtant (pour ne pouvoir conſiſter ſans prendre air)
Embraſſé de poulmons de ſpongieuſe chair,
Ou d'un ſang billieux eſpendu comme eſcume,
Preparans l'air au coeur qu'en reſpirant il hume,
Car l'air par ſa froydeur ou autre qualité
Le pouroyt offencer, mays par leur rarité
L'air eſt ſans violance admis dedans luy, pource
Que la quantité peut l'offencer par la cource.
Du torax muſculleux provient leur mouvement,
D'un ſang ſubtil du coeur prenent nouriſſement.
Ce ſont les inſtrumens de la voix qui reſonne
Par l'air que la trachee artere en eux entonne.
Ce torax eſt partie oſſu, auſſy charnu
Et cartilagineux, auquel eſt contenu
Le coeur, les deux poulmons & la trachee artere,
Laquelle par deux fors rameaux en eux s'incere
Neceſſayre à la voix & reſpiration;
D'aporter aux poulmons l'air eſt ſon action,
Pareillement au coeur : elle eſtant comprimee
Raporte en haut tout ayr converti en fumee.
L'oezophague, voye & du boyre & [du] manger,
En ce large torax auſſi ſe vient renger,

Propre pour atirer les viendes, au reſte
Rejecter ce qui donne à l'eſtomac moleſte.
Une grande membrane apellee plevra
S'ajoint à iceluy : l'utillité qu'elle a
C'eſt que tous ces vitaux membres enſemble lie
Baillant une tunique à chacune partie.
D'un diaphragme oblicque en ſituation
Eſt faicte des vitaux la ſeparation
D'avec les naturels : outre il eſt neceſſayre
Au corps plus librement reſpiration faire,
Muſcle rond & oblong, nerveux & menbraneux.
En ſon incertion charnu & tendineux,
De deux tuniques faict : l'une vient de la plevre,
L'autre du peritoyne eſtant inferieure.
L'epigaſtre qui eſt meſmemant ſeparé
Du diaphrame va juſques à l'os baré.
Vers la plus haute part d'iceluy on voyt eſtre
Le foye au droit coſté, l'eſtomac à ſeneſtre,
Receptacle du vivre & de tout aliment
Neceſſayre à ce corps, le cuyt ſemblablement
Aprés qu'il eſt du foye eſlabouré en chille,
Tant à luy comme au corps entretien trés utille.
Deſoubz cet eſtomac ſix inteſtins voyt on :
L'un nommé ecphiſis, ileum, jejunum,
Cecum, colon, rectum, dict tel pour ſa droyture,
Tous ayant lomentum greſſeux pour couverture.
Par le milieu d'iceux paſſe un particullier
Membre, dict meſſantere, utille pour lier
Et contenir chacun inteſtin en ſa place,
Affin que l'un à l'autre empeſchement ne face.
Quant à leurs actions propres, c'eſt recepvoir
En eux les excremans, & faire tout debvoir
En tems d'en expeller & rejecter ariere
Du corps ces excremens d'indigeſte matiere.

Pour la plus grande part de l'humeur billieux
Et ſereux repurger, du foye ſont les deux
Reins, faictz d'une chair denſe & de leur origine
Sur les lombes poſez dechaſſent hors l'urine.
De ces reins ſont produyz & ſortent deux vaiſſeaux
Ureteres nommez ou conducteurs des eaux,
Pour autant que l'urine eſt par eux atiree
Juſques à la veſſie & en elle enſerree.
Pour porter la ſemence aux teſticulles ſont
Six vayſſeaux eſtabliz, duquel nombre deux ont
Office de l'offrir, les autres la preparent,
Et pource qu'ilz ſont deux en deux pars ſe ſeparent.
Dedans cet epigaſtre on voyt ſemblablement
Pluſieurs muſcles rengez qui donnent mouvement,
Pluſieurs tendons & nerfs, fibres, arteres, venes,
Pour maintenir ce corps aptes & trés ydoynes.
Tous ces corps & vaiſſeaux, ditz ventre inferieur,
Sont dans un peritoyne enclos comme en lieu ſeur,
Faict l'excremant ſortir, en comprime ce ventre,
Empeſche d'autre part qu'aucun vent en eux entre.

CHANT DOUZIEME.

DU CHEF, DU CERVEAU ET DE LEURS ACTIONS.

S'il y a quelque point d'excelant & de beau
Dedans ce petit monde, il conſiſte au cerveau,
Principal inſtrument de l'ame rayſonable,
Seule cauſe que l'home eſt faict home capable.
Or ce diſcret eſprit, de l'home conducteur,
Procede du vital par le moyen du coeur,
Des arteres porté qu'on nomme carotides
Au retz entrant au teſt joygnant les clinoides.
D'une diviſion d'arteres en filetz
Enſemble entrelaſſez il ſe batiſt un retz
Admirable & ſubtil, vaiſſeaux faictz de nature
Où l'eſprit s'elabore en ſuſtence trés pure :
Car il eſt bien requis que ſa nature ſoyt
Faicte en perfection, à cauſe qu'il s'y voyt
Une action plus noble & de plus d'efficace
Que celle du vital, quoy que vivre il le face.
Ce ſiege de rayſon, membre pituyteux,
Mol & froyt de ſon eſtre eſt diviſé en deux,
Non pourtant ſeparé & s'il eſt en partie,
C'eſt la dijonction qu'en faict la mere pie,

Car comme il ſoyt dreſſé d'un ordre aſſez divers
Meſme en ſon ſuperfice, eſtant ſemblable à vers
Enſemble entortillez, ceſte mere ſincere
En ſes profonditez & par fibres l'enſerre.
Ce cerveau excellant ſur tout membre eſt enclos
Dedans un crane rond compoſé de ſept os
Puyſſant pour reſiſter contre toutes injures,
L'un dedans l'autre entez par diverſes ſutures.
Aucuns cranes les ont jointes eſtroytement,
D'autres qui le ſont moins faictes non ſeullement
Pour donner à toute heure aux fumees paſſage,
Mays q'un des os froyſſé, l'autre n'aye dommage.
Ce crane doncques eſt comme un rempar trés fort
Ordonné aux eſpriz animaux pour un fort
Reduyz & campez là comme en lieu d'aſſeurence,
De pour que l'accidant ne leur face nuyſance.
Nature a faict ainſi que l'avare amaſſeur
Lequel, pour conſerver & cacher en lieu ſeur
Son treſor precieux, il cherche lieu duyſible,
Sur tout ſecret & fort, & le moins aceſſible.
Et d'autant que ce crane, os d'epeſſeur & fort,
Pouroyt par ſa durté luy faire quelque effort,
La dure mere vient à cauſe qu'il eſt tendre,
Pour bien le guarentir l'embraſſer & comprendre;
Puys paſſant par la nucque elle devalle au dos,
Enveloppant l'eſpine affin qu'aucun des os
Du metaphrene & lombe au mouvoir ne luy nuyſe.
Tout nerf, toute menbrane eſt d'elle auſſi compriſe.
Dedans ce cerveau ſont quatre concavitez
Ou ventriculles joincts par ſentiers dilatez,
Par leſquelz les eſpriz informez vont & vienent
Communiquer enſemble és choſes qui ſurvienent,
Deſquelz les deux plus grands ſont au devant logez,
Affin que par eux ſoyent les excremans purgez

De l'imaginatif eſprit, pour n'eſtre encore
En tel eſtat qu'il faut, & là il s'elabore
Pource que par l'artere & vene un excrement
S'engendre en luy qui peut luy nuyre grandement,
Synon que la ſutture ou nez le mondifie,
Autrement il pouroyt choir en apoplexie.
Mays la particulliere utillité d'eux tend
De contenir ce ſens, lors que l'ame pretend
Examiner par luy la choſe preſantee
Aux ſens exterieurs & par eux raportee :
Puys en la conferant enſemble, minſe elle eſt
En ordre pour avoir jugement & areſt
De la raiſon, balence unique de droyture,
Au ventriculle, lieu tiers où tout ſe meſure,
Duquel la forme n'eſt telle que des premiers,
Ains eſt comme une voulte aſſize ſur pilliers,
Afin que l'animal eſprit en ceſte eſpace
Son mouvement plus libre & à l'ayſe ſe face.
Dedans ce ventriculle eſt le conarion
Faict tant pour renforcer la ſeparation
D'aucuns vaiſſeaux conduytz là par la mere pie,
Que donner au cerveau la nouriture & vie.
Le vermiforme auſſi eſt dedans luy compris,
Lequel en tems & lieu laiſſe aller les eſpriz
Au ventriculle quart par compas & meſure,
Craignant que la memoyre heuſt d'eux trop prompt' bleſſure.
Pour porter les eſpriz, leur decret & areſt,
Du ventriculle tiers au quart, un conduyt eſt
Qui les donne au treſor de memoyre & les livre
Pour les enregiſtrer comme dedans un livre.
Au dedans d'iceluy un conduyt on peut voir
Apellé choana, faict comme un entonnoir,
Par lequel le cerveau rejecte par la bouche
Les groſſiers excremans lorſque le nez ſe bouſche.

Sur l'endroyt où deſſend la nucque eſt ſitué
Le dernier ventriculle ou quart atribué
Au cerebelle en tout, car la nucque ſuſdicte
Semble mieux d'iceluy que du cerveau produyte:
De tous le plus petit, mais plus ſolide & dur,
Faict plus petit d'autant que lors l'eſprit eſt pur
Qu'il reçoyt, & partant en quantité bien moindre,
Plus dur pour ſeurement le contenir & joindre.
Duquel l'uſage eſt tel de metre en ſeureté
Ce que l'eſprit aura conclud & areſté,
Afin que la perſonne en tems & lieu retire
De ces concluſions les poincts qu'elle deſire.
Ce cerveau mol & tendre engendre les nerfs fors
Qui tienent royde & fort & font mouvoir ce corps,
Luy donnent ſentiment, leſquelz en conſiſtence
Ne diferent enclos au cerveau de ſuſtence:
Mays du crane ſortiz, puys eſtans reveſtuz
Des meres pie & dure acroyſſent en vertuz
Par une dureté: les venes cappillayres
Et arteres leur ſont nourices ordinayres.
Or de luy comme auteur immediatement
Sont produytes de nerfs ſept paires notemment:
Outre ce nombre eſgual, au moyen de l'eſpine,
Trente autres d'iceluy prenent leur origine.
Des ſept couples premiers nature les a faictz
Avec utilité & pour divers effectz,
Dont quatre d'iceux ſont au reguard de l'uſage
Particullierement donnez pour le viſage.
Le premier donne voye à l'eſprit qui faict voir,
Le ſecond diſtribue aux muſcles le mouvoir
Des yeux, & par le tiers la narine apreſtee
A ſentir toute choſe à elle preſantee.
Outre il ſort un rameau de luy, dict guſtatif,
De la langue mobille un vray preparatif

A gouſter toute choſe, & le quart couple mande
Au palays meſme effect qu'à la langue friande.
D'origine le quint eſt double au crane dur
Dont la plus grande part donne paſſage ſeur
Au ſens auditif faict de l'air qui reverbere,
Et l'autre portion aux temporaux adhere.
Quant au ſixieme couple, hors du crane ſorti,
Aprés avoir au col & larinx departi
Quelques petiz rameaux, dans le torax il entre,
Faict les nerfs reverſis, chet au plus bas du ventre.
Le ſeptieſme ſe perd inſeré & enclos
Aux muſcles de la langue & de l'ioïde os,
Et meſmes en aucuns du larinx il ſe lace
Pour faire que d'iceux le mouvement ſe face.
Le lieu où ce cerveau conſiſte fut de Dieu,
Comme chef de tout membre, aſſis au plus haut lieu,
Chef dict, & le donjon où giſt la ſentinelle
Qui faict de tout le corps guarde continuelle.
Dedans ce chef les ſens ont leur ſiege areſté,
Comme membre aprochant plus qu'autre au Ciel vouté,
D'autant que par iceux plus qu'en choſe qui reſte
Bien mieux nous contemplons tout ce qui eſt celeſte.
Or affin que ces ſens puiſſent excecuter
Leurs effectz ſur l'object qui ſe vient preſanter,
Une face eſt en luy differente en figure
Et ſeparee auſſi de toute creature.
Ce viſage contient depuis les deux ſourcilz
Juſqu'au bout du menton, auquel on voyt aſſis
Les yeux clairs & luyſans, une bouche riante,
Un nez bien agencé, une façon conſtante.
Iceluy compoſé de membres tous divers,
Mays à l'uſage uniz, c'eſt aſavoir de nerfs,
De muſcles, d'os, de cuyr, de menbranes, de venes,
D'arteres, cartilage en ſa fabrique idoynes.

Pencher en terre on voyt la face aux animaux :
Mays celle de ce chef s'elevant aux Cieux hauts
S'eſtonne en contemplant du monde les merveilles
Et de ſon Createur les œuvres non pareilles.
Or toute beſte jecte en terre ſon reguard,
L'ame d'icelle auſſi n'a que la terre en part,
Mays l'home iſſu du Ciel ſon oeyl vers luy ſe tourne,
Pour autant que ſa vie en ce haut Ciel retourne.
En cete face giſt certaine gravité
Et douceur, dont ſouvent elle eſt d'humanité
Et de juſtice auſſi priſe pour vraye image,
Plus de l'interieure affection meſage :
Choſe facille à voir, d'autant que ſi le cœur
Eſt joyeux ou preſſé de triſteſſe & langueur,
Ou ſayſi d'une crainte, ou qu'en luy il s'aſſeure,
La face eſt de cela le portraict & tainture.
Car orres que du trayſtre ou de l'home pervers
Ou du diſſimulé les deſſains ſoyent couvers,
Nul d'eux faire ne peut que ſon mechant courage
Ne ſoyt aucunement congneu par le viſage.
Souvent on a veu juge, à voir un criminel,
Lire dans ſon viſage & le juger pour tel,
Tant il eſt difficille à faire que la face
De tout crime commis quelque preuve n'en face.
Auſſi par ceſte face excellante en beauté
L'home de fol amour eſt ſouvent tourmenté,
De libre rendu ſerf, de joyeux triſte & bleſme,
Qui ne vit pas & vit ennemy de ſoy meſme.
C'eſt un cas merveilleux qu'entre tant de milliers
De viſages qu'on voit, par traictz particulliers
Different l'un de l'autre, & conſerez enſemble,
Un ſeul entre un milier à l'autre ne reſemble.
Des ſens le plus certain utile & precieux
Poſé en ce viſage eſt aparant aux yeux,

Pour autant qu'en eux eſt la vertu ſingulliere
De conduyre ce corps à droyt par leur lumiere.
En ces lucides yeux de la veuè inſtrumens
Sept muſcles en chacun ſont pour leur mouvemens,
Et outre envelopez chacun de cinq tuniques.
Quant à l'effect d'iceux il vient des nerfs optiques,
Sont faictz de troys humeurs, l'un d'entr'eux dict aqueux,
Le ſecond criſtalin, le tiers albugineux,
L'aqueux non tant donné pour remplir le lieu vuide
Que pour le criſtalin tenir tousjours humide.
Ce criſtalin de ſoy eſt dur aucunement,
Sa figure en rondeur non pas parfaictement
Sert comme de mirouèr au viſuel uſage,
Entre au vitreux moytié, s'y nourriſt daventage.
Par les yeux l'home peut mainte affaire ordonner,
Par les yeux on luy voyt la choſe dicerner,
Par les yeux il admire, il reguarde & contemple
Le total eſpendu au dedans du Ciel emple.
Par le reguard des yeux l'imagination
Forme en ſoy une idee à ſon intention,
Par le reguard des yeux fichez deſus l'iſtoyre
Le paſſé eſt preſant & l'oublié notoyre.
Rien n'eſt dedans ce cheſ que l'oeil tant gracieux,
Rien n'eſt plus toſt eſpris d'amour que ſont les yeux,
Rien n'eſt ſi vigillant en toute la perſonne,
Rien n'eſt ſy convoyteux & qui plus d'envy donne;
Auſſi voyt on que l'oeil & le faict ou deffaict.
Ce qui ne luy plaiſt pas il le juge inparfaict.
Somme c'eſt le niveau, le conpas & la regle
Par leſquelz eſt conduyt ce corps eſtant au ſiecle.
Que ſi l'eſprit ou corps endurent paſſion,
Les yeux ſont promps teſmoins de leur aſliction,
Car fachez de leur mal, leurs groſſes larmes roullent
Et ſur la face bleſme en ruiſſelant s'ecoullent.

L'home privé des yeux a bien peu de plaiſir :
Le beau d'entre le laid il ne peut pas choiſir,
Il eſt forclos des ars & de la jouiſſance
De ce qui peut donner aux yeux rejouiſſance :
Bref c'eſt un corps ſans corps, confiné & reduyt
A telle extremité que ſans eſtre conduyt
Il n'oze pas ſeulet habandonner ſa place,
Pource que l'accidant ſans ceſſe le menace.
Dedans ce chef auſſy le ſens auditif eſt,
Le naturel duquel c'eſt d'eſtre tousjours preſt
A recepvoir le ſon diſtingt de la parolle
Et tout autre reſon qui parmi l'air s'en volle :
Second entre les ſens qu'on dict exterieurs,
Meſſager ordynaire aux ſens interieurs
De tout ce qui ſe dict & qui ſe peut comprendre,
On le voyt preparé à [le] leur faire entendre.
Or comme cela ſoyt faict par le ſon de l'air,
Pour le recepvoir ſont deux aureilles de chair
Deſſus les temporaux de ce chef agencees,
Et pour leurs actions eſtrangement percees :
Car elles ont un trou tornoyant en façon
Qu'on voyt une coquille où giſt le limaçon,
Ainſy faict pour que d'air par ſa force & froydure
L'inſtrument auditif violence n'endure.
L'air, moyen de l'ouyë, entre dans ce conduyt,
Faict la membrane enfler qui frapee du bruyt,
Au dedans du econd enclos vient alors prendre
L'object qui eſt la voix, la faict aux ſens entendre.
Ce ſens eſt cil qui faict capable la rayſon
D'aſoir un jugement deſſus toute oraiſon.
Tout orateur ſans luy, quoy qu'il heuſt la parole
Et le bien dire en main, ſeroyt vain & frivolle.
Par luy les enfans ſont apris des precepteurs,
Par luy tout à la fois quatre mil auditeurs

Le dire du docteur peuvent ouyr à l'ayſe
Et ſa concluſion juger bonne ou mauvayſe.
Sans luy toute muſique, art divin plus qu'humain,
Seroyt pareillemant faict inutille & vain.
Le chant & l'inſtrument, l'acord & l'armonie
N'ont en eux autre but qu'à contenter l'ouyè.
Mays quel plaiſir peut prendre un chaſſeur par les boys
Plus grand que de ſa meutte entendre les haboys?
Son plaiſir n'eſt point tel à prendre quelque beſte
Comme la jape & l'ouyt des chiens qui ſont en queſte.
Somme, Nature aprend à tous les animaux
Giſtez aux fors buiſſons, foretz & rochers haulx,
Oyans ſonner la trompe & du veneur la ſuyte,
D'un piè leger & promp eux ſauver à la fuyte.
Le ſon de la trompette, avis ſeur au guerrier;
Du cheval entendu le rend beaucoup plus fier,
Marche d'un piè ſuperbe, eſmeu il ſe tempeſte,
Eſcumant de fureur à combatre il s'apreſte.
Et d'autant que ce corps reçoyt force & vigueur
Par le manger & boyre, un gouſt, une ſaveur
Au palays de la bouche il a qui le convie
D'apeter la viende, entretien de ſa vie.
Ce gouſt eſt fort requis, car ores que la fain
Preſſe quelqu'un, ſans luy il a comme en deſdaign
La viende qu'il prend & combien qu'il la mache,
De l'avaler rien moyns pour le gouſt qui ſe fache.
Au contrayre ce corps reçoyt contentement
Quand avec un bon gouſt il prend ſon aliment
Et d'iceluy repeu avecques modeſtie,
Telle nouriture eſt en ſanté convertie.
Ce gouſt quelque foys eſt aux uns pernicieux
Pour avoir le palays par trop delicieux.
L'apreſt trop delicat, les exquiſes viendes
Rendent ſouventefoys les perſonnes gourmendes;

Où eſt celuy qui puiſſe en verité juger
Si la viende eſt doulce ou amere au menger,
Si elle peche en ſel ou bien aſayſonnee,
Sans ce gouſt auquel eſt cete vertu donnee.
Le cartilageux nés. de la face ornement,
Non ſeulement il eſt d'odorat inſtrument,
Ains pour reſpirer l'air, outre moyen & voye
Par lequel le cerveau ſe purge & ſe nettoye.
Sur la face eſlevé ainſi qu'un mont ou dos,
Et ſy eſt cõpoſé de cuyr, de muſcles, d'os,
De venes, de membrane & ployant cartilage,
D'arteres & de nerfs propres à ſon uſage :
Le ſuperfice & bout creé cartilaygeux
Pour le rendre mobille & ſupleer bien mieux
A toute extreme injure, & meſme plus capable
A conduyre aux eſpriz l'air à eux convenable.
Outre plus pour porter tout odeur aux eſpriz
Soudain qu'en reſpirant il a receu & pris,
Creux de nature il eſt & double en orifice,
Afin que l'un bouſché, l'autre ſuplaye au vice.
Quoy que ce nés ne ſoyt tel comme ſont les yeux,
Neantmoins la beauté conſiſte beaucoup mieux
En luy que non en l'oeil, car c'eſt choſe certaine
Qu'une face ſans nés eſt diforme & villayne.
Or combien que la voix entre les ſens ne ſoyt,
Si faut il confeſſer que d'icelle on reçoyt
Un bien ineſtimable & plus que neceſſayre,
Car que peut ſans parler l'home en ce monde faire?
Le cœur ſans cete voix, ne ſauroyt metre avent
Ce qu'il auroyt compris en luy au par avent
Et non plus enſeigner la grace evengelicque
Ou chanter du grand Dieu quelque ſalme ou canticque.
Toute ſocieté, tout commerce n'auroyt
Entre les homes lieu, outre nul ne pouroyt

Conſoller l'afligé en ſa grande detreſſe:
Cela manque du tout où la parolle ceſſe.
Cete voix autre cas n'eſt q'une qualité
Permanente qui part d'un bris d'air agité
Qui rencontre deux corps d'une matiere dure,
L'un deſquelz vient fraper, l'autre le coup endure.
D'icelle organes ſont les poulmons bilieux
Moyenant la trachee artere joincte à eux,
La langue l'articulle & meſme la confirme:
L'ún a parolle à main, l'autre begue & infirme.

CHANT TREZIEME.

DES OS, MENBRES ET MUSCLES ET DE LEURS UTILLITEZ.

Ce corps qui autrement ſembleroyt deſgarni
D'ayde encontre l'effort, nature l'a muny
De mains, inſtrumans promps à repouſſer l'injure
Et pour adminiſtrer au corps toute paſture,
Faictes ſemblablement pour taſter & toucher
Et recepvoir, qui ſont de muſcles, d'os, de chair,
D'arteres, venes, nerfs, de liguamens, de greſſe
Faictes & d'une peau par accidant eſpeſſe.
Dedans cete main ſont treze muſcles enclos,
Six rameaux de l'artere, outre vint & ſept os,
Savoir eſt quinze aux doyz & quatre au metacarpe,
Huyt dedans le pongnet, autrement dict le carpe.
Partie de ces corps ſont d'uſage commun,
L'autre n'a ſimplement en icelle effect q'un
Comme le liguament, l'os, muſcle & cartilage,
Le naturel deſquelz tient lieu en ceſt ouvrage.
Le taſter & toucher, propre uſage des mains,
Des ſens externes, l'un eſt utille aux humains,
D'autant que tout eſpece à ce corps preſentee
De ces deux mains elle eſt receuë ou rejectee.

La main eſt convenable en temps de guerre ou paix,
Trés neceſſayre aux ars, agille en tous ſes faicts,
Prompte au ſecours du corps, au travail tousjours preſte,
Du vivre le requeil & guarde manifeſte.
Sy la trachee artere & la langue n'ont l'heur
De faire leur office en cela que le cœur
Deſire declarer pour ne pouvoir le dire,
La main vient ſupleer ſoyt par ſigne ou eſcrire.
Or ſoubz ce mot de main generalement pris,
Le bras en ſon total eſt à bon droyt compris,
Pource qu'il la conjoint, la rend promte ou mobille :
Luy offencé, elle eſt en ſes effectz debille.
En ce bras ſont troys os, un grand, deux plus petiz,
Six nerfs dont aucuns ſont en rameaux departiz,
De muſcles vint & deux pour ſon mouvement faire,
D'arteres une ſeulle apelee axillayre.
Deux venes il reçoyt notables & d'effect
Des quelles la moyenne entierement ſe faict :
L'une eſt dicte du chef, autrement cephalique,
Et l'autre propre au foye eſt dicte baſilicque.
Pour rendre le plus grand os de ce bras mouvent,
Soyt en haut, ſoyt en bas, ſoyt derriere ou devent,
Nature luy donna huyt muſcles neceſſayres,
Savoir eſt deux communs & ſix proprietayres.
Du bras l'autre partie a de coude le nom,
Pour un os qui y eſt l'autre os eſt dict rayon,
Leſquelz ſont atachez par liguamens trés fermes,
Tant aux bras comme au carpe, aux quels lieux ſont leurs terme.
Pour eſtendre & ployer le coude en general,
Quatre muſcles il a, l'un dict le brachial,
Et l'autre le biceps, tous deux à ſon ply tendent,
Les muſcles longs & courts au contrayre l'eſtendent.
Le coulde inferieur autrement dict pongnet
Pour l'action externe il a des muſcles ſept,

Et pour l'interieure auſſi nombre ſemblable
Qui tous forment en luy le mouvoir convenable.
D'os ſept externes, deux font la main renverſer,
Deux autres pour l'eſtendre, abeſſer & haucer
Obliquement, & deux ſont pour les doyʒ eſtendre,
L'oblicquateur les faict ſur le derriere rendre.
Ceux de l'interieur dont l'un eſt dict paulmier
Et deux orbiflexeurs font tous le poign plyer,
Deux autres pronateurs en tout ilʒ ſe dedient
A coucher cete main, le reſte les doyʒ plient.
A pene ſauroyt on declarer au certain
Qui rend le bras tant fort, tant agille la main
A tout œuvre baſtir : que ſy l'eſprit invente,
De le rendre en eſtat la main eſt diligente.
C'eſt choſe merveileuſe à voir comme le dos
Soyt ſi robuſte & fort compoſé de tant d'os,
Et luy ſeul le ſoutien ferme de l'edifice.
Du corps pour le reguard du haut & ſuperfice,
D'iceluy le total eſt depuys l'os coccis
En montant juſqu'au lieu où le chef eſt aſſis,
Faict de trente & quatre os jointés par ſix preſſiʒes
Connexions qui ſont faictes par apophyſes.
Tous ces os l'un ſur l'autre en bon ordre agenceʒ
Ont eſté par nature en pluſieurs lieux perceʒ.
Par le plus grand des trouʒ la meduleuſe eſpine
Sortant du teſt, decend tout au long de l'echine,
Et par les plus petiʒ ordonneʒ pour les ners
La cervicale vene a paſſage au travers :
L'artere intercoſtale auſſy, ce que nature
Faict pour à ceſte eſpine envoyer nouriture;
Et combien que ce dos ne ſoyt point diviſé,
Ce nonobſtant il eſt en cinq pars diſpoſé,
C'eſt à ſavoir le col, le metaphrene, l'ombe,
L'os ſacron, l'os coccis qui vers le rectum tombe,

Tous nerfs fors que ce col & le metaphrene ont
De la ſixieſme paire iſſantes qu'elles ſont,
Celles du l'ombe non, ains ont leur origine
Du cerveau, moyennant cete medulle eſpine.
Les coſtes de ce corps faictes en demy rond
Os fors au metaphrene atachés elles ont,
Douze en chacun coſté dont quatorze ſont jointes
Au ſternon, & le reſte eſt ſans aſiette aux pointes.
Or leur utillité eſt de contreguarder
Les principes de vie, auſſi acommoder
Enſemble & recepvoir les muſcles qui reſpirent,
Comme au but principal auquel droyt elles tirent.
Les larges palerons ſur les coſtes couchez,
Auquelz les tourillons des bras ſont atachez,
Ont ſix muſcles chacun pour leur mouvement faire
Et toute autre action à eux proprietaire,
Deſquelz quatre leur ſont propres, les autres deux
Communs quant à l'uſage aux deux bras comme à eux:
L'un qu'on dit dentelé joint le coracoide,
Un autre à luy contraire eſt nommé romboide.
Ce dentelé le tire & le meine en avent,
L'opoſite en ariere, le tiers dict relevant (ſic)
Avecques le trapeze ou capichon de moyne,
Soyt en haut, ſoyt en bas, un chacun d'eux le meine.
Au reguard des communs un pectoral nommé
Faict que ce palleron en avent eſt mené.
Pareillement le bras : le ſecond dict trés large
Luy eſt du tout contraire [executant ſa] charge.
Ce muſcle ſe diviſe en deux, auſſi par deux
Tendons ſe joint, l'un fort & l'autre menbraneux,
Sur quoy il faut noter quand quelque mal le greſve,
Bien dificilement le bras en haut s'eleve.
Ce ſuperficiel corps ennexcé au dos
Eſt porté d'iceluy qui ſur les emplons os

Conjoints par l'os ſacron ferme droyt s'y comporte,
Comme s'il fuſt planté ſur une baſe forte :
Leſquelz emplons, porteurs du dos & corps maſſif,
Deſſus deux janbes ſont plantez, du progreſſif
Mouvement inſtrumens qui ſont ainſi que termes
Puiſſans, ſont du total ſoutien & piliers fermes,
Brizez en deux endroytz pour mieux faire debvoir
Et à l'ayſe au reguard d'aler ou de mouvoir.
Ores que par ce nom la cuyſſe ne ſoyt priſe,
En general elle eſt ſoubz la jambe compriſe.
La janbe eſt faicte entiere avec trente & un os :
L'un eſt le femoris de la cuyſſe fort gros,
De grandeur plus que nul, enboyſté par ſa teſte
Dedans l'os iſchion; un autre dict palette,
Os rond ſur le genoil aſſis, dont l'action
Eſt de tenir la janbe en deue extantion,
Enpeſchant que le ply d'elle à l'anterieure
Part ne ſe face ainſi qu'à la poſterieure.
Soubs ceſt os femoris, un autre ayant le nom
De janbe eſt agencé avec un dict l'eſpron
Tant haut que bas, rengez d'une hauteur eſgalle,
Joints au genoil par haut, en bas par l'aſtragalle.
Ceſt aſtragalle eſt os premier des vingt & ſix
Contenuz dans le pié, ennexcé & aſſis
Tant ſur l'os du talon que ſur le ſcaphoide
Et pour les contenir ont l'os dict ciboide.
Le reſte de ces os dans le piez contenuz
N'ont particuliers noms, combien qu'ilz ſoyent congneuz.
Meſmes les doyz du pié leſquelz ſont quinze en ſomme
Du membre auquel ilz ſont d'iceluy on les nomme.
Et comme l'entretien du menbre ſoyt au ſang,
Pour celuy de la janbe une vene y deſſent,
Apellee cruralle & de cete grand' vene
Sont produytz deux rameaux dont l'un eſt dict ſaphene.

De ce rameau pluſieurs autres ſont eſpenduz
Dont aucuns vont en bas, autres au cuir perduz.
De l'autre vene ſort la vene popleticque,
La muſculle & ſuralle avec la ſiaticque.
Pour meſme effect auſſi une artere voyt on
Decendre en cete janbe ayant le meſme nom
De cruralle, & d'icelle auſſi cinq rameaux ſortent
Qui ſelon le ſubject ça & là ſe tranſportent.
Des nerfs de l'os ſacron & lombes ſont produyz
Quatre nerfs fort puiſſans en quatre pars reduyz
Selon que l'action de chacun eſt propice,
Dont le premier ſe pert és muſcles de la cuyſſe.
Deux rameaux du ſecond ſont faictz, dont l'un deſcend
Par deſſus le genoil, là meſmes finiſſant;
L'autre va droyt au pié lequel comme il s'abeſſe,
Certains petiz rameaux dedans le cuyr il laiſſe;
Le tiers aux aines baille aucuns rameaux, ce faict
Joint les muſcles boucheurs, met fin à ſon effect
Aux cuiſſes, & le quart tant aux feſſes qu'aux hanches,
Qu'au genoïl, janbe, pié s'eſtant en pluſieurs branches.
Pour cete janbe auſſi faire aller & mouvoir,
Tourner, virer, ployer & l'eſtandre, on peut voir
Des muſcles nombre grand eſtabliz en icelle
Selon le lieu requis & force naturelle.
D'autre part pour la cuiſſe eſtandre eſt eſtabli
Troys muſcles, outre iceux deux autres pour ſon pli,
Troys qui la font mouvoyr au dedans, ſy qu'à l'aiſe
L'une janbe ſur l'autre au moyen d'eux ſe croyſe.
Quatre autres dictz gemeaux pour leur egualité,
D'une meſme origine, action, qualité,
Et deux obturateurs, tous leſquelz ſont office
De ramener dehors en deployant la cuyſſe.
La janbe en ſpecial a des muſcles preſis :
Onze en elle inſerez, duquel nombre ſont ſix

Anterieurs qui ſont le crural, droyt, les vaſtes,
Le long, le menbraneux, pour la mouvoir tous aptes.
Ce long la faict croyſer creé à ceſt effect,
Ayde au muſcle à troys chefs en tout cela qu'il faict.
Le menbraneux la chaſſe au dehors davantage,
Les gemeaux & luy ſont aux cuiſſes meſme uſage.
Quatre d'iceux reſtans, à ſavoir le crural,
Les vaſtes & le droyt, eux tous en general
Font deſſus la palette un tendon gros & large
Qui ſaiſiſſant la janbe, ont de l'eſtendre charge.
Cinq autres muſcles ſont nommez poſterieurs
Dont troys ſe vont poſer és lieux inferieurs,
Qui en elle rengez tous enſemble s'inſerent,
La tirent au dedans & vers l'autre la ſerrent.
Le quart nommé biceps de l'os pubis il part,
Vient la janbe ſerrer deſſus l'externe part,
Le cinquieſme & dernier apellé poplitee
Faict qu'elle eſt au dedans à torner incitee.
Pour chacun pié ſont neuf muſcles ſemblablement
Convenables à faire en luy le mouvement :
Troys pour l'anterieur, deux donnez pour l'induyre
A ployer, mays disjoins chacun à ſoy le tire.
Le tiers par cinq tendons faict les doyz d'iceluy
Eſtendre & un ſixieſme ayde à lui donner pli.
Quant aux poſterieurs, un s'apelle plantayre,
Deux gemeaux, un janbier, un flexent, un ſolayre.
Le gemeau ſur le bout de ce pié marcher faict,
Le ſolayre l'eſtant, auſſi à meſme effect
Opere le janbier, mays de façon oblique,
Le flexent à ployer les doyz du pié s'aplicque.
Outre plus en ce pié ſeze muſcles tu voys,
Huyt d'eux ſont eſtablis aux mouvemens des doyz
Deſquelz l'un dict tenard mene le poulce joindre,
Aux doys un opoſite en ramene le moindre.

Le muſcle pedieux au dehors faict haucer
Les doyz, un autre en bas les ploye & faict beſſer.
Les quatre lemproyons, muſcles auſſi licites,
Sont à ce pedieux en uzage oppoſites.
Les huyt interoſſelz qui tant en action
Que de leur origine auſſi d'inſertion
Different, aux ſuſdicts quatre d'iceux amenent
Ce pié dedans, le reſte au dehors le ramenent.
La membrane qu'on dict paniculle charneux
Comprend ce corps entier hors la bouche & les yeux,
Utille à conſerver, renforcer & conduyre
Tous vaiſſeaux qui ſe vont au vray cuyr introduyre.
Comme ce panicule envelope ce corps,
Le vray & faux cuyr font le ſemblable au dehors :
Les membres par le vray ſont en union bonne
Contenuz & le faux poliſſement luy donne.
Combien eſt l'Immortel admirable & hautain,
Combien ſont grands les faicts de ſa puiſſante main,
Combien voyt-on en luy de ſageſſe profonde
Au baſtimant du corps noble, du petit monde!

CHANT QUATORZIEME.

DE L'AME, VIE DU CORPS HUMAIN, VRAYE IMAGE DE DIEU.

Comme de l'Eternel ce corps ſoyt au parfaict
Diſpoſé, nonobſtant il eſt ſans nul effect,
Sans aucune action, ſans que rien il reclame,
Sy ce n'eſtoyt qu'il fuſt vivifié d'une ame.
En ceſt'ame donc giſt la force & le pouvoir
Qui peut faire ce corps reſpirer & mouvoyr,
De laquelle il me ſaut comme une eſtre gentille
Chanter ſes actions & comme elle eſt utille.
Dreſſon doncques un chant excellant en ce lieu,
De l'ame heureuſe ymage & chef d'oeuvre de Dieu.
Chanton en plaiſant ton ceſt'ame qui anime
Ce corps qui autrement demeureroyt infirme.
Or doncques il me fault chanter à mon pouvoir
Les effects merveilleux que l'ame peut avoir.
Diſpoſe toy, ma plume, ores que ſoys petite,
Pour ce divin ſubjet traicter comme il merite.
Muſe divine, vien, vien me donner ſecours,
Puis que faire me faut de l'ame emple diſcours,
Vien Muſe, je te pry, qui de bien dire as grace,
Afin qu'heureuſement & à mon gré le face.

Mays oẓeroys je bien faire cela ſans toy,
Ame, unique vigueur de ce qui vit en moy?
Seroys je tant hardy d'entrer en la cariere
Et que par un meſpris je te laiſſaſſe ariere?
Rien moins, mays tant s'en faut que j'entreprene rien
Sans toy, ame celeſte, où giſt mon plus grand bien!
Aproche-toy de moy, ame tant excellante,
Puis que l'ocaſion à mes yeux ſe preſante.
Que ſi tu aymes mieux toy meſme le chanter,
C'eſt beaucoup le meilleur, car qui peut mieux dicter
Ton naturel divin que toy meſme qu'il touche,
Ny qui ſeuſt l'exprimer mieux que ta propre bouche?
Que rien ne te retarde, ame, car je ſuys ſeur
Qu'il ne t'en peut venir rien autre qu'un bon heur.
Vien, heureuſe ame, ici & nous chante un cantique
De toy, comme tu es celeſte & magnifique.
Je n'euz pas plus toſt dict ce propos qu'à l'inſtant
J'entans l'ame venir ce ſaint ode chantant:
Ame, je ſuys d'un nom qui ſans ſang ſignifie,
Je ſuys ceſte ame auſſi què le corps vivifie.
Ame, ornement du corps, de pluſieurs dicte vent
Par mes emotions, leſquelles bien ſouvent
Trotent de çà de là d'une legere cource,
Soyt au Midy ardant ou ſoyt vers la froyde Ourſſe.
Je ſuys dicte mentalle ou lune, à parler mieux,
Car encor que la lune en rondiſſant les Cieux
Soyt d'un cours variable & qui change à toute heure,
Neantmoins ſa ſuſtence en ſon entier demeure:
Ainſi eſt-il de moy qui change en un clain d'oeil
Tout cela que je puys pouſſer ſoubz ce ſoleil,
Ores je ſuys en terre, ores au Ciel ſupreſme,
Toutesfoys je demeure en ma ſuſtence meſme.
O rare dignité, o divine vertu!
Si tu n'eſtoys celeſte, ame, helas! pourroys-tu

Diſcourir telz propos? Sans toy qui viens eſpendre
La vie en moy, mes ſens ne te ſauroyent entendre.
O toy, vive fontaine, où mes ſens vont chercher
De quoy leur ſoyf terreſtre ilz puiſſent eſtancher,
Mon aureille par toy entant, mon oeyl m'eſclaire,
Mes ſens peuvent toucher ce qu'ilz ne pouroyent faire!
Tu me faits violence, ame, & ſy me contrains
De reciter de toy quelques inſignes points.
Ornement de ton heur, tu es eſprit & telle
De la creation que tu es immortelle.
Tu es, ame, inviſible à tous corporelz yeux,
Tu es, ame, vrayment ſubject iſſu des Cieux.
La raiſon eſt en toy, tu as intelligence,
Tu ne peux eſtre donc que de divine eſſence.
Mays que ſauroysje dire aſſez bien, ni penſer
Qui fuſt digne de toy pour ton los avencer?
Le pouvoir me default que plus toſt je ne ceſſe,
D'autant que le ſubject ſurmonte ma foybleſſe.
Atheiſte inſenſé, pere de tout erreur,
Qui as la pieté en deſdaign & horreur,
Preſte l'aureille ici & vien entendre comme
Tu as une ame en toy d'autant que tu es homme,
Laquelle ame eſt divine & l'oeyl ne la peut voir.
Sur icelle la mort n'a force ne pouvoir.
C'eſt celle-là qui rend tout homme rayſonable,
Outre cela elle eſt de bien & mal capable.
Vien, monſtre epouvantable, entendre les propos
De ceſte voix celeſte en ſilence & repos,
Eſcoute ceſt eſprit avecques diligence
Et à ſes ſaints diſcours preſte bonne audience:
Bien que je ſoys ſerré comme en une priſon,
Sy ſuisje, eſprit humain, capable de rayſon,
Eſprit creé d'en haut, doué d'intelligence,
Eſprit qui aparoyſt par effect & puiſſence.

Que cela ne ſoyt vray, tu voys l'homme inſencé,
Quoy que l'eſprit en ſoyt de mal fort offencé.
La rayſon y eſt bien, mays l'effect & praticque
Sont de luy eſlongnez, pour eſtre phrenetique.
Tu voys auſſi l'enfant, quoy qu'il ſoyt d'age bas,
Que ſon corps molet ſoyt bien petit de cas,
La rayſon neantmoins eſt en ſon ame encloſe,
Ores que les effectz n'en monſtrent nulle choſe.
Laiſſeron nous pourtant, ſy l'home dort d'ennuy,
A dire que les ſens corporelz ſoyent en luy,
Jugeron nous auſſi qu'il n'ayt en luy la vie
Et que par le dormir elle luy ſoyt ravie?
Le Createur de tout, notemment des eſpris,
Alors que pour ſa gloire à creer il s'eſt pris,
De troys ſortes d'eſprit luy puiſſant il ſeut faire,
Ainſi qu'en ſon conſeil il trouve neceſſaire.
De ces troys je ſuys l'un & ne ſuys point de ceux
Qui n'habitent és corps comme l'ange des Cieux
Ou le diable maudict, ny de ceux qui poſſedent
Un corps conjoint à eux qui enſemble decedent,
Mays d'autre qualité, car j'abite & tiens lieu
Dans le corps des humains, temple du trés haut Dieu
Duquel je ſuys ymage & ſeule creature
En qui Dieu ayt poſé ſon ymage & figure.
Et combien que ce Dieu, trés liberal donneur
De tous ces dons exquis, me face ceſt honneur
De prendre meſme nom que moy, quand il s'abeiſſe,
Que tel qu'il eſt chacun par ce nom le congnoyſſe,
Lorſqu'il ſe dict eſprit, n'eſtime toutesfoys
Que nourir je me veille au vice d'autresfoys,
Quand d'image de Dieu Dieu meſme voulut eſtre.
Bien moins, car j'ay apris depuys à me congnoyſtre,
De l'eſſence de Dieu je ne m'eſtime faict:
Cela, quoy que je ſoys eſprit, n'a nul effect.

S'ainſi eſtoyt, peché & la miſere extreſme
N'auroyent pouvoir ſur moy, car je ſeroys Dieu meſme.
Sy des quatre elemans j'eſtoys creé, allors
Une neceſſité m'aporteroyt un corps,
Ou que je ſuſſe iſſu de la ſemence humaine,
La mort auroyt ſur moy puiſſence ſouveraine.
Encore moins d'un corps, orres qu'il puiſſe bien
Engendrer d'autres corps, en moy il ne peut rien :
Je ne ſuys engendré, ains de ſimple nature
Et non comme le corps ſubject à nouriture.
Si tel comme je ſuys je ne puys reciter,
Et tel que ne ſuys pas je le puys bien dicter :
Ne t'en ebays point, plus toſt congnoys en ce
Que ce qui n'eſt en moy cauſe mon excellence.
Bref je ne ſache rien qui ſeut [rendre] compris
Comment & de quoy ſont compoſez les eſpris :
C'eſt choſe dificille & qu'on ne peut congnoyſtre,
L'Eternel ſeul le ſayt, comme auteur de mon eſtre.
Or ſy plus emplement tu deſire ſavoir
Mes vertueux effectz, il t'eſt beſoign de voir
Un tableau de grand pris où mon ymage eſt painte,
Mis au temple de Dieu comme choſe trés ſainte :
Iceluy t'aprendra en le contemplant bien
Tout ce qui eſt en moy d'excellant & de bien.
Pren y guarde de prés, voy le bien & obſerve
Chacune ligne & trayt, rien n'eſt là qui ne ſerve.
Voulant voir quel il eſt (l'interrompu diſcours
De l'ame) incontinant j'euz au tableau recours,
Soubz eſpoir par le voir mieux diſcourir le reſte,
D'autant que le ſubject n'eſtoyt là manifeſte.
Entré que ſus au temple, incontinant je voy
Ce tableau tant exquis, oeuvre digne de ſoy,
De tous poincts compaſſé d'un ſuperbe artifice,
Voyre tel qu'on y voyt de l'ame un vray indice.

Rien il ne reſte en l'ame, en ſy peu que ce ſoyt,
Qu'on ne voye protraict, ſy bien qu'on aperçoyt
Que l'œuvre n'eſt humain, car tout ce qui eſt rare,
De beau & d'excellant en l'ame il le declare.
Premierement on voyt en iceluy protraict
Ce que l'ame a voulu diſcourir faict d'un traict
Sy artificiel, que la choſe dictee
Eſt en perfection au vif repreſantee.
Auſſy comme ceſt' ame eſt par neceſſité
Sans corps, car qui a corps a ſa profondité,
Sa longueur, ſa largeur, que de luy donner forme
Cela ne luy peut eſtre aucunement conforme,
En aprés on y voyt qu'elle s'exerce à voir
Le paſſé, le preſant, & l'avenir prevoir,
Sur tout le Dieu du Ciel & ſa gloyre eternelle
Faicte pour ce reguard d'iceluy immortelle,
Qu'elle traicte du Ciel autour de nous eſpars,
Dicerne par raiſon & enſeigne les ars,
Diſpoze toute choſe, engrave & determine,
Pource qu'elle eſt ſuſtence entieremént divine.

CHANT QUINZIEME.

CONTINUATION DES ACTIONS PARTICULLIERES DE L'AME ET DERNIER CHANT.

Comme le changement amene du plaiſir,
Auſſi pour ne frauder mon vouloir du deſir
Qu'il auroyt de l'eſprit ſavoir la nature emple,
Je me trenſporte voir l'autre coſté du temple.
Sur la ſeneſtre part tirant vers le milieu,
Là je voy l'eſprit faict à l'image de Dieu,
Et partant immortel, que le corps ne peut eſtre
Vierge de ſon ymage en tant qu'il eſt terreſtre,
Qu'on ne le ſauroyt voir, moins contempler des yeux
Que s'il eſtoyt mortel ou ſubject à tous deux.
Quelle ſimilitude & quelle convenence
Auroyt il entre luy & la divine eſſence?
Ce tableau monſtre auſſi de quelle forme il eſt,
En tant que toute forme ainſi qu'il dict paroyſt,
Soyt par lineamens ou couleurs daventage
En la ſuperficie & façon de corſage.
Là l'eſprit n'a de corps ni de couleurs non plus,
D'avoir lineamens moins encore au ſurplus,
D'avoir ſuperficie on n'en voyt traict ny ligne,
Temongnage qu'il eſt de nature divine.

Prés de ce lieu, on voyt que par neceſſité
L'ame ne ſauroyt eſtre en nulle quantité
Et que la quantité ſe monſtre par contrainte
En choſe continue ou qu'elle ſoyt disjointe:
Tout ainſi comme un peuple, ou des grains entaſſez
Qui ſont autant de corps en monceaux amaſſez,
Ou comme on voyt un mont hautain, ou quelque place,
Subjectz divers reduyz au dedans d'une eſpace.
Or l'ame n'eſt point telle en ſa condition
D'avoir en premier lieu corps ny proportion,
Ou de tenir eſpace; il ſe voyt du contraire,
Autrement il ſauldroyt qu'elle fuſt ocullaire.
Davantage on pouroyt la diviſer par points,
D'eſtre toute en lieu meſme & enſemble, rien moins
Que ſy cela eſtoyt en corps mortel reduyte
Seroyt ce qui n'eſt point, & par ſon opoſite
On peut voyr comme un corps touſcher ne ſauroyt pas
Un corps en ſon total. Mays quoy, c'eſt autre cas
Des mouvemens de l'ame: elle, quoy qu'elle face,
Peut eſtre toute enſemble en meſme lieu & place.
Il s'y voyt outre plus l'ame avoir lieu certain,
Car eſtant dans le corps, n'abite au Ciel hautain:
Sy au contrayre elle eſt dans les Cieux contenue,
Elle ne peut pas eſtre icy bas retenuë.
Cependant là deſſus faut mediter ce point,
Que ſa ſuſtence en tout ne ſe limite point
Par quantité humaine, eſtant tant admirable
Que Dieu ſeul de ſon eſtre eſt juge veritable.
On y voyt, quoy que l'ame en ſon corps ſoyt pariout
D'urgente qualité, auſſy comme beaucoup
De gens doctes ſe ſont travaillez pour congnoyſtre
Où le ſiege d'icelle en ce corps pouroyt eſtre.
Enfin d'acord l'ont mis avec neceſſité
Dedans l'intelligence & en la volonté,

Laquelle intelligence a dans le chef ſon ſiege,
Au cœur la volonté comme de luy conſierge.
Là ceſte intelligence a ſes particulliers
Bien expers Preſidans & priveʒ Conſeillers,
Aymeʒ & cheriʒ d'elle, à cauſe qu'elle penſe
S'entretenir par eux en toute ſapience.
Ce conſeil eſt baſty des ſens interieurs
Confirmeʒ grandemant par les exterieurs,
Pour ſervir un chacun, ſelon leur propre uſage,
De certains raporteurs en faiſant tout meſage,
Qu'eux donnans un fidelle & vray raport d'un faict,
Ce conſeil, grand amy de rayſon, ſoudain faict
Que ceſte intelligence incontinent commende
A volonté de faire ainſi que le cœur mende,
Et afin qu'un chaſcun comprene cecy mieux,
Il monſtre Dieu par tout & notemment aux Cieux,
Il le dict reſider pour autant que ſa face
Et vertu reluyt plus au Ciel qu'en terre baſſe.
Là l'ame dans le corps ſes facultez eſpend,
Sur tout dedans le chef duquel le corps deſpend,
Lequel eſtant aſſis en degré d'econnome,
Entretient les eſpritʒ vitaux au corps de l'home.
Tout ainſi que le Ciel par ſa face conduyt
Chacun eſtre joyeux ou à triſteſſe induyt,
Ainſy eſt il du chef, car il eſt manifeſte
Que par la face on peut juger de tout le reſte.
Neantmoins on voyt là que l'ame ocupe tout
Le corps en ſon entier juſques au moindre bout,
Et avecques cela jamays ne s'en abſente,
Diſpoſant d'iceluy comme Dame & Regente.
Toutesfoy comme un Roy a quelques plaiſans lieux
Où ordinayrement il s'ayme beaucoup mieux,
L'ame auſſi dans le chef & au cœur ſe rencontre
Plus qu'au reſte habiter, comme l'effet le monſtre.

En pourſuivant, je voy à l'ame recepvoir
Maintes rares vertus du grand Dieu, à ſavoir
Une egualle juſtice avec une prudence,
La magnanimité avecques temperence.
La juſtice eſt le lieu où le droyt ſe maintient,
Rendant à un chacun ce qui luy apartient.
Prudence ſayt juger de tout ce qui conſiſte;
La magnanimité à tous ennuyz reſiſte.
Temperance s'y voyt avecques le pouvoir
De ferme dominer, de moderer, de voir
Sur les deſordonnez apetiz qui ſans ceſſe
Avec les voluptez l'ame troublent d'opreſſe.
Là l'homme ne peut pas acomplir ces vertuz,
Sy premier le cerveau & chef ne ſont veſtuz
De troys choſes par force organes principalles,
De ſes quatre vertus qu'on nomme cardinalles:
La premiere conſiſte en contenplation
Qui incite l'eſprit, luy donne affection
De bien conſiderer tout, ſans y faire faute,
Et ſingullierement la choſe grave & haute.
L'autre eſt un jugement pour ſavoir dicerner
Entre le bien & mal, bien ratiociner,
En ſoy ſoyt d'aconplir ou ſoyt de ne le faire,
Ainſi que la rayſon peze de prés l'affaire.
La tierce eſt la memoyre heureuſe qui leur faict
Ses contemplations metre en ſon cabinet
Leurs reſolutions, choſe qui rend facille
Pour mediter ſouvent la choſe dificille.
Mays l'homme bien ſouvent, quoy qu'il ayt le pouvoi
En luy de s'en ayder, il ne les peut avoir,
A rayſon qu'il eſt faict de chair qui n'eſt que terre
Qui rend leurs facultez detennuès en ſerre.
C'eſt ainſi que celuy qui court legerement,
Sa promptitude on peut par enpriſonnement

Retarder, non l'oſter en aucune maniere,
Au ſemblable de l'ame en ce corps priſonniere;
Ou comme un feu n'a pas telle force & vertu,
Enclos dedans un pot, qu'il pouroyt avoir heu
Eſtant libre & à l'air qu'il peut rendre une flame.
Ainſi peut on juger quant aux effectz de l'ame,
Car ſon feu enfermé en ce terreſtre corps
Captif qu'il eſt ne peut demonſtrer ſes effors.
Ce pendant quoy qu'il ſoyt, on y peut recongnoyſtre,
De ce corps afranchi, quel il pouroyt bien eſtre.
Le tout revient que l'home eſt par comparayſon
Un monde, ſavoir eſt à l'air par la raiſon,
A l'eau par ſes diſcours, au Ciel d'intelligence,
Par ſes externes ſens à la terreſtre eſſence.
L'ame outre ces vertuz deduytes cy deſſus,
En montre cinq qu'elle a de nature receus :
L'un' eſt le ſentiment, l'autre ce qui commende
Aux organes du corps d'acomplir ſa demende,
La tierce eſt le pouvoir & domination
Qu'on a de commender à toute affection,
Sy bien qu'on puiſſe myeux contenpler en droyture
Le paſſé, le preſant & la choſe future;
L'autre eſt dicte vitalle à cauſe que le cœur
Par le moyen de l'ame envoye une chaleur
En tout endroyt du corps naturelle & humaine,
Duquel le corps reçoyt mouvement & halene;
La vertu derniere eſt un affecté plaiſir
Qui enporte avec ſoy un pecullier deſir
De connoytre la choſe ou ſoyt bonne ou mauvayſe,
Ainſi que le ſubjet s'y plaiſt & prend ſon ayſe.
De plus en ce tableau on voyt depaint fort bien
Ce que l'ame en ſon corps faict pour ſon entretien,
Comme elle atire à ſoy de tout ce que nature
Produyt ce qu'elle ſent propre à ſa nouriture,

Pris qu'elle a le retient, & par l'eſtomac cuyt,
En tout endroyt du corps, du foye il eſt conduyt,
Qui eſtant trenſmué d'une ſecrete force
En ſang, le corps ſe tient vigoureux & s'efforce.
Outre plus on le voyt pour le ſoulagement
De ce corps rejecter au loign tout excrement
Qui peut l'endommager, d'où vient ce commun dire :
L'ame eſtant ſaine, on voyt le corps diſpos & rire.
Quiquonques taſcheroyt de vouloir achever
Ce qui là eſt compris & le tout obſerver,
Il ſembleroyt celuy qui veut en une page
De papier bien deſcrire un monde grand & large.
Je puys bien aſſeurer quand j'auroys entrepris
De rechercher le tout en ce tableau conpris
Pour en faire un raport certain & bien fidelle,
Mes ans ſeroyent trop cours pour entrepriſe telle.
L'art & traict pratiqué ſy bien me raviſſoyt,
Le ſuget d'autre part mes ſens eblouyſſoyt :
En voyant quelque effect exquis l'autre s'avence,
L'effect par autre effect eſt mis en oublience,
Car à la verité le nombre merveilleux
Des vertuz de l'eſprit là contenuz, mes yeux
Legers ne pouroyent pas en faire raport emple.
A mes ſens le tableau conprenoyt tout le temple,
Et de faict j'avoy mis, en voulant m'avencer,
Les ſignes vrayz d'une ame en oubli ſans panſer,
Qui toutesfoys ſont bien dignes qu'on les propoſe.
Comme qui faict un corps vif l'ame en luy encloſe.
Vouloir ou ne vouloir à l'eſprit apartient,
D'ignorer ou ſavoir du ſens commun il vient,
D'aprendre ou d'oublier, c'eſt choſe bien notoyre
Qu'il ne peut convenir qu'à la ſeule memoyre,
De ſavoir bien juger ou ne diſcerner point
Le ſens de la rayſon commende ſur ce point,

De reſpirer ou non c'eſt la vertu vitalle,
De ſentir ou mouvoyr provient de la mentalle.
Par toutes ſes façons de parler on peut voir
Les marques d'un eſprit & non pas le pouvoir
D'en façonner pluſieurs, mays bien que cela trame
Par le vouloir de Dieu pluſieurs effectz en l'ame.
Nous congnoyſſon auſſi que l'ame abite en nous
Par ſes affections, comme paix & couroux;
D'aymer ou de hayr, de crainte ou d'aſſeurence,
Ou ſoyt par deſeſpoir ou bien d'une eſperance,
D'eſtre joyeux de coeur ou bien triſte de ſoy,
D'un' incredullité ou bien d'avoir la foy,
D'un effronté viſage ou craindre le diffame,
Ou autres telz ſujectz font recongnoyſtre une ame.
Vers la fin on y voyt fort bien paint où ira
L'eſprit ſortant du corps, ne que c'eſt qu'il fera,
Ou il faut qu'il reçoyve une joye indicible,
Ou bien une douleur voyre inconprehenſible.
Pour autant qu'on y voyt que Dieu s'eſt reſervé
Pour faire jugement de l'ame au reprouvé
En des douleurs ſans fin, en penes qui l'opreſſent,
En des afflictions qui jamays ne le laiſſent.
Tout ainſi que tu vois la ſalemendre au feu
Sans bruler, ainſi ſont les reprouvez de Dieu,
D'autant que leur malheur & pene tant eſtrange,
Sans eſpoir de ſalut, n'acourciſt ni ne change.
Mays l'ame du fidelle exemte d'un mechef
Sy miſerable, va chercher Jeſus ſon chef
Droyt au ſein d'Abrahan, repos heureux d'icelle,
Pour recepvoir un jour la couronne immortelle.
Puys qu'ainſi eſt qu'en l'ame habite la rayſon,
Corps terreſtre & mortel qui la tiens en priſon,
Quel' eſt l'ocaſion qui t'empeſche de ſuyvre
Ceſte ame en ſa raiſon qui ſans fin te faict vivre?

Car tu ne peux nier qu'elle n'ayt le vouloir
De t'induyre à raiſon, de la faire valoir;
En toy par ſes effectz ce pendant on voyt comme
Raiſon n'a ennemy en ce monde que l'homme.
Or comme cela ſoyt, c'eſt ſans doubte qu'il faut
Que l'home ayt dedaigné l'heureux ſejour d'en haut:
Celuy eſt malheureux qui ſe prive ſoy meſme
De poſſeder un jour cete gloyre ſupreſme!

TABLE DES MATIERES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Pages.

PREFACE. 3

LE PRINTEMPS DU SIEUR D'AUBIGNÉ.

Premier livre.

Hecatombe à Diane. 15

Deuxieme livre.

Stances. 67
Conſolation à M^lle de Saint-Germain pour la mort de M^me de Saint-Angel. 112
A M^me de B..., quadrains 115

Troiſieme livre.

ODES. 119

POESIES DIVERSES.

I. A M^r de Ronſard. 207
II. [A Diane]. 208
III. [A Diane]. 212

Pages.

IV. [Heroïde]. 215
V. [Élegie]. 219
VI. [Poeme de l'Inconſtance]. 225
VII. [Conſtance. — Inconſtance]. 235
VIII. [La Sorciere]. 240
Chanſon. 243
Huitain pour une courſe de bague, &c. 244
[Vers briſés]. 245
Sonnets. 246
Complainte à ſa Dame. 258
Stances. 259
Ode pleine de preſomption 260
Quatrain pour avoir du bois. 269
Aux Critiques. 270

POESIES RELIGIEUSES ET VERS MESURÉS.

L'autheur au lecteur 271
Priere avant le repas 275
Priere aprés le repas 276
Pſeaume huictante huict. 276
Larmes pour Suzanne de Lezai. 278
Paraphraſe ſur le Pſeaume cent & ſeize. 280
Pſeaume cinquante & quatre. 281
Pſeaume troiſiéme. 282
Pſeaume cent vingt & un. 283
Pſeaume cent dixieſme 283
Pſeaume cent vingt & huict.. 284
Priere pour le matin. 285
Pſeaume ſeptante trois. 286
Pſeaume cinquante-un. 288
Pſeaume cent trente-trois 289
Cantique de Sainct Auguſtin. 290
Cantique de Simeon. 292
Pſeaume ſeizieſme. 292
Trois pieces ſans titre. 294
L'Hiver du Sieur d'Aubigné 297
Priere du matin. 298

Pages.
Priere du ſoir. 299
Meditation & priere. 300
Priere & confeſſion 301
Priere de l'autheur, priſonnier de guerre & condamné à mort. 304
Reveil 305
Sur l'Adieu de M. la Ravaudiere. 306
De la paix 307
La Princeſſe de Portugal avec ſix filles, &c. 307
Hymne ſur la merveilleuſe delivrance de Genève. . . 309

Tombeaux.

Preparatif a la mort. 312
Pour mettre à la porte du tombeau, &c. 313
Pour une belle fille morte au berceau. 313
Tombeau de M. de la Caze 313
Eloge de Simon Goulart, Senliſien 314
Epitaphe de M. d'Aubigné octogenaire 314

Vers funebres de Th.-A. d'Aubigné ſur la mort d'Eſtienne Jodelle, Pariſien, Prince des Poetes Tragiques.

Ode 317
Sonnets 322

LA CRÉATION.

Chants.

I. De l'eternité & puiſſance de Dieu. 327
II. De la Creation de la lumiere & de l'air 336
III. De l'eſtendue du Ciel, ſeparation des eaux. . . 343
IV. De la Terre & des pierres 349
V. Des arbres, plantes, herbes & ce qui en depend. 356
VI. Des Plantes & herbes, & de leurs qualitez. . . 362
VII. Des Luminayres & de leurs actions 368
VIII. Des Poyſſons & de leur naturel 375
IX. Des Oiſeaux, de leur beauté & chant 384
X. Des Beſtes à quatre pieds & des reptiles 392

Pages

XI. De la Creation de l'home & dignité d'iceluy. . 402
XII. Du Chef, du cerveau & de leurs actions 412
XIII. Des os, menbres & muſcles, & de leurs utillitez. 423
XIV. De l'Ame, vie du corps humain, vraye image de Dieu 431
XV. Continuation des actions particullieres de l'ame & dernier chant 437

Paris. — J. CLAYE, imprimeur, 7, rue Saint-Benoit. — [218]